

FRÈRE TRANQUILLE

ŒUVRES DE PAUL FEVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

COLLECTION OLLENDORFF A 2 FRANCS

Les Étapes d'une conversion, (Ire série). *La Mort d'un père.*

Pierre Blot, 2e récit de Jean (IIe série des *Étapes*).

La Première Communion, 3e récit de Jean. (IIIe série des *Étapes.*)

Le Coup de grâce (dernière étape).

Jésuites !

Pas de divorce !

L'Homme de fer.

Châteaupauvre, voyage au dernier pays breton.

Le Dernier Chevalier.

Frère Tranquille (anc. *la Duchesse de Nemours*).

La Fille du Juif Errant.

Le Château de velours.

La Louve.

Valentine de Rohan (suite de *la Louve).*

L'Oncle Louis. 2 vol.

Le Loup blanc.

Le Mendiant noir.

Le Poisson d'or.

Le Régiment des Géants.

Les Fanfarons du roi.

Le Chevalier Ténèbre.

Les Couteaux d'or.

Les Errants de nuit.

Fontaine aux Perles.

Les Parvenus.

La Reine des Épées.

Les Compagnons du silence.

Le Prince Coriolani (suite de précédent).

Une Histoire de revenants.

Roger Bontemps.

La Chasse au roi.

La Cavalière (suite de *la Chasse au roi*).

Le Capitaine Simon. — La Fille de l'émigré. 1 vol.

Le Chevalier de Kéramour (anc. *la Bague de Chanvre*).

La Quittance de Minuit. 2 vol.

IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.

PAUL FÉVAL

[Oeuvres]

FRÈRE TRANQUILLE

NOUVELLE ÉDITION



[t 10]

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1895


LIBRARY

FRÈRE TRANQUILLE [1]

PROLOGUE

I

L'AUBERGE DE LA PAVOT

Tout à fait à la fin du XVe siècle, il y avait en dehors de la porte Bucy, derrière les bâtiments de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, deux logis qui se regardaient. L'un était le noble château de la Marche, qui allait devenir l'hôtel du même nom, par suite de l'agrandissement de l'enceinte urbaine, l'autre était une modeste auberge tenue par Joseph Pavot, dont le principal titre était d'être l'époux légitime de la Pavot, femme célèbre.

La Pavot tenait son auberge comme doit être conduit tout gouvernement bien entendu ; elle était reine et reine absolue entre les palissades de son petit enclos, Joseph Pavot ne pouvait prétendre qu'au rang de ministre responsable, en ce sens qu'il recevait les coups de plat d'estoc ou de hampe de hallebarde quand sa femme avait malmené trop franchement un archer ou un soudard.

[1] L'auteur restitue à ce livre son véritable et premier titre, tout en prévenant les lecteurs que plusieurs éditions en ont été faites sous ces autres titres : LA DUCHESSE DE NEMOURS.

La Pavot avait une bonne figure joyeuse, un sourire avenant quand elle n'était pas en colère, une taille accorte et le cœur sur la main.

L'hôtel de la Marche s'élevait, de l'autre côté de la route royale, à deux cents pas environ de la palissade qui fermait le petit jardin de l'auberge. C'était, depuis le temps du mariage de feu le bon connétable Bernard avec Éleonore de Bourbon, de la branche des comtes de la Marche, la demeure de cette famille d'Armagnac, puissante et princière, qui donna son nom à la faction des partisans du duc d'Orléans.

A la fin du xve siècle, on ne criait plus dans les rues : Armagnac ou Bourgogne, comme au temps du roi Charles VI : mais Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche et seigneur de cinquante autres domaines, était encore, malgré l'abaissement des grands vassaux de la couronne, un prince capable de donner à son souverain bien du fil à retordre. On le regardait comme un des chefs de cette fameuse *ligue du bien public*, où étaient entrés les ducs de Bourgogne, de Bretagne et de Guyenne, le comte de Saint-Paul avec tant d'autres hauts barons, et qui mit véritablement Louis XI à deux doigts de sa perte.

Mais Louis XI avait, pour se défaire des gens qui le gênaient, plusieurs recettes également souveraines. Sa recette la plus connue avait nom Tristan Lhermite.

Des seigneurs qui composaient la ligue, le duc de Guyenne mourut le premier. Le duc d'Orléans, qui devait être Louis XII, mais qui sortait à peine alors de la première jeunesse, se retira dans son apanage, après avoir commis la faute grave de repousser les avances matrimoniales de madame Anne, fille de Louis XI, et portrait vivant de son père.

Cette jeune princesse avait les mêmes opinions que le roi et tordait le cou aisément à tous ceux qui n'étaient point de son avis.

Belle personne, du reste, quoiqu'un peu borgne.

Le duc d'Orléans devait se souvenir longtemps d'elle.

Le duc de Bourgogne fit le mort, le duc de Bretagne dérouilla son épée contre les Anglais, le comte de Saint-Paul et les autres traitèrent de leur paix ; il n'y eut que Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, qui se fit prendre. peu de temps après, dans les murs de Carlat, en Auvergne.

Le duc de Nemours rendit son épée à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, général de l'armée royale. Or, madame Anne, fille du roi Louis XI, avait précisément épousé, en désespoir de cause, ce Pierre de Bourbon, qui était bien le plus honnête chevalier de la terre, et qui occupait, dans la maison de son illustre épouse, la même place que tenait Joseph Pavot dans l'auberge de sa femme.

En recevant l'épée du duc de Nemours, le sire de Beaujeu lui promit la vie sauve, la liberté, la conservation intégrale de ses biens et plusieurs autres bonnes choses.

En conséquence de quoi, pendant l'absence de son père, qui faisait un petit voyage, la jeune madame Anne fit mettre le duc de Nemours dans une cage de fer, et pria le parlement de le condamner à avoir la tête tranchée.

Du temps de Louis XI, le parlement ne refusait rien ; cependant la capitulation du duc de Nemours était un fait si connu, que le parlement recula longtemps devant l'iniquité d'une semblable condamnation. Il n'y avait point, en France, de maison plus populaire que la maison d'Armagnac. On se souvenait de Bernard, le connétable, et de ses héroïques faits d'armes. Jacques, son fils, le duc de Nemours actuel, malgré son caractère violent, n'était pas sans qualités, puisque ses vassaux lui étaient restés fidèles dans le malheur et que sa jeune femme l'aimait d'un amour inaltérable.

Sa jeune femme, elle-même, était une des causes qui faisaient hésiter la magistrature. La duchesse Isabelle était, en effet, cousine du roi, et les juges craignaient de rester, au demeurant, victimes de ces querelles de famille.

Le roi revint de son voyage, et approuva vivement la bonne conduite de madame Anne ; quant aux lenteurs des juges, il en fut fort mécontent, et assembla un nouveau parlement en la ville de Noyon. Jacques d'Armagnac, pendant cela, était toujours dans sa cage, déclinant la compétence du tribunal qui devait le juger et refusant de faire aucun aveu.

Sur ces entrefaites, le roi voulut bien faire une visite à sa cousine, madame Isabelle, duchesse de Nemours, qui portait des habits de deuil, comme si elle eût été veuve déjà, et qui cachait sa désolation derrière les hautes murailles de l'hôtel de la Marche, où elle vivait avec son fils Jean d'Armagnac, qui atteignait à peine sa quatrième année.

Quand le roi se présenta devant le pont-levis de l'hôtel, le capitaine des hommes d'armes de Nemours voulut faire résistance ; mais la duchesse Isabelle ordonna que toutes les portes fussent grandes ouvertes, et vint recevoir le roi à la dernière marche du perron. Elle était accompagnée de son écuyer et parent, le sire de Soies, qui lui avait témoigné, depuis la captivité de son époux, le dévouement le plus chevaleresque.

Un autre de ses parents, le beau sire Olivier de Graville, accompagnait le roi ; suivant la rumeur publique, le sire de Graville avait la faveur de madame Anne de Beaujeu, et promesse lui avait été faite de la duché-pairie de Nemours, dès que la condamnation de Jacques d'Armagnac aurait entraîné la confiscation de ses domaines.

Le sire de Graville avait demandé autrefois, sans succès, la main de la duchesse Isabelle.

La visite du roi fut courte, mais elle laissa madame Isabelle consolée et presque joyeuse. Louis XI avait voulu être seul avec sa belle cousine. Pendant qu'il l'entretenait, les archers et serviteurs du château purent remarquer que le sire Olivier de Graville faisait le tour des murailles et semblait graver dans sa mémoire le plan tout entier de l'édifice. Il était ac-

compagné par l'écuyer Guillaume de Soles qui répondait à toutes ses questions à voix basse.

Ceci ne parut pas de bon augure aux hommes d'armes d'Armagnac, et peut-être en auraient-ils tiré des conséquences funestes, si le précepteur du jeune duc Jean, pauvre clerc, qui passait pour faible d'esprit, et qu'on avait surnommé frère Tranquille, à cause de son naturel débonnaire, ne se fut avisé de manifester quelque crainte.

Du moment que frère Tranquille montrait de l'inquiétude, chacun trouva bon de rire et de hausser les épaules, car il était notoire que ce pauvre diable de lettré avait la cervelle détraquée.

On le voyait toujours traînant après lui de gros bouquins poudreux et rongés aux vers. Le duc avait voulu chasser plusieurs fois ce rêveur qui vivait, disait-il, de la poussière des parchemins ; mais frère Tranquille avait besoin de gagner sa vie, et la pitié de la duchesse Isabelle l'avait maintenu à son poste qu'il remplissait tant bien que mal.

Ceux qui savaient lire parmi les serviteurs de l'hôtel, et le nombre n'en était pas grand, prétendaient que ces bouquins affectionnés par Tranquille, n'étaient point des livres de religion ou de poésie, mais bien les ouvrages de Raymond Lollius, de Nicolas Flamel, l'hermétique, et du prêtre-Jean, traitant de la transformation des métaux. En ce temps, la recherche de la pierre philosophale, du Grand Œuvre, comme on disait, prêtait plutôt à craindre qu'à railler. On aurait redouté le pauvre frère Tranquille si l'on eût pris au sérieux ses efforts, cela d'autant plus qu'il y avait autour de lui comme une atmosphère mystérieuse. Mais il avait une figure si douce et si naïve, et restait si souvent déconcerté devant les plus simples questions tombant de la bouche des femmes et même de la bouche des petits enfants, qu'il ne pouvait inspirer d'autre sentiment que la pitié.

Tranquille ne savait ni attaquer ni se défendre. Il ne

cherchait pas même à cacher sa poltronnerie ; la vue d'une épée le faisait trembler franchement, et mettait de la sueur froide sous les longues mèches de ses cheveux plats.

Bien qu'il fît partie depuis très-longtemps de la domesticité de l'hôtel, il était comme un inconnu parmi ses camarades ; on ne l'aimait pas et on se défiait de lui. L'opinion générale était qu'il ressentait cruellement les mauvais traitements à lui infligés par le duc actuel, et quelques-uns pensaient qu'à l'occasion, cette nature sournoise et vile, pourrait se redresser comme le serpent qu'on écrase, et mordre son maître au talon.

Frère Tranquille suivit de l'œil le sire Olivier de Graville et l'écuyer Guillaume de Soles pendant toute leur promenade ; en les suivant, il paraissait réfléchir, et secouait de temps à autre sa tête pâle et chevelue. Les hommes d'armes et les valets riaient de ce manége.

— Il a vu dans ses livres, disait-on, que le beau sire Olivier est un enchanteur qui va réduire en poussière les murailles et les tours du castel.

— Tiens ! tiens ! reprit un autre, voici que les gens du roi l'ont aperçu et se le montrent du doigt...

Celui-là disait vrai. Olivier de Graville venait d'aviser le pauvre clerc et avait échangé quelques paroles avec Guillaume de Soles.

— Oh ! oh ! sécrièrent les gens d'Armagnac. Voici messire Olivier qui va parler à frère Tranquille. Nous voilà bien, si l'on juge par cet échantillon la maison de notre seigneur le duc Jacques !

Olivier avait marché brusquement vers le clerc qui resta tremblant devant lui.

— Est-il vrai que ton seigneur t'a traité comme un esclave? demanda-t-il?

— Moi ! balbutia le clerc effrayé, je ne me suis jamais plaint de cela.

— Réponds ! insista le sire de Graville, est-ce vrai ?

Tranquille jeta tout autour de lui son regard sournois, comme pour chercher un endroit où se cacher.

— Je suis un pauvre homme, Messire, murmura t-il, et ceux qui sont plus forts que moi me traitent comme ils veulent.

Graville fit sonner sa botte éperonnée contre les dalles et saisit les deux bras du clerc qu'il secoua rudement.

— Es-tu de Normandie? s'écria-t-il. Le duc t'a frappé, le duc t'a livré à la risée de ses valets, le duc t'a foulé aux pieds!

Tranquille releva sur le chevalier ses yeux tristes et doux comme ceux d'un enfant et deux larmes roulèrent sur sa joue amaigrie, pendant qu'il répondait :

— Il n'y a pas besoin d'être duc pour cela, monseigneur. Tout le monde peut me frapper, tout le monde se rit de moi, tout le monde me foule aux pieds.

Olivier lui lâcha les bras et se tourna vers les gens du roi.

— Vous entendez, s'écria-t-il, ce que ses vassaux eux-mêmes disent de lui! Soyez témoins et rapportez à l'occasion ces paroles à notre sire le roi et à madame Anne.

Dès que messire Olivier et ses compagnons eurent repris leur promenade, les hommes d'armes d'Armagnac s'élancèrent vers Tranquille et l'entourèrent en tumulte.

— Que t'a-t-il dit? s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Dieu ait pitié de nous! murmura le clerc dont les dents claquaient. Il serait encore temps d'emmener notre jeune seigneur dans les Etats de son cousin de Bourgogne.

— Que t'a-t-il dit? répétèrent les soldats impatients.

Le clerc baissa la tête et les longues mèches de ses cheveux couvrirent son visage; les soldats ne purent tirer de lui rien autre chose.

On vit apparaître, au haut du perron de l'hôtel, le roi Louis XI qui tenait par la main sa belle cousine, souriante, les yeux pleins de larmes de joie.

— Merci, mon bien-aimé sire, lui dit-elle; que Dieu vous rende la grâce que vous me faites!

II

LA THÉORIE DE LA COGNÉE

Madame Anne de Beaujeu était une princesse de haute éloquence, elle aimait les figures de réthorique. La veille, elle avait dit au beau sire Olivier de Graville :

— Quand on coupe au raz du sol le tronc d'un vieux chêne, tout autour de la souche de jeunes rejetons naissent et grandissent.

Le sire de Graville connaissait assez madame Anne pour comprendre le sens caché de ses métaphores.

— Il n'y a qu'un rejeton à notre chêne, répondit-il, et je crois qu'il ne faudrait pour le trancher, qu'un bien petit coup de cognée.

Madame Anne le regarda en face.

— Et serez-vous le bûcheron, messire? demanda-t-elle.

Olivier de Graville était un chevalier, il hésita, et son front orgueilleux se couvrit de pâleur.

— Je hais Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, répondit-il après un silence, mais le sang de l'enfant fait tache au gantelet d'un homme d'armes.

— On m'avait dit, murmura la fille de Louis XI, qui eut un sourire amer, que certain homme d'armes portait une tache depuis longtemps, une tache que la vengeance n'a pas encore lavée, — une tache qui ne souille point son gantelet, mais qui déshonore son front, et que l'on voit encore quand la visière de son casque est haute.

Tout en parlant, elle avait levé le bras lentement, et

son doigt toucha une large cicatrice qui se cachait à demi sous les boucles noires de la chevelure de Graville.

Le sang monta violemment au front du chevalier; la cicatrice seule resta livide au milieu du rouge de la honte qui couvraît son visage.

— Ah! balbutia-t-il, on vous a dit cela, madame!

— On m'a dit cela, répéta la dame de Beaujeu, un jour que je m'apitoyais sur ce hasard qui avait marqué d'un coup de lance le plus beau front de chevalier qui soit à la cour du roi, mon père. Jacques d'Armagnac me répondit : « Ce n'est pas un coup de lance. »

La respiration de Graville sifflait dans sa poitrine.

— Et comme je lui disais, continua la dame de Beaujeu : « Qu'est-ce donc alors, Monseigneur? » Jacques d'Armagnac me répartit en me montrant le pommeau ciselé de son épée : « Regardez bien, Madame, et regardez mieux la cicatrice de messire Olivier, vous verrez que mon cachet est resté sur sa peau et que sa cicatrice a la forme du pommeau de mon épée. »

— Et c'est vrai, cela, reprit la fille de Louis XI, comme si elle eût constaté le fait pour la première fois, il me semble voir sur votre front le trèfle qui termine l'estoc de notre cousin de Nemours.

Olivier de Graville resta muet, le regard cloué au sol.

— Moi, je dis, poursuivit madame Anne, que ce serait une belle vengeance de prendre au duc de Nemours pour son brutal coup de massue sa vie et la vie de sa race : le présent et l'avenir... De telle sorte que ceux qui vous aiment, Messire, pourraient songer à votre avancement et mettre enfin la couronne ducale que vous avez si bien méritée sur votre simple écu de chevalier.

Graville était déjà remis de son trouble et répondit :

— J'y avais songé, Madame, répliqua-t-il d'une voix calme, je serai le bûcheron, si vous me donnez la cognée.

Or le roi Louis XI faisait tout ce que sa fille voulait; il se rendit le lendemain au château de la Marche, où

sa cousine de Nemours demeurait seule et déjà veuve ; le sire Olivier de Graville accompagnait le roi, comme nous l'avons vu.

Il s'agissait de préparer le coup de cognée.

Quelques mois auparavant, du fond de sa cage, le malheureux duc de Nemours avait fait passer une lettre à la duchesse Isabelle ; dans cette lettre, il lui disait de mettre en lieu sûr Jean d'Armagnac, son fils et son héritier. La duchesse, obéissante, avait fait disparaître son fils, mais chacun se doutait bien que le jeune duc n'était pas loin.

La visite de Louis avait deux motifs ; il était assez de l'avis de madame Anne, sa fille, touchant la théorie des vieux chênes et de leurs rejetons. Il voulait d'abord tirer son cousin de Nemours hors de la Bastille où la loi le protégeait ; il voulait ensuite, pour plaire à sa bien-aimée fille, savoir où se cachait le jeune duc Jean.

Il était trop fort, ce roi, contre une pauvre jeune femme qui n'avait point de défiance ; il parla des liens du sang, et la duchesse crut que Dieu avait touché son cœur ; elle pleura de joie en écoutant ses belles promesses, et une heure après que le cortége royal avait repassé le pont-levis du château de la Marche, le petit Jean d'Armagnac rentrait, à la vue de tous, dans la maison paternelle.

En même temps, le duc de Nemours recevait, à la Bastille, une lettre où la duchesse Isabelle, se faisant caution de la clémence du roi, le suppliait de faire des aveux et de se confier aux promesses de Louis XI.

Jacques était affaibli par sa longue et atroce captivité ; il eut confiance, il fit des aveux et le procès, changeant tout à coup de face, marcha rapidement vers son dénouement.

Le roi avait promis que, dans le cas où les juges ne voudraient point absoudre, il aiderait lui-même à la fuite du noble captif. — Il avait parfois de terribles façons de tenir parole.

III

PAUVRE MOUTON

C'était le 4 août 1477 ; il avait fait une journée de chaleur étouffante, et la plupart des hommes d'armes d'Armagnac étaient allés se désaltérer au cabaret de la Pavot, qui portait pour enseigne l'écusson du duc de Nemours. Pavot, le mari de cette reine, n'avait pas d'opinions politiques ; mais la Pavot était une Armagnac enragée.

Outre la chaleur qu'il faisait, les serviteurs du château de la Marche avaient eu ce jour-là des causes de fatigue ; tout était en rumeur derrière les hautes murailles : le grand et triste drame, dont Jacques d'Armagnac était le héros et la victime, devait avoir son dénouement avant la nuit tombée. Tout le long du jour, les courriers avaient galopé entre le château et la Bastille, entre la Bastille et l'hôtel Saint-Paul, où le roi faisait alors sa résidence. On attendait les nouvelles de Noyon ; à l'heure qu'il était, la sentence devait être rendue et le duc était libre, sans doute, soit par arrêt du parlement, soit par le fait de la clémence royale.

— Et moi, je dis : Vive le roi ! s'écriait la Pavot, qui servait du vin frais à la ronde. Je dis Vive le roi, parce que notre seigneur va revenir et que les hommes d'Armagnac auront encore des écus dans leurs poches.

— Et que de la poche des hommes d'armes d'Armagnac, interrompit Marmaron, un beau grand archer, les écus glisseront dans le tiroir de maman Pavot.

— Et n'y seront-ils pas mieux que dans ton escarcelle

percée? s'écria gaiement la bonne femme, mais, ce n'est pas aujourd'hui que le tiroir de maman Pavot s'emplira. On boit ici gratis, toute la soirée, pour célébrer l'heureux retour du seigneur duc!

Les hommes d'armes et valets ne purent moins faire que de crier en chœur : Vive maman Pavot!

— Ce qui me fait rire, reprit celle-ci en vidant sa tasse aussi bien et mieux qu'un autre, c'est que le beau mignon Olivier de Graville aura un pied de nez. On lui avait promis qu'il serait duc de Nemours, savez-vous cela?... Tiens! tiens! voilà le veneur Boniface qui passe avec sa charge de gibier comme au bon temps. Et voilà Orillon, le pêcheur, qui apporte de l'autre côté des carpes et des brochets de Seine. Loué soit Dieu! Quand les cheminées de la cuisine fument comme il faut, c'est que la gaîté est dans la maison. Un coup en passant, Boniface; un coup en passant, Orillon!

Le veneur et le pêcheur s'arrêtèrent ensemble à la porte du cabaret pour recevoir chacun, des mains de la Pavot, une énorme tasse de vin. Comme elle buvait un bon petit coup, chaque fois qu'elle versait à boire aux autres, son allégresse ne connaissait plus de bornes.

— Armagnac! Armagnac! criait-elle à chaque instant; je crois que je forcerais frère Tranquille lui-même à trinquer avec moi, s'il n'était pas dans quelque coin à lire ses vieux grimoires ou à fondre du vif-argent avec du plomb.

Ce nom de frère Tranquille produisit une sorte de mouvement dans l'assemblée : Claude, le sommelier, remit son verre sur la table.

— Au fait, dit-il, je ne l'ai pas vu depuis ce matin, cet oiseau-là.

— Oiseau de mauvais augure! grommela Boniface. Avez-vous vu comme il a changé, depuis que le jeune sire Jean est de retour au château?

Depuis que l'héritier d'Armagnac était revenu au château, la conduite de Tranquille avait, en effet, changé

du tout au tout; il jetait parfois sur le jeune duc des regards étranges, et, pas plus tard que la veille, pendant que Jean d'Armagnac était enfermé avec lui, on avait entendu des cris perçants sortir de la chambre où ils se trouvaient.

Guillaume de Soles, écuyer de la duchesse, était entré, suivi de quelques serviteurs. On avait trouvé le petit Jean tout en larmes, se débattant contre frère Tranquille, qui tenait à la main un poinçon d'acier.

Sur la table, il y avait une fiole de liqueur rouge qui ressemblait à du sang.

L'enfant montra sa poitrine en pleurant, et Guillaume de Soles vit, sous sa chemise ouverte des piqûres récentes.

Pour ce fait, Guillaume de Sales avait roué frère Tranquille du plat de son épée.

— Pauvre créature! dit la Pavot, qui haussa les épaules. Que voulez-vous, il n'a pas inventé la poudre, comme on dit. Et le diable soit de celui-là qui a inventé la poudre, car les soudards ressembleront bientôt à des apothicaires, et, au lieu de lance, Dieu sait ce qu'ils porteront! Armagnac! Armagnac! et buvez... Bois, comme les autres, si tu veux, Pavot, mon homme, il y en a pour tout le monde... Quant à frère Tranquille, j'ai vu souvent ses bras et ses épaules tout noirs de coups que le duc lui donnait. Mais il ne s'est jamais plaint, au grand jamais! Il est gauche, il est maladroit, il n'a point d'esprit, bien qu'il sache lire, écrire, et le latin de la messe, mais il est bon comme le bon pain... C'est un pauvre mouton!

A ce moment, le galop d'un cheval retentit sur les cailloux de la route, et l'on entendit le claquement savant et joyeux d'un fouet de postillon.

— Nicolas! Nicolas! s'écrièrent à la fois tous les hommes d'armes en s'élançant aux fenêtres. Voilà le courrier Nicolas qui revient de Noyon.

Le courrier était déjà en bas de son cheval, et ouvrait l'huis sans façon, d'un coup de botte forte. La Pavot s'avança vers lui, une tasse pleine à la main.

— Je me disais ça, tout le long de la route, s'écria le courrier en la regardant avec admiration, je me disais : je parie que je vais la trouver sur le seuil de sa porte avec une grande tasse bien emplie. Il n'y en a jamais eu comme vous, maman Pavot !

Il saisit la tasse, la vida d'un trait et embrassa la bonne femme sur les deux joues en disant avec gravité !

— Compère Pavot, c'est en tout bien, tout honneur.

Le compère Pavot fit un geste de gracieux assentiment. Les gens d'Armagnac crièrent :

— Quelle nouvelle, Nicolas, quelle nouvelle ?

— Notre seigneur le duc est en route pour Paris, répondit Nicolas.

Il y eut un hourra général et la coiffe de la Pavot s'envola au plafond.

— Ah ! s'écria-t-elle, dans le paroxysme de son allégresse, Armagnac ! Armagnac ! Vive Dieu ! vive le roi ! les bons temps sont revenus ! Notre seigneur est donc absous ?

— Quant à cela, répondit Nicolas, je n'en sais pas si long. Guillaume de Soles, qui est là-bas pour veiller à tout, m'a dit : Nicolas, monte à cheval et crève ta bête pour arriver à l'hôtel avant la nuit. Tu diras à la duchesse qu'elle tienne le jeune sire Jean tout prêt, et que notre seigneur te suit à une heure de distance... Voilà tout ce que je sais et je demande une autre tasse.

Il avala l'autre tasse pendant que les gens d'Armagnac commentaient son message, et dit en rendant le gobelet à l'hôtesse :

— Mais qui donc appeliez-vous tout à l'heure un pauvre mouton, maman Pavot ?

— Ah ! fit la bonne femme, vous avez entendu cela, vous ! Eh bien, c'est frère Tranquille que j'appelais un pauvre mouton.

Nicolas eut une toux retentissante.

— Hum ! hum ! fit-il, le mangeur de parchemin ? Il y a des fois qu'il me fait l'effet d'un loup, à moi, ce mouton-là !

— Par exemple! se récria l'hôtesse.

Les gens d'Armagnac attendaient une explication.

— Écoutez, dit Nicolas, qui devint tout sérieux, je suis toujours courant la prétentaine, moi, et je l'ai rencontré bien souvent. Quand il se croit seul, il redresse son dos voûté, et ses yeux brillent comme deux charbons. D'autres fois il guette comme un limier dans la rosée. Que cherche-t-il ? Je vous parle de lui, parce que je viens encore de le rencontrer dans les taillis qui bordent la route devers la porte Saint-Germain. Il était couché à plat ventre et rampait comme une couleuvre. Au bruit de mon cheval, il s'est redressé et je vous dis, moi, qu'il est plus ingambe qu'il n'en a l'air, car, en deux sauts, il était au plus épais du fourré ! pourriez-vous me dire, vous qui le soutenez si bien, la mère, pourquoi il est dehors à cette heure ?

— Pauvre créature ! répondit l'hôtesse. Il est allé voir ses deux petits enfants au bourg d'Arcueil.

— Ses deux petits enfants ? répétèrent tous les gens d'Armagnac en chœur.

Et Cathos la servante de l'auberge ajouta d'un ton de profond étonnement :

— C'est donc bien vrai qu'il a des enfants, le frère Tranquille ?

— Tu ne savais pas ça, toi?

— C'est que c'est tout de même bien drôle, prononça Cathos avec conviction, qu'il ait trouvé une femme, cet homme-là !

La Pavot protégeait décidément frère Tranquille. Elle mit ses deux poings sur ses hanches.

— Il en a trouvé une plus belle que toi, ma mie, répliqua-t-elle aigrement. Et meilleure dans son petit doigt que toi dans toute ta personne !

Les gens d'Armagnac s'entre regardèrent.

— Ah ça, maman Pavot, dit le courrier Nicolas, qui était l'écho de la curiosité générale, j'aimerais bien à savoir, une fois pour toutes, l'histoire de votre frère Tranquille.

IV

HISTOIRE DE TRANQUILLE

La figure réjouie de maman Pavot prit une expression de tristesse.

— C'est une pauvre histoire, monsieur Nicolas, répondit-elle, je vais vous la raconter si vous voulez. Tranquille s'appelle André ou Andéol, comme on dit chez nous, là-bas, dans les montagnes qui sont à l'est de Mirande. Il est du pays d'Armagnac, comme Pavot, mon homme et moi. C'est le cousin germain du soldat Jérôme Ripaille. Quand il était tout petit enfant, je me souviens qu'on le voyait toujours à la porte du couvent de Saint-Benoît de Mirande. Il n'avait ni père ni mère ; toute sa famille se composait de Jérôme Ripaille, qui était plus grand que lui, et qui le battait... Il me semble le voir encore avec ses haillons sur le dos et le vieux livre qu'il portait toujours, car il savait déjà lire. Les moines lui donnaient à manger. Quand il eut quinze ans, il voulut entrer au couvent. A moi qui vous parle, il m'a dit bien souvent qu'il aimerait mieux se jeter dans la rivière que de toucher un estoc ou une arquebuse.

Il y eut un murmure dans le cercle des buveurs, et Pavot lui-même, qui ne passait pas pour très-vaillant, laissa échapper une parole de mépris.

— Que voulez-vous, continua la digne cabaretière il est fait comme cela : c'est un pauvre mouton. Le voilà donc écolier au couvent des Bénédictins, dans la montagne. Les moines disaient qu'il deviendrait un savant homme. Moi, je le trouvais toujours aussi borné, et

quand il venait nous voir à la ville, car mon père disait qu'il y avait un peu de parenté entre nous, je me demandais parfois si cette pauvre créature savait distinguer sa main droite de sa main gauche.

Sous le couvent, il y avait le village de Saint-Vincent; dans le village de Saint-Vincent, il y avait Marion, la gardeuse de brebis. Te souviens-tu de Marion, toi, Pavot?

Pavot fit claquer sa langue.

— Marion qui avait les yeux noirs, dit-il, et le teint plus blanc qu'une noble dame.

— Marion, qui était si belle, poursuivit la cabaretière, et qui ressemblait à madame Isabelle!

— Quant à ça, s'écria Pavot, je les ai vues toutes les deux l'une auprès de l'autre quand la petite Marion allait porter des fleurs au château, on aurait dit les deux sœurs!

— Et jarnibieu! enchérit la bonne femme, s'il y en avait une des deux plus laide que l'autre, ce n'était pas Marion la bergère. Voilà donc qui va bien. Andéol allait par les champs avec son vieux livre pour étudier ou pour prier. On disait déjà qu'il cherchait le moyen de faire de l'or avec les gouttières du couvent. En allant de ci, de là, par les champs, il rencontra Marion, et Marion qui chantait toujours, devint triste.

— Pour sûr, s'écria Marmarou, il lui avait jeté le mauvais œil.

— On ne sait pas! répliqua vivement la Pavot, Marion l'aimait tant!

— Allons donc! s'écrièrent deux ou trois voix incrédules.

Et Cathos la petite servante, ajouta :

— Par exemple!

La Pavot ne se fâcha point.

— Mon Dieu, reprit-elle, comme pour excuser la hardiesse de son assertion, je vous ai dit que la Marion l'aimait : ce n'est pas ma faute, à moi... Et tenez, si vous l'aviez vu, lui, dans ce temps-là, ce n'était plus le même

visage... Quand il la regardait, je crois que son âme passait dans ses yeux... Et son âme est belle, car alors. il était beau.

Le cercle entier éclata de rire.

— Ah ! le joli garçon ! criait chacun en se tenant les côtes, avec sa figure d'une toise et ses cheveux gras qui tombent comme des paquets de ficelle sur les os décharnés de ses joues !

La Pavot fronça le sourcil et jeta à la ronde un regard de défi.

— Moi, je vous dis qu'il était beau ! répéta-t-elle. Si vous ne me croyez pas, allez au diable !... Tant il y a qu'un soir, Andéol et Marion s'en allèrent dans la montagne, où l'ermite les maria. Voilà pourquoi frère Tranquille n'est pas moine.

En ce temps-là, notre seigneur le duc de Nemours épousait aussi la duchesse Isabelle d'Armagnac, et ce furent de nobles fêtes ! Je ne sais pas s'il y en a de plus belles pour les noces des reines et des rois. Andéol et la Marion revinrent. Ils étaient si heureux que cela réjouissait de les voir. Et tenez, voici quelque chose qui fut remarqué : la duchesse Isabelle protégeait la petite Marion à cause de la ressemblance qui était entre elles deux, et aussi parce que la duchesse Isabelle est une chrétienne et un digne cœur. Marion mit au monde deux petits enfants jumeaux, des bijoux ! plus jolis que des anges !

— Ils ressemblaient à papa ? voulut dire le courrier Nicolas avec raillerie.

Mais la cabaretière lui ferma la bouche d'un geste si énergique, que le courrier demeura tout penaud.

— C'est fini de rire ! dit-elle sèchement. Ceux qui ont du cœur vont plutôt pleurer. Le même jour, et, à ce qu'on dit, vers la même heure, la duchesse Isabelle mit au monde notre jeune seigneur, le duc Jean. Et c'est à cause de cela que les ennemis d'Armagnac ont essayé de faire croire qu'il y avait eu substitution d'enfant, comme ils disent, lors de l'accouchement de notre dame. Marion avait eu un fils et une fille, l'enfant de madame Isabelle

était un garçon ; les traîtres s'en allèrent disant que la femme de Tranquille était accouchée de deux jumeaux mâles, tandis que la femme de Jacques d'Armagnac donnait le jour à une fille.

Ils ajoutèrent qu'on avait fait dans les berceaux un frauduleux échange, et ce fut le premier coup porté à la maison d'Armagnac... Mais vous savez bien tous l'histoire de nos maîtres, et c'est l'histoire de frère Tranquille que je raconte.

Au bout de l'an, les belles couleurs de Marion s'en allèrent ; ses joues devinrent toutes pâles et toutes maigres. On la voyait passer le long des clos, la tête inclinée sur sa poitrine, et bien des gens disaient : Voilà ce que c'est, il arrive malheur à ceux ou à celles qui épousent les fiancés ou les fiancées du Seigneur.

On se souvenait que frère Tranquille avait été enfant du couvent.

Hélas ! c'était pourtant une pauvre fille bien pieuse que Marion la bergère. Elle mourut un soir d'été les mains en croix sur sa poitrine, en priant Dieu de donner du bonheur à ses deux pauvres petits enfants et à leur père.

Les gens de Mirande vinrent la voir sur son lit de feuilles sèches ; elle était blanche comme un beau lis, et ses yeux semblaient fermés par un paisible sommeil.

Andéol était là auprès du lit, sans regard et sans voix : sa tête tombait en avant ; ses grands cheveux ruisselaient sur ses joues et lui faisaient un voile de deuil. Les moines de Saint-Benoît apportèrent un cercueil par charité chrétienne. Quand frère Tranquille les entendit au dehors, qui chantaient le *Libera* ; il saisit à deux mains sa poitrine étouffée, et voulut se lever ; mais il ne put.

Les moines entrèrent et mirent le pauvre beau corps de Marion dans le cercueil. Tranquille ne bougea pas, il était de pierre ; seulement, quand on cloua la bière, à chaque coup de marteau, il tressaillait comme si les

clous eussent percé son cœur, au lieu d'entrer dans le bois.

Les deux petits enfants pleuraient dans leur berceau. Tranquille ne les entendait plus. Les moines levèrent le corps en chantant les hymnes funèbres. Tranquille resta tout seul dans sa maison déserte. Le soir, on le vit se traîner sur les mains et sur les genoux jusqu'au cimetière ; il chercha la tombe la plus fraîche et il s'assit dessus.

Le lendemain, il était encore là ; il y fut tout le jour et aussi la nuit suivante. On lui apportait du pain ; il le laissait moisir sur la terre fraîche. Il resta là un mois tout entier comme un être privé de raison ; il était si maigre et si blême qu'on le prenait déjà pour un fantôme.

Au bout du mois, la charité publique s'était lassée, et on vint lui dire que ses deux petits enfants criaient pour avoir à manger.

Tranquille se leva tout droit sur ses jambes chancelantes ; il poussa un grand cri : on vit bien qu'il avait oublié ses enfants. Il revint chez lui et vendit tout ce qu'il avait, pièce à pièce. Quand il eut tout vendu tout, jusqu'à la croix d'argent de Marion, sa femme, les petits enfants demandèrent encore du pain.

Alors Tranquille s'éveilla tout à fait ; il se vit trop faible et trop maladroit pour être artisan, il se sentit trop lâche pour être soldat. C'est lui qui me l'a dit. Il vint au château. Le duc Jacques, notre seigneur, n'aime pas ceux qui savent lire. Pour ne point repousser les prières de sa femme, il donna un asile à Andéol, mais par dérision, il le nomma solennellement précepteur du petit Jean d'Armagnac, qui n'avait que treize mois.

Les enfants de Marion furent placés dans la campagne.

Quand notre Seigneur quitta la Gascogne, Tranquille suivit la maison, comme nous tous : les enfants furent placés au bourg d'Arcueil.

Depuis ce temps-là, Tranquille demeure au château :

il aime le jeune duc comme si c'était son propre sang, et, cependant, peut-être bien qu'il ne serait pas resté si longtemps à l'hôtel de la Marche, si ses enfants à lui avaient du pain, et si la duchesse Isabelle, qui est un ange sur la terre, ne faisait pas de son mieux pour adoucir le malheur de la pauvre créature.

Voilà l'histoire.

— Elle n'est pas gaie, dit le courrier Nicolas, qui poussa un gros soupir de soulagement.

Il y avait bien eu un instant où le cœur des gens d'armes et des serviteurs d'Armagnac avait été remué un petit peu ; Cathos avait même versé, nous aimons à le dire, une couple de larmes sur le sort malheureux de Marion, la bergère : mais cela n'avait pas duré. Frère Tranquille était, pour tous, un objet d'animadversion et de dédains. On ne pouvait s'intéresser longtemps à lui ou aux siens. En outre, on était en humeur de rire et de boire, parce que l'on buvait gratis.

— Saint Dieu ! s'écria Nicolas, on ferait avec cela une ballade à porter le diable en terre.

— Et encore, insinua l'archer Marmarou, d'un air à la fois mystérieux et moqueur, maman Pavot ne nous a pas tout dit !

La cabaretière leva sur lui son regard étonné.

— Ne vous fâchez pas, la mère s'écria l'archer en belle humeur. Vous avez seulement oublié quelque petite chose. Frère Tranquille, avez-vous dit, reste à l'hôtel de la Marche pour l'amour de notre jeune sire Jean, et pour donner du pain à ses enfants ? Moi, je lui connais un autre motif.

— Lequel ? lequel ? s'écria-t-on à la ronde.

— Lequel ? répéta de bonne foi la cabaretière.

— On a de bons yeux, répéta Marmarou. Frère Tranquille n'est pas toujours occupé à lire ses grimoires ou à mijoter ses ragoûts de plomb fondu. Je ne sais pas si c'est parce que madame la duchesse ressemble tant à la défunte, mais j'ai vu frère Tranquille la regarder avec des yeux !...

Il fit rouler ses grosses prunelles sous ses paupières, comme un poisson mourant, et frisa galamment sa moustache.

Il y eut, autour de la table, un orage de rires que la Pavot fut impuissante à calmer. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de donner un généreux coup de poing entre les deux épaules de son mari, qui se tenait les côtes.

— Oh! oh! oh! faisait Nicolas le courrier, qui n'en pouvait plus, frère Tranquille soupire pour la duchesse Isabelle!

— Oh! le fier galant! le fier galant! répétait-on de toutes parts.

La figure chiffonnée de Cathos était baignée par les larmes que son hilarité folle lui arrachait.

Au milieu de ce gai tapage, la voix de la Pavot s'éleva et domina le tumulte.

— Silence! disait-elle. Ayez honte, si vous n'avez pas pitié... Le voici:

Sa main étendue désignait une fenêtre ouverte. Par la fenêtre, on pouvait voir, au beau milieu de la grande route, un personnage de haute taille, vêtu, à peu de chose près, comme un clerc de la Bazoche, qui marchait s'appuyant sur un long bâton recourbé. Il allait tantôt à droite tantôt à gauche, comme si sa tête perdue n'eût point donné de direction à ses pas.

Sa soutanelle râpée et couverte de poussière laissait sortir deux longues jambes maigres. Sur sa tête il n'y avait rien que les mèches raides d'une chevelure noire.

— Voyez dit Nicolas, Comme ce précepteur-là fait honneur à la maison d'Armagnac!

— Quand on est beau, ajouta Marmarou, o nn'apas besoin de parure!

Le pauvre diable que cette soldatesque et cette valetaille drapaient si impitoyablement, arrivait en ce moment devant la porte de l'auberge.

— Entrez, frère Tranquille, dit la Pavot avec douceur.

Tranquille s'arrêta court et regarda la maison. Il fut

évident pour tous que la voix seule de la cabaretière lui avait appris où il était.

— Dieu me pardonne! dit Nicolas à voix basse, il allait continuer comme cela du même pas jusqu'en Normandie!

Tranquille déposa son bâton recourbé en dehors de la porte et entra. Jusqu'à présent, nous n'avons rien dit de son visage, parce que son visage disparaissait presqu'entièrement sous les mèches mêlées de ses grands cheveux ; mais au moment où il franchit le seuil, il rejeta d'un mouvement de tête indolent sa longue chevelure en arrière.

Les gens d'Armagnac avaient raison : cet homme était laid, mais la Pavot n'avait pas tort ; cet homme, à une heure donnée, avait pu être beau, non point de la beauté du courrier Nicolas, mais de cette autre beauté triste, intelligente, nous allions dire prédestinée, qui porte avec soi un cachet de force latente et une menace de malheur.

Cette beauté même, nous n'avons pas dit que frère Tranquille la possédât normalement, nous n'avons parlé que d'une heure donnée qui avait pu mettre un éclair dans l'émail éteint de ses yeux, qui avait pu aviver l'immobilité amère de son sourire, et relever ce grand front qui semblait vide.

C'était justement cette mort étrange du regard, cette immobile tristesse de sourire, cette absence apparente de pensées, qui donnaient à la physionomie de frère Tranquille son caractère à part. En dehors de cela, il y avait sous sa chevelure mal peignée, une figure longue, pâle, taillée à larges coups de ciseau et dont les plans hardis eussent promis une nature énergique.

Mais si vous l'aviez vu entrer dans le cabaret de la Pavot, l'œil à terre et le front courbé, vous eussiez compris les dédains qui, depuis sa naissance, l'accompagnaient partout. C'était bien manifestement une créature inférieure et non achevée, un de ces êtres qui passent dans la vie pour essuyer la risée cruelle du vulgaire

dont la blessure n'est jamais bien guérie par la pitié rare des bons cœurs.

Frère Tranquille, au lieu de se diriger vers la table, s'assit auprès de la porte même sur une escabelle qui se trouva boiteuse et qui faillit le jeter à la renverse. De là, nouvelle moquerie.

Remarquez bien que s'il y a un siége boiteux quelque part, les gens comme frère Tranquille le choisissent toujours.

La Pavot fit pour le frère Tranquille ce qu'elle avait fait pour tout le monde, elle s'avança vers lui, une tasse pleine à la main. Jamais, au grand jamais d'ordinaire il ne mouillait sa lèvre dans une coupe de vin ; aussi, c'était courtoisie pure de la cabaretière.

Tranquille releva les yeux sur elle, tendit la main, prit la tasse et la but d'un trait avidement. L'assemblée applaudit ; la Pavot, étonnée, le regarda mieux et vit qu'il était plus pâle et plus défait encore que de coutume.

— Qu'avez-vous donc Andéol? demanda-t-elle, car, en s'adressant à lui, elle l'appelait presque toujours du nom qu'il portait dans son enfance.

Tranquille laissa tomber sur elle ses yeux hébétés et ne répondit point ; un peu de sang monta à ses pommettes, qui se colorèrent sur un espace large comme un écu.

— Ce qu'il a? s'écria Orillon le pêcheur, il a qu'il va peut-être devenir un homme s'il apprend à boire.

— Ventrebieu! ajouta Nicolas, puisque le voilà si gaillard, bien sûr qu'il était là bas, dans le taillis Saint-Germain, à courir aventures!

Et une fois commencées, les gorges chaudes allèrent, allèrent. Chacun apportait son mot bon ou mauvais.

D'habitude, il est vrai, tous ces sarcasmes qui tombaient comme grêle sur le pauvre pédagogue, semblaient frapper une matière inerte. Il ne donnait jamais aucun signe d'impatience ou de colère. Au bout d'un peu de temps, il croisait ses longs bras derrière

son dos voûté, laissait pendre sa tête dans le creux de sa poitrine et s'en allait lentement, décrivant des courbes dans sa marche comme un homme ivre.

Mais aujourd'hui la Pavot, qui l'examinait avec compassion, car c'était une bonne âme, pouvait suivre, sur sa face ravivée, le travail intérieur de sa souffrance ; je ne sais si c'était la tasse de vin qui l'avait éveillé, mais on voyait bien qu'il entendait, qu'il comprenait, et que son cœur saignait. A mesure que les plaisanteries se croisaient et se mêlaient, la respiration de frère Tranquille devenait haletante et plus pénible ; ce rouge qu'il avait aux joues disparaissait par intervalle et revenait tranché comme l'empreinte d'un sceau.

En un moment où les grosses voix des soudards éclataient, dominées par la voix criarde de Cathos, frère Tranquille se leva tout à coup et sortit de son coin. Il écarta doucement, de la main, la cabaretière qui, le voyant chanceler, tout faible, s'apprêtait à le soutenir. Il s'avança vers la table autour de laquelle les rires se glaçaient déjà, tant l'aspect de cette figure désolée était puissante et poignante, — Et il vint se mettre devant les buveurs.

— Mes bonnes gens, dit-il d'une voix qu'on ne lui connaissait pas, ne vous moquez pas de moi, aujourd'hui, je vous en prie, car j'ai bien de la peine.

Dans cette voix, il y avait des larmes, un silence se fit autour de la table, et les soudards se regardèrent, honteux et presque repentants.

— Qu'avez-vous donc frère Tranquille ? demanda Nicolas d'un ton où il n'y avait plus de moquerie.

Et tout le monde répéta bonnement :

— Frère Tranquille, qu'avez-vous donc ?

Une larme roula dans le creux des joues du pédagogue.

— J'ai bien de la peine ! murmura-t-il, en tâchant d'arrêter ses sanglots. Ah ! Seigneur, mon Dieu, j'ai bien de la peine ! Pour m'aider à vivre et à souffrir, j'avais deux petits enfants que j'allais voir parfois et em-

brasser là bas, dans la pauvre maison qui leur servait d'asile. Ils étaient beaux ; je ne peux pas vous dire, moi, comme je les aimais! Quand j'étais avec eux, j'oubliais ce que je suis et je me trouvais heureux.

On l'écoutait au milieu d'un silence triste. Il s'interrompit tout à coup, et une expression de profonde amertume assombrit son visage.

— Tout aux uns, rien aux autres! prononça-t-il d'une voix sourde.

Il ajouta, en montrant du doigt les créneaux de l'hôtel de la Marche, qu'on apercevait à travers la fenêtre :

— L'enfant qui est là, depuis le jour de sa naissance, a-t-il versé une vraie larme? Il est noble, il est riche, il est heureux. Tout aux uns, rien aux autres!

La Pavot croyait rêver ; autour de la table, les gens d'Armagnac échangeaient des regards ébahis. Nicolas serra le bras de l'archer Marmarou, en disant :

— Le mouton laisse voir ses dents, compère. Et je savais bien que c'étaient des dents de loup!

— Est-ce donc vous qui parlez, Andéol, s'écria la cabaretière, vous qui aimez tant Jean d'Armagnac, notre petit seigneur?

— C'est vrai... c'est vrai! dit Tranquille précipitamment. Ai-je dit que je n'aimais pas le petit Jean d'Armagnac? Écoutez, j'ai bien de la peine, et je crois que je mourrai fou! Elle s'appelait Marie, ma fille, Marie, comme sa mère tant aimée! Elle était bonne, comme sa mère, elle était belle, comme sa mère. Elle n'avait pas encore cinq ans... Qu'est-ce qu'ils ont pu faire d'une enfant si jeune?

— On vous a donc a enlevé votre fille? demanda Mar marou, tout prêt à offrir ses services.

Et tout le monde de dire, emporté par le même mouvement cordial et bon :

— Il faut la chercher, frère Tranquille, nous vous aiderons il faut la chercher!

— A la bonne heure! s'écria la Pavot voilà d'honnê-

tes cœurs! Mon pauvre Andéol, nous retrouverons la petite, et je te la garderai, moi... Jour de Dieu! gare à ceux qui voudront me la prendre!

Mais la figure du pédagogue restait désolée et morne. Il secoua la tête avec lenteur.

— Quand les enfants des riches se perdent, dit-il avec ce sourire amer qui avait creusé deux rides aux côtés de ses lèvres, on va, on court, on les retrouve... Mais les enfants des pauvres, quand on ne les voit plus, on se dit : Ils reviendront!

La Pavot entendit une voix qui murmurait à son oreille :

— Moi, je vous dis que cet homme-là a bien de la rancune dans le cœur!

Elle se retourna et vit le courrier Nicolas, qui avait quitté sa place pour se rapprocher d'elle. Frère Tranquille poursuivait :

— Le premier soir, quand ma fille n'est pas revenue, on s'est dit : Attendons à demain. Le lendemain, ma petite Marie n'était pas là, on s'est dit : Attendons encore... On s'est dit cela pendant huit jours, et l'on ne m'a pas même prévenu, parce qu'il y a deux heures de marche du village d'Arcueil au château. Quand je suis arrivé, quand mon cœur s'est serré, quand j'ai demandé : Où est-elle? Oh! mes bonnes gens! mes bonnes gens! il y avait déjà huit jours, huit longs jours que ma petite Marie était perdue!

Il se couvrit le visage de ses mains, et l'on vit de grosses larmes couler à travers la maigreur de ses doigts. Toutes les poitrines étaient oppressées. Chacun cherchait pour cette navrante douleur une parole de consolation et n'en pouvait point trouver.

— Allons, frère Tranquille, du courage, dit enfin Marmarou, qui emplit sa tasse jusqu'au bord, il vous reste un fils, que diable!

Les bras du pédagogue tombèrent, et un étrange sourire brilla parmi les larmes dont sa figure était inondée.

— Mon fils! dit-il, oui, oui, c'est vrai, j'ai un fils! Et, quant à celui-là, du moins, son sort est assuré.

Ces paroles semblèrent de bon augure aux gens d'Armaguac, qui, maintenant, s'intéressaient tous au pauvre frère Tranquille. Marmarou lui tendit sa tasse pleine et lui dit :

— Buvez un coup pour vous remettre, mon bonhomme.

Tranquille fit comme la première fois : il saisit la coupe à deux mains et la but avec un empressement glouton.

Ses doigts tremblaient, et ses dents grelottaient contre le métal de la coupe. Quand il eut bu, il se redressa, et, pour la première fois, peut-être, chacun le vit dans toute la hauteur de sa taille.

— Mon fils, reprit-il d'une voix subitement affermie, va venir ici, ce soir, et ce sera un enfant heureux. Il a un emploi au château.

— Quel emploi ? demandèrent les soudards.

— Il y a un an, répondit frère Tranquille, quand monseigneur fut fait prisonnier, il voulait placer auprès du petit Jean d'Armagnac un enfant de son âge. Il disait : Quand mon fils Jean fera une faute, on fouettera l'autre enfant pour que la justice ait son cours. Le sire Guillaume de Soles, écuyer de Madame, s'est souvenu de cela et m'a dit : Maintenant que monseigneur va revenir, il faut aller chercher ton fils, Tranquille, afin qu'il soit fouetté à la place de notre jeune maître.

Cette fois, les gens d'Armagnac répétèrent, comme la Pavot, et du fond de l'âme :

— Pauvre créature ! pauvre créature !

Le jour tombait ; des pas de chevaux sonnèrent sur la route et l'on vit passer devant la fenêtre la silhouette de deux cavaliers. Les soudards et les valets du château quittèrent leur places pour tâcher de les reconnaître. Quand ils revinrent, frère Tranquille n'était plus là il avait disparu sans que personne s'aperçût de sa retraite ; seulement, Nicolas, dit qu'en suivant de l'œil les deux cavaliers qui allaient vers la porte Saint-Germain, il avait vu comme une grande ombre glisser le long de la maison, traverser la route sans bruit et se perdre dans la haie vive qui bordait le chemin.

V

LA CLAIRIÈRE

Pendant que Nicolas, le courrier, rentrait au château, suivi de ses compagnons, les deux cavaliers inconnus s'engageaient dans les taillis épais qui s'étendaient depuis la porte Saint-Germain jusqu'au clos Saint-Sulpice; ils portaient l'armure tous les deux, et les visières de leurs casques étaient baissées : sans cela les gens d'Armagnac auraient éprouvé assurément quelque surprise de voir l'un d'eux, pour le moins, passer sans s'arrêter devant le pont-levis du château. L'un des deux cavaliers en effet était le sire Guillaume de Soles, écuyer de la duchesse Isabelle, et qui revenait du pays de Noyon, où il avait suivi le procès de Jacques d'Armagnac. L'autre avait le nom de Thibaut de Ferrières ; il appartenait à madame Anne de France, fille de Louis XI, et Guillaume de Soles l'avait rencontré au coin du Pré-aux-Clercs, comme il prenait le chemin de l'hôtel de la Marche.

— Ami Guillaume, lui dit le sire de Ferrières, ferme ton casque, nous passerons au grand trot devant le logis de ta dame et nous irons jusqu'en un lieu où tu rencontreras des gens de connaissance.

— Il y a du nouveau ? demanda Guillaume.

— Il y a du nouveau, répondit Thibaut de Ferrières ;

Guillaume de Soles avait abaissé sa visière, et, depuis ce moment, son compagnon et lui chevauchaient en silence. A quelque distance de la porte Saint-Germain, le taillis devenait si touffu qu'on aurait pu se croire à vingt lieues de Paris ; Guillaume de Soles et Thibaut de Fer-

rières attachèrent leurs chevaux au tronc d'un chêne, parce que l'on ne pouvait plus aller qu'à pied ; après quelques minutes de marche, ils s'arrêtèrent dans une petite clairière, au centre de laquelle tombait en ruine une cabane de bûcheron abandonnée.

Thibaut sonna du cor qu'il portait en bandoulière, un homme en costume de chasseur déboucha derrière la cabane ruinée ; il était assez jeune encore, et on aurait pu le dire beau cavalier sans l'expression de méchanceté basse qui déparait son visage.

Une forêt de cheveux noirs bouclés s'échappaient de sa toque ; il avait cette chaude carnation que donne le soleil de l'Italie.

On prétendait que, l'épée à la main, le seigneur Vincenzio Tarchino n'était pas un foudre de guerre, mais on devait ajouter qu'il avait son mérite lorsque la plume remplaçait le fer. Il faisait des sonnets merveilleux, des rondeaux, des madrigaux et même des acrostiches ; il rédigeait des mémoires, composait des harangues et trouvait des choses d'une délicatesse merveilleuse en renversant les lettres renfermées dans le nom des belles dames.

Il marcha vivement vers ceux qui arrivaient.

— Si mon noble maître a entendu le son du cor, dit-il, nous allons le voir tout à l'heure. Le seigneur de Soles arrive-t-il en droite ligne de Noyon ?

— En droite ligne, répondit Guillaume.

L'Italien, se mit à genoux sur la mousse qui tapissait le sol de la clairière.

— Mon noble maître ! prononça-t-il après avoir approché son oreille de la mousse.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, les feuilles sèches bruirent dans le taillis et l'on aperçut aux dernières lueurs du crépuscule la taille élégante et robuste d'Olivier, sire de Graville, qui venait seul en costume de guerre et portant le harnais d'un simple homme d'armes.

— Tout est fini, n'est-ce pas ? dit-il sans répondre à l'humble salut de Tarchino. On vient de m'annoncer que

l'échafaud s'élève dans la cour des Halles, devant le cimetière des Innocents.

— Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, répliqua Guillaume de Soles, a été déclaré par arrêt de la cour de parlement, *crimineux* de crime de lèse-majesté, et, comme tel, condamné par arrêt d'icelle cour à être dans les vingt-quatre heures décapité ès-Halles de Paris.

— Enfin ! s'écria Thibaut de Ferrières.

L'Italien se frotta les mains ; Olivier de Graville, tout seul, resta froid et soucieux.

— Déridez-vous, mon cher seigneur, lui dit Tarchino ; suivant le proverbe de mon pays : de la coupe aux lèvres il y a encore du chemin, c'est vrai ; mais enfin on aime toujours à voir la coupe pleine, et nous avons d'ailleurs, si je ne me trompe, plus d'une corde à notre arc.

— Le roi faiblit... prononça le sire de Graville d'une voix sombre.

— Le roi se fait vieux, c'est vrai, et je crois qu'il commence à prendre ombrage de sa bien-aimée fille, madame Anne de Beaujeu...

— Madame Anne n'a jamais été plus puissante qu'aujourd'hui ! interrompit Thibaut de Ferrières en fronçant le sourcil ; ceux qui voudraient se séparer d'elle apprendraient à leurs dépens ce que vaut une fille de France !

— Je vous ai rapporté ce que je sais, dit Guillaume de Soles ; et je croyais qu'une fois monseigneur le duc bel et bien condamné, comme il l'est, nous n'avions plus qu'à partager le butin. Il paraît que je me suis trompé ; veuillez donc m'expliquer ce qui se passe.

— Où peut-être le duc de Nemours en ce moment ? demanda Graville.

— Son escorte marche au petit pas, répliqua Guillaume je le précède de quatre à cinq lieues pour le moins.

— Eh bien donc ! puisque nous avons le temps, prononça Graville avec fatigue, explique à notre féal Guillaume tout ce qu'il voudra.

Graville s'adressait à Tarchino ; cela dit, il tourna le dos. L'Italien ne prit pas même la peine de se recueillir,

il commença d'abondance :

— Mon cher sire, comme je vous le disais, le roi se fait vieux. Afin de ne point déplaire à notre excellent compagnon Thibaut, je ne répéterai point que le roi se défie de madame Anne ; mais pourtant il y a bien quelque chose comme cela. Hier, le dauphin Charles, que Dieu garde et guérisse de son hypocondrie, atteignait sa septième année ; le roi l'a présenté, comme c'est la coutume, à l'autel privilégié de Notre-Dame, avec une robe toute neuve de damas bleu, qui est la couleur de sainte Marie et en voyant monsieur le Dauphin si chétif et si mal fait, le roi a pleuré, c'est sûr : je l'ai vu de mes yeux, et je vous dis qu'il baisse.

Thibaut de Ferrières bâilla sous l'acier de son casque.

— En quoi tout cela peut-il regarder Jacques d'Armagnac ? demanda le sire de Soles.

— Vous allez bien le voir, si vous avez un peu de patience, mon cher seigneur. Le roi a fait sa prière deux fois plus longue qu'à l'ordinaire, et, quand il est sorti du chœur de la cathédrale, il a dit au duc de Bourbon, qui se trouvait auprès de lui : Mon cousin, voici un pauvre enfant qui sera faible d'esprit comme il est faible de corps. S'il ne fallait de la barbe pour tenir le spectre du royaume de France, je m'en irais tranquille, car madame Anne, ma fille, a la main plus robuste que bien des hommes, mais l'enfant Charles est le Dauphin, mais l'enfant Charles sera roi ; et ne pensez-vous pas, mon cousin, qu'il faudrait au moins de vaillants guerriers autour de son trône ? »

— Et Bourbon, qui croyait que cela s'adressait à lui, s'écria le sire de Graville en s'approchant brusquement, Bourbon a dit : « Je suis bien de l'avis de votre majesté. »

Graville appuya sur ce mot : *Votre Majesté*, avec une emphase un peu bien irrévérente : Louis XI était le premier roi de France qui eût exigé l'emploi de cette formule.

— Et le roi a repris, continua le beau sire Olivier, car si je laissais parler mon compagnon Vincent Tarquin,

nous en aurions pour jusqu'à matines, le roi a repris : « Mon cousin, ne pensez-vous pas que la bonne épée de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, ferait bien auprès du trône de l'enfant Charles ? »

Guillaume de Soles hocha la tête ; pour quiconque connaissait Louis XI, ce simple mot avait une immense portée. Guillaume, était un de ces vulgaires ambitieux qui vendent leur foi pour parvenir, mais qui hésitent sans cesse entre leur avidité et leur conscience :

— Oh ! oh ! fit-il avec inquiétude, est-ce que le vent tourne ?

— Sois tranquille, ami Guillaume, dit Thibaut de Ferrières, madame Anne sera toujours madame Anne.

— Et si le vent tourne, ajouta Graville, nous nous arrangerons bien pour qu'il tourne trop tard.

Il y eut un instant de silence.

— Voyons, reprit tout à coup Olivier de Graville, es-tu à nous, Guillaume de Soles ? J'entends à nous, corps et âme ?

— Vous m'avez promis le domaine de Pierrefitte, répondit le traître écuyer de madame Isabelle, la seigneurie du Peyroux-en-Forêt, l'étang de Lussat et tout le pays, depuis Saint-Loup des Landes jusqu'à la rivière de Vouise.

— Et je te donnerai tout cela !

— Si vous devenez comte de la Marche !

— Je deviendrai comte de la Marche, si mes amis me servent, quand même le roi tomberait en enfance, et si tu me sers, toi, Guillaume de Soles, j'ajouterai encore à tes domaines, qui passeront la rivière de Tardes et qui s'en iront jusqu'au Cher. Tu auras Champbon, Le Châtelet, Évaux ; tu auras Saint-Julien Lagenête, Fontanières, Fayolles, Saint-Priest en Combraille. Après moi, comte de la Marche, tu seras le plus puissant seigneur de la province !

— Et que faudra-t-il faire pour cela ? demanda de Soles ébranlé.

— Il faudra venir en justice, le cas échéant, répondit Graville, et affirmer, sous serment, que madame Isabelle

a mis au monde une fille et non point un garçon, là-bas, en Gascogne, au château d'Armagnac.

Guillaume de Soles revenait de Noyon, apportant la nouvelle d'une condamnation à mort : il devait croire que tout était fini ; et maintenant il trouvait les vainqueurs occupés à ourdir une mesquine petite intrigue : ces gens à qui le parlement jetait la tête de leur ennemi s'embarrassaient dans des coquineries de procureur et allaient au marché des faux témoignages !

Il fallait donc que ce duc de Nemours, tout condamné qu'il était, fût encore bien fort !

Guillaume, suffoqué par la chaleur de cettte soirée d'août, avait délacé son casque, et ses doutes paraissaient sur son visage.

— Allons ! Tarquin, dit le sire de Graville, qui semblait las d'avoir tant parlé, apprends-lui le fond de tout ceci, et qu'il réponde par un oui ou par un non avant cinq minutes.

L'Italien saisit la parole avec un empressement joyeux.

— Mon cher sire, dit-il à Guillaume de Soles, nous avons peur de la faiblesse du roi, voilà tout. Dans certaine visite que le roi fit à la duchesse Isabelle, en son hôtel de la Marche, visite à laquelle vous assistiez ainsi que tous, le roi promit à la duchesse que tout irait pour le mieux...

— Mais le roi mentait! interrompit Guillaume.

— Oui bien, mon cher seigneur, seulement, comme il a menti à la duchesse, nous avons peur qu'il ne nous mente à nous. La duchesse, à l'heure qu'il est, attend son époux libre et prépare les fêtes qui doivent célébrer sa délivrance. Nous autres, nous attendons le coup de cimeterre qui doit trancher une tête redoutée. Qui se trompe, de la duchesse ou de nous? nous allons le savoir. Ce n'est pas la même route qui conduit aux halles de Paris et à l'hôtel de la Marche. Si le duc de Nemours est mené loyalement, comme on nous l'a promis, à l'échafaud dressé contre le cimetière des Innocents, son escorte

entrera dans la ville par la poterne de Nicolas Hudron, et nous n'aurons garde, croyez-moi, de lui barrer le passage. Si, au contraire, Jacques d'Armagnac est reconduit en son hôtel de la Marche, comme cela fut promis à madame Isabelle, son escorte fera le tour de la ville et viendra passer le bac au Pré-aux-Clercs, en ce cas-là, nous avons cinquante hommes d'armes dans les taillis sous la porte Bucy...

— Alors, pourquoi ce faux témoignage ? demanda Guillaume de Soles.

— Mon cher sire, répondit l'Italien, quand nos cinquante hommes d'armes auront fait leur devoir, ils enfonceront les portes de l'hôtel de la Marche, et il ne restera plus rien de la maison d'Armagnac : tel est le programme. Mais le programme peut n'être pas rempli. Supposons qu'après le meurtre du duc Nemours, le petit Jean d'Armagnac parvienne à s'échapper. Comme son père sera mort sous nos coups et non point par le glaive du bourreau, la confiscation ne sera pas de droit. Or, nous ne sommes point de ces gens qui frappent pour frapper ; et, quoique mon noble maître soit pris de male rage, dès qu'il s'agit d'Armagnac, il veut, pour se venger bien et en seigneur d'esprit, non-seulement tuer mais encore hériter. En conséquence, moi qui vous parle, après avoir cherché assez longtemps et avec l'aide éclairée de mon compagnon Thibaut de Ferrières, qui sert ici les intérêts de madame Anne, laquelle veut le duché de Nemours pour son époux, j'ai trouvé une belle petite fille qui a exactement le même âge que le jeune seigneur d'Armagnac, et qui, par fortune, ressemble trait pour trait à madame Isabelle. Nous avons gagné le médecin gascon qui fit l'office d'accoucheur au château d'Armagnac, et il nous suffira désormais de votre honoré témoignage...

— Silence ! fit en ce moment Graville, qui s'arrêta tout à coup au centre de la clairière et sembla prêter l'oreille.

Un bruit presque imperceptible se faisait dans le taillis.

— C'est un chevreuil... murmura Thibaut de Ferrières.

— Alors, voyons le chevreuil, dit tout bas Tarchino.

Il se glissa en rampant jusqu'à la lisière du bois ; au bout d'une minute, on l'entendit bondir dans le fourré et l'instant d'après on le vit revenir tenant à la gorge un pauvre diable qui se laissait traîner en geignant. La lune, qui laissait le couvert dans une ombre profonde, illuminait vivement le centre de la clairière.

— Frère Tranquille ! s'écria Guillaume de Soles.

— Mes bons seigneurs, balbutiait le pédagogue, plus mort que vif, ayez pitié de moi !

L'italien tira son poignard.

— Puisque tu es du château de la Marche et que tu trembles comme cela, dit-il, c'est que tu as tout entendu !

Tranquille n'eut pas même la force de protester : il vit briller le poignard et tomba sur ses genoux déjà mort à demi. Ce fut Olivier de Graville lui-même qui arrêta le bras de son âme damnée.

— A quelle distance était-il, quand tu l'as saisi ? demanda-t-il.

— A cinquante toises environ, répondit l'Italien, mais le mieux serait de le rendre muet pour toujours.

— Nous parlions bas, pensa tout haut Graville, et je ne sais pourquoi j'ai toujours compté sur cet idiot pour l'affaire de « mademoiselle » d'Armagnac.

Il prononça ces derniers mots de manière à n'être point entendu de Tranquille.

Ce que Graville appelait l'affaire de mademoiselle d'Armagnac, c'était l'intrigue ourdie pour faire croire à la substitution d'enfant. Il y avait longtemps, nous l'avons déjà dit, que les ennemis de la maison d'Armagnac avaient jeté ce bruit dans le public, et madame Anne de Beaujeu savait mieux que personne qui avait eu la première idée de cette calomnie. Graville s'approcha de Guillaume de Soles.

— Si tu ne veux pas témoigner, lui dit-il à voix basse, en voici un qui témoignera!

— C'est une action indigne d'un gentilhomme... commença le sire de Soles.

Car il y a des degrés dans la trahison, et tel coquin ne veut se plonger dans la boue que jusqu'à la ceinture.

— Lâche ce bonhomme! commanda Graville à Vincenzio Tarchino.

L'Italien obéit en grommelant, et Tranquille se releva ne sachant trop s'il était le jouet d'un bon rêve; Guillaume de Soles disait à Olivier de Graville :

— Prenez garde, Messire, j'ai vécu longtemps près de cet homme et je ne sais pas si je le comprends encore... Il est plus simple qu'un enfant, c'est vrai, mais il connaît des choses que ni vous ni moi nous ne connaîtrons jamais.

— Il déteste Jacques d'Armagnac! répliqua Graville.

— Il aime la duchesse Isabelle et son fils Jean, dit l'écuyer; il les aime! maintenant que je me souviens...

— De quoi te souviens-tu? demanda Graville.

— Tenez, prononça lentement Guillaume de Soles, c'est une créature étrange! Peut-être a-t-il deviné tous vos projets dont je ne me doutais pas il y a dix minutes, moi qui vous approche depuis si longtemps!... La semaine dernière, je l'ai surpris, se livrant à un travail bizarre et qui me parut cruel. Je le frappai du plat de mon épée jusqu'à ce que le sang jaillit.

— Et quel était donc ce travail? interrogea encore Olivier de Graville.

— Maintenant que j'y songe, répartit l'écuyer d'un air pensif, je donne à cette besogne une autre signification. C'était dans la chambre de l'enfant qui pleurait et qui demandait grâce. Tranquille tenait à la main un poinçon d'acier, et auprès de lui il y avait deux fioles dont l'une contenait de la couleur rouge, et l'autre une liqueur blanche et brillante qui me parut une dissolution d'argent fin. Tranquille avait dessiné quelques lignes à l'aide de son poinçon sur la partie gauche de la poitrine

de l'enfant, à la place même du cœur. Dans ma colère, je ne fis pas grande attention à la forme du dessin ; mais à présent le choix de ces deux couleurs et la disposition des lignes ne me laissent plus de de doutes : c'était l'écusson d'argent au lion de gueules que frère Tranquille burinait sur la poitrine du dernier Armagnac !

— Vous avez raison, Messire, dit une voix derrière l'écuyer, c'était bien l'écusson d'Armagnac que je gravais l'autre jour sur la poitrine de mon élève.

Frère Tranquille s'était approché dans l'ombre sans être aperçu. Il ne tremblait plus. Guillaume de Soles, ainsi surpris, toucha son épée : le sire de Graville lui arrêta le bras d'un geste impérieux.

— Avance ici, dit-il au pédadogue.

Tranquille obéit.

— Pourquoi mettais-tu sur la poitrine de ton élève l'écusson des seigneurs d'Armagnac ?

Le pédagogue fut quelque temps avant de répondre.

— Il y a des gens, dit-il enfin, qui font ceci et cela parce que la folie les y pousse.

— Ces gens-là ne parlent pas comme tu le fais maintenant, bonhomme, interrompit Graville; crois-moi, réponds avec franchise : pourquoi figurais-tu le lion d'Armagnac sur la poitrine de ton jeune seigneur ?

Tranquille tourna la tête à droite et à gauche comme s'il eût cherché le moyen de fuir, puis il répliqua d'une voix basse qui chevrottait et tremblait :

— Je ne suis qu'un pauvre malheureux, Monseigneur. Vous autres, qui êtes forts et vaillants, quand on vous outrage, vous levez le bras et l'insulte est vengée ; moi, je ne me suis jamais vengé, quoique l'on m'ait outragé bien souvent... et je ne sais pas si vous comprendrez cela, mon seigneur : quand on refoule toujours sa colère, il se fait une plaie au fond de la mémoire.

Tranquille releva un peu la tête et toucha sa poitrine.

— Il y a là de la mémoire, reprit-il, pour le bien et

pour le mal. Vous monseigneur, qui êtes au-dessus de moi, ne pensez-vous point que le fils doit répondre des actes de son père ? c'est la loi de Dieu puisque nous souffrons tous le châtiment du péché originel.

La tête triste et pâle de Tranquille se redressait comme malgré lui ; sa voix devenait grave. Guillaume de Soles, qui croyait le connaître, l'écoutait avec une surprise croissante. Thibaut de Ferrières et l'Italien s'étaient rapprochés curieusement.

— Cela est naturel, reprit encore Tranquille : le fils hérite et l'héritage comprend tout : les trésors et les dettes. Eh bien ! mon seigneur, la vie est longue ; j'ai vu des hommes changer de visage et de nom. J'ai gravé le lion d'Armagnac sur la poitrine de mon élève, parce que je veux reconnaître toujours dans cinquante ans, si Dieu me prête vie, comme à l'heure où nous sommes, le fils de Jacques d'Armagnac, mon maître.

Tranquille était droit et portait sa tête nue au-dessus des casques de fer qui l'entouraient. Les quatre gentilshommes échangèrent un regard et Guillaume de Soles laissa échapper un geste de dépit : c'était une concurrence que l'on faisait à sa trahison.

— Pour te venger de lui ? demanda vivement Olivier de Graville, qui fixait ses yeux sur le pédagogue.

Les larges prunelles de celui-ci brillèrent tout à coup et semblèrent s'allumer dans leurs creux ; il ouvrit la bouche, une parole se pressa sur sa lèvre, mais il ne répondit point et sa tête retomba.

— Au besoin, dit Tarchino à l'oreille de sire Graville, on pourrait employer cet homme-là ; vous avez eu raison de le garder vivant.

Un son de cor, tout pareil à l'appel de Thibaut de Ferrières, retentit au lointain. Autant qu'on en pouvait juger dans ce lieu couvert, le son venait du côté de l'eau, dans la direction du Pré aux Clercs.

— A cheval ! s'écria Graville, voici le moment de gagner ou de perdre la partie !

— Toi l'homme, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule

de Tranquille, qui sentit ses jambes fléchir au contact du lourd gantelet, va m'attendre à l'hôtel de la Marche... tu n'auras pas besoin de vivre cinquante ans pour avoir le cœur joyeux, si tu es friand de vengeance.

Il sortit le premier de la clairière. Thibaut et l'Italien le suivirent en courant. Guillaume de Soles saisit les deux bras de Tranquille.

— Tu es donc l'ennemi d'Armagnac, toi? demanda-t-il.

Le pédagogue avait repris sa physionomie humble et placide.

— Et vous, Messire? dit-il au lieu de répondre.

— Allons, Guillaume de Soles, allons! cria messire Olivier sous le couvert, ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi!

Guillaume repoussa frère Tranquille, qui chancela, puis, à son tour, il s'élança dans le taillis.

Tranquille était seul; il entendit bientôt le galop des quatre chevaux qui s'éloignaient, puis la nuit redevint silencieuse.

Tranquille fit quelques pas pour s'éloigner; mais, au moment de pénétrer dans le fourré, il s'appuya contre un tronc d'arbre et resta le front dans ses deux mains.

C'était un être à la fois au-dessous et au-dessus de l'espèce humaine: ceux qui se moquaient de lui avaient raison, il était grotesque; ceux qui le craignaient, n'avaient pas tort: il pouvait être terrible.

Il resta quelques minutes immobile, adossé contre son arbre, puis il secoua la tête si brusquement que ses lourds cheveux vinrent fouetter son visage.

— Mes enfants! mes enfants! mes enfants! prononça-t-il par trois fois. Pourquoi est-ce que je suis là, pensant à d'autres qu'à mon fils, qui va commencer ce soir son métier de martyr? Je ne veux penser qu'à eux, car ils sont mon sang et le sang de ma sainte Marie! je ne veux aimer qu'eux! mes enfants! mes enfants!

Les rayons de la lune, qui passaient à travers les branches de l'arbre, éclairaient son visage osseux et que leur blanche lumière faisait plus livide; il y avait sur ses

traits un découragement plein d'angoisse et aussi une sorte de remords.

La pensée de ses enfants ne tint pas contre une autre pensée. L'instant d'après, des paroles sans suite s'échappaient de ses lèvres, et ces paroles ne se rapportaient point à ses enfants.

Le vent apportait ces bruits calmes des soirs, qui sont comme le souffle de la nature endormie. Tranquille écoutait : rien ne venait à son oreille, si ce n'est la voix lointaine des troupeaux que l'on rentrait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés ou le chant de la brise glissant dans la feuillée.

— Mon fils, cria-t-il pris tout à coup d'une de ces idées qui se jetaient sans cesse à la traverse de ses réflexions et le rendaient semblable à un fou, ne sera ni faible ni lâche comme moi ! mon fils saura manier une épée ou je l'étoufferai de mes propres mains !

Il s'interrompit et prêta l'oreille ; un troisième son de cor, si faible qu'il se confondit presque avec les murmures de la nuit, passa au-dessus de sa tête. En même temps, un pas de cheval heurta les pierres du sentier voisin, et une voix avinée se prit à chanter dans les ténèbres :

Périne, ma Périne,
Lon li, lon la,
La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Qu'as-tu fait de ton cœur?

— Jérôme ! murmura Tranquille, qui perça aussitôt le taillis pour gagner le sentier.

Jérôme Ripaille, l'homme d'armes d'Armagnac, allait au petit pas de son cheval, une main à la bride, l'autre sur la hanche, et chantant à tue-tête :

Qu'as-tu fait de ton cœur? (*bis.*)
Périne, ma Périne,
Lon li, lon la,

La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Te faut-il un seigneur?

— Jérôme! appela tout bas frère Tranquille, qui arrivait au sentier.

Le soldat interrompit son chant et arrêta son cheval.

— J'ai entendu la voix d'une chouette, grommela-t-il; à moins que ce ne soit plutôt la voix de mon cousin Andéol, la piètre créature. Approche ici, rongeur de parchemins. J'aimerais mieux une chouette, car je la ferais fuir en secouant les branches des taillis, tandis que toi, il faudra que je te ramène en croupe au château.

— Mon bon cousin, répondit Tranquille, ce serait une œuvre chrétienne, car je suis bien las, et d'ailleurs, je voudrais m'entretenir avec vous.

— Et tu crois que ça m'amuse de m'entretenir avec toi? s'écria Jérôme Ripaille. Allons, monte!

Il lui tendit le pied et frère Tranquille fit un effort inutile pour se guinder sur la croupe du cheval.

— Est-il Dieu possible, murmura le soudard avec conviction, qu'il y ait dans une même famille un homme de ma sorte et un oison pareil à toi! Ton père et ma mère étaient les enfants du même aïeul. Tu as de mon sang dans les veines, mais je suis bien sûr qu'on y a mêlé quelque drogue comme celle qui change la bonne crème en mauvais petit lait.

Tranquille essayait toujours de monter.

— C'est vrai, cela, mon cousin, disait-il de bonne foi; heureusement pour vous, nous ne nous ressemblons pas.

Pour le récompenser de sa modestie, Jérôme Ripaille le prit par la peau du cou comme un chien et le hissa derrière lui, sur le cheval.

— Dieu merci, reprit-il sans que cet effort eût troublé le moins du monde le cours de sa respiration robuste, je me suis adjugé toute la vigueur, toute la vaillance, et tout l'esprit de la famille. Accroche-toi à ma cuirasse et fais le mort.

Tranquille obéit ; Ripaille donna de l'éperon à son pesant coursier, qui prit le petit trot, et il entonna de tout son cœur le troisième couplet de sa chanson.

Te faut-il un seigneur? (*bis.*)
Périne, ma Périne,
Lon li, lon la.
La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Ou bien un procureur?

— Mon bon cousin... murmura timidement le pédagogue, quand le couplet fut fini.

— Après ? dit le soudard d'un ton rogue, je t'avais conseillé de te taire et je n'aime pas qu'on méprise mes avis.

— C'est que j'ai un marché à vous proposer mon bon cousin.

— Voyons ton marché

— Vous aviez envie, je crois m'en souvenir, de porter gravé sur vos bras un cœur orné de flammes comme les archers du roi Louis XI qui viennent du pays d'Ecosse.

— C'est vrai, cela, répondit Ripaille, tu m'avais promis de souffler tes fourneaux et de distiller tes drogues jusqu'à ce que tu eusses trouvé la liqueur qui trace ainsi sur la peau des lignes ineffacables. Ton ragoût avance-t-il ?

— La liqueur est trouvée, mon cousin.

— En vérité ! s'écria Jérôme Ripaille tout joyeux. Eh bien, que vas-tu me demander poûr ta peine ?... J'ai bu toute ma paie de l'autre semaine et je n'ai plus que deux liards parisis.

— Moi, j'ai encore une rose noble d'Angleterre, mon cousin, répliqua Tranquille, laquelle vaut au poids, bien qu'elle soit rognée, vingt sous parisis d'or fin.

— Alors, puisque tu es si riche, tu me feras gratis mes deux cœurs enflammés?

— Mieux que cela, mon bon cousin, je vous ferai vos

cœurs avec de belles flammes, et je vous donnerai ma rose noble d'Angleterre.

Le soudard se tourna sur sa selle et mit son visage rouge tout contre la face blême du pédagogue.

— Est-ce que tu voudrais te moquer de moi ? gronda-t-il.

— A Dieu ne plaise, mon bon cousin, repartit frère Tranquille, je veux seulement payer la peine que vous aurez ce soir.

— Et quelle peine aurai-je ce soir ?

— Si vous voulez me prêter votre aide, reprit Tranpuille, je vous mènerai dans la chambre de notre jeune sire Jean, j'ai commencé à lui tracer sur la poitrine l'écu de sa maison.

— Ah ! ah ! s'écria Jérôme, j'ai ouï parler de cela. Guillaume de Soles t'a donné de son épée sur les reins jusqu'au sang. Et sais-tu que c'est humiliant pour moi d'avoir un parent qui se laisse battre ainsi comme un roussin. Mais pourquoi diable veux-tu marquer ainsi notre jeune sire ?

— Pour le faire beau, mon cousin... mais je n'ai que deux bras et encore mes deux bras ne valent pas grand'-chose. Pendant que je travaille, l'enfant crie, on arrive et l'on me bat. Si vous étiez là pour fermer la bouche de l'enfant et tenir la porte close...

— L'as-tu sur toi, ta rose noble ? interrompit le soudard.

— Oui, mon cousin, c'est toute ma fortune elle ne me quitte jamais.

— Donne donc, et marché conclu !

Tranquille prit dans la poche de sa soutanelle la pièce d'or enfermée soigneusement en un petit sachet et la tendit à l'homme d'armes ; celui-ci saisit le sac, le lança en l'air et le rattrapa malgré l'obscurité, puis il reprit avec un entrain nouveau :

Ou bien un procureur ? (*bis*)
Périne, ma Périne,
Lon li, lon la,
La deri, deri dera.....

Ils arrivaient à l'endroit de la grande route qui passait entre l'auberge de la Pavot et l'hôtel de la Marche. Le cabaret avait éteint ses lumières et fermé les gros volets de sa devanture. Au contraire, les créneaux du château resplendissaient de pots à feu et de lampions ; au sommet des guérites, des torches plantées éclairaient les longs plis de la bannière d'Armagnac aux couleurs rouges et blanches. On voyait les hommes d'armes aller et venir gaîment sur le rempart ; il n'y avait pas une fenêtre qui ne fut éclairée.

Comme le brave soudard Jérôme et son pauvre paren arrivaient, les gardes de la porte abaissaient le pont-levist pour donner passage au sire Guillaume de Soles, qui revenait du pays de Noyon apportant des nouvelles à sa dame. Pendant que tout le monde s'empressait autour de l'écuyer, Jérôme Ripaille et frère Tranquille purent gagner sans être aperçus la chambre où reposait l'héritier d'Armagnac.

VI

LE PAGE HUGUET

Il était neuf heures du soir environ ; grâce aux nouvelles apportées successivement par Nicolas, le beau courrier, par le sire Guillaume de Soles et d'autres émissaires, on attendait de minute en minute la joyeuse arrivée de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

A vrai dire, aucun des courriers revenus de Noyon ne s'était expliqué catégoriquement sur l'issue du procès! mais tous avaient crié en arrivant : bonne nouvelle, bonne nouvelle ! et depuis la duchesse Isabelle jusqu'au

dernier de ses serviteurs, il n'y avait personne à l'hôtel de la Marche qui conservât la moindre inquiétude.

Le vin coulait à flots dans l'office. D'énormes pâtés mis en coupe réglée essayaient d'assouvir l'appétit des vassaux, des hommes d'armes et des serviteurs, ce n'étaient partout que libations et chants de triomphe.

Dans la grande salle de l'hôtel de la Marche, illuminée splendidement, madame Isabelle, était assise sur le trône où une seconde place attendait son époux absent : madame Isabelle avait vingt-deux ans; elle était devenue la femme de Jacques d'Armagnac avant sa dix-septième année.

Les plus puissants seigneurs de la cour de France et des cours étrangères s'étaient disputé sa main : tous les poètes avaient chanté les douceurs exquises de son sourire et dans toutes les lices de l'Europe bien des lances courtoises s'étaient rompues en l'honneur de ses beaux yeux.

Un instant on avait pu croire que le sire Olivier de Graville, qui passait pour le guerrier le plus accompli et le plus beau seigneur de la cour de France, l'emporterait sur ses rivaux, mais Jacques d'Armagnac revint d'Angleterre où il avait passé deux années de captivité ; Isabelle le vit et l'aima. Dans un tournoi qui eut lieu à Paris, pendant l'absence de Louis XI, Armagnac fit vider deux fois les arçons à Olivier de Graville et l'on racontait que celui-ci vaincu et humilié ayant voulu tendre un piége à son heureux adversaire, le duc de Nemours n'avait point daigné le punir avec le tranchant de son glaive. Après plus de cinq ans écoulés Graville portait encore au front, en une cicatrice profonde, la trace du pommeau de l'épée d'Armagnac qui se terminait par un trêfle ou fleur de lis.

Et la blessure qu'il gardait au cœur était encore plus profonde que la cicatrice de son front.

Jacques et sa femme Isabelle s'aimaient. Les poètes disaient, faisant allusion à l'écusson d'Armagnac, que la belle duchesse avait coupé les griffes du lion.

Et quand le lion superbe adoucit pour une seule sa rude vigueur, celle-là doit l'aimer d'une tendresse sans pareille. Ainsi en était-il, et pendant les longues années que le duc de Nemours passa dans la cage de fer, invention du roi Louis XI, la duchesse ne cessa pas un seul instant de solliciter la clémence souveraine. Elle échangeait, avec son époux captif, des lettres dont quelques-unes ont été conservées et qui respirent une admirable tendresse.

Aujourd'hui que toutes les traverses étaient achevées, la duchesse Isabelle oubliait sa longue souffrance et le sourire heureux effaçait la trace des larmes ; elle était jeune, elle était belle comme au jour de souvenir béni où Jacques d'Armagnac l'avait conduite à l'autel.

C'était une fille du midi de la France, aux traits fins et nobles, à la charmante pâleur, animée par l'éclat diamanté de deux grands yeux noirs. Ceux qui avaient vu sa chevelure de jais dénouée disaient qu'elle pouvait s'en voiler tout le corps ; elle avait une taille souple et fière, et quand elle montrait les perles de son sourire les trouvères voyaient flotter autour de son corsage la ceinture divine de Vénus.

La grande salle de l'hôtel de la Marche ornée, suivant le style gothique pur, avec une élégante magnificence portait entre chaque faisceau de colonnettes appuyées au mur, les écussons d'alliance de la maison d'Armagnac. On voyait là les armoiries de tous les grands vassaux de la couronne, car il n'était guère de prince qui ne fut allié au puissant duc de Nemours. Au dessus de la maîtresse porte, les émaux accolés de la Marche et d'Armagnac renvoyaient l'éblouissante lumière des girandoles : c'était pour Armagnac l'écu d'argent au lion de gueules, pour la Marche l'écusson semé de France à la bande de gueules chargée de trois lionceaux d'argent.

— Le sire de Soles ne viendra-t-il point nous apprendre lui-même, dit la duchesse Isabelle, ce qui se passe sur la route de Noyon ? En l'écoutant parler de mon cher seigneur, il me semble que l'heure sera moins lente.

— Le sire Guillaume donne ses ordres au maître d'hô-

tel, répondit une dame d'atours; il faut que le festin soit beau, et digne d'une illustre bienvenue. Le sire Guillaume, dit que notre seigneur ne peut désormais tarder.

— Qu'il fasse! qu'il fasse! répliqua Isabelle, que reprenait sa rêverie heureuse; il faut que le festin soit beau, en effet, il faut que tout le monde soit joyeux de notre bonheur et participe à notre allegresse!

Elle parlait ainsi, et cependant vous eussiez cru voir sur son front charmant comme un nuage de mélancolie.

Dans le silence qui suivit une plainte faible se fit entendre.

— Mon fils!. s'écria la duchesse, qui prêta l'oreille: Où est Jean d'Armagnac? je ne l'ai pas vu depuis le goûter.

— A cette heure, répondit la dame d'atours, notre jeune sire repose d'ordinaire.

— Frère Tranquille a été absent toute la journée, reprit madame Isabelle dont les sourcils se froncèrent; l'enfant est resté seul... je ne veux pas que mon cher maître et seigneur puisse me dire qu'on a négligé son fils.

Dieu merci, l'acusation eût été bien injuste, car il n'exis tait point au monde d'enfant plus choyé, ni mieux adoré que le petit Jean d'Armagnac.

Un second cri cependant se fit entendre. La duchesse pâlit et, cette fois, les chambrières s'agitèrent.

La chambre où reposait l'héritier d'Armagnac n'était séparée de la grande salle que par un corridor; la porte de la chambre s'ouvrit violemment; on vit passer dans les demi ténèbres de la galerie un homme portant le costume de soldat, et qui s'enfuyait à toutes jambes. En même temps, le petit Jean d'Armagnac franchit le seuil de la grande salle et vint se jeter en pleurant dans le giron de la duchesse.

— Oh! mère! mère! s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, ils m'ont fait mal!

La duchesse se leva toute droite et son regard irrité

cherche l'homme assez osé pour avoir porté la main sur l'héritier d'Armagnac. Ses yeux tombèrent tout d'abord sur Tranquille, qui était debout et tout blême, au seuil de la porte.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-elle, ce n'est pas lui qui a frappé Jean d'Armagnac !

— Si, mère, s'écria l'enfant, qui tendit sa petite main vers le pédagogue, c'est lui et le soldat Jérôme.

— Et ce n'est pas la première fois, dit Guillaume de Soles, qui entrait en ce moment.

Il saisit le frère Tranquille par le collet de sa soutanelle et l'entraîna jusqu'auprès de la duchesse indignée. En le voyant s'approcher, le petit Jean fit un geste de terreur.

— Mère ! mère ! s'écria-t-il en cachant sa tête blonde dans le sein de la duchesse, il va encore me piquer la poitrine.

— Mais qu'est-ce donc que cet homme? murmura Isabelle, qui regardait Guillaume de Soles avec stupéfaction.

Le regard de Tranquille essaya de lutter un instant contre le regard de Guillaume de Soles ; mais sa paupière retomba vaincue et ses bras s'affaissèrent le long de son corps.

Guillaume écarta de la main la robe de velours qui couvrait la poitrine de l'enfant. On vit à la chemise de toile brodée des goutelettes de sang frais.

La duchesse ouvrit elle-même la chemise d'un geste convulsif, et poussa un grand cri en apercevant sur la poitrine de son fils, à la place du cœur, une large plaie vive.

Ces sortes de tatouages, qui étaient alors en usage dans le nord de l'Angleterre et qui sont si communs dans nos armées, ne prennent figure qu'au bout de quelques jours : au moment de l'opération, c'est une blessure sanglante et informe. La duchesse crut qu'on avait voulu tuer son fils.

— Dieu veuille, Madame, murmura Guillaume de Soles,

avec une feinte tristesse, que vous n'ayez point à déplorer aujourd'hui un autre malheur!

C'était la première parole de mauvais augure qui vint à sonner dans cette soirée de fête ; je ne sais pourquoi, tous les cœurs étaient déjà glacés.

Quelques minutes auparavant, la lune brillait gaiement au ciel chargé d'étoiles ; maintenant, le ciel était sombre et le vent, précurseur d'un orage, s'engouffrait dans les fenêtres ouvertes.

Les chants et les joyeux devis des vassaux assemblés faisaient silence parce que les derniers arrivants avaient dit qu'il se passait dans la campagne de Paris quelque chose d'extraordinaire. On entendait retentir des sons de cor dans la profondeur des taillis; on avait vu briller derrière les branches des arbres des casques et des cuirasses. Il y avait des hommes d'armes le long de l'eau vers le Pré-aux-Clercs.

Et l'échafaud, qui servait à décapiter les nobles hommes, était dressé dans la cour des Halles devant le charnier des Innocents.

De ces rumeurs qui couraient parmi les vassaux d'Armagnac, rien ne pénétrait encore dans la grande salle où se trouvait madame Isabelle : mais il y a, aux instants de malheur, un vent funeste qui perce les murailles et glisse à travers les portes fermées.

On ne savait rien, et tout le monde tremblait.

— Que voulez-vous dire? demanda madame Isabelle à Guillaume de Soles. Que parlez-vous d'un autre malheur.

— Dites à cet homme qu'il réponde, prononça lentement Guillaume.

On vit Tranquille frémir de la tête aux pieds ; ses lèvres s'entrouvrirent, mais il n'en sortit aucun son. Le vent soufflait avec violence, secouant les hauts châssis des fenêtres ogives ; de longs coups de tonnerre s'étouffaient au lointain.

— Demandez-lui ce qu'il a vu, ce soir, continua effrontément Guillaume de Soles, dans le bois qui est entre la porte Saint-Germain et le clos Saint-Sulpice.

— Qu'as-tu vu? qu'as-tu vu? balbutia la duchesse, dont le cœur se serrait.

— Demandez-lui, poursuivait le sire de Soles, pourqui il maudit sans cesse les enfants heureux, blasphémant Dieu et l'accusant d'avoir donné tout aux uns, rien aux autres?

Tranquille s'agita et voulut parler à la fin ; l'écuyer lui ferma la bouche en achevant d'une voix tonnante:

— Demandez-lui pourquoi notre seigneur et maître Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, n'est pas encore, à cette heure de nuit dans les murailles de son château?

Le souffle s'arrêta dans toutes les poitrines, car ceci était une menace terrible. On vivait dans un temps où des paroles plus vagues encore pouvaient exciter l'épouvante et glacer le cœur. La duchesse joignit ses mains et retomba sur son trône auprès du petit Jean, qui pleurait.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, c'est bien vrai! Pourquoi mon seigneur et maître n'est-il pas encore ici?

Aucune parole consolante ne répondit, car Guillaume de Soles était muet désormais, et frère Tranquille semblait frappé de la foudre. La même pensée était dans l'esprit de tous les assistants. La duchesse fixait son œil égaré sur le pédagogue et se disait:

— Cet homme est sorti tout le jour: où a-t-il été? Nous avons des ennemis cruels, et Jacques d'Armagnac a été bien dur parfois envers cet homme. Personne n'a jamais su ce qu'il y avait au fond de sa pensée. Tout à l'heure il déchirait la poitrine de mon fils...

Elle s'élança soudain comme une lionne et saisit les bras de frère Tranquille avec la vigueur d'un homme.

— Réponds, réponds! s'écria-t-elle, où est Jacques d'Armagnac? Qu'as-tu fait de Jacques d'Armagnac?

La détresse de Tranquille était si visible, il avait si bien l'air d'un coupable écrasé par la conscience de son forfait que sa condamnation était déjà dans tous les cœurs.

— Jacques d'Armagnac, mon maître... prononça-t-il avec effort. Que Dieu ait pitié de nous tous!

L'orage redoublait au dehors ; en un moment où les eclats de la foudre faisaient trève, le vent apporta le cri long et déchirant d'un homme à l'agonie.

Guillaume de Soles se dressa de son haut ; frère Tranquille se couvrit le visage et poussa un gémissement. La duchesse tomba sur ses deux genoux, car, dans ce cri désespéré d'un homme à la mort, elle avait cru reconnaître la voix de son mari.

Et, pendant une minute toute entière, chacun resta là, dans la grande salle illuminée, la pâleur au front, la terreur dans l'âme.

Au bout d'une minute, on entendit un long murmure vers les communs du château ; des portes s'ouvrirent et se refermèrent, puis ce furent des clameurs lamentables. Les vasseaux et serviteurs d'Armagnac se précipitèrent dans la grande salle, suivant un jeune homme, presque un enfant, qui portait la livrée d'Armagnac.

— Huguet ! disait-on, Huguet, le page de monseigneur !

A la vue de l'enfant, la duchesse étendit ses deux bras en prononçant le nom de son mari. Le page entr'ouvrit sa casaque, et l'on put voir qu'il avait une large blessure au milieu de la poitrine. Il tira de son sein un lambeau rouge de sang.

— C'est le sang d'Armagnac ! prononça-t-il en appuyant ses deux mains contre sa poitrine, qui râlait déjà.

Isabelle se roulait sur le sol et appuyait le lambeau contre ses lèvres.

— Notre seigneur est mort assassiné, poursuivait le page, dont la voix était bien faible, il a dit en mourant : « Que mon fils grandisse pour aimer sa mère et pour me venger ! »

Isabelle se traînait à genoux vers son fils et murmurait affolée :

— Tu grandiras et tu le vengeras !

Le page ne se soutenait plus.

— Moi, je suis venu, prononca-t-il en un dernier effort pour dire le nom de l'assassin, qui est Olivier de Graville. Et je m'en vais avec mon maître.

Il tomba à la renverse, la tête baignée dans ses cheveux blonds d'enfant.

Il était mort.

Guillaume de Solcs avait disparu.

VII

LA HYÈNE

C'était une scène de désolation ; les femmes de la duchesse Isabelle entouraient le fauteuil seigneurial ou trône, sur les degrés duquel leur maîtresse se tordait, folle de douleur, avec son fils entre les bras. Ça et là, dans la salle, les hommes d'armes ; les vassaux, les valets formaient des groupes immobiles ; il y avait, sur tous les visages une stupeur écrasante et cet étonnement incrédule qui accompagne toujours les grandes calamités.

Le corps du pauvre page avait été emporté. A part les gémissement étouffés de la duchesse Isabelle, l'aspect entier de la grande salle illuminée parlait encore de fête, mais, quand les vassaux et hommes d'armes de la maison d'Armagnac tournaient les yeux vers le coin de la chambre où Tranquille était seul et séparé de tous par un long intervalle, comme un pestiféré, ils ne doutaient plus : cet homme était là comme le témoignage vivant du malheur.

Il restait appuyé contre une colonne, son regard allait de droite et de gauche, sournois, craintif et décrivant ces rapides évolutions qui sont particulières aux regards des gens dont la raison chancelle ; ses lèvres remuaient convulsivement. A deux ou trois reprises, ceux qui étaient le

moins éloignés de lui entendirent ces paroles entrecoupées qui tombaient, malgré lui, de sa bouche :

— Mes enfants!... Je ne pense pas à mes enfants!

Et les gens d'Armagnac, qui savaient l'histoire de l'enlèvement de sa fille, se disaient que l'affreuse trahison du pédagogue avait sa source dans une vengeance aveugle: sa colère extravagante avait frappé sur le premier venu et le premier venu était son maître.

La conscience générale le condamnait sans appel, il n'y avait personne, parmi ceux qui portaient l'épée, qui n'eût prononcé son arrêt dans son cœur.

Le château était plongé dans un silence de mort, et l'on n'entendait d'autres bruits que les sourds fracas de l'orage, qui fuyaient et mouraient au loin. Seul, frère Tranquille entendait autre chose, car on voyait, parfois, sa tête se redresser à demi, et son œil terrifié interrogeait la nuit du dehors.

Tout à coup chacun tressaillit, et la duchesse, elle-même, se redressa, comme au sortir d'un sommeil qui finit en sursaut.

— Avez-vous entendu? murmura-t-elle.

— Ce sont les chaînes du pont-levis, répondit un homme d'armes.

— Sauvons l'enfant! sauvons l'enfant! s'écrièrent les dames d'atour.

Isabelle d'Armagnac était debout.

— C'est le sire Guillaume de Soles qui a la clef des chaînes, dit-elle, et le sire Guillaume est un fidèle serviteur.

Tranquille leva ses deux bras vers le ciel.

— Un fidèle serviteur! répéta-t-il d'un ton d'amertume si lugubre que tous les regards se tournèrent vers lui.

Mais il n'eut pas besoin de compléter sa pensée ou de formuler une accusation contre le gardien des clefs du pont-levis, car une clameur retentissante éclata tout à coup dans les corridors voisins, et l'on put entendre déjà ces paroles distinctes :

— A mort ! Armagnac, à mort !

— A moi ! mes amis, cria la duchesse Isabelle, qui éleva, son fils entre ses bras.

Ses femmes se rangèrent vaillamment au-devant d'elle, mais les hommes d'armes hésitèrent, parce que Guillaume de Soles, leur chef, venait de paraître à la porte et de prononcer quelques mots à voix basse. Un seul tira gaillardement son épée, ce fut le soldat Jérôme Ripaille, qui entrait derrière le sire Guillaume, et qui le poussa sans façon de côté. Jérôme traversa toute la longueur de la salle, l'épée à la main, en criant : Armagnac ! Armagnac ! qui m'aime, me suive !

Nous ne savons si quelqu'un l'aimait, mais personne ne le suivit.

Au moment où Jérôme Ripaille arrivait au centre de la chambre d'honneur, il y eut une scène bizarre, et qui ôta à madame Isabelle son dernier défenseur. Tranquille était là, qui attendait son cousin ; il lui mit ses deux mains décharnées sur les épaules et approcha sa bouche de son oreille.

On ne sait pas ce qu'il lui dit ; mais le brave soudard resta un instant indécis, puis il remit son épée au fourreau, d'un geste violent, et disparut par une porte dérobée, qui était au fond de la salle, en faisant à Tranquille un signe d'intelligence.

Ce détail, qu'il nous faut raconter lentement, avait à peine duré une seconde ; les assistants n'eurent point le loisir de s'en étonner ; les cris : A mort ! à mort ! redoublaient dans les galeries, et bientôt un flot de soudards et de francs-archers inonda la salle par toutes les issues enfoncées.

Le sire Olivier de Graville, la visière haute, et l'épée teinte de sang entra, suivi de Thibaut de Ferrières et de son âme damnée, l'Italien Tarchino.

— Nous avons abattu le sanglier, dit-il, nous allons détruire la bauge.

En ce moment, où pas un défenseur ne se mettait en travers, en ce moment où les femmes de la du-

chesse, perdant courage, retombaient dans la faiblesse de leur sexe, on vit frère Tranquille aller tortueusement vers le trône, comme s'il eût voulu s'emparer de l'enfant.

Mais la duchesse était debout encore, elle repoussa Tranquille d'un bras fort comme celui d'un homme.

— Va-t-en, dit-elle, va-t'en, c'est toi qui as tué son père !

Tranquille courba la tête, comme toujours et s'éloigna ; il y en eut qui dirent après coup, qu'un sourire avait crispé sa lèvre mince et pâle.

Quand Tranquille se fut éloigné, il ne se trouva plus personne entre la duchesse, immobile, et messire Olivier qui venait.

Il y avait une joie si farouche, un orgueil si barbare sur le visage du chevalier que la malheureuse Isabelle baissa les yeux et serra son fils contre son cœur en gémissant. Graville la regarda un instant les bras croisés sur sa poitrine avec un sourire impitoyable.

— Allons, ma noble dame, dit-il enfin ; toi et les tiens, vous m'avez mis bien bas un certain jour de ma vie. J'ai ma revanche et je la veux complète. Fais ta prière, Isabelle d'Armagnac. Tu seras une belle sainte et tu retrouveras ton fils parmi les anges.

Isabelle se mit à genoux.

— Je ne te demande pas pitié pour moi, Olivier de Graville, murmura-t-elle, mais mon fils ! que t'a-il fait ce pauvre enfant dont tu as tué le père ?

Frère Tranquille avait marché jusqu'à une fenêtre où il s'était penché pour donner son visage brûlant à l'air humide de la nuit d'orage. Il écoutait ; ses mains tremblaient sur l'appui de la croisée et les nerfs de sa face tiraillaient ses traits avec violence.

— Que dites-vous de votre mouton, dame Pavot ? demanda le courrier Nicolas à la cabaretière, qui était entrée avec la foule.

La bonne femme se signa comme si on lui eût parlé de Satan.

En ce moment Tranquille se retournait et montrait son visage tourmenté sur lequel ses cheveux baignés de pluie et de sueur tombaient en mèches semblables à des serpents. Il fit un pas en avant, puis il se retint, puis encore il avança d'un autre pas.

La Pavot sentit la main du courrier Nicolas frémir sur son bras. Tous ceux qui, parmi les vassaux et serviteurs de l'hôtel, gardaient quelque dévoûment au sang d'Armagnac, s'occupaient plus encore de frère Tranquille que de messire Olivier lui-même. En ce moment, frère Tranquille leur faisait peur ; ce n'était plus un homme, c'était le chat sauvage qui guette la proie déjà renversée par l'ongle puissant du lion. Ils avaient froid au cœur, ils sentaient que quelque chose d'inouï et d'horrible allait se passer sous leurs yeux. Graville le dit :

— Je n'aurai point pitié de cet enfant, Isabelle d'Armagnac, parce qu'il s'appelle Armagnac, parce qu'il grandirait, parce qu'il se vengerait. Je te dis de faire ta prière si tu veux t'en aller de cette vie en paix avec Dieu.

Le petit Jean regardait le sire de Graville avec des yeux épouvantés. La duchesse entoura l'enfant de ses faibles bras comme pour le protéger.

Tranquille avançait pas à pas, courbé en deux, l'œil brillant et les dents serrées. Les vassaux d'Armagnac le suivaient du regard et retenaient leur souffle. L'Italien l'aperçut, le montra à Thibaut de Ferrières et se prit à rire.

— Tenez, dit-il, voici notre oiseau de nuit qui marque les petits enfants pour les retrouver plus tard. Quel bon coup de dent doit avoir cette bête fauve !

Thibaut de Ferrières fit un geste de dégoût. La duchesse répétait, ne sachant plus que dire, sanglottant et se traînant aux genoux de Graville :

— Pitié pour le pauvre enfant, mon seigneur ! Pitié au nom de Dieu ! au nom de votre mère ! Pitié, pitié, pitié !

Messire Olivier leva la main et toucha son front au

milieu duquel la cicatrice livide dessinait avec précision la fleur de lys qui terminait le pommeau de l'épée d'Armagnac. La duchesse Isabelle laissa aller sa tête sur sa poitrine et ne pria plus.

Elle ne croyait pas, la malheureuse femme, que son supplice pût aller plus loin et dépasser l'horreur de la mort elle-même. Elle se recueillait au fond de son âme pour donner sa dernière pensée à Dieu, lorsqu'elle entendit auprès d'elle une autre voix que celle d'Olivier, une voix connue et désormais détestée. Elle rouvrit les yeux, elle vit l'effrayant visage du pédagogue plus blême encore que de coutume et agité de tics convulsifs.

Frère Tranquille avait rejoint messire Olivier au moment ou celui-ci se tournait vers un homme qui venait derrière Thibaut et l'Italien avec une épée nue sur l'épaule. Tranquille avait touché doucement le bras d'Olivier.

— Mon seigneur, avait-il dit, mon seigneur.

Graville laissa tomber ses yeux sur lui et le reconnut tout de suite.

— Ah ! te voilà, toi ! dit-il,tu étais le précepteur de cet enfant-là ? Est-ce que tu viens intercéder pour lui par hasard ?

Tranquille eut un rire silencieux et sinistre, il jeta un regard si froidement haineux que la pauvre Isabelle mit ses mains sur ses yeux pour ne le plus voir.

— Vous m'aviez dit de vous attendre à l'hôtel, mon seigneur, dit-il, et j'étais venu vous attendre parce que je croyais que vous m'aviez deviné.

— Je ne te comprends pas, murmura Graville qui avait sa part du sentiment de répulsion inspiré par cet homme.

On n'entendait pas un souffle dans la salle. La pâleur livide de Tranquille semblait avoir passé sur tous les visages des vassaux d'Armagnac ; Guillaume de Soles, lui-même, tourmentait de sa main crispée le pommeau de sa dague ; quant aux soudards assiégeants ils ne songeaient presque plus au sac du château ni à l'orgie

splendide qu'on leur avait promise, ils étaient tout yeux et tout oreilles.

L'Italien Vincent Tarquin seul suivait tout cela froidement avec une véritable curiosité d'amateur.

— Vous ne me comprenez pas, répéta Tranquille dont la voix s'étouffait dans sa gorge comme le cri de la hyène, et pourtant vous voulez vous venger, mon seigneur... vous venger comme il faut, n'est-ce pas, ? Eh bien, écoutez-moi, j'ai souffert ici le martyre pendant que tous les autres étaient heureux. Ils couchaient sous des dais de velours et moi j'avais au-dessous de ma tête la pierre humide et nue. C'était trop bon pour moi, à ce que disait le père de cet enfant qui pleure là, maintenant, dans les bras de cette femme ; — moi, je ris, ajouta-t-il en laissant éclater soudain sa gaîté lugubre ; et si vous saviez combien de fois j'ai pleuré du sang pendant qu'ils riaient ! Le père de cet enfant était un puissant seigneur ; moi, j'étais un ver de terre qui n'osait pas se plaindre. Savez-vous pourquoi on m'appelait frère Tranquille ? c'est qu'on me battait, c'est qu'on m'insultait, c'est qu'on m'écrasait et que moi, je me laissais battre en silence et que je dévorais l'insulte sans mot dire, et que je ne me retournais point pour mordre le pied qui m'écrasait... C'est que quand on me souffletait sur la joue droite, je tendais la joue gauche humblement ! Frère Tranquille, vous entendez bien mon seigneur, cela veut dire le misérable qui reste plat sous l'ombrage, qui boit l'affront comme l'éponge boit l'eau souillée, le maudit que l'on torture et qui dit merci, le bouffon qui dissimule ses larmes derrière le lâche sourire ! mon seigneur ! j'ai tout supporté dans l'espoir de l'heure qui va sonner maintenant. Je suis frère Tranquille et voilà le fils de mon bourreau !

Il s'était redressé ; ses cheveux s'agitaient autour de son front ; il y eut un mouvement d'horreur dans toute la salle.

Les cheveux se redressèrent sur la tête de madame Isabelle, qui abandonna son enfant en poussant un cri d'agonie.

Olivier de Graville détournait les yeux: ce fut l'Italien Torchino qui parla.

— Tu veux qu'on te les donne? murmura-t-il avec un froid sourire.

— Tous les deux! s'écria le pédagogue, qui avait de l'écume aux lèvres, tous les deux! tous les deux! l'enfant et la mère!

— Mon seigneur, reprit-il en s'adressant à Graville avec un accent de prière, vous êtes un gentilhomme. vous! vous ne savez que la vengeance de l'épée... et ce n'est pas se venger, cela!

Comme Graville ne répondait point encore, il se cramponna d'une main, à son épaule, et, levant son autre main, il toucha de son doigt armé d'un ongle aigu l'ancienne blessure qui marquait le front du chevalier.

Graville le saisit aux cheveux.

L'Italien s'approcha de son maître par derrière.

— Celui-là est un tigre, murmura-t-il, laissez-le faire, il va les dévorer!

— Messires, s'écria Graville en secouant la tête, comme pour chasser une pensée obsédante, la table est préparée et je vous ai promis un festin, suivez-moi.

Il gagna la porte à pas précipités, sans oser se retourner vers la duchesse Isabelle.

— On te les donne, dit Tarchino à Tranquille: aiguise tes dents, loup!

Tranquille bondit sur ses jarrets qui étaient devenus d'acier et poussa un rugissement de joie sauvage.

— Que tout le monde sorte de cette salle, dit encore Vincenzio Tarchino en poussant devant lui les vassaux d'Armagnac, et que les portes soient fermées!

Vincent Tarquin s'éloigna le dernier et s'arrêta sur le seuil pour envoyer à Tranquille un petit signe d'encouragement. Quand la porte se fut refermée sur lui, on put ouïr encore sa voix de ténor d'Italie qui criait dans le corridor:

— Quoi que l'on entende dans cette salle, je défends à quiconque d'y rentrer sous peine de la vie!

VIII

AGONIE

C'était toujours la même magnificence brillant aux reflets de mille lumières : les détails charmants de l'architecture sarrazine, les nervures sculpées, les broderies, les dentelles de bois et de pierre miroitaient gaîment sous le feu des girandoles allumées pour fêter l'arrivée du seigneur.

Les fleurs toutes fraîches arrondissaient en festons leurs longues guirlandes auxquelles la blanche main de madame Isabelle avait travaillé avec une émotion si douce.

On eût été bien là pour savourer le bonheur ; c'était le sanctuaire de la famille ; dans quelque coin, la naïveté du temps avair laissé les armes folles, les chevaux de bois, les bergeries et tous les jouets de l'enfant bien-aimé qui devait être un jour seigneur du pays d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche et pair du roi de France.

Une fois, j'ai vu, par un contraste navrant une parure de bal sur un front de mourante ; les diamants brillaient à côté de ces yeux qui déjà s'éteignaient ; les roses souriaient sur ce front pâle qui déjà s'inclinait sous la dernière angoisse.

Ainsi était-ce dans la grande salle de l'hôtel de la Marche, quand les vainqueurs furent partis, ne laissant là que le bourreau et ses victimes.

Madame Isabelle avait suivi d'un regard pétrifié la sortie de cette foule qui tout à l'heure encombrait la

salle : c étaient des ennemis, mais ce n'étaient pas des tourmenteurs ; elle les comptait un à un à mesure qu'ils passaient la porte, et chaque fois que l'un d'eux disparaissait, madame Isabelle sentait comme un poids de plus qui pesait sur son pauvre cœur.

Tranquille aussi regardait sortir les soudards de messire Olivier et les vassaux d'Armagnac ; ses yeux allaient de la porte au trône et semblaient hâter la fin de cette procession qui était bien longue et qui retardait sa vengeance.

Au moment où la porte se refermait sur Tarchino, un profond soupir sonna dans la poitrine du pédagogue.

Madame Isabelle l'entendit et serra instinctivement l'enfant contre son cœur. Le petit Jean, au contraire, regardait son ancien précepteur avec une terreur toujours croissante et semblait vouloir se cacher dans le sein de sa mère.

Tranquille alla vers la porte par où la foule s'était écoulée et prêta l'oreille à la serrure ; les pas s'étouffaient déjà au loin dans le corridor et l'on entendait les exclamations de joie des convives à la vue du bel aspect de la table dressée dans la salle des festins.

Tranquille alla vers les fenêtres qui étaient au nombre de quatre, il se pencha quatre fois au dehors et sonda scrupuleusement la nuit sombre qui enveloppait les jardins de l'hôtel.

Puis il revint vers la duchesse Isabelle qui ferma les yeux et donna son âme à Dieu. Il marchait et chacun de ses pas retentissait dans l'âme de sa victime. Elle le voyait tyran, après avoir été esclave, enivré à la fois par la rage et par le triomphe attendu si longtemps.

Les pas de Tranquille se rapprochèrent. Quand madame Isabelle cessa de les entendre elle eut cette sensation de souveraine angoisse que doit éprouver le patient qui sent le vent du glaive tournoyer autour de sa tête.

Ce glaive qui siffle c'est une barbarie infâme que de ne le point faire retomber tout de suite. Le bourreau qui

prolonge ce dernier moment du martyre n'est pas un bourreau c'est un démon.

Et cependant ici le glaive ne tombait point, et cette suprême angoisse de son agonie, madame Isabelle la voyait se prolonger.

Il lui semblait qu'au-dessus de sa tête se dressait la tête de l'esclave révolté, elle devinait son sourire féroce et le geste de ses deux mains convulsives qui allaient la saisir.

Elle avait beau fermer les yeux, l'horrible fantôme était là !

Elle se rapetissait devant lui, elle se serrait, pour échapper à son étreinte, elle demandait à la terre de s'ouvrir.

Une minute, une minute entière, un siècle s'écoula et pendant ce temps la duchesse Isabelle souffrit l'angoisse de mille morts. Sans son fils qu'elle tenait dans ses bras et qui la cramponnait à la vie elle serait tombée dix fois sur le marbre des dalles.

Mais, grand Dieu ! qu'avait-elle donc fait à ce monstre pour qu'il se complût ainsi à savourer cette vengeance inouïe?...

Elle entendit une voix qui ne résonna point au-dessus de sa tête comme elle s'y attendait, mais au-devant d'elle et en quelque sorte à ses pieds. Cette voix la fit frémir douloureusement dans tout son être, car c'était pour elle le commencement du supplice attendu, et le premier attouchement du glaive.

Et cependant cette voix n'était point ce qu'elle avait redouté, c'était la voix du pauvre homme, la voix humble et plaintive qu'elle avait si souvent entendue et qui, si souvent, avait excité sa pitié. La voix disait :

— Regardez-moi, Madame, et prenez confiance en Dieu.

Ces paroles, la duchesse Isabelle ne les comprenait point ; elles arrivaient à son oreille comme un vain son. A ce degré d'épouvante où elle était tombée, elle ne pouvait comprendre que la menace ou l'outrage.

Le vin faisait son effet déjà sur les envahisseurs attablés : de longs éclats de rire arrivaient jusque dans la salle mêlés aux refrains des chansons folles. Tranquille regarda du côté de la porte et sa voix prit un accent d'inquiétude, pendant qu'il répétait :

— Madame, ma noble dame, regardez-moi, je vous en prie, et prenez confiance en Dieu.

L'idée vint à Madame Isabelle qu'elle avait franchi déjà peut-être le seuil d'une autre vie ; puis, comme elle se sentait trop souffrir, elle vit bien qu'elle était encore en notre monde misérable. Elle se dit :

— Hélas ! mon Dieu ! je rêve, ou je deviens folle !

— Madame, madame, répéta pour la troisième fois Tranquille, le temps presse et je n'ai que bien peu de minutes pour vous sauver.

Cette fois la duchesse ouvrit les yeux, non point parce qu'elle avait la conscience de ce que lui disait frère Tranquille, mais parce que, fatiguée de lutter contre ce rêve ou contre cette folie, elle s'y laissait aller, vaincue.

Et ce qu'elle vit ne lui ôta point l'idée qu'elle était le jouet d'un songe.

Elle vit un homme, agenouillé au devant d'elle, un homme qu'elle avait peine à reconnaître tant il était changé étrangement.

Ce n'était ni la *créature*, le pauvre mouton, comme l'appelait la Pavot, ni le tigre qui tout à l'heure rugissait au milieu de la salle eu secouant sa chevelure hérissée.

C'était un visage doux, sur lequel brillait une simplicité angélique et cette expression sublime qui est comme le reflet des grands dévoûments.

Il était entré à quinze ans à l'école des bénédictins de Mirande, ce Tranquille, à vingt ans il avait épousé Marion, la bergère ; il n'avait pas encore vingt-sept ans.

Ceux qui le regardaient dédaigneusement au fond de sa misère ne savaient pas s'il était un jeune homme ou un vieillard ; ces êtres-là n'ont pas d'âge ; le ridicule et le mépris pèsent si durement sur leur front que leur

front se courbe comme s'ils étaient chargés d'années.

Mais c'était un jeune homme, et le dévoûment qui exaltait aujourd'hui sa bonne âme lui faisait une auréole. Il avait rejeté ses cheveux en arrière comme pour se parer, comme pour enlever à sa figure tout ce qui pouvait rappeler l'horreur de la scène récente ; ses yeux étaient doux comme ceux d'un enfant ; un sourire soumis, bon et tendre jouait autour de sa lèvre.

La duchesse porta ses deux mains à ses paupières comme pour éprouver le témoignage de ses yeux. Une larme vint aux cils de Tranquille.

— C'est moi,ma noble dame,c'est bien moi,murmura-t-il en riant et en pleurant. Pardonnez-moi la peur que je vous ai faite, c'était pour les tromper.

L'intelligence revenait à madame Isabelle, non point tant à cause des paroles qu'elle entendait, que par l'aspect de ce visage où rayonnait un cœur si grand et si dévoué.

— Faut-il croire cela, mon Dieu! balbutia-t-elle.

Tranquille se pencha vers elle et lui baisa la main avec respect.

— Monseigneur le duc avait oublié parfois envers moi la charité chrétienne, dit-il simplement ; et cependant, Madame, je vous jure sur mon salut que j'aurais donné de bon cœur ma pauvre vie pour le défendre. Que ferais-je donc pour vous, qui avez été ma protection et ma Providence! pour vous, qui n'avez jamais prononcé sur moi que des paroles de consolation et de douceur! pour vous, qui êtes sur la terre ce que sainte Marie est au ciel : la force des faibles et la joie des souffrants, pour vous et pour ce pauvre noble enfant que j'ai vu naître!

La duchesse s'était levée, elle retourna le petit Jean dans ses bras.

— Mon fils, mon fils! dit-elle suivant l'élan de son âme, voici un noble et saint homme. Embrasse-le à cette heure, aime-le et respecte-le toute ta vie!

Jean d'Armagnac, qui avait ouvert les yeux en trem-

blant, se mit à sourire, et tendit ses petits bras au frère Tranquille. Celui-ci le serra contre sa poitrine en pleurant.

Les cris montaient de la salle du festin et les éclats de l'ivresse emplissaient tout le château. Tranquille sembla s'éveiller d'un sommeil et rendit l'enfant à sa mère.

— Il faut fuir, Madame, dit-il d'une voix impérieuse et brève, que la duchesse n'avait jamais ouï tomber de ses lèvres. Les jours de fatigue et de malheur sont venus pour vous. Dieu puisse-t-il vous aider comme vous le méritez! Vous voilà désormais veuve et gardienne du sang d'Armagnac. Relevez-vous, Madame, et soyez forte pour votre grande tâche... Dans votre vie de traverses et d'aventures, car telle va être votre vie, ô noble dame! Dieu permettra peut-être qu'on vous sépare de votre enfant...

Il se rapprocha de la duchesse attentive et baissa la voix.

— Souvenez-vous alors, poursuivit-il, que mon jeune sire porte l'écusson d'Armagnac gravé sur sa poitrine, à la place du cœur.

— A la place du cœur? répéta madame Isabelle. Et c'est pour cela?..

— C'est pour cela, interrompit frère Tranquille en souriant doucement, que le traître Guillaume de Soles m'a frappé l'autre soir jusqu'à ce que le sang jaillit de mes reins.

La duchesse fit comme si elle eut voulu s'agenouiller devant lui. Il la retint le rouge au front.

— Il est temps de nous séparer, Madame, reprit-il. Mon cousin Jérôme, le soldat, tient deux chevaux tout sellés à la poterne qui donne sous les murailles de Paris. Vous gagnerez tout de suite l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, qui est lieu d'asile.

— Et vous ne venez pas avec nous, généreux ami? dit madame Isabelle.

— Je reste ici, répondit Tranquille, afin de protéger d'autant votre fuite. Si par hasard messire Olivier me

laisse la vie, je vous rejoindrai, Madame, et dans votre détresse, il vous restera un serviteur.

La duchesse voulut insister encore, mais Tranquille, avec une fermeté respectueuse, la conduisit jusqu'à la porte dérobée qui était derrière le trône et la fit entrer dans le corridor. Madame Isabelle lui tendit sa main qu'il pressa contre ses lèvres. Puis il referma la porte sur elle et se mit debout au-devant.

Il écoutait, d'une part, la marche de la duchesse qui suivait le corridor obscur, de l'autre, les cris de l'orgie qui arrivait à ses derniers excès.

— J'ai du temps... murmura-t-il.

Puis tout à coup il appuya ses deux mains contre son front et s'écria :

— Mes enfants! mes deux enfants! Je ne lui ai même pas dit de prendre soin de mes enfants, si je meurs! Pardonne-moi, Marie, et prie pour eux auprès de Dieu, car ces pauvres enfants-là n'ont pas de père...

Un remords cuisant lui bourrelait le cœur.

Les clameurs de l'orgie firent un instant silence, puis l'on entendit un bruit de pas tumulteux dans le corridor qui menait à la salle des festins.

Tranquille devint très pâle et ses dents claquèrent.

— Seigneur, dit-il d'une voix altérée, pendant que des gouttes de sueur froide inondaient son front, ayez pitié de moi! J'ai rempli mon devoir, mais la mort me fait peur. Oh! si vous m'aviez donné le courage!...

Les portes de la salle s'ouvrirent bruyamment et les vainqueurs ivres entrèrent pêle-mêle. Tranquille était derrière le trône ; il tremblait et avait peine à se soutenir. Messire Olivier l'aperçut le premier.

— Eh bien, qu'as-tu fait d'eux? demanda-t-il joyeusement.

Le regard perçant de l'Italien avait déjà fait le tour de la chambre.

— Malédiction! s'écria-t-il, le misérable nous a trahis! Qu'on monte à cheval sur-le-champ et qu'on les poursuive!

En même temps il tira son épée et s'élança vers le pédagogue. Vingt autres épées flamboyaient hors du fourreau. Le pauvre Tranquille, qui s'était fait un bandeau de ses deux mains pour ne point voir briller tous ces glaives menaçants, eut pourtant la force de dire au-dedans de lui-même :

— Ils ont de l'avance et l'abbaye n'est pas loin !

— A genoux ! lui cria Vincenzio Tarchino.

Tranquille obéit et s'agenouilla ; il regarda les épées nues. On vit un sourire étonné, naître et courir sur ses lèvres.

— Je croyais que j'aurais tremblé davantage pour mourir ! murmura-t-il.

Puis il croisa ses bras sur sa poitrine et dit à haute voix :

— Mon Dieu ! je vous prie de protéger ma dame et mon jeune sire, ma dernière pensée est pour mes pauvres enfants que je laisse à votre garde. Et je vous donne mon âme.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'EXÉCUTION DU CADAVRE

Le roi Louis XI était mort, le 30 août 1483, au château du Plessis-les-Tours, dans la soixante-unième année de son âge. Il avait fait agenouiller au chevet de son lit le bienheureux François de Paule, dans l'espérance que les prières du saint obtiendraient sa guérison ou son salut. Le ciel n'accorda point la guérison de Louis XI aux prières de François de Paule ; quant à son salut, la chose est entre Dieu et lui.

Les écrivains, ennemis de la royauté, ont dit que Louis XI était un grand roi ; les poètes ont fait de lui des portraits fantastiques, qui ont eu beaucoup de succès auprès des bonnes gens habitués à étudier l'histoire dans les romans et dans les drames.

La chose certaine, c'est que, quand on jette un regard en arrière, on voit le profil étrange de cet homme saillir hors des brumes du XVe siècle.

Mais ce n'était pas un grand roi, On dit qu'il aimait le peuple ; le peuple ne l'aimait pas.

Au printemps de l'année 1492. Le jeune Charles VIII, qui avait succédé à Louis XI, sous la tutelle et régence de sa sœur, madame Anne de Beaujeu, était majeur depuis trois ou quatre ans.

Mais on n'avait point fêté, comme c'était la coutume, la majorité du roi ; La régence continuait de fait sinon de droit ; madame Anne, après avoir écarté avec une habileté souveraine tous ses compétiteurs, et ses compétiteurs étaient puissants, se trouvait trop bien dans ce fauteuil, qui masquait le trône, pour en vouloir sortir.

Elle avait mis à la raison ni plus ni moins que si elle avait eu la main de fer de Louis XI, les ducs de Bretagne et de Bourgogne ; le duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, était en exil, et le connétable de Bourbon, frère aîné de Pierre de Beaujeu, mari de madame Anne, était passé de vie à trépas. Le comte d'Angoulême, les sires de Foix et d'Albret, anciens tenants de la ligue du bien public, étaient trop faibles pour lever l'étendard de la révolte. Quant au comte de la Marche, qui était maintenant un des plus puissants et opulents seigneurs du royaume, il avait nom : Olivier de Graville, et nous savons si madame Anne avait de bonnes raisons pour compter sur lui.

Et pourtant madame Anne n'était pas tranquille, elle voyait venir avec angoisse et colère le jour où il lui faudrait remettre l'autorité entre les mains de son frère qui était son roi.

Charles VIII n'avait point cessé d'être le pauvre enfant qui avait jadis inspiré à son père des pensées de si fatal augure. Ce n'était pas un roi, c'était à peine un homme ; il était débile d'esprit autant que de corps. Mais il était l'héritier légitime, et, autour de lui, quoique pût faire madame Anne, se pressaient déjà, dans l'ombre, des hommes forts.

Parmi ceux-ci, on citait son confesseur, dom Marie-

Joseph Lobel, évêque d'Autun, ancien abbé de saint Benoît de Mirande en Armagnac.

Vers le commencement de cette année 1492, le jeune roi Charles avait demandé à sa sœur quand ellejugerait bon qu'il fût hors de pages, et l'on savait bien que dom Marie-Joseph entretenait une correspondance suivie avec les ducs de Bourgogne, de Bretagne et d'Orléans.

Il était même question du mariage du jeune roi avec l'autre madame Anne, héritière de Bretagne. C'était celle là surtout que madame Anne de France craignait.

A quelques trois cents pas de l'église Saint-Eustache, entre l'enclos de l'hôtel d'Orléans, ancien hôtel de Nesle, accordé à messire Olivier, par la munificence de la régente, et le cimetière des Innocents, il y avait une grande et belle auberge, qui avait les honneurs de la mode, et où les seigneurs, pas plus que les simples hommes d'armes, ne dédaignaient de descendre. Cette auberge était sur les terres d'Olivier de Graville, nouveau comte de la Marche. L'hôtelier la tenait de lui à redevance, et cet hôtelier avait nom maître Pavot.

Il y avait eu, dans le ménage Pavot, d'importants et grands événements, pendant les quinze ans écoulés depuis le prologue de cette histoire. Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, Pavot avait subi, sans murmurer, son rôle de mari constitutionnel ; il était presque aussi soumis que Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, époux de madame Anne, qui, dit-on, parlait à la régente le chaperon bas et le genou en terre.

La Pavot n'abusait point trop de son autorité, nous savons qu'elle était bonne femme, elle ne battait son mari que quand il y avait lieu. Ce Pavot était fort comme un Turc ; un jour que sa femme le corrigeait un peu trop sévèrement, il leva le bras, non point pour se défendre, mais pour parer d'autant la violence des coups ; on ne sait comment cela se fit, son bras retomba par mégarde, et la Pavot, assommée, roula sur le pavé.

Ma foi, il n'y a que le premier coup de poing qui coûte ; quand Pavot vit sa femme sur le dos, il tomba

dessus à bras raccourcis et la laissa pour morte.

Cela fait, il entra dans la salle où buvaient ses pratiques et leur dit avec un légitime orgueil : Venez voir comme j'ai arrangé ma femme !

A dater de ce jour, la Pavot ne put jamais remonter sur son trône : chaque fois qu'elle voulait ouvrir la bouche, il y avait le gros poing de Pavot qui parlait plus haut qu'elle.

— Et dire, répétait à chaque instant cet honnête homme, que je n'ai connu la recette qu'à l'âge de cinquante-cinq ans !

Il était un peu méchant, ce Pavot, et les choses allèrent si loin que la bonne maman Pavot prit rage ; un ami commun prévint le cabaretier qu'il pourrait bien y avoir un jour ou l'autre de la mort-aux-rats dans sa soupe : un traité intervint entre lui et sa femme.

Il y avait eu de bons bénéfices dans le ménage ; tout en gardant son cabaret extra-muros, Pavot établit cette belle hôtellerie dont nous avons parlé dans le quartier des Innocents ; il resta maître et seigneur de son ancienne buvette, tandis que sa femme tenait pour son compte l'auberge nouvelle.

Nous allions oublier de dire que la Pavot était toujours dévouée au souvenir des Armagnac, ses anciens seigneurs ; Pavot, au contraire, par esprit de contradiction et aussi par intérêt, était un enragé partisan des puissances du jour. Les querelles politiques qui avaient résulté de cette dissidence d'opinion avaient marqué plus d'une place noire sur les bras et sur les reins de la Pavot, mais elle n'en criait pas moins : Armagnac ! Armagnac ! bien que la duchesse Isabelle eût disparu avec son fils et que depuis lors personne n'eût entendu parler jamais de la mère ni de l'enfant.

C'était une soirée de printemps fraîche et claire ; dans la salle basse de l'auberge de la Pie (telle était l'enseigne que maman Pavot avait donnée à son établissement), il y avait une demi-douzaine d'hommes d'armes réunis autour d'une vaste dame-jeanne, à moitié pleine

encore de bon vin de Gascogne. A une autre table, quelques bourgeois de Paris devisaient et buvaient.

Les hommes d'armes parlaient haut et vidaient à chaque instant leurs profonds cornets d'étain; les bourgeois s'entretenaient plus discrètement et leur soif semblait plus rassise.

La Pavot, arrivée à un état d'embonpoint vraiment vénérable, malgré les nouvelles façons dont son époux usait envers elle, remplissait avec dignité ses devoirs d'hôtesse, dirigeant comme un bon général d'armée les servantes et les valets de la Pie.

De temps en temps on voyait passer dans la salle et grimper lestement les degrés de planches qui menaient à l'étage supérieur une toute jeune fille, légère comme une sylphide, C'était Mirette, la fille unique des époux Pavot et, sans contredit, l'un des meilleurs partis du quartier des Halles.

— La connaissez-vous, maître Richard, demanda l'un des bourgeois, cette noble dame qui vient d'arriver en si bel équipage?

— Ce n'est pas une dame, mon compère Antoine, répondit maître Richard, du moins comme nous l'entendons, nous autres de la bourgeoisie, elle a titre de dame, parce qu'elle est héritière d'un duché, d'un comté, de deux ou trois baronnies et d'un demi-cent de châteaux ; mais elle ne porte encore que le nom de son père et n'a point désigné l'heureux seigneur qui sera son époux. Je l'ai bien reconnue, malgré le voile épais qui lui couvre le visage, — et c'est un visage comme vous n'en avez jamais vu, Antoine mon compère. Sa première dame d'atour me donna, l'an passé, la pratique de sa ganterie, et je lui fournis en outre ses parfums et sachets de mille fleurs.

— Tout cela ne nous dit pas son nom, répliqua le compère Antoine, qui était drapier de son état et notable marchand.

Maître Ricard le gantier avala un petit coup de vin et prononça, non sans emphase :

— Celle qui vient de passer est haute et puissante dame Blanche d'Armagnac, fille unique de feu Jacques d'Armagnac, décapité en 77 et, de son vivant, duc de Nemours, comte de la Marche, *et cætera, et cætera...*

Les bourgeois qui partageaient l'écot du maître gantier échangèrent entre eux, un regard.

— Fille unique! fille unique! répéta le drapier Antoine, c'est la bouteille à l'encre que l'histoire de cette maison-là! On sait bien que le comte de la Marche, comme s'appelle maintenant messire Olivier de Graville, a eu beau faire, le parlement n'a pas voulu déclarer par arrêt que Jean d'Armagnac était un enfant supposé.

— Tout beau! interrompit le gantier qui avait la pratique de la Marche et qui parlait en conséquence, le procès pend encore devant les juges royaux et justice enfin sera faite. D'ailleurs, messire Olivier et madame Anne, régente de France, n'auraient qu'un mot à dire s'ils le voulaient bien, puisque feu le duc de Nemours est mort sur l'échafaud.

— Tout beau vous-même, mon compère! s'écria le drapier Antoine qui avait jadis la pratique de Jacques d'Armagnac et qui n'avait pas celle de messire Olivier : Il y a quarante ans que j'habite au-devant des halles, et, Dieu merci, je sais aussi bien que pas un, ce qui se passe dans le quartier. C'était en 77, comme vous dites, et le quatrième jour d'août, je n'oublierai cela de ma vie. Vous autres, vous en souvenez-vous?

Il s'était tourné vers les autres bourgeois qui hochèrent la tête gravement et répondirent :

— Nous nous en souvenons.

— Il se faisait tard, déjà, reprit maître Antoine, et les boutiques étaient fermées... deux heures environ après le couvre-feu on vint nous dire que l'échafaud se dressait devant le cimetière. J'avais déjà un pied entre mes couvertures, mais ma femme, qui est aujourd'hui défunte, et dont Dieu ait l'âme, s'écria : Antoine, mon ami, je n'aurai peut-être pas d'autre occasion en ma vie de voir tomber la tête d'un duc et pair. En con-

science, je ne pouvais pas lui refuser un passe-temps qui ne coûtait rien ; nous fermâmes la porte au cadenas et nous nous rendîmes dans les halles. Il y avait là, seigneur Dieu, autant de nobles et de manants qu'il en fallait pour couvrir la terre à perte de vue ; le ciel était noir comme la voûte d'un four et le tonnerre grondait sourdement sur la ville.

— C'est vrai tout cela, murmurèrent les autres bourgeois qui ne buvaient plus.

— A la onzième heure de nuit, continua maître Antoine, nous vîmes briller des torches du côté de la grande rue Saint-Honoré : c'était une troupe d'hommes d'armes à cheval qui arrivait au petit pas. En même temps une lueur brilla sur l'échafaud, où nous aperçumes debout maître Lhermite, bourreau du roi... Mes compères, ce qui se passa alors fut une chose honteuse et un sacrilége!

Depuis quelques minutes la conversation des hommes d'armes réunis à l'autre table, s'était peu à peu ralentie ; en ce moment, ils écoutaient, et celui qui semblait être leur chef fronça le sourcil en mettant le poing sur la hanche.

— Que dit ce manant? murmura-t-il.

Maître Richard, fournisseur de la Marche, avait haussé les épaules.

— Eh bien! dit-il, ce fut justice, et voilà tout!

Antoine le drapier éleva la voix et prit un ton presque solennel.

— Ce n'était point un homme vivant qu'on amenait au glaive de Tristan-Lhermite, poursuivit-il lentement : c'était un corps mort dont la noble poitrine, percée de vingt blessures sanglantes, ne ressentait déjà plus l'outrage honteux ni l'insulte inutile. L'âme de monseigneur de Nemours était au jugement de Dieu, pendant que ses restes mortels subissaient la dernière infamie. Nous vîmes Tristan Lhermite soulever Armagnac par les cheveux, et son glaive trancha la tête d'un cadavre.

— Nous le vîmes tous! appuyèrent les bourgeois à

l'exception de maître Richard, fournisseur d'Olivier de Graville.

— Et je dis, s'écria Antoine, le drapier, que ce fut là une profanation impie et un grand sacrilége.

— Oui, oui, répétèrent les bourgeois, ce fut un sacrilége et une profanation.

Mais les bons-hommes se repentirent tout de suite d'avoir donné si haut leur avis. Il se fit un bruit de ferraille à la table des hommes d'armes ; une demi-douzaine d'épées grincèrent dans le fourreau et brillèrent à la lueur des lampes.

— Depuis quand, s'écria le chef en s'élançant au milieu de la salle, les manants discutent-ils comme cela, sans façon, les faits et gestes de leurs maîtres?... Voilà pour « sacrilége, » vieil homme !

Il déchargea un bon coup de plat d'épée sur les épaules du maître drapier.

— Et voilà pour « profanation! » ajouta-t-il en le coiffant violemment du broc vide qui avait servi aux libations des bourgeois.

Les hommes d'armes imitèrent leur capitaine, et les paisibles habitants du quartier des halles durent se repentir amèrement d'avoir eu trop de mémoire. Il n'y avait point de résistance possible, la partie était trop inégale.

Aux cris des malheureux bourgeois, la Pavot, Mirette, les garçons et les filles accoururent et cherchèrent à mettre le holà ; mais les coups de plat d'épée tombaient en mesure sur les épaules dodues des notables commerçants, comme le fléau sur la paille du blé mûr. Ils avaient beau protester de leurs bonnes intentions, les hommes d'armes s'acharnaient à la besogne.

— Oh! tu parles ainsi du noble comte de la Marche! s'écriait le chef, qui suait à grosses gouttes, tant il y allait de grand cœur. Ah! tu parles ainsi de madame Anne, régente de France! Enfants, sus aux coquins! sus, et point de quartier!

Les bourgeois battus poussaient des cris lamentables ;

maître Richard, le gantier, enveloppé dans ce châtiment qu'il n'avait point mérité, demandait merci et n'en recevait pas moins de gourmades.

Le chef des hommes d'armes criait :

— Je suis Vincent Tarquin sire .de Bruns, écuyer du noble Olivier de Graville, comte de la Marche. Si quelqu'un de vous en réchappe et veut réclamer, qu'il aille dire aux juges royaux comme on l'a battu pour avoir mal parlé de madame Anne de France et du feu roi, son père!

Hélas! les bourgeois savaient bien qu'à réclamer ils ne gagneraient pas grand'chose. Ce qu'ils voulaient, c'était prendre la clef des champs, mais les soudards leur barraient le passage et battaient à perte d'haleine. La Pavot ne savait plus à quel saint se vouer.

— Mère, dit la petite Mirette, qui tremblait de tous ses membres, si j'allais prévenir madame Blanche?

— C'est une idée du bon Dieu! s'écria la cabaretière, qui s'élança aussitôt hors de la chambre.

L'instant d'après, sur la plus haute marche du double escalier qui était au fond de la chambre, une vision gracieuse et charmante apparut : c'était une jeune fille vêtue de blanc et dont les longs cheveux tombaient dénoués sur ses épaules. Il n'y avait point à s'y méprendre : elle sortait de son lit ou quittait sa toilette. A la vue de ce qui se passait dans la salle de l'auberge, les sourcils délicats de la jeune fille se froncèrent ; une voix impérieuse et brève, qu'on n'aurait point devinée derrière ces lèvres fraîches comme une fleur, tomba du haut de l'escalier et fit tressaillir les soudards.

— Vincenzio Tarchino, dit-elle, est-ce ainsi que vous respectez la maison où je suis? Je vous ordonne de faire cesser ce scandale!

Sans attendre la réponse, elle tourna le dos et rentra dans son appartement. Tarchino demeurait, l'épée en l'air et la tête basse, dans une position à coup sûr très-ridicule pour un cavalier tel que lui ; les

soudards s'étaient faits petits comme si la voûte eut menacé ruine.

Les bourgeois, profitant de cette intervention inespérée, étaient déjà partis, les uns par la porte, les autres par les fenêtres.

Tarchino fit un signe, et les soudards remirent leurs épées au fourreau.

— Elle chante haut la petite! murmura-t-il en regagnant le table. Il n'y a rien à dire : le comte est fou, et d'ailleurs nous avons besoin d'elle.

— Savez-vous, Vincent Tarquin murmura un des hommes d'armes, que si le seigneur comte nous parlait comme le fait cette enfant-là, nos dagues sortiraient toutes seules de leurs gaînes?

— Ce que je souffre, moi qui suis capitaine, répondit Tarchino, tu peux bien le souffrir, je pense, toi qui n'es que soudard.

— Vous êtes capitaine, et je ne suis que soldat, c'est vrai, répondit le soudard, qui regardait son chef en face ; mais je suis Français, Messire, et vous n'êtes qu'Italien, vous!

La pâle figure du nouveau sire de Bruns devint pourpre, et ses yeux s'allumèrent ; mais il se contint et trouva la force de sourire.

— La! la! mon ami Pierre, répondit-il d'un ton de bonne humeur, ne nous mangeons pas entre loups, croyez-moi ; autour de nous, je vois assez de mâtins qui aiguisent leurs dents et attendent la curée.

— Sérieusement, mes compagnons, reprit-il, je ne sais si je me trompe, mais je ne trouve pas l'air de Paris à mon gré. Il y à quelque chose ici qui ne me plaît pas. Et, tenez, c'est un facheux présage quand on entend, comme nous l'avons entendu tout à l'heure, la voix poltronne des marchands parler haut.

— Est-ce que vous savez quelque chose de nouveau, Messire? demanda Pierre, l'homme d'armes.

— Je sais que le roi est majeur depuis trois ans, répondit Tarchino, d'un air soucieux. Je sais que nos

jours sont comptés, mes maîtres. — J'entends nos bons jours, les jours qui nous restent pour jouer notre partie. Tous, tant que nous sommes, nous resterons de pauvres diables, si notre seigneur, le sire de Graville, n'ajoute pas la duché-pairie de Nemours à sa comté de la Marche.

— Eh bien! dit le soldat Raoul, il l'ajoutera.

— Le temps passe, poursuivit l'Italien, qui semblait se parler à lui-même. Chaque jour, le jeune roi, tout faible qu'il est, monte un degré de son trône. Chaque degré qu'il monte, madame Anne le descend, c'est la loi de nature... Et si le comte de la Marche n'est pas duc et pair, avant la fin de la régence, moi je vous dis qu'il ne le sera jamais.

— Bah! s'écria le soldat Raoul, il n'y a plus d'Armagnac, c'est une chose certaine, il faut bien que quelqu'un hérite d'eux.

— Au lieu d'employer comme il faut les derniers jours qui lui restent, reprit l'Italien, notre seigneur s'est épris d'un amour de jouvenceau pour madame Blanche. Il fait folie sur folie. Il épuise son trésor à lui donner des fêtes extravagantes...

— Eh bien! interrompit encore Raoul, qui était un optimiste décidé, si notre seigneur plait à madame Blanche et l'épouse, comme madame Blanche est l'unique héritière d'Armagnac, notre seigneur sera tout naturellement duc de Nemours.

— Il n'y a plus d'Armagnac, c'est vrai, dit l'Italien, et c'est là le beau de notre affaire. Voilà quinze ans que je cherche pour ma part ce petit homme qu'on appelait autrefois monseigneur le duc, à l'hôtel de la Marche, et comme j'ai de bons yeux, je crois bien que s'il existait encore, j'aurais mis la main dessus.

— Et pourtant, dit Pierre, l'homme d'armes, là-bas, dans le comté de la Marche, bien des gens prétendent savoir que madame Isabelle et son fils reviendront quand il en sera temps.

— Bah! s'écria Raoul, j'ai connu un vieux moine qui

disait que l'empereur Charlemagne n'était pas mort. On ne peut pas se cacher comme cela pendant quinze ans ailleurs que dans le cimetière.

Tarchino était tout pensif.

— Mes compagnons, dit-il, en appuyant sa tête contre sa main et en jouant avec son verre à demi-vide, je crois que l'empereur Charlemagne est bien mort, mais si j'avais à craindre son retour, je veillerais. Je me ferais descendre dans le caveau d'Aix-la-Chapelle, et je verrais ce qu'il y a entre les planches du cercueil. En attendant, la plus belle plume de notre aile, c'est madame Blanche, et je loue notre seigneur des efforts qu'il fait pour lui plaire... mais il y a une mesure en tout, et si j'étais à la place du noble comte, il me semble qu'on aurait déjà célébré mes épousailles.

— Oh! oh! répliqua Raoul avec un mouvement de tête énergiquement dubitatif, la petite madame Blanche fait ce qu'elle veut, mon maître!

— Et il y a déjà plus d'un poil blanc dans la chevelure de notre seigneur, ajouta Pierre, l'homme d'armes.

— Penses-tu qu'il y en aura moins demain qu'aujourd'hui? demanda le capitaine. Si mon seigneur suit mes conseils dévoués, le bal de cette nuit servira pour les fiançailles. Et il n'est que temps, mes compagnons, la beauté de madame Blanche attire autour d'elle une foule de blondins qui ne travaillent point dans notre intérêt. Aujourd'hui encore, entre Fontainebleau et Corbeil, n'avons-nous point été forcés de battre le taillis pour donner la chasse à ce godelureau qui nous suivait comme notre ombre: La figure de ce jeune drôle ne me revient pas du tout.

— Eh bien, ce n'est pas comme moi! s'écria Raoul; et je suis fâché d'être toujours en contradiction avec le capitaine. C'est un joyeux visage que celui de cet enfant là! Il n'a pas les habits d'un prince, mais je parierais ma tête qu'il a du bon sang de gentilhomme plein les veines... Tubleu! comme il s'est moqué de nous! Nous croyions le tenir traqué dans la vallée et tout à

coup nous voyions son diable de petit cheval caracoler sur le côteau. Et je ne sais pas pourquoi, quand il passait, le vent soulevait toujours un coin du voile de madame Blanche, ce qui, sans doute, la faisait sourire...

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là? demanda Tarchino dont le front se couvrit d'un nuage plus sombre.

— Quel grand mal y aurait-il?... commença Raoul.

L'Italien s'était levé.

— Je ne crois point aux revenants ni aux fantômes, dit-il comme en se parlant à lui-même, mais il y a d'étranges ressemblances... et si jamais je trouve à portée de ma main ce coureur de grandes routes, il ne se moquera plus jamais de personne!

L'Italien se promenait maintenant à grands pas dans la salle de l'auberge. L'entretien tomba, et comme il n'y avait plus de vin dans le broc, les hommes d'armes commencèrent un concert de bâillements.

— Ah! ça, capitaine, s'écria Raoul d'une voix endormie, nous avons fait une bonne traite aujourd'hui, voilà dix heures qui sonnent au clocher de Saint-Eustache et madame Blanche ne sera pas prête avant deux heures après minuit.

— Personne de vous n'a vu Jean Roland, ce soir? demanda l'Italien tout à coup.

— Jean Roland, répliqua Pierre, n'a plus soif dès qu'il passe les portes de Paris. Il a quelque aventure en tête, et je suis bien sûr qu'on ne le fait pas languir, celui-là!

— Holà, la mère! s'écria Tarchino.

Et quand la Pavot parut, il ajouta :

— As-tu une bonne chambre à nous donner?

— Il n'y a point de chambre assez grande pour vous mettre tous les six, mes gentilshommes, répartit la cabaretière.

— Eh bien, bonne femme, apporte-nous de la paille fraîche, nous dormirons ici.

La Pavot fit la grimace.

— La grand'salle de l'auberge de la Pie n'est pourtant

pas une étable! grommela-t-elle entre haut et bas.

— Venez avec moi, mes gentilshommes, ajouta-t-elle en faisant la révérence. Je n'aime pas à refuser des gens comme il faut, et je vais vous trouver un réduit.

Les soldats retournèrent le broc et se dirigèrent vers la porte.

— La mère, dit Tarchino avant de passer le seuil, s'il vient ici un jeune homme portant les couleurs de la Marche et répondant au nom de Jean, je vous prie de vouloir m'éveiller.

— Jean tout court? demanda la Pavot.

— Jean tout court ou Jean Roland, répliqua l'Italien ; celui-là ne s'inquiète pas beaucoup du nom de sa famille.

La Pavot promît d'obéir, et les hommes d'armes s'en allèrent.

Aussitôt que la salle fut vide, la petite Mirette, leste et empressée, s'en vint réparer le désordre. Le désordre était grand, car la lutte avec les bourgeois avait bousculé billots et escabelles.

C'était un amour que cette petite Mirette : elle était rose, elle avait des yeux brillants et souriants, elle avait une taille à serrer dans la main. Et avec cela une petite mise de bourgeoise, décente et pimpante. Simonot, le pauvre garçon en perdait le boire et le manger.

Il n'était point trop laid de visage, ce Simonot, et son père lui avait laissé quelques écus; s'il n'avait pas été si timide, peut-être qu'il eût fait un garçon tout comme un autre ; mais il était si timide!

C'était pourtant le fils du beau Nicolas, le courrier que nous avons vu autrefois en assez bonne posture auprès de maman Pavot. Hélas! en ce temps-là, maman Pavot portait les guêtres et n'avait encore jamais été battue.

Simonot, fils nigaud d'un père si déluré, s'empressait sur les pas de Mirette et l'aidait de son mieux. Pendant que la jeune fille, adroite comme une fée, rétablissait chaque chose en son état, rien qu'en y touchant, Simo-

not, rien qu'en y touchant, remettait partout le désordre. C'était sa façon ordinaire d'aider la jolie Mirette.

Et tout en travaillant de la sorte, il poussait d'énormes soupirs ; son cœur l'étouffait.

La Pavot, revenant de conduire les hommes d'armes, rentra dans la salle basse et demeura un instant sur le seuil à regarder l'étrange cour que Simonot faisait à sa fille Mirette.

— Dire que les hommes qui poussent maintenant son faits comme cela! murmura-t-elle ; si nous vivons vieux, nous verrons la fin du monde. Voilà le fils d'un gaillard qui n'avait pas son pareil, et il ne peut pas seulement accoucher d'une parole!

— Allons, garçon, reprit-elle tout-haut, va te coucher, tu ne fais que de la mauvaise besogne. Avant de t'endormir, prie ton patron de te donner un peu d'esprit.

— Bonsoir, mademoiselle Mirette, balbutia Simonot, qui était rouge comme la crête d'un coq ; je vous souhaite la bonne nuit, puisqu'il faut que je m'aille coucher.

— Bonne nuit, Simonot, dit Mirette en souriant.

— Allons! répéta la cabaretière.

— Bonsoir, madame Pavot, prononça plaintivement le pauvre gars, qui tourna les talons et se retira.

— Ouvre les fenêtres, pendant que je vais barrer la porte, dit l'aubergiste à sa fille. Quand il y a eu ici des hommes d'armes, il reste toujours une odeur de vieux cuir, comme si on était venu désharnacher chez nous les chevaux de l'écurie du roi.

Elle souleva sans trop d'efforts la lourde barre de fer qui servait à clore la porte ; pendant cela Mirette faisait basculer les châssis des croisées.

La grand' salle de l'auberge de la Pie était ouverte des deux côtés ; elle donnait vers l'est sur les derrières des halles ; vers l'ouest, sur un petit bosquet clos de murs qui la séparait du cimetière des Innocents. Au moment où Mirette soulevait le châssis de la fenêtre qui re-

gardait le bosquet, elle poussa un léger cri de frayeur.

— Qu'as-tu donc? demanda sa mère.

— Je ne sais, répliqua la jeune fille toute tremblante. J'ai cru voir...

— Eh! qu'est-ce que tu as cru voir? demanda encore la Pavot, qui acheva de fermer la porte et vint vers la fenêtre.

Les belles couleurs de Mirette avaient disparu. Au lieu de répondre, cette fois, elle étendit le bras vers le bosquet et montra un objet dans l'ombre.

La Pavot éclata de rire.

— Tout le monde devient fou! s'écria-t-elle. Tu as passé la journée entière assise contre le tronc de cet arbre, et maintenant tu le prends pour un voleur ou pour un fantôme!

— Là! là! à droite de l'arbre... balbutia Mirette; voyez!... voyez!

La Pavot regarda de tous ses yeux.

— Je veux mourir si tu n'as pas la berlue, fillette, dit-elle ; il n'y a rien à droite de l'arbre, ni à gauche non plus. Et, Dieu merci! nous avons cette nuit assez d'hommes d'armes dans l'auberge pour nous défendre contre tous les loups-garous des cimetières de Paris!

Elle mit un baiser sur le front de sa fille.

— Mirette, ma pauvre enfant, reprit-elle d'un ton de sensibilité rêveuse qui ne lui était pas habituel, il y a de vrais malheurs dans l'air... de grands malheurs. Ne perds point ton courage à trembler pour des folies. Et viens ça que je te parle.

Elle avança une escabelle et fit asseoir la jeune fille sur ses genoux.

— Dis-moi, Mirette, poursuivit-elle, ce grand bêta de Simonot, le prendrais-tu bien pour mari?

La forme de la question était si bizarre que la fillette se mit à rire.

— Je ne plaisante pas, continua la Pavot d'un ton grave. Voici venir le temps où tout ce qui est faible aura besoin d'un protecteur. Je te le dis, enfant, ce

n'est pas toujours une bonne chance que d'avoir pour époux un homme plus fort que soi et plus avisé que soi. Je ne dis rien contre maître Pavot, qui est ton père, qui n'est pas fort et qui n'est pas avisé ; mais je m'entends, et je te demande une seconde fois : prendraïs-tu bien pour mari ce grand bêta de Simonot?

— Dame ! fit Mirette, qui était bien sérieuse et toute rouge, s'il y en avait d'autres...

— Oh ! quant à cela, tu n'en manqueras pas ! interrompit la Pavot avec orgueil ; la fille de ta mère n'aura qu'à choisir... Mais c'est que tu serais si bien la maîtresse avec ce pauvre Simonot ! Et puis, je te le dis, Mirette, il ne faut pas s'endormir ; nous allons en voir de cruelles. Je connais ça, moi, petite fille, j'ai vécu dans des temps pareils... dans des temps où personne ne peut dire : Demain, je ferai ceci ou je ferai cela, car le lendemain n'est à personne.

Mirette écoutait sans attacher un sens trop précis aux paroles de sa mère ; si quelque chose l'effrayait véritablement, c'était ce qu'elle avait vu ou cru voir dans le bosquet qui touchait au cimetière des Innocents : Une forme humaine glissant avec lenteur parmi les troncs noirs des arbres.

— As-tu entendu, petite fille, reprit la Pavot toute pensive, ce que disaient ces bourgeois, assis à cette table, et ce que disaient ces hommes d'armes qui buvaient à cette autre table?

— J'ai entendu quelques mots par-ci, par-là, répondit Mirette : ils devisaient, comme tout le monde, de notre seigneur le roi, de madame la régente, du sire Olivier, comte de la Marche.

— Et encore ? insista la cabaretière.

— Je ne sais pas, répondit Mirette.

— N'as-tu point entendu qu'ils prononçaient les uns et les autres, les hommes d'armes et les bourgeois, le nom de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours ?

— C'est vrai, ma mère, dit la jeune fille, je crois qu'ils ont prononcé ce nom.

— Et cela ne t'a pas mis du noir dans l'âme, Mirette? Tu as donc oublié l'histoire que je t'ai si souvent racontée?

— Je n'ai pas oublié votre histoire, mère, et je plains de tout mon cœur l'infortune de la noble dame Isabelle, mais je ne l'ai pas connue comme vous, et puis, mon esprit se perd dans tout cela, je ne comprends pas bien vous qui respectez et qui chérissez de toute votre âme le souvenir de madame Isabelle, pourquoi vous m'avez dit d'aimer madame Blanche.

— Est-ce que tu ne l'aimes pas, Mirette?

— Oh! si! s'écria la jeune fille avec chaleur; je donnerais ma vie pour elle!

— Tu as raison! murmura la bonne femme, qui semblait se perdre dans ses réflexions. Nous sommes les serviteurs d'Armagnac, et il faut aimer tout ce qui porte le nom d'Armagnac. Mais tu as raison de dire aussi que tu ne comprends pas, ma pauvre enfant, car moi, qui suis une vieille femme, moi qui ai vu toutes ces choses, mon esprit s'égare parfois. et je suis comme toi, je ne comprends plus.

Elle passa sa main sur son front.

— C'était un fils et non pas une fille, reprit-elle, qui était à l'hôtel de la Marche : un bel et noble enfant que j'ai eu plus d'une fois sur mes genoux, à la place où tu es maintenant. Dans la nuit de deuil où tomba la tête d'Armagnac, la mère et l'enfant disparurent. Cet homme, dont je t'ai parlé, qui faisait peur et compassion, était-ce un ange descendu du ciel ou un démon venu de l'enfer? Je vois encore son regard craintif et timide, son regard qui devint tout d'un coup ardent comme celui d'un tigre...Les a-t-il sauvés, les a-t-il perdus?

— Et lui-même, qu'est-il devenu? reprit-elle après un silence.

— Et pourquoi n'en coûte-t-il rien à mon cœur, acheva-t-elle avec un éclat de voix, de donner le nom d'Armagnac à cette jeune fille dont la naissance est un mystère pour moi?

La petite Mirette regardait par la fenêtre du bosquet, il lui semblait que des pas bruissaient sous le feuillage,

— Si tu savais, ma fille, reprit encore la Pavot, comme madame Blanche ressemble à la duchesse Isabelle! Une idée m'était venue. Quand je l'ai revue après cinq ans, je me suis dit: on dissimule son sexe, c'est le fils de la duchesse qu'on a revêtu du costume féminin. Mais la voilà grande et si belle qu'on ne peut plus se méprendre. Et puis je ne t'ai pas tout dit. Elle ressemble aussi à une autre femme qui était tout le portrait de la duchesse Isabelle, à une pauvre créature qui mourut bien jeune, et qui dort maintenant dans le cimetière de notre pays de Mirande.

La Pavot se tut et il y eut encore un silence. La Pavot était tout entière à ses souvenirs évoqués. Mirette écoutait les bruits du dehors.

— Tu as raison, tu as raison, s'écria la bonne femme en s'adressant à sa fille, mais en répondant à ses propres pensées. C'est une une chose impossible! De tous côtés, des mystères! On s'y perd, en vérité...

Elle se leva brusquement.

— Reste ici, dit-elle. Quand madame Blanche d'Armagnac est à l'hôtel de la Pavot, il faut qu'on y fasse la veillée, car si elle appelait et qu'il n'y eût pour lui répondre qu'un valet ou qu'une servante, elle aurait droit de se plaindre. Tu vas veiller jusqu'à minuit, Mirette, après cela je viendrai te relever. Prends ton rouet, si tu veux, ou bien fais ta prière, mais surtout songe à ce que je t'ai dit pour ce pauvre garçon de Simonot.

Elle mit deux gros baisers sur les joues de sa fille, et s'en alla de ce pas ferme et décidé des femmes qui n'ont pas été battues jusqu'à l'âge de cinquante ans. Mirette resta seule dans la salle basse.

II

LES LOUPS-GAROUS

Si la bonne mère Pavot avait su dans quelle disposition d'esprit elle laisssait sa fille, elle eût plutôt veillé la nuit entière que de l'abandonner ainsi à elle-même.

Mais elle ne s'en doutait pas. Elle était si profondément préoccupée, qu'elle n'avait point vu sa fillette devenir toute tremblante quand elle lui avait dit : « Tu veilleras jusqu'à minuit. »

A aucune époque on ne vit Paris plus tourmenté par les idées de l'autre monde qu'en ce XVe siècle, où, sur trois hommes, il y avait au moins un sorcier. On en brûlait bien quelques-uns de temps à autre, mais la production était si développée que cela ne suffisait point.

Dès que le couvre-feu avait sonné, dès que les portes des bourgeois s'étaient fermées à triple renfort de barres, de crampons et de cadenas, la ville devenait la proie de ces industriels mystérieux qui fuyaient la clarté du soleil :

Dans les rues désertes, on entendait tout à coup un écho de pas et l'on ne voyait rien, car le loup-garou n'avait qu'à porter dans sa gueule un bâtonnet de certaine forme pour se rendre absolument invisible. On ne voyait rien, mais on se sentait tout à coup étranglé, on perdait connaissance en donnant son âme à Dieu, et l'on s'éveillait le lendemain dans quelque mare sans manteau, sans chaperon, sans chausses et surtout sans escarcelle.

La ville était toute pleine de fantastiques épouvantements ;

Les bruits qu'on entendait au détour des ruelles solitaires ne se peuvent dire, et ceux qui revenaient chez eux après avoir longé les murs ébréchés des cimetières, passaient la nuit à trembler la fièvre.

Entre les lieux hantés par ces créatures étranges qui formaient la population nocturne de Paris, il faut placer les environs des halles, que les marchands abandonnaient au coup de cloche, et le pourtour du charnier des Innocents.

Aussi la pauvre petite Mirette avait-elle les oreilles rabattues de lugubres histoires qui lui mettaient du froid dans les veines. Sa gaîté d'enfant s'en allait avec le soleil. La nuit était pour elle comme un temps d'épreuve durant lequel il lui fallait entrer bon gré, mal gré, dans le domaine redouté des diableries : elle ne quittait plus sa mère d'une semelle, et ne se croyait bien à l'abri que sous la garde de la bonne femme.

Aujourd'hui elle se trouvait seule, inopinément, parce qu'elle n'avait point osé décliner la mission qu'on lui avait donnée : il s'agissait de madame Blanche, qui était si bonne et si jolie, et que Mirette aimait tant !

Mais elle était seule, seule dans cette grande salle qui était aussi haute et aussi large qu'une chapelle. Oh ! qu'elle eût bien souhaité la présence d'un de ces hommes d'armes batailleurs qui naguère lui donnaient la chair de poule !

Il y avait beaucoup de monde dans l'auberge, qui était, à vrai dire, une auberge d'opéra comique, contenant tout le personnel de la comédie depuis le soudard jusqu'à la princesse. Mais tout ce monde dormait, excepté peut-être la princesse, qui n'avait pas trop de la moitié de la nuit pour faire sa toilette, car nous verrons tout à l'heure de quelle importance était la toilette de la princesse. La pauvre Mirette se trouvait seule, et, pour comble de malheur, les deux fenêtres restaient ouvertes.

Les deux terribles fenêtres, dont l'une donnait sur les

ruines mal hantées, et dont l'autre livrait passage au vent funèbre du cimetière.

C'était par celle-là que Mirette avait vu l'ombre indécise d'un homme glisser et se mouvoir sous les arbres du bosquet. Si Mirette avait osé fermer les fenêtres, elle aurait eu moitié moins peur ; mais elle n'avait pas même le courage de les regarder. Elle s'était assise, toute frissonnante auprès de son rouet : elle avait pris sa quenouille chargé de lin ; elle essayait de filer.

Elle filait comme une fée, Mirette ; mais cette nuit, si vous saviez quel fil inégal et rempli de nœuds sortait de ses doigts mignons ! Sa mère lui avait dit : Fais ta prière. Elle voulut dire ses oraisons de chaque soir ; elle les avait oubliées. Des larmes vinrent à ses yeux.

Vous savez, tous les enfants chantent quand ils ont peur, Mirette fit effort pour chanter. Mais le son de sa voix l'effraya, et il lui sembla qu'un cri de chouette tombant des gouttières de Saint-Eustache était l'écho de son chant.

Elle grelottait, et ses belles petites dents claquaient à se briser.

Dans ces amères détresses, on songe toujours à quelqu'un. Quelle vision passa devant les yeux de Mirette? appela-t-elle sa mère? vit-elle son père, large d'épaules et pansu comme un échevin? vit-elle ce pauvre Simonot, qui suivait tous les jours la trace de ses pas, en soupirant comme un veau qu'on égorge ?

Mon Dieu, Mirette vit un peu tout cela. Elle eût donné beaucoup pour avoir la compagnie de son père ou de sa mère ; elle n'eût pas même dédaigné, en ce moment suprême, les services du simple Simonot. Mais il faut bien le dire, ce n'était ni Simonot, ni son père, ni même sa mère qu'elle évoquait à cette heure ; il y avait au milieu de son épouvante une vague espoir, comme un sourire. A travers cette sombre cohue de fantômes qui l'entourait, elle voyait une autre apparition moins terrible.

C'était une tête jeune et souriante, noble, mais espiègle aussi, une tête de page si jamais il en fut. Moustache qui

va naître, œil brillant et hardi, chevelure noire aux anneaux mobiles, taille svelte, serrée dans une casaque de velours noir, toque insolente, posée de côté et piquant vers le ciel la pointe de sa plume effilée.

Voilà ce que Mirette voyait quand elle fermait les yeux et peut-être que cette vision se rattachait par quelque lien mystérieux à la fameuse ombre que Mirette avait aperçue par la fenêtre, sous le feuillage des arbres.

Je vous le dis, sans ce jeune visage qui souriait derrière son épouvante je crois bien que Mirette serait morte de peur !

Car la nuit avançait : avec elle venaient tous ces bruits étranges qu'on ne sait ni expliquer ni définir : le cimetière pleurait, les ruines menaçaient en grondant, et Mirette faillit perdre connaissance quand la cloche rauque de Saint-Eustache tinta le quart qui suit dix heures.

Ce fut bien autre chose quand, à travers le son monotone de son rouet, elle crut entendre comme un pas timide qui hésitait sur le carreau de la salle. Elle se signa pour le coup, et pensa que sa dernière heure était venue.

— Bonsoir, Mirette, dit une voix altérée derrière elle.

Mirette lâcha sa quenouille et cacha son front entre ses mains. Cette voix timide et tremblotante avait éclaté à son oreille comme une fanfare. Mirette se disait: Si je me retourne, je vais voir un géant décharné, avec des ongles pointus comme des poignards et des yeux profonds où il n'y a point de prunelles...

— Oh dame ! fit la voix, je ne venais point pour vous faire peur comme ça, mam'selle Mirette.

Une idée traversa l'esprit de la petite fille ; elle trouva cette idée audacieuse et bien folle. Elle avait pensé que le géant était peut-être Simonot.

Elle se retourna tout doucement, comme si les muscles de son cou eussent été de verre, elle glissa de côté son regard sournois, puis elle se leva d'un bond et vint mettre ses deux mains blanchettes sur les épaules de Simonot ébahi.

— Oh ! mon pauvre Simonot ! mon pauvre Simonot ! s'écria-t-elle en sautant de joie, que je suis contente de te voir !

Le fils du beau Nicolas ne s'était assurément jamais trouvé à pareille fête ; son premier mouvement fut de reculer devant cet accueil trop expansif ; il faut s'habituer à tout, même au bonheur ; — puis, quand il fut habitué au bonheur, il prit un air satisfait où perçait déjà une pointe de fatuité innocente.

— Je pensais bien que ça vous ferait plaisir, mamselle Mirette, de me voir, dit-il en lui prenant la main sans façon.

La main de Mirette lui glissa entre les doigts comme une anguille, et Simonot resta ébahi une seconde fois. Mirette le regardait de la tête aux pieds.

Le simple Simonot se présentait dans la toilette aimable d'un garçon d'auberge qui se prépare à ronfler un bon somme. Il avait de plus que ses pareils une camisole de toile un peu rapiécée qui avait appartenu à la Pavot ; sur sa tête aux cheveux jaunes, se nouait une coiffe qui, comme la camisole, était une dépouille opime de la cabaretière. Elle avait le cœur excellent, cette Maman Pavot.

Ainsi attiffé, le simple Simonot avait une figure si agréable, que la fillette, après l'avoir regardé partit d'un grand éclat de rire. Simonot fut évidemment flatté.

— Ça me fait bien plaisir, mam'selle Mirette, dit-il en se rapprochant, de vous mettre comme cela en bonne humeur. Il n'y a qu'un instant, vous n'aviez pas envie de rire.

Mirette perdit soudain sa gaîté.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— On est triste, quand on est seule, reprit le pauvre garçon. Moi j'étais triste aussi et je ne pouvais pas dormir. Je me suis dit : Puisque je pense toujours à mam'-selle Mirette, pourquoi ne penserait-elle pas à moi de son côté ? Je m'ennuie ici, elle doit s'ennuyer là-bas. Je vais profiter du moment où la mère Pavot est endormie, et

je vais aller tailler un bout de causette avec je sais bien qui.

Il eut un sourire épais et tout content.

— Mon pauvre Simonot, commença Mirette, je ne pensais guère à toi, va...

Le rire du bon garçon devint plus joyeux.

— On sait bien que les jeunes filles n'avouent pas ça du premier coup, prononça-t-il sententieusement; j'étais derrière vous, je vous ai entendu soupirer comme je soupire... D'ailleurs, pourquoi avez-vous été si contente quand vous m'avez vu?

— Je ne pensais ni à toi ni à d'autres, répondit Mirette, je mourais tout bonnement de peur.

— Ah! fit Simonot, dont le visage changea.

— Et quand on a peur, tu sais bien, poursuivit la jeune fille. La vue du premier venu fait toujours grand plaisir.

— Pourquoi donc que vous aviez peur? demanda Simonot avec inquiétude.

En même temps il jeta tout autour de lui ses regards déjà plus effrayés que ceux de la jeune fille elle-même.

— Est-ce qu'on sait? s'écria Mirette, en riant. Quand on est comme cela, une mouche qui vole, l'heure qui sonne, le vent qui souffle dans les arbres, tout vous donne le frisson.

— Alors vous n'avez rien vu?

— Mon Dieu, je n'ai pas vu grand chose. J'ai vu ou j'ai cru voir, quand ma mère était encore là, un homme marcher dans le bosquet...

— Un homme! répéta Simonot qui ouvrit ses gros yeux.

Puis il ajouta d'une voix qui chevrotait :

— Si c'était un loup-garou, mam'selle Mirette!

La jeune fille essaya de rire encore: mais elle n'y avait déjà plus de cœur; c'était un mauvais auxiliaire que le pauvre Simonot.

Il fit deux pas en arrière afin de mettre Mirette entre ui et la redoutable fenêtre.

— C'est que, murmura-t-il, vous savez bien ce qu'on dit. Le Garou est venu dans nos quartiers toutes ces nuits dernières.

— Est-ce que tu crois au Garou, toi, Simonot? demanda Mirette en baissant la voix.

— Si je crois au Garou, s'écria le bon garçon. Et qui donc a mangé le petit enfant de la Louisette qui était si rose et si gras? Qui donc a ouvert le tombeau de messire Antoine de Graves, chevalier, seigneur de Pontoux? Qui donc a enlevé la croix d'or qui était au clocher de la Sainte Chapelle? Qui donc s'introduit dans les logis, quand, par malheureuse imprudence, on laisse les fenêtres ouvertes?

Il s'interrompit et acheva d'un air pénétré :

— Comme ici, mam'selle Mirette!

— Comme ici! répéta la jeune fille.

Ils étaient tout à l'autre bout de la chambre sous le double escalier qui conduisait à l'appartement de Blanche d'Armagnac. Tout le courage que la vue d'un vivant avait donné à Mirette s'était évanoui et Simonot avait dix fois plus peur qu'elle. La poltronnerie, de sa nature est contagieuse; la présence du pauvre garçon, loin de soutenir Mirette, augmentait désormais sa frayeur.

— Ne parlons pas de tout cela, murmura-t-elle.

— Oh! fit Simonot, que je donnerais bien une semaine de mes gages pour être dans ma chambre fermée! mais il y a la galerie qui est longue et toute noire... Écoutez!

Il était plus blanc que l'ancienne camisole de la Pavot.

— Qu'est-ce? demanda Mirette frissonnant de confiance.

— Vous n'avez pas entendu? c'était comme le cri d'un homme qui trépasse. Oh! malheureux! malheureux que je suis, je fais serment de ne jamais plus quitter mon oreiller!

Mirette prêtait l'oreille, les deux mains étendues et la tête inclinée.

— Écoute! dit-elle à son tour.

Simonot se boucha les oreilles.

— Vous avez entendu quelque chose, mam'selle Mirette? balbutia-t-il avec effort.

— Il m'a semblé, répondit la jeune fille, que l'on marchait là, dans le bosquet.

Simonot n'avait garde d'ouïr ce que disait Mirette, car ses deux mains se collaient à ses tempes : mais ce qu'il devinait était bien plus terrible que la réalité même.

Ses dents se choquaient tandis qu'il balbutiait ;

— Il est entré l'autre soir chez maître Chocard, le chaussetier, comme cela, par la croisée. Il a laissé pour mort, sur le carreau l'apprenti qui était de mon âge.

— On marche ! on marche, jen suis sûre ! s'écria Mirette qui se sentait défaillir.

Comme elle vit que Simonot ne l'entendait pas, elle prit ses deux bras et les écarta violemment de ses oreilles.

— Écoute, lui dit-elle avec un reste d'énergie, tu es un homme, aide-moi ! nous n'avons peut-être plus que ce moyen de nous sauver !

— Ah ! seigneur Dieu ! seigneur Dieu ! s'écria le bon garçon qui fondait en larmes, quand on essaie de se défendre il vous fait souffrir mille morts ! quand on ne bouge pas, quelquefois, il ne vous casse que les quatre membres : j'aime mieux ne pas bouger.

Mirette le secoua de toute sa force ; on entendait véritablement des pas au dehors.

— Tu vas faire comme moi, s'écria la jeune fille d'une voix impérieuse : Pendant que je fermerai une fenêtre, toi, tu fermeras l'autre.

Simonot leva les mains au ciel et fit un grand hélas ! mais Mirette l'entraîna avec la vigueur d'un homme.

— Eh bien ! disait le pauvre garçon qui perdait la tête, eh bien ! si c'est l'heure de la mort que Dieu me pardonne mes péchés ! mais chargez-vous au moins de la fenêtre qui donne sur le cimetière !

Mirette ne répondit point, elle le poussa vers la croisée qui s'ouvrait du côté des halles et marcha résolument vers l'autre fenêtre.

III

JEAN LE BRUN ET JEAN LE BLOND

C'était le poste d'honneur cette seconde fenêtre ; c'était par là que Mirette avait vu l'ombre qui se mouvait sous les arbres ; c'était par là que venaient les bruits de pas avec le vent glacé du cimetière. Le pauvre petit cœur de Mirette battait bien fort ; quant à Simonot aucune puissance humaine n'aurait pu lui faire affronter les dangers de cette terrible croisée.

C'était déjà bien assez de besogne pour lui que de fermer l'autre. Quand Mirette lui eût lâché le bras, il se mit à marcher tout doucement, regardant derrière lui à chaque pas.

— Dépêche-toi donc, dit la jeune fille qui était déjà au travail, ce châssis est trop lourd, je ne peux pas le soulever.

Simonot mit avec précaution sa main sur la corde qui faisait basculer la fenêtre, puis il retira ses doigts comme si la corde l'eût brûlé. Il allait s'y reprendre, lors qu'une grosse bouffée de vent s'engouffra dans l'embrasure et fit trembler les vitres.

En même temps un homme sauta d'un seul bond pardessus l'appui de la croisée, et Simonot pensa bien que c'était le tourbillon qui l'avait apporté.

— Le Garou ! s'écria-t-il en fermant les yeux pour ne point voir l'épouvantable apparition.

Ainsi aveuglé et affolé, il s'élança pour fuir, heurtant les tables, renversant les escabelles et se dirigeant d'ins-

tinct vers Mirette qui était sa seule protection. Comme il arrivait auprès d'elle, il entendit la jeune fille pousser un grand cri et il rouvrit les yeux malgré lui.

Il vit debout, sur l'appui de la croisée, un second fantôme, un second Garou, quelque chose de si prodigieux et de si redoutable, qu'il se trouva bien courageux de ne mourir sur le coup.

— Messire Jean ! murmura la douce voix de Mirette.

Mais Simonot ne put l'entendre, car le second Garou sauta à pieds joints dans la chambre en posant ses deux mains sur les épaules de Simonot, pour diminuer d'autant la hauteur de la chute. Simonot demeura pétrifié. Mirette était contre la croisée, toute émue et les yeux baissés.

Mais voici bien une autre histoire les deux Garous qui étaient entrés ainsi presqu'en même temps par les deux fenêtres opposées, s'avisèrent mutuellement tout à coup et tirèrent, en même temps, deux flamberges longues d'une toise. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre, sans aucune explication préalable, et commencèrent à s'escrimer d'estoc et de taille comme deux enragés qu'ils étaient.

Si le fils du beau courrier Nicolas eut été en état de philosopher, il aurait conclu de là que deux Garous n'aiment pas se trouver ensemble dans la même salle d'auberge. Mais il était mort aux trois quarts ce pauvre Simonot : il entendait vaguement un grand bruit de ferraille et restait coi, le visage dans la poussière.

Au premier son des épées qui se choquaient la petite Mirette s'était enfuie en criant ; Au secours ! Les deux Garous étaient donc en tête à tête, et Dieu sait qu'ils profitaient de l'occasion ; les coups pleuvaient comme la grêle ; ils y allaient de si bon cœur qu'en moins d'une minute, pourpoints et manteaux furent tailladés de haut en bas.

Il paraît que la petite Mirette connaissait pour le moins un des deux Garous, car elle l'avait appelé messire Jean, comme si c'eût été un chrétien. Nous ajouterons même qu'en traversant la chambre pour aller chercher du se-

cours, la petite Mirette avait tourné la tête bien des fois, comme si elle eut craint pour la vie de l'un des deux combattants.

La chose s'expliquera mieux quand on saura que les deux Garous, qui avaient mis le pauvre Simonot en si triste situation, étaient deux beaux jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt-ans: deux enfants, pour mieux dire, car c'est à peine si une ombre légère estompait leur lèvre supérieure et promettait que leur moustache allait naître.

Il y en avait un qui ressemblait beaucoup à la vision de Mirette: c'était bien cette figure de page, hardie et fière qui souriait sous les boucles de ses cheveux noirs.

Car ils souriaient les deux jeunes fous, en se portant des estocades à trouer des armures d'acier. Sur leurs poitrines il n'y avait que du drap ou du velours, et à voir les coups qu'ils échangeaient on eut dit qu'il fallait percer le bouclier couvert de sept peaux de taureaux d'Ajax, fils de Télamon.

Le visage de l'autre Garou était plus sérieux, plus doux et plus noble. Quand il avait jeté sa toque au loin, derrière lui, et secoué la tête comme un jeune lion à son premier défi, les anneaux d'une chevelure blonde, soyeuse et molle, comme une chevelure de femme, avaient inondé ses épaules.

Au demeurant, il fallait que ce pauvre Simonot eut bien la berlue pour avoir confondu ces deux chérubins mignons avec d'ignobles Garous. Et c'était grand dommage que leur combat n'eut pas de témoins, car ils étaient gracieux et superbes sous les armes, comme deux petits héros. Leurs épées décrivaient aux lueurs de la lampe de larges cercles de feu, et s'ils ne s'étaient par pourfendues dix fois déjà, depuis dix minutes, c'est qu'il y a un dieu pour les enfants hardis qui jouent ainsi trop tôt le jeu terrible des batailles.

Au bout de ces dix minutes, ils commençaient à souffler plus fort et les lourdes épées pesaient un peu à leur jeunes bras ; des goutelettes de sueur brillaient à leurs

fronts et l'on entendait leur respiration plus pressée.

— Eh mais! dit le joli page aux cheveux noirs, vous maniez cela comme un ange, mon camarade!

— Pas mieux que vous, mon compagnon, répondit le beau jeune homme aux blonds cheveux.

— A vous! s'écria le premier. Et prenez garde, où vous allez buter contre ce rustre étendu-là sur le carreau!

Le conseil pouvait être charitable : mais il venait un peu tard, le beau jeune homme, à la figure douce et pâle, avait rompu sur l'attaque de son adversaire et son pied gauche s'était embarrassé dans les plis de la camisole de maman Pavot, trop large pour le fils de Nicolas.

Il chancela et mit un genou en terre pour ne pas tomber à la renverse. L'autre, profitant aussitôt de cet avantage, fit un pas en avant et lui posa l'épée sur la gorge.

Mais au lieu de frapper, il montra dans son franc sourire toute la rangée de ses dents blanches et dit :

— Mon compagnon, je vous demande la trêve, s'il vous plaît.

Les sourcils du beau jeune homme s'étaient froncés légèrement.

— Tout à l'heure! répliqua-t-il.

Il écarta d'un revers l'épée qui était toujours sur sa gorge, et se relevant plus rapide que la foudre, il fondit sur le page qui rompit à son tour. L'instant d'après le page était renversé à côté de son épée qui avait sauté hors de sa main.

— Maintenant, mon compagnon, dit le beau jeune homme qui s'inclina courtoisement, s'il vous plaît, c'est moi qui vous demande la trêve.

Le page se releva un peu confus; Les deux jeunes gens restèrent ainsi un instant en face l'un de l'autre.

— Eh bien! mon camarade, dit le vainqueur en souriant, est-ce que vous me gardez rancune? Vous avez eu la première manche, moi la seconde. Si la troisième se joue ce sera parce que vous le voudrez.

Leurs regards francs et jeunes se croisèrent; ils ne s'étaient jamais vus, et il était évident qu'une sorte de courant sympathique allait et venait de l'un à l'autre.

— Vivedieu ! dit le page qui tendit le premier sa main désarmée, nous avons tout le temps de recommencer.

Le beau jeune homme prit sa main et la serra cordialement. Mirette qui était derrière la porte entre-bâillée, toute pâle et retenant son souffle, joignit ses belles petites mains en rendant grâce au ciel.

— Nous avons tiré l'épée un peu vite, mon camarade, dit le page, et je n'ai pas eu le temps de vous faire une question d'où dépendra la fin de notre partie. Pour qui venez-vous ici, je vous prie ?

Une teinte rosée vint aux joues pâles du beau jeune homme, sous les boucles humides de ses cheveux blonds.

— Que vous importe ? répliqua-t-il avec une ombrageuse fierté.

— Allons, dit le page en ramassant tristement son épée, il nous faudra donc jouer la troisième manche !

Mirette, tout à l'heure si joyeuse, se reprit à frissonner de la tête aux pieds. La pauvre enfant était restée-là, retenue par cette curiosité poignante qui serre le cœur et enchaîne les pieds au sol. La lutte entre les deux jeunes gens avait été si violente et si furieuse, que la voix de Mirette s'était étouffée dans sa gorge après le premier cri. Elle n'avait plus bougé ; elle avait suivi, haletante, et fascinée, les cercles flamboyants tracés par les épées.

Mais cette fois elle était remise assez pour éveiller, s'il le fallait, toute l'auberge, afin que l'effrayant combat eut un terme. Le page avait fait un pas en arrière et s'était remis en garde. Il ne souriait plus.

— Ce n'est point par curiosité vaine que je vous faisais cette question, mon camarade, dit-il d'un ton sérieux et grave ; seulement je vous l'ai peut-être mal faite, et je vais la poser de nouveau. Vos secrets sont à vous comme les miens sont à moi, je vous demande donc une seule chose : Est-ce pour la jeune fille qui était là tout-à-l'heure, que vous avez pénétré ainsi de nuit dans cette hôtellerie ?

Mirette appuya ses deux mains contre son cœur.

— C'était pour moi, pensa-t-elle les larmes aux yeux, pour moi qu'il risquait sa vie !

Elle n'entendit même pas la réponse du beau jeune homme, qui répliquait avec un accent plein de franchise :

— Non, mon camarade, ce n'est pas pour la jeune fille qui était ici toute à l'heure, que je me suis introduit dans cette hôtellerie.

La figure du page rayonna ; il remit son épée au fourreau bruyamment et à tour de bras, puis il se jeta sans façon au cou de son adversaire.

— Eh bien, s'écria-t-il, voilà qui me fait plus de plaisir que si madame la régente me nommait capitaine ! Par la sambleu ! nous ferons une paire d'amis, si vous voulez !

Sans attendre la réponse, il alla vers une table voisine où l'on avait oublié un broc, et le broc tambourina sur la table jusqu'à ce qu'il fut bosselé comme un vieux morion.

— Du vin ! criait le page ; tout le monde est-il défunt dans cette auberge ? du vin ! du vin ! du vin !

Mirette avait refermé la porte ; elle n'avait garde de se montrer.

Simonot faisait toujours le mort, la face collée contre le carreau.

— Il faut que nous buvions ensemble, continuait le page en écrasant le pot qui n'en pouvait mais. Il faut que vous sachiez mon histoire et que vous me disiez la vôtre. Allons, l'hôtelier, allons, l'hôtesse, du vin ! du vin ! du vin !

— Ne pouvons-nous causer sans boire ? demanda le beau jeune homme doucement.

— Jamais ! répliqua le page.

— Holà, coquin de rustre ! se reprit-il en avisant Simonot, n'es-tu bon qu'à faire trébucher les gentilshommes qui défendent loyalement leur vie ? debout, manant, et du vin !

Simonot ne bougea pas. Le page lui appliqua au bas des reins un coup du fourreau de son épée. Le fils du beau Nicolas sauta comme une carpe en poussant les hurlements affreux.

— Debout ! te dis-je, répéta le page.

Simonot obéit cette fois ; la présence des deux jeunes gens qu'il vit en se relevant lui rendit un peu de courage, et il regarda autour de lui, non sans trembler encore de tous ses membres.

— Où sont-ils passés ? balbutia-t-il.

— Qui ça ? demanda le page.

Simonot examina une dernière fois la salle pour s'assurer bien que les objets de sa terreur n'étaient point présents, et répondit :

— Les deux Garous !

Le page éclata de rire : il avait deviné.

— Ce gentilhomme en a tué un, répliqua-t-il en montrant son compagnon, et moi j'ai massacré l'autre !

Simonot ouvrit des yeux énormes et fouilla du regard sous les tables.

— Bien vrai ? murmura-t-il. C'est certain que j'ai entendu des gens se battre... mais où sont leurs corps ?

— Benêt ! s'écria le page, les Garous n'ont pas de corps. Souviens-toi de cela et va nous chercher du vin.

Ce disant, le page le poussa dehors par les deux épaules. Simonot se disait, en descendant à la cave pour chercher du vin :

— C'est juste ! c'est juste ! je suis bête ! les Garous n'ont pas de corps.

— Et pourtant, ajouta-t-il en frémissant, j'ai bien senti ses mains quand il est tombé sur moi.

Quelques minutes après, il y avait sur la table une cruche pleine et deux larges tasses. Nos deux champions étaient assis en face l'un de l'autre et devisaient de bonne amitié.

— Donc, à votre santé, messire Jean, puisque tel est aussi votre nom, disait le page.

— Messire Jean, à votre santé, répondit le beau jeune homme, qui porta la tasse à ses lèvres.

— Et votre nom de famille ? demanda le page.

— Je ne m'en connais point. Et vous?

— Moi, je ne m'en connais guère. Le sire de Graville, que je sers, m'a fait inscrire au contrôle de ses compagnies sous le nom de Jean Roland, mais c'est un nom de baptême ajouté à un autre nom de baptême, et je ne réponds qu'à ceux qui m'appellent Jean tout court.

— Alors nous nous embrouillerons souvent, mon camarade. Je vous appellerai Jean, vous m'appellerez Jean, et le diable y cherchera sa vie.

— On peut s'entendre, répliqua le page : j'ai les cheveux noirs comme un charbon, je serai Jean le Brun Vous êtes doré comme Phébus-Apollon, vous serez Jean le Blond.

— C'est cela, dit Jean le Blond en souriant de bon cœur, voici déjà une affaire réglée.

— Et buvons, ajouta Jean le Brun en forme de *conclusum.*

Il vida sa large tasse, tandis que son compagnon avalait modestement deux ou trois gorgées.

Il faut le répéter, c'étaient deux enfants charmants et qui paraissaient plus charmants l'un auprès de l'autre, par le contraste. Jean le Brun avait vécu davantage et peut-être plus heureusement ; il avait vu le monde, ce monde corrompu, passionné, batailleur, qui entourait alors les maisons souveraines ; il savait trop ce qu'il ne faut point savoir, mais, par fortune, son cœur résistait aux moqueries du scepticisme qui voulait entrer dans son esprit. De tout cela, il y avait des traces sur son visage éveillé, hardi jusqu'à l'effronterie, railleur, mais franc, espiègle, mais bon.

C'était de la graine de soldat.

Jean le Blond était plus sérieux, plus timide et plus ignorant de la vie. On eût dit parfois qu'il sortait, d'un cloître ou d'un ermitage. Il avait les étonnements naïfs d'un enfant. Souvent son front devenait tout-à-coup

pensif et se chargeait de ces nuages qui font croire à la destinée. Son regard n'était pas rempli, comme celui de son compagnon, de provocations étourdies ; mais quand il relevait sa paupière, sous le coup de la surprise ou de l'indignation, il y avait dans sa prunelle l'orgueil sévère d'un fils de roi.

Pauvre Jean le Blond ! ses beaux cheveux tombaient pourtant sur une cape en simple drap un peu mûr et rapé ; son épée n'avait qu'une poignée de fer, et l'on voyait la corde à travers le velours de sa toque. Il fallait en vérité l'élégance altière de sa taille et le grand air de son visage pour relever l'humilité de ce costume.

Jean le Brun, lui, était habillé comme il faut, et si sa casaque de velours vert blanchissait au coude, c'est qu'il frottait un peu trop souvent les coudes de sa casaque contre les tables des tavernes. Quand il eut bu, il tendit sa main à Jean le Blond, qui la serra.

— Eh ! quelle petite main blanche vous avez là ! s'écria le page étonné ; c'est avec ça que vous maniez votre épée ? Tubleu ! mon camarade, sans reproche, vous la maniez bien pourtant. et si vous aviez voulu...

— Il me semble, dit Jean le Blond, que je pourrais vous faire un compliment pareil. De nous deux, ce n'est pas moi qui ai été généreux le premier.

— Je vais vous dire : quand j'ai vu ma lame noire auprès de votre cou blanc, car, ne vous en déplaise, mon camarade, vous avez l'air d'une fille déguisée en garçon, je ne me suis plus souvenu de tout le fil que vous m'aviez donné à retordre. Il m'a semblé tout à coup que vous étiez un enfant délicat et faible, j'ai eu comme une vision, et j'ai reculé devant un assassinat.

— Cela prouve un bon cœur, ami Jean, répliqua sérieusement le beau jeune homme ; et je vous remercie d'avoir eu compassion de moi.

— Mort-diable ! s'écria le page ; bien m'en a pris, car il vous restait une parade, et mon épée était plus loin que je ne pensais de votre cou de satin, beau prince déguisé... Mais ne parlons plus de cela, je me trouve

bien partagé en disant: Nous sommes quittes.. Avez-vous l'escarcelle bien garnie, vous?

Jean le Blond rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Je suis très-pauvre, répondit-il en perdant son sourire.

— Eh bien, s'écria Jean le Brun, n'y a-t-il pas là de quoi prendre un air de circonstance? Je vous en offre autant, mon camarade; le diable danse bien souvent dans mon escarcelle, mais je n'en suis pas plus malade pour cela... et je vous jure, foi de bon garçon, qu'avec une épée comme la vôtre, au temps où nous avons la joie de vivre, on ne reste pas longtemps pauvre!

Jean le Blond semblait rêver.

— Si l'on pouvait se fier aux souvenirs d'enfance murmura-t-il comme en se parlant à lui-même, je dirais que je n'ai pas toujours été pauvre. Quand je me reporte à mes premiers jours, je me vois dans de grandes salles aux lambris sculptés et dorés: des tentures moëlleuses pendant aux voûtes, il y a des siéges aux dossiers fiers tout chargées de nobles armoiries. Et parmi tout ce luxe, une foule de valets qui s'agitent, des hommes d'armes, des piqueurs qui tiennent en laisse de grands chiens maigres et féroces comme des loups. — Une table énorme recouverte de fin lin et chargée d'orfévrerie. — Le son du cor au lointain, et tout près, les chaînes du pont-levis qui grincent...

— Ah ça, interrompit Jean le Brun, est-ce une ballade que vous me chantez là, mon compagnon?

Le beau jeune homme rougit encore et se tut.

— Si vous avez bonne mémoire, reprit le page, en revanche vous n'avez pas grand'soif, car je vide trois tasses contre vous la moitié d'une. Eh bien, moi, je me souviens aussi; mais c'est tout le contraire: j'étais plus pauvre encore autrefois qu'à présent. Je me souviens d'une humble cabane au milieu d'un taillis; je me souviens de murailles enfumées et grises, d'escabelles boiteuses... Mon lit était de paille, et je vois d'ici une grande coquine de table boiteuse où le pain manquait

bien souvent. Il y avait un homme maigre et courbé en deux comme un malade, toujours vêtu d'une soutannelle de futaine boutonnée dn haut en bas, qui venait nous voir de temps en temps. Je dis nous, car je n'étais pas seul : j'avais une petite sœur qui était un bijou d'enfant et que j'aimais comme la prunelle de mes yeux. Cet homme triste et plus long qu'un échalas dans sa vieille houppelande, nous l'appelions notre père. Il était bon, il nous aimait bien, et quoique j'en parle à mon aise, ami Jean, il n'y a pas encore bien longtemps que j'ai eu des larmes dans les yeux en songeant à sa pauvre figure souffrante autour de laquelle tombaient ses grands cheveux comme les branches pleureuses d'un saule... Un jour ma petite sœur fut prise, par les bohémiens sans doute. Une semaine après, on vint me chercher pour me mener à l'hôtel de la Marche, où je devais être fouetté à la place du petit Jean d'Armagnac, qui serait de notre âge s'il vivait encore... A propos, mon compagnon, quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans et demi, répondit Jean le Blond.

— Juste comme moi, s'écria Jean le Brun, qui frappa ses mains l'une contre l'autre. Il n'y a qu'un point où nous n'allons pas ensemble, c'est pour la sainte tasse!

Jean le Blond n'avait pas encore achevé en effet sa première rasade, mais l'écuelle était profonde et le vin fort; Jean le Blond avait déjà des papillons sur les yeux.

— Je n'ai jamais tant bu de ma vie, mon camarade, s'écria-t-il, et je crois que la tête me tourne. Mais si vous ne vous intéressez pas à mes souvenirs, moi, j'écoute volontiers votre histoire... continuez, je vous prie.

— Ma foi, le reste n'est pas long, dit le page. Quand j'arrivai au château de la Marche, c'était une place prise d'assaut, La duchesse Isabelle et son fils étaient à tous les diables ; mon père avait pris la clef des champs. On m'éleva dans le château tant bien que mal; je fus un petit varlet, puis page, et je vais être soldat. Je n'ai jamais revu ni le jeune seigneur à qui je devais rendre

ce service que vous savez, ni mon père, ni ma sœur. Quant à celle-ci, pourtant, quand j'ai aperçu pour la première fois, il y a deux ans, ma jeune et noble maîtresse... Mais ce sont des folies, mon camarade, et dans le monde où nous vivons, il ne se passe guère d'aventures comme dans le roman du roi Artus ou dans l'histoire du beau neveu de l'empereur Charlemagne.

Jean le Brun but un coup et ajouta :

— J'ai dit. Maintenant, si au lieu de me roucouler des bribes de légendes, vous voulez me conter un peu votre histoire en bonne prose, ça me fera plaisir, car je vous aime déjà de tout mon cœur, mon nouvel ami Jean.

— Mon Dieu, dit Jean le Blond, moi je n'ai point d'histoire, ou plutôt mon histoire est toute dans ce que vous appelez des lambeaux de légendes. Une fois sorti de ces nobles souvenirs, je me trouve dans une pauvre demeure, au fond d'une forêt. Je me vois là, retiré ou plutôt caché sous la garde d'un excellent homme que nous appelons notre ami, et que dans mes rêves extravagants je transformais parfois en un vieux serviteur de notre famille.

— Vous y tenez donc à votre famille? interrompit Jean le Brun.

— Il y a une chose que je vous dirai tout à l'heure, répliqua le beau jeune homme, et qui me fait garder cette idée malgré la pauvreté de ma mère.

— Ah! dit le page, qui changea de ton et dont la voix prit un accent d'envie, vous avez une mère!

Les yeux de Jean le Blond devinrent humides.

— Une belle, une noble, une sainte femme! murmura-t-il.

Le page lui prit les deux mains.

— C'est comme cela que l'on doit parler d'une mère! s'écria-t-il avec une émotion qui ne lui était guère habituelle. Je vous aime mieux pour cela, mon ami Jean. Allez toujours!

— Depuis l'âge où j'ai commencé à me connaître,

poursuivit Jean le Blond, mon existence tout entière s'est passée dans cette solitude. On me disait sans cesse : Ne t'éloigne jamais de nous, tu as des ennemis, de ce même ton qu'on prend pour dire aux petits enfants : « Sois bien sage, sinon le loup te mangera. » Je restais dans la chaumière, où notre ami me montrait à lire, et à prier.

— Et autre chose encore, à ce qu'il paraît, dit le page en touchant du doigt la garde brunie de l'épée de son compagnon qui dépassait la table d'un bon demi-pied.

Le beau jeune homme, dont la figure avait pris une expression mélancolique, eut, à ce mot, un franc sourire.

— Seigneur Dieu, murmura-t-il, le pauvre ami, professeur d'escrime ! oh ! non, il ne sait que feuilleter ses vieux manuscrits et chercher, avec l'aide de Dieu, le moyen de transformer le plomb en or.

— C'est un chercheur de pierre philosophale ?

— C'est un digne chrétien qui a ses rêves comme vous et moi, mon camarade... Quant à ceci, poursuivit-il en caressant son épée, c'est de la fraude. Le pauvre ami et ma bonne mère ne savent même pas que j'ai touché jamais la garde d'un estoc. A deux lieues de la cabane où nous faisions notre demeure, non loin de la lisière de la forêt, il y avait un noble château. J'étais encore tout enfant quand je rencontrai, un beau jour d'escapade, un soldat couvert de fer qui me prit sur son cheval et me dit que je ressemblais à quelqu'un qu'il avait aimé. Je le priai de m'apprendre à manier le fer comme un gentilhomme, et depuis ce temps-là, deux fois, toutes les semaines, mon soldat venait, dans certaine clairière où il ne me trouvera plus, et me donnait des leçons comme un brave qu'il était.

— De bonnes leçons ! s'écria Jean le Brun, car moi, qui suis l'élève favori d'un homme qui ne craint rien au monde, sinon la botte secrète, infernale et napolitaine de Vincenzio Tarchino, mon patron, moi qui suis le premier élève de Jérôme Ripaille...

Jean le Blond sauta sur son escabelle.

— Jérôme Ripaille? répéta-t-il : mon compagnon, tout ce qui nous arrive est comme un rêve! Jérôme Ripaille est le nom de mon ami le soldat!

La tasse que le page levait resta à moitié chemin de ses lèvres.

— Ah ça! ah ça! s'écria-t-il, c'est une gageure! Votre cabane mystérieuse était donc dans le comté de la Marche?

— Sur les bords de la Creuse, répondit le beau jeune homme.

— Et le noble château dont vous parlez?

— C'était le château de Benevent, où faisait sa résidence le sire Olivier de Graville, comte de la Marche.

— Et où daignait habiter aussi, ajouta le page, haut et puissant seigneur Jean Roland, ou Jean le Brun page de madame Blanche d'Armagnac.

Jean le Blond détourna la tête, à ce nom, pour cacher sa rougeur, mais Jean le Brun avait de bons yeux.

— Et nous avons vécu comme cela des années l'un auprès de l'autre, dit-il, pour venir nous choquer nez à nez, dans l'auberge de maman Pavot... C'est drôle!

Tout en parlant, il réfléchissait et regardait son compagnon du coin de l'œil.

— Parmi ceux qui habitaient le château de Benevent, demanda-t-il, ne connaissiez-vous que le vaillant Jérôme Ripaille?

— Je ne connaissais que lui.

— Hum! hum! fit le page, il me semble pourtant, maintenant que j'y pense, avoir vu une casaque de drap brun semblable à la vôtre, se glisser dans le taillis quand la chasse passait au risque de se faire trouer par un épieu. On aurait pu mettre une pièce à la casaque, mon camarade, mais la peau ne se raccomode pas.

— Pourquoi le cacherais-je, dit le beau jeune homme; Hélas! oui, c'est bien vrai; je quittais parfois le toit de ma mère quand la trompe résonnait en forêt; j'allais

le front brûlant, le cœur triste, je cherchais la chasse, et quand je l'apercevais, j'étais plus désespéré encore. Ils me semblaient si heureux, tous ces gentilshommes! et ces chasseresses, elles étaient si belles et si fières! Je regardais; mes tempes et mon cœur battaient... Et le soir, quand je rentrais sous le toit de ma mère, ma mère me disait: Jean, mon pauvre enfant, tu as encore pleuré!

— Un jour... reprit-il tout à coup de ce ton d'un homme qui va faire une grande confidence. Mais il s'interrompit et ses yeux se baissèrent.

— Un jour?... répéta le page.

Jean le Blond était muet.

— Il faut donc que ce soit moi qui achève l'aventure, dit Jean le Brun. Ce jour-là, mon jeune camarade Jean le Blond vit passer, comme en un songe splendide, ces chasseresses si belles que le tourbillon du plaisir emportait... Et Jean le Blond, devint fou. Et peu après, Jean le Blond s'enfuyait de la pauvre cabane où sa mère le pleure, pour venir à Paris, suivant de loin les pas de la plus belle parmi ces belles chasseresses...

Tout cela était dit d'un ton que nous ne pouvons rendre où l'émotion le disputait à la gaîeté; et sous la raillerie des paroles, il y avait une sensibilité profonde.

C'était décidément un bon cœur que cet espiégle Jean le Brun. Et c'était un devin, car le pauvre Jean le Blond pleurait à chaudes larmes en écoutant sa propre histoire.

— Ma mère, ma bonne mère! murmura-t-il en essuyant ses yeux du revers de sa main.

Puis il ajouta en fronçant le sourcil:

— Mais qui vous a donc dit tout cela?

— Mon petit doigt, répliqua Jean le Brun. Et puis un peu de philosophie que j'ai apprise de ci et de là, en courant le monde. Vous m'avez dit que vous ne veniez pas ici pour la gentille Mirette, et vous êtes incapable de mentir; or, il n'y a dans cette auberge que Mirette, la Pavot, sa mère et les belles chasseresses de la forêt de

Benevent. J'avais donc à opter entre maman Pavot et les belles chasseresses... Tubleu, mon compagnon, pour un sauvage, vous ne choisissez pas trop mal !

Jean releva sur le page son regard effrayé.

— Vous avez mon secret, murmura-t-il, et pourtant je ne vous l'ai pas confié. Vous avez deviné ma folie ! Vous savez, et Dieu seul pourrait dire qui vous a révélé ce mystère, vous savez que moi, le pauvre malheureux, sans fortune et sans nom, j'ai élevé ma pensée jusqu'à madame Blanche d'Armagnac, héritière du duché de Nemours, et cousine de notre seigneur le roi !

Jean le brun faillit tomber à la renverse. Il repoussa sa coupe pleine et se mit debout.

— Non, de par ma foi, mon camarade ! s'écria-t-il en laissant tomber ses deux bras, je veux mourir si j'aurais deviné cela !

La détresse du beau jeune homme augmentait ; il regardait son compagnon d'un air d'inquiétude et déjà de colère.

— Pour ce qui est de votre secret, reprit le page en touchant brusquement sa poitrine, il est là, il n'en sortira pas, je vous en donne ma parole de soldat ! Mais, Dieu me pardonne ! vous ne savez donc pas que Blanche d'Armagnac, ma noble maîtresse, est la fiancée du sire comte de la Marche ?

— On me l'avait dit, répliqua Jean le Blond d'un air découragé.

— Que le sire comte de la Marche l'aime, continua le page, et que n'en fût-il point ainsi, il l'épouserait encore; puisqu'il est ambitieux, et qu'il veut être duc de Nemours.

— Et madame Blanche ! murmura le beau jeune homme l'aime-t-elle ?

— Ah ! Jean, mon pauvre Jean, s'écria le page d'un ton de véritable chagrin, que vous importe cela ? Tout à l'heure je vous croyais épris de quelque dame d'atour et je trouvais cela bien hardi encore... Ne vous fâchez pas, au nom de Dieu, Jean, mon ami, et ne touchez pas

votre épée, je ne parlerais point autrement à mon frère.

Il fit le tour de la table et vint s'appuyer sur l'épaule de son compagnon.

— Écoutez, reprit-il. Je ne sais pas pourquoi je vous aime, Jean, mon pauvre Jean ; mais s'il faut vous donner des coups d'épée ou en recevoir de vous pour vous rendre sage, par la sambleu ! Jean, je suis prêt !

Il y avait dans cette menace un accent de caresse si fraternel que le beau jeune homme releva sur lui son œil humide et souriant.

— C'est donc bien impossible ? demanda-t-il.

— Dites-moi que vous voulez prendre la lune avec les dents, répliqua le page, et je tâcherai de vous y aider... Mais ne prétendez pas à Blanche d'Armagnac ou prenons de ce pas le chemin de la rivière pour y sauter avec une pierre au collet.

— Mais, dit Jean le Blond, dont les yeux brillèrent tout à coup d'un singulier éclat, si j'étais noble, moi aussi, noble autant qu'elle, et si l'avenir me faisait puissant ?

— Expliquez-vous ! dit le page.

Le beau jeune homme délaça vivement le devant de sa casaque. Pendant que ses mains tremblantes d'émotion s'embarrassaient dans les aiguillettes, Jean le Brun haussait les épaules et grommelait :

— Il faut que vous m'ayez bien ensorcelé, mon camarade, pour que je prenne ainsi au sérieux votre folie ! Vertubleu ! est-ce un talisman que vous allez faire briller à mes yeux ?

Jean le Blond trancha le dernier lacet avec la lame de son poignard et ouvrit sa chemise d'un geste violent. Sur sa poitrine découverte, à la place même du cœur, le page vit un écusson nettement dessiné avec ses pièces et ses émaux. Sa figure prit une expression de curiosité étonnée ; il approcha la lampe pour regarder de plus près et mieux.

— D'argent au lion de gueules ! murmura-t-il.

Puis il ajouta en appuyant son front contre sa main :

— Etrange !.

— Eh bien, fit Jean le Blond, qu'en dites-vous, mon compagnon ? Voilà le signe qu'on a buriné sur ma poitrine alors que j'étais enfant. Ma mère n'a jamais voulu me donner d'explication, mais notre ami, qui est un homme simple et facile à deviner, a laissé parfois échapper des paroles qui ouvraient devant moi tout un monde...

Jean le Brun rêvait et répétait :

— Étrange ! Étrange !

Pour le coup, le beau jeune homme crut qu'il avait bataille gagnée.

— Eh bien, mon compagnon, demanda-t-il pour la seconde fois, que dites-vous de cela ?

Le page secoua la tête lentement.

— Je dis répliqua-t-il, que bien des gens verraient ici miracle ou diablerie... Je dis qu'il y a entre nous un lien que l'avenir expliquera...

Jean le Blond était tout oreilles ; mais chacune de ces réponses se présentait à son esprit comme une énigme.

— Je dis, acheva enfin Jean le Brun, que si vous n'avez pas d'autre raison d'espérer, je m'en tiens à la rivière et à la pierre au collet.

Ce disant il délaçait vivement le velours de son justaucorps ; en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il ouvrait à son tour sa chemise et découvrait sa poitrine.

Jean le Blond regarda, poussa un cri et resta stupéfait.

Sur la poitrine de Jean le Brun, à la place même du cœur il y avait un écusson nettement dessiné avec ses pièces et ses émaux. Cet écusson, tout semblable à celui qui exaltait les espérances romanesques du beau jeune homme, portait aussi sur champ d'argent le lion rampant de gueules...

Jean le Brun était toujours assis à la table, pensif et triste devant sa tasse pleine. Jean le Blond se promenait à grands pas.

— Oui, disait-il avec agitation, vous me l'avez bien prouvé, mes espoirs n'ont aucun fondement, mes rêves sont d'un insensé. Tout est impossible ! Entre elle et moi, il y a la largeur d'un abîme... Elle est grande, elle est puissante, elle est princesse : moi je suis pauvre, moi je suis faible, moi je ne connais pas le nom de mon père !

Il s'arrêta devant Jean le Brun et croisa fortement ses bras contre sa poitrine.

— Je n'en dis pas assez, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec amertume. Il faudrait trouver un autre mot que le mot impossibilité ?

Jean le Brun essaya de lui prendre les mains pour le calmer, mais le beau jeune homme recula d'un pas et se redressa tout à coup ; ses yeux brillaient, il y avait sur son front comme un rayon de force indomptable.

— Eh bien, s'écria-t-il, je sais pourtant quelque chose de plus impossible encore, c'est l'idée de me faire renoncer à mon espoir !

Jean le Brun le regardait et ses yeux exprimaient une compassion plus tendre à mesure que le beau jeune homme s'exaltait davantage.

— Oui, s'écriait Jean le Blond, dont les yeux humides s'élevaient vers le ciel, c'est une folie plus grande, c'est une impiété que de vouloir tuer dans mon âme ce sentiment qui est l'œuvre de Dieu ! ce sentiment qui m'a donné une seconde fois l'être, qui m'a fait naître à la vraie vie, qui m'a enseigné la force et le courage !

— Contre qui te bats-tu, Jean, pauvre Jean ? murmura le page doucement.

Toute l'exaltation de Jean le Blond tomba devant ces simples paroles.

— Mon camarade reprit le page qui, cette fois, réussit à saisir sa main et l'attira tout contre lui, il y a entre nous un lien mystérieux, c'est clair. Ce ne peut être le

hasard qui nous a donné le même nom en burinant le même signe sur nos poitrines. Nous sommes frères, peut-être, et je le voudrais... Si nous ne sommes pas frères par le sang nous le serons par le cœur, n'est-ce pas, Jean, mon ami ?

Le beau jeune homme lui serra la main en silence.

— Je te dis donc, reprit le page, parlant désormais comme si je parlais à mon frère : Je suis à toi de corps et d'âme. La prudence n'est pas mon fort ; je t'ai offert des conseils de prudence parce que ma pauvre tête paraît presque sage auprès de ta cervelle à l'envers. Ne te fâche pas, je vais devenir fou pour te plaire !

Il revint à sa tasse oubliée et la vida.

— Voilà donc qui est bien convenu, reprit-il ; nous laissons de côté tout ce qui est raisonnable pour nous jeter, à corps perdu, dans l'impossible. Soit ! on patauge là dedans tout aussi commodément qu'ailleurs. Tu as quitté ta mère, dont le nom seul te met des larmes dans les yeux, pour suivre un feu-follet ; nous allons tâcher de le saisir ensemble. Quand on joue ce jeu-là, on est bien sûr de tomber dans la mare, mais nous y tomberons de compagnie. Tu as fait un long voyage depuis le comté de la Marche jusqu'à Paris, tu as traversé la Tourraine et le Berry, l'Orléanais et le pays de Sologne, tu es arrivé, je ne sais comment et c'est beaucoup : mais du diable si tu sais maintenant à quoi te servira ta peine. Moi je vais te faire faire encore un petit bout de chemin. Il y a cette nuit à l'hôtel de la Marche une fête, comme on n'en vit jamais, comme on n'en verra point dans le royaume de France. Messire Olivier y a dépensé, dit-on, vingt mille écus tournois, ce qui ferait la rançon de dix chevaliers. Tu viendras à cette fête, mon ami, Jean, et si ton patron te donne de l'audace, tu parleras à ta dame.

Jean le Blond avait écouté sans mot dire ; il se jeta au cou du page et le serra dans ses bras.

— Merci ! s'écria-t-il, oh ! merci, merci ! Tu as raison, tu es mon frère : après ma mère et madame Blan-

che, il n'y a rien au monde que j'aime autant que toi!

Puis le beau jeune homme, car il était sujet à ces brusques changements, retomba sur son escabelle et perdit l'expression d'allégresse qui faisait rayonner son visage.

— Oserai-je?... murmura-t-il.

— A tout prendre, dit Jean le Brun, le chapelain de Bénévent me fit lecture un jour de certain gros livre où il y avait des choses encore plus extraordinaires. Dans ce livre, tous les pages épousaient des princesses. Tous les rois fermaient les yeux pour ne point voir les nobles dames, et couraient droit à la prairie, où ils s'agenouillaient devant des bergères. Tu es jeune, tu es beau, tu as du cœur, qui sait ce que l'avenir te réserve?

— Oserai-je?... répétait Jean le Blond, dont le regard se perdait dans le vide.

Il secoua la tête comme pour chasser loin de lui sa rêverie.

— Tu as fait mon histoire exactement, frère dit-il. J'ai suivi madame Blanche, parce qu'une force invincible m'a entraîné. Je ne savais pas où j'allais, et j'aurais été ainsi au bout du monde. Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, quand j'ai vu madame Blanche et son escorte entrer dans cette hôtellerie, je suis resté au dehors, parce qu'il n'y avait plus un pauvre denier dans ma pauvre escarcelle. Pendant deux mortelles heures j'ai rôdé parmi les masures ruinées et les grands pans de murailles chargés de lierre, puis j'ai avisé cette fenêtre ouverte, et j'ai tenté l'escalade, Dieu sait pourquoi, sans autre but que de me rapprocher d'elle... Mais, pourquoi madame Blanche d'Armagnac et son cortége se sont-ils arrêtés dans cette hôtellerie, à deux pas de l'hôtel d'Orléans, que la régente a donné à messire Olivier? à plus d'un quart de lieue du château de la Marche, que messire Olivier tient également de la munificence royale?

— Ici va commencer ton éducation, mon frère Jean, répliqua le page; ma réponse va te faire entrer dans le

monde des civilisés. En la maison du sire comte de la Marche, nous nageons, vois-tu bien, au milieu d'un océan de galanteries. Les chevaliers de la table-Ronde et leurs dames tant adorées n'étaient rien auprès de nos chevaliers et de nos dames. Si Blanche d'Armagnac n'a point mis pied à terre à l'hôtel d'Orléans, c'est que de l'hôtel d'Orléans, il ne reste que les gros murs et les ogives de pierre. A la place du vieux bâtiment, messire Olivier fait construire un palais enchanté pour sa belle inhumaine. On dit que les merveilles de Babylonne n'étaient rien auprès des magnificences promises à ce nouveau paradis... Mais, en attendant, l'hôtel d'Orléans, n'a plus de toiture, et madame Blanche n'y aurait pu trouver un abri de quatre pieds carrés pour faire sa toilette.

— Sa toilette ? répéta Jean le Blond.

— Crois-tu donc que nous sommes ici pour dormir? Je te dis que nous vivons plongés jusqu'au cou dans les enchantements : Il paraît que les écus d'or ne coûtent rien à messire Olivier, car il les sème, Dieu merci, à la volée. L'hôtel de la Marche est aussi empêché que l'hôtel d'Orléans : à l'hôtel d'Orléans, il n'y a plus de couvert ; à l'hôtel de la Marche il y a des ciels d'azur parsemés d'étoiles d'or, des murailles changées en verdoyantes forêts par le pinceau adroit des Italiens ; un temple bâti en deux nuits sur le modèle de celui que le sage roi Salomon mit vingt ans à construire, de la pourpre tyrienne, de l'or et des parfums d'Ophir, des Ethiopiens, des serpents, des rois, des sorciers, des guerriers, des idoles, sans compter les sept cents épouses et les trois cents esclaves du fils de David, aux jours de son égarement.

Jean le Blond ouvrait de grands yeux et cherchait à comprendre : mais on lui eût parlé grec qu'il n'aurait pas été plus complétement dérouté.

— Tu crois que je bats la campagne; petit frère reprit le page à qui sa gaieté revenait peu à peu, tu as raison, seulement ce n'est pas moi qui suis le maître fou,

c'est messire Olivier, notre seigneur. Toutes ces belles choses que je viens d'énumérer, doivent servir à la fête splendide, inouïe, miraculeuse, qui commencera dans deux heures et qui finira Dieu sait quand. Madame Anne de France y sera, représentant la principale femme de Salomon, celle qui commandait aux autres et qui était la fille ainée du Pharaon. Les seigneurs de la cour se déguiseront les uns en lévites, en guerriers, en juges et en pharisiens, les autres en Amorrhéens, en Jébuséens, en Phéréens et autres infidèles, Guillaume de Soles, dont tu as entendu peut-être parler, puisqu'il était récemment gouverneur du château de Benevent, jouera le rôle du traitre Adonias, et jamais plus triste figure n'aura été mieux choisie pour jouer un plus triste rôle, car ce Guillaume de Soles, qui était, dit-on, homme de confiance des anciens Armagnac, et qui a trahi ses maîtres pour je ne sais combien de domaines, semble n'avoir point profité de son méfait : outre qu'il n'a pas eu le quart de la récompense promise, il est si taciturne et si morose, qu'on le prendrait pour quelque Prométhée cachant son vautour entre la cuirasse et le cœur.

— Et madame Blanche, interrompit Jean le Blond, n'a-t-elle point son rôle aussi dans ce mystère ?

— Il n'y a que le petit roi qui ne soit point invité, et qui n'ait point de rôle, dit le page ; comment diable ! tu n'as pas encore deviné que le mystère est fait pour madame Blanche, et qu'elle y joue le principal personnage ? A cette heure, madame Blanche est entourée de ses femmes qui la déguisent en reine de Saba.

— Et c'est volontairement qu'elle a accepté ce rôle ? demanda encore le beau jeune homme, dont la voix trahit une émotion.

— Mon frère, répliqua Jean le Brun, qui ne put retenir sa langue, elle ne savait peut-être pas encore que cela ne te plairait point !

Jean le Blond lui jeta un regard de reproche.

— Bon, bon, s'écria le page, j'ai tort : tu es trop malade pour qu'on plaisante avec ton mal, pardonne-moi,

je ne plaisanterai plus... Madame Blanche a accepté ce rôle parce qu'elle ne pouvait agir autrement, ou bien encore parce que le costume de la reine de Saba est éblouissant, et que les jeunes filles aiment tout ce qui brille... Le mal est qu'il y aura grabuge, je le présume, entre la principale épouse du roi Salomon, qui est madame Anne de France, et cette petite reine aventurière qui vient comme cela de si loin coqueter autour du sage monarque.

Jean le Blond était soucieux.

— La reine de Saba ne se fiança-t-elle pas avec Salomon ? demanda-t-il.

Cette fois, le page eut beau faire, il ne put retenir un éclat de rire.

— Ma foi, s'écria-t-il, je n'en sais trop rien. En tout cas, fiançailles ne sont pas épousailles, et si madame Blanche ne se déguisait point en reine de Saba, je ne pourrais pas t'affubler du costume de hallebadier sabéen qui m'était destiné et qui te donnera entrée au palais. Ne te plains donc plus et viens faire un petit somme en attendant l'heure solennelle de la représentation.

IV

HEURE INDUE

Comme l'auberge était pleine, le pauvre Simonot fut obligé de prêter son réduit à nos deux bonnes lames et de revenir errer dans la grand'salle où naguère il avait

eu de si belles frayeurs. Instruit par l'expérience, il ferma les deux fenêtres et s'arrangea pour dormir sur une table.

Mais il était dit que cette nuit serait pour lui pleine d'aventures.

Il n'y avait pas plus de dix-minutes que les jeunes gens étaient partis, et onze heures venaient de sonner aux églises voisines, lorsqu'on frappa violemment à la porte de la rue. Naturellement Simonot fit la sourde oreille, car, outre que ce pouvaient bien être les deux Garous qui essayaient de rentrer par cette voie, les édits royaux défendaient d'ouvrir la porte des maisons publiques après le couvre-feu sonné.

Les gens qui étaient dehors attendirent le quart d'une minute environ, puis la porte résonna de nouveau sous leurs coups impatients. Mirette montra son gentil minois, à l'issue qui était sous le grand escalier du fond.

Simonot se croyait seul, et il était fort en peine. Les coups ébranlaient la porte et de gros jurons commençaient à gronder derrière les planches: c'étaient des hommes de guerre, il n'y avait pas à en douter. Mirette appela Simonot, dont le premier mouvement fut, comme toujours de s'enfuir. Mirette se montra tout à fait pour le rassurer et lui dit :

— Grimpe sur une escabelle et regarde par l'œil-de-bœuf qui est au-dessus de la porte.

Simonot obéit en tremblant ; il vit aux clartés du lumignon suspendu à la devanture de l'hôtellerie, deux groupes distincts, dont l'un était sur le pas de la porte, tandis que l'autre se tenait à l'écart. Le premier était composé d'un gentilhomme et de deux hommes d'armes. Les deux soudards frappaient comme deux sourds et le gentilhomme, qui avait fort triste mine, restait immobile les bras croisés sur sa poitrine.

— Les connais-tu ? demanda Mirette.

— Il me semble bien avoir vu quelque part ce seigneur à face de carême, répliqua Simonot, mais voici les

soudards qui demandent l'entrée au nom de la Marche et qui menacent de mettre le feu à l'hôtellerie.

— N'ouvre pas encore, dit Mirette, je vais aller éveiller ma mère.

L'autre groupe, qui se tenait un peu plus loin dans l'ombre de la rue était composé de deux personnes seulement : un homme et une femme. Si le regard de Simonot avait pu distinguer les traits de cet homme, il lui aurait assurément trouvé aussi triste figure qu'au seigneur long et maigre qui restait immobile derrière ses deux soudards.

Cet homme avait de plus l'air pauvre et humble ; il était grand, sa tête n'avait pour la couvrir que les mèches raides de ses cheveux ; il portait pour vêtement une soutanelle sans taille tombant droit des épaules aux talons. La femme qui l'accompagnait semblait être une simple paysanne.

— Holà ! criaient les soudards, si on nous donne la peine de battre le briquet, nous allons faire un beau feu de joie avec cette hôtellerie !

— Jésus Dieu ! murmura Simonot, les voilà qui cherchent du bois sec le long de la rue pour commencer la flambée !

— Je suis bien lasse ! disait la paysanne qui s'appuyait contre l'auvent d'une boutique fermée.

L'homme à la soutanelle joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Aussi vous n'avez pas voulu me croire, ma noble dame, répliqua-t-il tout bas, nous aurions pu coucher dans quelque village entre Corbeil et Paris pour nous remettre en route demain de bonne heure.

— Et comme cela, répartit l'inconnue avec un mouvement d'impatience, Jean gagnerait de l'avance sur nous chaque jour et nous ne le rattraperions jamais !

On entendit le bruit du verrou qu'on tirait et presqu'aussitôt après les barres de fer qui soutenaient

en dedans la porte de l'hôtellerie se mirent en bande.

D'instinct, l'inconnue et son compagnon se rapprochèrent ; les deux soudards montaient déjà les degrés qui donnaient entrée dans l'auberge. Simonot, Mirette et la Pavot étaient sur le pas de la porte qui venait de s'ouvrir.

— La mère ! dit un des soudards, vous avez bien fait d'ouvrir, car javais là un fagot qui ne demandait qu'à flamber.

— Il y a chez nous ce qu'il faut pour répondre à de pareilles bravades, mon homme, répliqua vaillamment la Pavot ; un bon chaudron d'eau bouillante éteint le feu et chasse les rôdeurs... Ce ne sont pas vos menaces qui ont ouvert la porte de la Pie, c'est le nom de la Marche auquel la fille de ma mère portera toujours respect et fidélité.

Les deux soudards étaient en haut des degrés, le gentilhomme à la triste figure restait à la même place debout et immobile comme un saint de bois ; l'étranger vêtu d'une soutanelle, tenant sa compagne par la main, mettait le pied sur la marche inférieure du petit perron.

La Pavot qu'on avait éveillée en sursaut était de mauvaise humeur. Simonot lui toucha le bras et lui dit à l'oreille :

— En voici deux qui ne sont pas avec les autres.

— Holà ! s'écria la bonne femme, enchantée de faire tomber sa colère sur quelqu'un, qui sont encore ceux-ci ?

— Nous demandons un gîte, dit avec timidité l'homme à la soutanelle.

Les deux soudards qui allaient entrer se retournèrent.

— Eh bien ! messire Guillaume, dit l'un d'eux, allez-vous dormir en ce lieu ?

Le gentilhomme releva la tête lentement.

— Au large ! le vagabond et la ribaude ! disait en ce

moment la Pavot, mon auberge est pleine d'honnêtes gens et il n'y a point où mettre des espèces comme vous !

Un gémissement se fit entendre sous le capuchon rabattu de la paysanne.

— Mes bons sires, s'écria l'homme à la soutanelle, en s'adressant aux soudards, faites-nous entrer avec vous, je vous en prie.

— Au large ! au large ! répétait la Pavot.

— Monseigneur ! reprit l'homme à la soutanelle en joignant les mains avec supplication, et en se rapprochant cette fois de celui qu'on avait appelé messire Guillaume.

La femme qui l'accompagnait fit un mouvement pour le retenir.

— Mère, disait Mirette, ces deux pauvres malheureux ont l'air bien las... recevons-les par charité chrétienne.

— Qu'ils aillent au Merle Blanc dans la rue Trainée, répondit aigrement la Pavot ; qu'ils aillent au Pot d'étain dans la Truanderie, ils se trouveront avec leurs pareils !

Et elle ajouta en frappant rudement sur l'épaule de l'un des soudards :

— Allons, mes compères, payez-moi votre bienvenue en poussant au large ces mendiants qui encombrent le devant de ma porte !

C'était bien la moindre chose ; les deux soudards sautèrent en bas des degrés, et l'un d'eux saisissait au collet le pauvre diable porteur de la soutanelle, lorsque messire Guillaume prit lui-même le soudard par le bras et le repoussa rudement.

— Mêlez-vous de vos affaires, dit-il d'une voix sourde et lassée.

Il montrait du geste aux deux hommes d'armes la porte de l'hôtellerie, et ceux-ci obéissant aussitôt y entrèrent.

— Vous aurez l'hospitalité cette nuit, dit messire Guillaume à l'inconnu et à sa compagne.

Puis baissant la voix tout à coup et tournant le dos à

l'hôtellerie, il ajouta d'un accent étrange tout plein d'angoisse et de prière :

— Si vous êtes des chrétiens vous ne m'oublierez pas dans vos oraisons.

Il prit la main de la femme et la main de l'homme et les introduisit lui-même tous les deux dans l'hôtellerie.

Les soudards regardaient cela et riaient dans leur barbe.

— Voici messire Guillaume, disaient-ils, qui se croit toujours à l'article de la mort et qui fait des bonnes œuvres sur son chemin pour racheter ses peccadilles d'autrefois !

La maigre figure de l'homme à la soutanelle était radieuse, il entrait là comme en pays conquis. La paysanne, au contraire, semblait en quelque sorte se laisser traîner et sa main tremblait dans la main du chevalier ; on ne voyait point son visage qui était entièrement couvert par le capuchon de sa mante.

Et Guillaume montrait entre eux deux ses traits hâves, ses yeux creux, sa face ruinée par la souffrance. Il paraissait jeune encore et cependant ses cheveux étaient tout blancs ; c'est à peine si vous eussiez reconnu en lui le robuste et brillant Guillaume de Soles, autrefois écuyer de madame Isabelle.

Il avait trahi, et sa trahison ne lui avait profité qu'à moitié : c'était toujours un assez pauvre gentilhomme. Le sire de Graville, vainqueur, avait fait deux parts de la récompense promise : il avait gardé pour lui-même les châteaux, les forêts, les moissons fertiles et il avait donné à Guillaume les landes infécondes qui s'étendent de la rivière de la Vouise à la Tardes.

Mais ceci n'était rien ; un mal bizarre et dont aucun physicien ne savait le nom s'était appesanti sur Guillaume de Soles ; ses cheveux avaient blanchis, ses membres ressemblaient à ceux d'un squelette, il n'avait pas beaucoup perdu de sa force physique et pouvait encore manier la lance ; mais à certaines heures, il lui semblait que tout son sang abandonnait son cœur pour venir brûler sa cervelle ; il se sentait suspendu par un fil entre

la vie et la mort; un désespoir indicible lui étreignait l'âme, — il avait peur.

Tout le monde savait cela parmi les hommes d'armes de la Marche, et tout le monde se moquait du sire Guillaume de Soles.

Une fois arrivé au milieu de la salle, il quitta les mains de ses compagnons ; la paysanne s'éloigna de lui précipitamment et le pauvre homme à la soutanelle se confondit en actions de grâce.

— Priez pour moi... Priez pour moi! murmura Guillaume de Soles.

Puis il ajouta en se tournant vers la Pavot :

— Conduisez-nous auprès de ceux qui nous attendent.

La Pavot se dirigea aussitôt du côté de la porte ouverte sous le double escalier, les hommes d'armes la suivirent et Guillaume se mit en marche le dernier de son pas lent et comme accablé. Pour gagner le fond de la salle il lui fallait passer tout auprès de la paysanne; celle-ci fit d'abord un mouvement pour l'éviter, puis elle se rapprocha de lui tout à coup et lui saisit le bras. On vit Guillaume incliner le front et la paysanne prononça un mot à son oreille.

Guillaume recula de plusieurs pas; ses cheveux blancs se hérissèrent sur son front livide.

— Je le ferai, murmura-t-il, je le ferai !

Puis, sans tourner la tête, il pressa son pas chancelant et disparut dans l'ombre du corridor.

Avant de sortir, la Pavot dit à haute et intelligible voix :

— Va ranger ces tables et ces siéges, Mirette. On croirait qu'il y a encore eu bataille ici, cette nuit. Quand tu auras fini, tu t'en iras tout de suite, car il n'est pas bon pour une jeune fille honnête de rester en pareille compagnie.

Elle était impitoyable, cette maman Pavot, quand la mauvaise humeur la tenait. Mirette et Simonot se mirent à ranger les tables pour la seconde fois, Mirette jetait des regards de compassion sur la pauvre femme, traitée si

durement par sa mère, et qui ne se plaignait point. L'homme à la soutanelle avait rejoint sa compagne.

— Si je comprends bien ce que dit l'aubergiste, murmura-t-il, une rixe a eu lieu dans cette salle. Si notre pauvre petit Jean se trouvait mêlé à des scènes de ce genre que deviendrait-il, mon Dieu, maintenant qu'il ne nous a plus pour le protéger?

— Jean s'est enfui sur le cheval de la ferme, répondit la paysanne d'un air pensif, et il a emporté la lourde épée qui pendait dans la ruelle de son lit.

— Il l'a emportée, c'est vrai, ma noble dame, mais, Dieu merci, l'enfant ne saurait la soulever ni la manier.

La voix de la paysanne eut un accent de reproche.

— Et c'est grande honte, frère Tranquille, dit-elle, que le fils de son père n'ait pas encore appris à défendre sa vie comme un soldat!

L'homme à la soutanelle poussa un gros soupir.

— Hélas! ma noble dame, murmura-t-il, ce n'est pas moi, vous le savez bien, qui pouvais lui apprendre cela.

— Maintenant que voici tout en ordre, s'écria Simonot, retirons-nous mam'selle Mirette, pour ne pas nous compromettre en pareille société!

Mirette voulut lui imposer silence.

— C'est maman Pavot qui l'a dit, reprit Simonot; on ne peut rien gagner avec des paroissiens de ce genre-là, et quant à moi je décampe!

— Pardonnez-lui, mes bonnes gens, dit Mirette en passant,pour se retirer à son tour, auprès de l'homme à la soutanelle et de sa compagne, c'est un pauvre d'esprit et personne ne fait attention à ses paroles.

— Merci, jeune fille, murmura la paysanne.

Mirette sortit, mais le ton de cette femme en prononçant ces simples mots: « Merci, jeune fille, » lui resta dans la mémoire; maintenant qu'elle n'avait plus sous les yeux le capuchon de bure de la paysanne, il lui semblait que sa voix et ses paroles appartenaient à une noble dame. Elle n'aurait conservé aucun doute à cet égard si elle fût restée un instant de plus dans la salle commune,

et qu'elle eut vu la paysanne rejeter en arrière son capuchon pour respirer un peu, maintenant qu'elle était seule à l'abri des regards indiscrets.

La duchesse Isabelle avait dépassé déjà les limites de la jeunesse, et le malheur avait pesé sur elle bien lourdement ; mais il y a de ces fronts de saintes qui ont leur auréole surtout dans le martyre. La duchesse de Nemours était belle comme autrefois ; elle portait sa détresse avec une héroïque patience et ces années de deuil n'avaient pu que mettre un voile de tristesse sur l'exquise harmonie de ses traits.

Durant ces quinze années, la duchesse Isabelle avait dormi souvent sur la dure, elle avait passé bien des nuits à cheval, et quand la poursuite acharnée de ses ennemis faisait un peu relâche, elle avait passé bien des nuits aussi dans les larmes. Mais au milieu de sa douleur profonde, il y avait un bonheur, au sein de son découragement un espoir naissait : elle voyait grandir Jean d'Armagnac, qui ressemblait à son père.

Ce qu'elle avait fait pour protéger le dernier rejeton de cette souche condamnée, on mettrait de longs jours à l'écrire ; seule avec ce pauvre frère Tranquille, qui n'était pas toujours l'homme qu'il fallait pour une semblable besogne, elle avait mené la vie errante et mystérieuse des proscits.

Les religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ses voisins, lui avaient donné son premier asile dans la nuit même où Tristan Lhermite décapita le corps mort de Jacques d'Armagnac en la cour des Halles. Mais cet asile ne pouvait être que temporaire. Au bout de quelques jours, à la brune tombante, Isabelle, son fils, frère Tranquille et le soldat Jérôme Ripaille, quittèrent l'abbaye de Saint-Germain afin de commencer leur vie de périlleuses aventures. Ils se dirigèrent vers l'est, pour tâcher d'entrer dans les États du duc de Bourgogne. Graville et madame Anne avaient prévu cela, un cordon d'hommes d'armes fermait la frontière.

Alors madame Isabelle tint conseil avec ses deux ser-

viteurs. Jérôme Ripaille, malgré la gravité des circonstances, trouvait le moyen de boire assez pour être entre deux vins depuis le matin jusqu'au soir. Tranquille ne buvait que de l'eau, mais sa pauvre tête battait la campagne, et Dieu sait que madame Isabelle avait là deux tristes conseillers.

Elle proposa de gagner la Gascogne et de se retirer dans le domaine d'Armagnac. Jérôme Ripaille jura qu'il saurait bien faire le chemin libre avec sa bonne épée, et frère Tranquille ne pouvait pas être d'un autre avis que sa noble dame.

On traversa toute la France pour arriver, au bout d'un mois de fatigue et de dangers sans cesse renaissant, au pays d'Armagnac, que l'on trouva plein d'émissaires de la régente et du sire de Graville. La protection de Diéu et la fidélité de quelques vassaux sauvèrent les derniers Armagnac d'une catastrophe certaine, car il était impossible de retenir la langue du vaillant Jérôme, qui allait partout proclamant le nom de la duchesse et la qualité de l'enfant.

En ce temps-là les fugitifs avaient encore quelques ressources; la duchesse vendait un à un, aux juifs voyageurs, les bijoux dont justement elle s'était parée pour fêter la bienvenue de Jacques d'Armagnac. Ses ressources s'épuisèrent ; la patiente poursuite de Graville et de madame Anne ne se lassait point. Le jour vint où madame Isabelle et sa suite quittèrent leur refuge sans savoir où leurs têtes se reposeraient le lendemain.

Jérôme fit bien voir qu'il était un brave cœur, il se passa de boire, — mais il ne se passait point de parler, et chaque fois que les fugitifs avaient un instant de répit, les maudites fanfaronnades du soldat attiraient sur leurs traces les limiers de Graville.

Une nuit, la mère, l'enfant et les deux serviteurs avaient couché dans une cabane de pâtre, au milieu des landes de l'Angoumois ; Jérôme Ripaille s'éveilla le lendemain matin un peu plus tard qu'à l'ordinaire, la cabane du pâtre était vide ; madame Isabelle, le petit Jean et frère Tranquille étaient partis.

Jérôme Ripaille s'habilla sans mot dire, ceignit le ceinturon de sa grande épée, et fit deux bonnes lieues dans la campagne, la tête basse et le front en feu. Il avait compris. Il fut triste jusqu'à l'heure de midi, où il rencontra un homme d'armes du nouveau comte de la Marche qui lui paya deux ou trois pintes de vin d'Anjou. A la troisième pinte, il recouvra sa bonne humeur; à la quatrième, une convention fut passée entre lui et l'homme d'armes, en conséqence de laquelle Jérôme prit le chemin de la Marche pour entrer au service du sire de Graville.

— Il y a encore des gens qui ne dédaignent pas ma compagnie, se disait-il en montant à cheval.

Graville occupait dès lors le château de Benevent, sur les bords de la Creuse ; ce fut là que Jérôme Ripaille prit ses quartiers.

A l'ouest du château de Benevent, il y avait une grande et belle forêt qui s'étendait jusqu'aux frontières du Berry. Dans cette forêt, un pauvre bûcheron, possédant pour tout bien une cabane couverte en chaume, accueillit madame Isabelle, son fils et son serviteur. Ils étaient à bout d'expédients et ne savaient plus à quel saint se vouer.

C'était bien près de l'aire du vautour. Graville et ses compagnons de plaisir venaient souvent jusque-là dans leurs chasses ; mais on n'est jamais mieux caché, dit-on, qu'à l'ombre du toit de son ennemi. Dans cette cabane de bûcheron, madame Isabelle vécut dix années. Graville et madame Anne de Beaujeu couvrirent la France de leurs émissaires, et ni l'un ni l'autre ne songea à cette forêt de Benevent, que les joyeuses cavalcades du nouveau comte de la Marche parcouraient en tous sens.

Au château même du sire de Graville, un homme se trouvait pourtant qui avait découvert le grand secret; cet homme-là était Jérôme Ripaille, parvenu au grade d'écuyer et devenu discret. Trois jours par semaine, Jérôme Ripaille donnait des leçons d'escrime à un jeune garçon qu'il avait rencontré par hasard dans la forêt, et

que subitement il avait pris en grande amitié. A ce jeune garçon il n'avait jamais demandé ni son nom, ni la demeure de ses parents, et c'est en ce sens-là que nous disons que l'honnête Jérôme était devenu discret.

Il avait, en effet, parfaitement reconnu Jean d'Armagnac le fils de son maître, et comme il se connaissait lui-même, il s'était dit : « Le meilleur moyen de ne point parler est de ne rien savoir. »

D'ailleurs Jérôme n'était point un héros, mais un soldat, — encore un soldat ivrogne. Il avait servi trop longtemps la maison d'Armagnac pour ne point se sentir porté vers le rejeton de cette tige illustre ; mais il se trouvait bien au château de Benevent, et peut-être craignait-il le premier mouvement qui l'eût entraîné à offrir ses services à madame Isabelle.

Ceci n'était point une trahison, puisque madame Isabelle avait repoussé ses services autrefois. Il aimait mieux ce rôle de protecteur de hasard ; dans la position où il était, son bon vouloir pouvait n'en être que plus utile aux restes de la maison d'Armagnac.

Dans la pauvre cabane du bûcheron, les fugitifs menaient une vie calme, sinon heureuse. En voyant grandir son fils, ce noble enfant que ses rêves de mère n'avaient pu souhaiter ni plus beau, ni meilleur, la duchesse ne pouvait défendre son cœur contre les séductions de l'espoir. Ce fils des preux, qui avait l'âme et le port d'un héros, Dieu ne pouvait l'avoir conduit à travers tant de périls sans lui réserver de hautes destinées.

Tranquille était le précepteur de Jean d'Armagnac. Il essayait de lui apprendre le latin et même un peu de théologie. A ces connaissances, il espérait joindre, un jour, les éléments de logique et de controverse, le grec, la dialectique et quelque teinture de la science philosophale. Mais il faut bien avouer que Jean d'Armagnac, où Jean tout court, car on n'avait jamais rien dit devant lui qui pût lui donner à deviner le nom de son père, ne mordait pas d'un grand appétit au pain dur de la science. Une seule chose parmi celles que frère Tranquille pouvait lui ensei-

gner, l'attirait et l'entraînait, c'était l'histoire; encore, n'aimait-il guère que le récit des grandes batailles et des hauts faits chevaleresques.

Le lecteur doit penser qu'un enfant de l'âge de Jean ne restait pas comme cela sans essayer de percer le mystère de sa naissance; il n'interrogeait point sa mère, qu'il ne connaissait que sous le nom de dame Marthe, parce qu'il avait vu ses yeux se mouiller chaque fois qu'il lui avait adressé des questions à ce sujet: c'était sur frère Tranquille que tombait tout le poids de la curiosité de Jean.

Jean était un esprit délicat, presque subtil; Jean s'y prenait de mille manières pour arriver à ses fins. Frère Tranquille, de sa nature, n'était pas très-inventif et ne savait pas beaucoup mentir. Il eût succombé vingt fois dans la lutte engagée, s'il n'avait pas pris le parti de répondre tout simplement: — Mon fils, demandez à votre mère.

Jean avait bouche fermée. Sa mère était en effet pour lui quelque chose d'adorable et de divin; il aimait sa mère comme un chrétien fervent aime Dieu. Il eût donné tout son sang pour épargner une larme à sa mère.

Ceci avant le jour où, caché derrière les arbres de la forêt de Benevent, il vit passer, comme en un rêve, l'éblouissante beauté de Blanche d'Armagnac.

Hélas! les enfants sont ainsi: quelques mois plus tard, Jean fuyait la pauvre cabane au risque de briser le cœur de sa mère!

La chérissait-il moins tendrement?... Oh! non, mais la folie de la jeunesse l'entraînait; mais il suivait les beaux yeux de Blanche, comme le pauvre papillon fasciné s'élance vers la lumière qui va lui donner la mort.

V

LE SOUPER DE FRÈRE TRANQUILLE

Quand Frère Tranquille et madame Isabelle furent seuls dans la salle de l'auberge, la duchesse dit :

— Ami, avez-vous reconnu cet homme qui a les cheveux blancs et qui nous a dit de prier pour lui ?

— Non, répliqua Tranquille, qui était toujours le même, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui, je ne l'ai pas reconnu.

— Celle qu'ils nomment Blanche d'Armagnac, reprit la duchesse, est ici, dans cette hôtellerie.

Tranquille fit l'inventaire minutieux de ses souvenirs depuis le moment où il avait franchi le seuil de l'auberge ; il ne se rappela point avoir vu rien qui ressemblât à Blanche d'Armagnac : En désespoir de cause, il tourna ses yeux toujours rêveurs et préoccupés vers la duchesse et lui dit :

— Me serait-il permis, ma noble dame, de vous demander comment vous avez deviné cela ?

— Cet homme qui a des cheveux blancs, répondit madame Isabelle, est Guillaume de Soles, mon ancien écuyer.

— Oh ! se récria Tranquille avec un geste de naïve incrédulité, vous n'y songez pas, Madame : le sire de Soles est presque un jeune homme, et ses cheveux sont noirs comme le jais !

La veuve d'Armagnac ne put s'empêcher de sourire.

— Tu parles de quinze ans, mon pauvre Tranquille, dit-elle ; ce sont justement ces quinze années qui

font notre sauvegarde et notre sûreté ; ceux qui nous ont vus alors ne nous reconnaissent pas aujourd'hui.

— C'est juste, c'est juste, fit Tranquille pour retomber aussitôt après au plus profond de ses distractions.

— Et d'ailleurs, reprit la duchesse, avais-je besoin de voir Guillaume de Soles pour être sûre que je trouverais ici cette jeune fille ? Tout le long de la route, nos oreilles ont été rebattues de l'annonce d'une grande fête donnée par le traître Graville dans le manoir même de mes pères. En la pauvre hôtellerie où nous nous sommes reposés un instant avant d'entrer dans Paris, j'ai entendu des gens, à la livrée du nouveau comte de la Marche, qui se donnaient rendez-vous à la Pie, entre l'hôtel d'Orléans et les halles. L'un d'eux a dit : Le seigneur comte est à l'hôtel de la Marche depuis hier ; vers deux heures après minuit, nous ferons escorte à madame Blanche, qui se rendra de chez la Pavot à la fête.

— La Pavot, je l'ai bien reconnue ! murmura frère Tranquille ; mais son auberge était située jadis de l'autre côté de l'enceinte et portait pour enseigne l'écusson d'Armagnac. Quant aux devis des soudards, je n'en ai pas entendu le premier mot. Il me reste à vous demander, ma noble dame, pourquoi vous poursuivez cette jeune fille au lieu de courir tout bonnement après notre pauvre petit Jean ?

La duchesse le regarda en face ; elle avait beau être habituée aux allures de frère Tranquille, il y avait des jours où sa simplicité l'étonnait, comme si elle l'eut vu pour la première fois:

— Mais tu n'as donc pas deviné que Jean d'Armagnac l'aime, cette jeune fille ? demanda-t-elle.

Tranquille ouvrit de grands yeux stupéfaits, puis il se prit à rire.

— Jean ! s'écria-t-il, notre petit Jean ! Non, non, ma noble dame, je n'avais pas deviné cela !

Il avait l'air si sûr de son fait que la duchesse restait muette.

— C'est un enfant, croyez-moi, poursuivit-il, rien

qu'un enfant ! Quand je l'accompagnais dans la forêt, il ne songeait qu'à chercher des nids ou à cueillir des noisettes.

— Et combien de temps y a-t-il que tu ne l'as accompagné? demanda la duchesse.

— Oh ! fit Tranquille, il était devenu meilleur piéton que moi, il me fatiguait à gravir les montagnes, et une fois, il franchit la petite rivière d'un bond, me laissant tout penaud sur l'autre bord. Je pense bien qu'il y a de cela trois ou quatre ans.

— Et depuis lors?

— Depuis lors, il va se promener tout seul.

La duchesse lui prit la main.

— Mon pauvre Tranquille, dit-elle, tu es bon et tu nous aimes. Ton dévouement t'a donné tout ce que peut donner le dévouement : de la vigilance, de la force, de l'expérience... et même parfois de la clairvoyance... mais n'essaie pas d'avoir les yeux aussi perçants qu'une mère !

— Si nous le ratrappons, fit Tranquille, qui suivait toujours son idée, quand les jambes devraient me rentrer dans le corps, je l'accompagnerai partout !

— Maintenant, dit la duchesse, comme en se parlant à elle-même, le plus pressé est de voir cette jeune fille... de lui parler. A son âge, le cœur ne peut être perdu encore. Elle m'entendra, elle me rendra mon pauvre enfant, quand je lui dirai : C'est tout ce qui me reste !

— Ah çà ! s'écria Tranquille, j'ai peur de dire une sottise, puisque vous n'y avez pas songé avant moi, ma noble dame ; mais en suivant votre raisonnement, le petit Jean doit être ici, ou il faut mépriser toutes les règles de la logique.

Madame Isabelle tressaillit.

— Tu as raison ! dit-elle à voix basse, il doit être ici !... ou bien près d'ici. Mais la voix même d'une mère n'est pas un remède contre son mal. Il me faut le secours de cette jeune fille pour retrouver mon fils tout entier, comme je le veux, comme je l'espère.

— Eh bien, répartit Tranquille, je vais aller trouver

la Pavot, qui est une ancienne connaissance et une payse, je vais lui dire que ma noble maîtresse. désire parler à madame Blanche...

Il avait fait un pas déjà vers la porte : la duchesse l'arrêta vivement par le bras.

— Et tout sera perdu ! s'écria-t-elle. Ami, mon pauvre ami, vous donnez tout votre esprit à vos rêves et vous ne songez pas aux choses de ce monde, où vous avez une si grave responsabilité, Le secret dont vous êtes dépositaire, c'est ma vie, et je n'en parle pas... mais c'est aussi la vie de Jean d'Armagnac !

Tranquille était devant la duchesse les mains tombantes et la tête basse.

— Si j'ai mal fait, murmura-t-il pardonnez-moi, ma noble dame. J'aimerais mieux être mis à mort, en ce lieu même, que de dire un seul mot à la Pavot, bien qu'elle soit pour moi une amie. Je serai muet. Seulement, quel moyen prendrez-vous pour parler à cette jeune fille ?

Il y eut une nuance d'orgueil dans le sourire de la duchesse.

— C'est mon secret, dit-elle, mais je la verrai, sois-en sûr, et je lui parlerai, fallut-il pour cela porter mes pas jusque dans la grand'salle de mon hôtel de la Marche !

La Pavot était de méchante humeur cette nuit. Après avoir conduit Guillaume de Soles à la retraite de Vincenzio Tarchino, elle revint sur ses pas pour mettre à la porte les deux mendiants, comme elle appelait la paysanne et son compagnon à la soutanelle râpée.

Il n'y avait qu'une lampe dans la salle commune, mais sa lumière tombait d'aplomd sur les traits réguliers et nobles de la duchesse Isabelle, qui avait rejeté en arrière son capuchon de paysanne. Ce fut pour la Pavot comme une vision, son regard ayant quitté la paysanne pour se reporter sur l'homme à la soutanelle, un cri d'étonnement s'étouffa dans sa poitrine.

— Où donc avais-je les yeux, seigneur mon Dieu ! pensa-t-elle.

En ce moment Tranquille disait à sa compagne :

— Vous n'avez rien mangé depuis ce matin, ma noble dame.

— Nous n'avons plus d'argent, mon pauvre ami, répliqua la duchesse.

Tranquille cligna des yeux et répondit :

— Fiez-vous à moi pour obtenir crédit sans trahir le moindre secret.

Madame Isabelle n'eut pas le temps de répliquer, la Pavot toussa dans le corridor et fit brusquement son entrée.

— Or ça, s'écria-t-elle. en choisissant son accent le plus rude, l'auberge de la Pic est un établissement bien tenu ; les femmes ne restent point de nuit dans ma salle commune !

La paysanne avait prestement rabattu son capuchon.

— Je me retirerai où vous voudrez, dit-elle en se levant.

— Mirette ! appela la Pavot.

Mirette, en déshabillé de nuit, se montra au seuil de la porte qui communiquait avec la retraite privée de l'aubergiste.

— Conduis cette femme à notre chambre, dit la Pavot.

— S'il y avait moyen de la faire souper ? insinua frère Tranquille.

— Et fais-la souper, ajouta la Pavot.

Mirette étonné et contente dit à la prétendue paysanne avec un sourire :

— Venez avec moi, dame, je vais vous traiter de mon mieux.

Dès qu'elles furent parties, maman Pavot alla ouvrir un grand et vieux buffet de chêne noir placé à droite du double escalier. Pour son propre compte, Tranquille avait grand faim, mais il était habitué à réprimer les exigences intempestives de son estomac. Cependant la Pavot, tout en fouillant au fond de son buffet, le regardait du coin de l'œil à la dérobée. Il n'avait point changé pendant ces quinze années. Sa personne était restée iden-

tiquement la même, à ce point que la Pavot se demandait si ce n'était pas la veille qu'elle l'avait vu pour la dernière fois.

A quarante ans, frère Tranquille n'était pas plus vieux qu'à vingt-cinq. Si l'on pouvait employer des formules empruntées aussi crûment à la syntaxe de M. de la Palisse, nous dirions que cela provenait de ce fait, savoir ; que frère Tranquille à vingt-cinq ans n'était pas moins vieux qu'à quarante.

Son costume n'avait pas plus varié que son individu. Il avait à sa soutanelle longue, flasque, efflanquée, le même nombre de petits boutons. Nous devons mentionner ici que la seule résistance qu'il eut faite jamais aux volontés de sa dame avait trait précisément à ce costume. La duchesse l'avait prié souvent de prendre des effets moins remarquables parce que cet accoutrement particulier pouvait le faire reconnaître. Mais Tranquille s'était montré inflexible ; il tenait à sa soutanelle plus qu'à la vie.

Tout au fond du buffet de chêne noir il y avait une vaste moitié de pâté que les bras robustes de la Pavot eurent peine à soulever dans sa terrine brune.

— Toujours le même! murmurait-elle, et je dis que c'est un miracle du bon Dieu, si les soudards de la Marche n'ont pas mis la main dessus !

Elle coupa une bonne tranche de pâté qu'elle para sur une assiette d'étain avec un bouquet de persil.

— Et madame! se disait-elle. Oh la pauvre chère dame! toujours son visage de sainte ! toujours belle, quoiqu'il y ait autour de ses yeux bien des traces de larmes!

Elle s'arrêta au moment où elle allait enlever le plat d'étain.

— Mais, pensa-t-elle, l'enfant où est-il?

Tranquille s'était accoudé sur une table et ses cheveux plats tombaient par-dessus ses grands doigts maigres ; il travaillait comme un malheureux.

— J'ai vendu mon Johannès Tertius, pensait-il, en trois tomes in-folio, manuscrit, sur parchemin. J'ai vendu mon

Nicolas Flamel, imprimé à Paris selon le nouvel art, avec les caractères apportés d'Allemagne. J'ai tout vendu et je n'en suis pas plus riche. Si je pouvais dire à cette bonne femme : je suis Andéol, vous savez bien, Andéol, de Mirande, je crois qu'elle m'embrasserait pour l'amour du pays. Mais je ne peux pas, madame Isabelle l'a defendu, Il faut donc que je la fascine à l'aide de promesses... Et à tout prendre je n'ai pas besoin de mentir, j'ai pénétré assez avant dans le secret de la science pour être bien sûr que je trouverai la pierre philosophale avant l'heure de ma mort. Je peux lui promettre une fortune pour son souper à cette bonne femme... Seulement, il m'est impossible de lui fixer d'échéance.

— Allons, bon homme dit gaiement la Pavot, qui arrivait avec son plat d'étain, ôtez vos coudes pointus qui vont percer ma table et faites-moi de la place !

Tranquille regarda d'abord ses coudes, puis la table, puis la Pavot.

— La voilà bien, se dit-il, toujours le mot pour rire!

Selon sa coutume, il n'avait pas vu ce que la cabaretière portait à la main.

— Ma bonne dame, commença-t-il en se redressant de son mieux et en prenant, ma foi, un air de charlatan, vous avez devant vous un homme qui peut vous faire un jour venant plus riche que madame la régente !

La Pavot mit le plat d'étain sur la table et se dit :

— Ah ça, le pauvre garçon ne me reconnaît donc pas ?

Tranquille ne voyait pas la tranche de pâté, tant il était occupé à *fasciner* l'aubergiste, mais il s'échappait des viandes hachées et violemment épicées un parfum tellement entraînant que les narines du pauvre pédagogue se gonflaient et que ses grandes dents mâchaient à vide.

— Si vous pouvez me faire riche, mon frère, dit la Pavot, pourquoi n'achetez-vous pas une autre soutane ?

Tranquille rougit, car il avait sa fierté.

— Je ne discuterai pas avec vous, bonne femme, dit-il, certaines sublimités sont trop au-dessus de votre enten-

dement. Je vous dis seulement ceci afin que vous ne nous fassiez point de scènes malséantes à la sortie de votre auberge. Le prix du souper que vous avez offert à ma compagne et que je ne vous solderai point aujourd'hui, me trouvant, par le plus grand de tous les hasards, n'avoir sur moi, ni sou ni maille, ce prix vous sera payé un jour ou l'autre au centuple.

La Pavot fit la grimace.

— Mauvaise monnaie ! dit-elle tout haut.

En même temps elle pensa en voyant la figure étrange que faisait Tranquille :

— Est-ce que le pauvre diable serait devenu filou ?

Tranquille s'animait et poursuivait :

— Quand je dis le centuple, bonne femme, c'est une manière de parler. Centuplez le centuple et ce ne sera rien encore. Je puis remplir votre cave d'or et de diamants, je puis changer en or pur les plombs de vos gouttières...

La Pavot l'interrompit par un grand éclat de rire.

— Ah ! s'écria-t-elle, j'aime mieux cela ! Il s'agit du grand œuvre, et le bon garçon est tout simplement fou comme autrefois !

Tranquille voyant qu'on n'ajoutait point foi à ses promesses, se drapa dans sa soutanelle et voulut se lever. La Pavot le fit rasseoir d'un maître coup de poing sur l'épaule.

— Si vous emplissiez ma cave d'or et de diamants pour le souper de la dame, dit-elle, que ferez-vous pour celui-ci?

Tranquille se retourna et suivant le geste de l'aubergiste, il aperçut l'énorme tranche de pâté, flanquée d'un bon morceau de pain à la croûte dorée et d'une cruche de vin frais.

Il resta bouche béante, les yeux à demi-fermés et l'eau lui vint aux lèvres. Il était là comme ces enfants à qui l'on montre tout à coup les trésors de jouets que la Vierge de Noël a descendus par le tuyau de la cheminée. Il ne prononçait pas une parole, tant était grand le sentiment de volupté qui parcourait tout son être.

— Allons, frère Tranquille, dit la Pavot, avalez-moi cela, nous causerons ensuite.

Le premier mouvement du pauvre pédagogue fut de se jeter sur la provende inespérée que lui envoyait le ciel ; il enfonça vigoureusement la lame du couteau dans la viande hachée et en porta un gros morceau à ses lèvres. Mais au moment de l'avaler un scrupule l'arrêta. Ce nom de frère Tranquille, qui ne l'avait point frappé d'abord tinta dans ses oreilles, il se retourna vers l'aubergiste et lui dit d'un air farouche :

— Pourquoi m'appelez-vous frère Tranquille ?

— Ah ça, ah ça ! s'écria la bonne femme qui avait courte patience, comme nous le savons bien, est-ce que tu vas te moquer de moi, failli-gars ? Ne t'appelles-tu pas Andéol, surnommé le frère Tranquille ?

Le pédagogue avait toujours le morceau de pâté à portée de ses lèvres ; mais il songeait à la défense de madame Isabelle et il répondit :

— Ma bonne femme vous avez la berlue... Je ne m'appelle pas Andéol, et si vous m'échauffez les oreilles vous verrez bien qu'on n'a jamais pu me surnommer le frère Tranquille !

— Alors, dit la Pavot sans se fâcher, erreur n'est pas compte. Je croyais faire courtoisie à un viel ami ; mais il parait que je ne vous connais point l'homme. Remettez donc, s'il vous plait, la viande dans le plat et dormez jusqu'à demain matin sur votre escabelle.

Tranquille flaira une dernière fois le bienheureux morceau de pâté. Il n'avait point mangé depuis le déjeuner et il avait déjeuné d'un petit croûton de pain sec aussi dur qu'un caillou. Mais madame Isabelle avait ordonné. Tranquille remit avec lenteur la bouchée de pâté dans le plat, et il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme.

Il avait si grand faim que les larmes lui venaient aux yeux.

Il resta là, immobile et regarda un instant cette manne qui n'était plus pour lui ; puis il ferma ses paupières pour ne point mourir du supplice de Tantale. Pendant la

moitié d'une minute, La Pavot le guetta de l'œil, croyant qu'il allait capituler. Mais Tranquille ne bougeait pas plus qu'un terme et quand il bougea ce fut pour porter ses deux pauvres mains à son estomac qui chantait misère.

— Jour de Dieu ! s'écria la Pavot, à la fois émue de compassion et gardant sa colère, je devrais te laisser crever comme un chien perdu, mais j'ai le cœur trop tendre... Que tu sois ou non frère Tranquille, fais ce que tu voudras de cette pâtée et que le diable t'emporte !

Tranquille rouvrit les yeux et dédaignant désormais le couteau il s'emplit la bouche à deux mains.

Pendant cinq minutes la salle commune de l'auberge fut plongée dans un silence profond et troublé seulement par le bruit que faisaient les machoires de Tranquille en broyant son souper : c'étaient de bonnes machoires qui fonctionnaient à miracle ; les bouchées n'attendaient pas leur tour et la Pavot se demandait comment on pouvait avaler tant de victuaille sans s'étouffer du premier coup.

Au bout de cinq minutes frère Tranquille fit une pause et poussa un long soupir de contentement. La Pavot ne put s'empêcher de l'imiter en souriant, tant ce bien-être du pauvre homme était contagieux. Sa figure exprimait une béatitude infinie, et quand il saisit la cruche pour se verser une rasade la Pavot passa ma foi sa langue sur ses lèvres !

— A votre santé, bonne femme ! dit frère Tranquille avec politesse en avalant un digne coup de vin.

Ceci rompit la glace ; il y avait longtemps que la Pavot avait oublié sa colère, tant elle éprouvait de plaisir à voir manger ce pauvre affamé.

— Eh bien, mon frère, demanda-t-elle en s'avançant une escabelle, comment trouvez-vous ce pâté-là ?

— Je le trouve bon, répliqua Tranquille qui n'avait fait que souffler, et qui reprenait sa besogne.

La Pavot lui tapa sur l'épaule amicalement.

— Vous avez un bon coup de dent, mon frère, poursuivit-elle j'aime à voir un honnête garçon parler ainsi

la bouche pleine, et je suis bien sûre que nous allons changer de note maintenant : Pourquoi s'obstiner à faire des cachotteries ? Vous savez bien que la Pavot a toujours été pour Armagnac dans son cœur : Dites-moi où en sont les affaires de notre chère dame ! Dites-moi si l'enfant est grand et beau ? Dites-moi s'il y a quelque espoir de voir enfin revenir le bon temps ?

A toutes ces questions, Tranquille ne répondait point et n'en dévorait que mieux.

— Vous avez toujours défiance de moi ? reprit la cabaretière avec un peu de reproche dans la voix.

— A votre santé, ma bonne femme, dit Tranquille en buvant sa seconde tasse de vin.

— Par mon patron ! s'écria la Pavot dont les oreilles s'échauffaient de nouveau, tu étais un peu innocent autrefois, Andéol mais tu n'étais pas méchant. La noble dame est en vie, puisque mes pauvres yeux ont eu la joie de la revoir... Mon cœur me dit que l'enfant n'est pas mort... Et si tu avais confiance en moi, Tranquille, tout ce qui est ici, dans cette maison, depuis la cave jusqu'au grenier, serait à la veuve et au fils de Jacques d'Armagnac !

Tranquille avait englouti à peu près la moitié de son pâté, il n'allait plus si vite et ménageait le reste pour faire durer son plaisir. Ses yeux ne quittaient point son assiette. On ne pouvait certes, accuser le pauvre homme de sensualité, mais la faim le faisait gourmand et il se serait battu, oui battu, lui qui était si poltron, pour l'excellent morceau de viande hachée qui demeurait sur le plat d'étain.

A ses côtés maman Pavot fronçait ses gros sourcils. Désormais, loin de le regarder manger avec satisfaction, elle enrageait à chaque bouchée qui disparaissait dans le vaste gosier de Tranquille.

— Ah ça, coquin que tu es, s'écria-t-elle avec toute sa colère revenue, c'est donc ainsi que tu reconnais ma bonté d'aujourd'hui et mes bontés d'autrefois ! Tu n'as donc ni âme, ni cœur pour avoir oublié ta meilleure amie !

Tranquille leva les yeux au ciel : mais comme il ne perdait pas un coup de dent, la Pavot qui le voyait de profil perdu ne put tenir compte de ce bon mouvement ; elle constata seulement qu'il se versait une troisième rasade et cela mit le comble à sa mauvaise humeur.

— Il ne te manquait plus que de devenir ivrogne ! grommela-t-elle. Ah ! Tranquille ! Tranquille ! quand j'allais soigner autrefois la pauvre Marion, durant sa maladie, tu savais bien me dire ; « Grand merci, ma voisine, tant que je vivrai, je prierai Dieu pour vous. »

Le couteau qui, depuis un demi-quart d'heure, faisait si bien son office, s'échappa des mains de Tranquille ; le sang chaud qui était monté à ses joues abandonna sa face pâle. Il resta immobile et muet regardant encore pour tant du coin de l'œil les restes de son souper.

— Ah ! ah ! s'écria la Pavot triomphante, te voilà au pied du mur ! Le nom de la pauvre Marion t'a rendu ta figure blême d'autrefois, et tu ne peux plus manger !

Tranquille détourna la tête.

— C'est que je n'ai plus faim, ma bonne dame, répondit-il d'une voix altérée.

— Marion que tu aimais tant ! reprit la cabaretière qui était capable de tout pour satisfaire sa curiosité. Tiens, Tranquille, aujourd'hui encore, je disais, en parlant de toi : « Je ne sais pas si c'était un diable ou un saint... » car ce soir-là, il y a quinze ans, je crus que tu allais dévorer le pauvre petit seigneur... Mais j'avais toujours espoir en ta bonne âme, et maintenant que je t'ai revu avec madame Isabelle, je ne te demande plus ce que tu as fait de l'enfant... Je te demande, entends bien cela, Tranquille, je te demande ce que je puis faire, moi, pauvre femme, pour la veuve et pour l'héritier de mon maître.

— Je ne sais pas de qui vous parlez, bonne femme, répliqua-t-il sans tourner la tête, je ne connais ni votre maître, ni son héritier, ni sa veuve.

La Pavot bondit sur son escabelle.

— Mais tu connais bien Marion, reprit-elle, impitoya-

ble désormais, Marion, la pauvre morte qui est dans le cimetière de Mirande !

Une larme coula sur la joue sèche et maigre du pauvre pédagogue ; la Pavot ne la vit point.

— Marion, poursuivit-elle, la mère des deux petits enfants à qui j'ai porté du pain tant de fois !

La poitrine de Tranquille s'oppressait ; son souffle ne pouvait plus passer dans sa gorge.

La Pavot prenait cela pour de l'insensibilité.

— Vivent-ils, ou sont-ils trépassés, poursuivit-elle encore, ces deux malheureux êtres qui ont tout perdu en perdant leur mère ? Tu n'en sais rien, n'est-ce pas, Tranquille? ce n'est pas toi qui t'occupes de tes enfants !

Chacune de ces paroles déchirait le cœur du pédagogue, mais il ne faisait nul effort pour éloigner la main qui retournait ainsi le couteau dans sa blessure ; on lui avait dit de se taire, il se taisait. Il comprimait les sanglots qui emplissaient sa poitrine et il restait là plus pâle qu'un mourant, résigné, livrant son âme toute nue à la torture, n'ayant pas même la pensée de se défendre ou de fuir.

Ce que disait la Pavot portait d'autant plus cruellement que frère Tranquille avait déserté en effet la garde de ses enfants pour se livrer tout entier à un autre devoir.

Ce devoir, qu'il avait accompli avec un dévouement héroïque, n'était point commandé par la loi de la nature.

Un jour nous nous en souvenons, on lui avait dit que sa fille était enlevée ; ce jour-là son fils devait venir à l'hôtel de la Marche, et l'hôtel de la Marche avait été saccagé. Depuis lors, Tranquille n'avait jamais entendu parler ni de son fils ni de sa fille.

Et il y avait de cela quinze ans !

VI

LE GRAND ŒUVRE

Il était une heure de nuit ; la Pavot, lassée par le silence obstiné de Tranquille, avait abandonné sa proie ; les restes du souper étaient sur la table auprès de la lampe mourante. Tranquille, seul désormais dans la salle commune, s'était assis sur le grand fauteuil de bois à bras sculptés, trône ordinaire de la Pavot ; il avait les yeux fermés et la tête renversée. Il essayait de dormir.

Sa figure, reposée, n'exprimait plus cette violente détresse qu'il éprouvait pendant que la Pavot le torturait à plaisir. Dieu avait donné au pauvre homme un refuge contre ces navrantes tristesses : Tranquille était un rêveur, et, comme ces enfants heureux que le songe doré prend parfois au milieu des larmes, Tranquille pouvai échapper à ses angoisses et naître tout à coup, rien qu'en fermant les yeux, à un monde d'enchantements.

Tranquille était un rêveur, je dis de ses rêveurs qui prennent aux sérieux leurs aspirations et pour qui le songe vaut la réalité.

Sa nature enfantine le suivait jusque dans ces féeries qu'il créait autour de son sommeil. Ce n'était point les rêves d'un ambitieux ni d'un poète, mais bien plutôt les rêves d'un enfant où la science venait jeter quelques reflets étranges..

Rien n'est plus semblable aux allures d'un enfant que les allures d'un savant.

Tranquille avait pénétré jusqu'au fond des prétendus

secrets de l'alchimie, Tranquille avait percé l'enveloppe du Quatrième Mystère au delà duquel est la genèse d'Hermès, le métal vivant.

Tranquille avait accumulé dans sa mémoire, qui était vaste à cet égard, comme son intelligence était active et subtile pour tout ce qui concernait les sciences physiques, Tranquille avait accumulé l'immense répertoire des recettes et des formules recueillies par ses devanciers. Il avait laissé derrière lui Tertius, Nicolas Flamel et Raymond Lulle lui-même ; il avait fait un pas de plus que le grand Albert qui commandait aux anges rebelles. La foi invincible qu'il gardait à la réussite plus ou moins rapprochée de son œuvre, lui était un bouclier contre le découragement.

En ce moment, où nous le trouvons tout seul dans la grand'salle de l'auberge, il en avait fini avec son martyre, et les beaux rêves planaient en foule autour de son front. Ainsi renversé, dans ses cheveux longs et noirs, son visage, qui souriait vaguement, avait un caractère particulier ; quelque chose de semblable à un rayon de béatitude éclairait ses traits creusés profondément.

Quand la lampe agonisante relevait tout à coup sa flamme et jetait une lueur plus vive, on voyait saillir hors de l'ombre cette grande figure pâle qui déjà n'avait plus rien de notre monde.

De temps en temps ses lèvres remuaient, mais ce n'était plus pour donner passage à des plaintes. Il se disait, pendant que le sommeil appesantissait déjà ses paupières.

— Le jour est proche ; qui sait si l'heure ne sonnera pas demain ? Dieu peut tout, et il est certain que l'homme est fait à l'image de Dieu. Après le Quatrième Mystère, il n'y a plus rien que la porte du ciel !

Un sourire vint jouer autour de ses lèvres.

— Ce n'est pas pour moi tout cet or, reprit-il, moi je n'ai pas besoin d'or et je ne connais pas même les jouissances qu'il procure. C'est pour elle et pour lui... Pour elle qui a tant pleuré, pour lui dont le jeune front por-

tera si haut la couronne ducale ! On achète tout avec de l'or : j'achèterai la province d'Armagnac, le comté de la Marche et le duché de Nemours... et d'autres domaines encore s'ils n'en ont pas assez. Puis, je regarderai d'en bas leur bonheur et je serai bien heureux !

Un nuage passa sur ses traits et ses sourcils se froncèrent.

— J'ai encore pensé à eux les premiers ! se reprit-il avec colère contre lui-même. Non, non, le premier or sera pour mes enfants. Je chercherai, je remuerai ciel et terre... rien ne résiste à l'or ; je les retrouverai !

Son sourire revint plus joyeux et sa tête alourdie se pencha sur ses épaules.

— Fou que je suis ! pensa-t-il en cédant au sommeil, il n'y aura ni premier, ni dernier. Je nagerai dans l'or ; tout ce que je voudrai se fera en même temps. J'aurai la baguette des génies... mes enfants et mes maîtres ! Je dirai : Je veux qu'ils soient heureux et ils seront heureux autour de moi tous ensemble !

Le sourire se fixa sur ses lèvres immobiles, il dormait.

Il y eut peu de temps après un grand remue-ménage dans l'auberge de maman Pavot, où personne ne devait beaucoup dormir cette nuit-là ; le bruit se faisait surtout du côté des écuries, littéralement encombrées de chevaux. Outre les personnes que nous avons vues dans la salle commune de l'auberge de la Pie, il y avait toute la suite de madame Blanche d'Armagnac, dames d'atour, écuyers et pages qui s'étaient casés comme ils avaient pu et qui faisaient aussi leur toilette pour la fête de cette nuit. Tous devaient avoir un rôle ; ce n'étaient point les rôles qui pouvaient manquer dans cette gigantesque représentation de la cour du fils de David : c'étaient bien plutôt les acteurs.

Olivier de Graville avait voulu que la comédie, pour être complète, eût son prologue à la porte même de son palais ; les divers personnages devaient arriver dans leur costume biblique au devant du pont levis et être re-

çus par les gardes du roi Salomon. Il était près de deux heures ; déjà depuis quelque temps les palfremiers préparaient les chevaux dont on avait dû changer les harnais pour les mettre à la hauteur de la circonstance.

On commença bientôt à entendre les écuyers et les hommes d'armes s'appeler par les fenêtres et dans les cours. L'auberge s'éveillait au moment même où Tranquille entamait son premier somme, mais comme il n'avait pas mieux reposé que mangé durant les nuits du voyage, Tranquille était las et dormait tout de bon ; il eut fallu pour l'éveiller d'autres bruits que ceux qui arrivaient dans la salle commune à travers les fenêtres et les portes fermées.

En haut de l'escalier on put ouïr des voix de femmes qui se croisaient ; les derniers apprêts de la toilette étaient en retard : on se pressait, on se gourmandait et les choses n'allaient pas mieux pour cela.

— Allons, dit Jean le Brun à quelqu'un qu'on ne voyait pas, en ouvrant la porte située sous le double escalier : entre ici et tiens-toi prêt à te mêler à l'escorte.

Jean le Brun avait un beau bonnet oriental, une robe de mille couleurs comme Joseph, fils de Jacob et une ceinture à larges franges d'or ; il représentait sans doute quelque écuyer de la reine de Saba. Son compagnon ne se pressait point d'entrer : Jean le Brun fut obligé de le prendre par les bras et de le repousser dans la salle commune.

Son compagnon était, comme on le pense bien, le pauvre Jean le Blond qui n'avait ni rôle ni costume et qui s'était procuré à grand'peine au vestiaire un énorme manteau sabéen. La lampe était morte ; Jean le Brun tenait à la main un flambeau, qu'il posa sur la première table venue.

— Quand madame Blanche va descendre, dit-il, nous éteindrons notre lumière et tu feras comme moi. Ton précepteur qui t'a si bien appris le latin a dû te répéter souvent ce vers de je ne sais plus quel grand poète qui dit que la fortune favorise les effrontés.

— Mais Dieu me pardonne, se reprit-il en regardant mieux Jean le Blond, te voilà tout pâle et tu trembles... Est-ce que tu as peur?

Le beau jeune homme hésita un instant à répondre.

— Oui, prononça-t-il enfin, comme malgré lui, j'ai peur, c'est vrai, mon frère. A mesure que le moment approche, je sens les scrupules qui me viennent. N'est-ce point lui manquer de respect que de m'introduire ainsi sans son aveu parmi les gens de sa suite?

— Eh bien ! dit Jean le Brun, il y a manière d'arranger cela... reste ici en compagnie de tes scrupules et n'en parlons plus.

— D'un autre côté, reprit le pauvre Jean le Blond ce me serait une si grande joie que d'approcher d'elle, que de pouvoir baiser le bas de sa robe et murmurer peut-être une parole à son oreille.

— Alors, dit Jean le Brun, laisse là tes scrupules et comporte-toi comme un brave garçon !

— Si elle allait s'irriter ?...

— Reste !

— Trouverai-je jamais une occasion pareille ?...

— Viens !

— Mon frère, tu te joues de mon embarras et tu as raison : mais c'est que j'ai si grande frayeur de lui déplaire !

— Vive Dieu! s'écria Jean le Brun, si madame Blanche tarde seulement cinq minutes encore, voilà un petit homme qui vá perdre l'esprit ! Heureusement que l'essaim de ces jolis oiseaux qui l'entourent commence à chanter le réveil-matin. Écoute-les, mon frère, ce ne sont pas là des accents bien redoutables.

Jean le Blond prêta l'oreille à ces voix flutées et perçantes qui tombaient du haut de l'escalier. Il trembla plus fort.

— Écoute toi-même, dit-il, au milieu de toutes ces voix, ne distingues-tu pas sa voix, comme on distingue le chant du rossignol au milieu des concerts de la solitude?

Jean le Brun tourna la tête et siffla une fanfare.

— J'ai entendu une fois la petite Mirette, dit-il qui chantait sa chanson joyeuse : Et gai ! gai ! gai ! marions-nous ! Je n'admire plus la belle voix des belles dames ni la douce voix du rossignol depuis que j'ai entendu ma petite Mirette, qui sera ma femme, s'il plaît à Dieu.

Il s'arrêta tout à coup et saisit le bras de son compagnon qui regardait avec des yeux fous cette porte derrière laquelle se cachait la beauté de madame Blanche.

— Nous ne sommes pas seuls ici, dit le page en baissant le ton, et nous avons peut-être trop parlé. Il ne serait pas bon pour toi, mon cher frère, que le sire Olivier de Graville, eût vent de ta folie.

Il venait d'apercevoir Tranquille assis sur son fauteuil de bois à l'autre bout de la chambre ; le flambeau trop éloigné n'envoyait au dormeur que de faibles rayons. A cette distance et dans ces demi-ténèbres, Tranquille n'apparaissait guère que comme une masse informe et sombre ; il fallait pour distinguer là un homme les yeux perçants de notre page.

— Il me semble que c'est un prêtre ou un moine, dit Jean le Blond, l'aubergiste l'aura reçu par charité et il se sera endormi là, comme un juste.

— C'est ce qu'il faut voir, répliqua Jean le Brun.

Il prit le flambeau et se dirigea vers Tranquille.

— En tous cas, dit-il à moitié chemin, en passant devant les restes de la fameuse tranche de pâté, le bonhomme a suivi les préceptes d'Hippocrate et ne s'est pas endormi à jeun !

Il arrivait devant Tranquille qui ronflait assez bien et gardait toujours son sourire. Jean le Brun s'arrêta, le contempla un instant et passa sa main sur son front.

— Jean ! appela-t-il tout bas, viens ici !

Jean détourna les yeux à regret de la porte bienheu-

reuse et traversa la salle commune à son tour. Le page poursuivait.

— Il y avait longtemps que je n'avais parlé à personne de mes petites affaires. Il y avait longtemps que je n'avais songé à mes jeunes ans et à ce brave homme qui venait nous voir ma sœur et moi dans la cabane... Je pense bien que c'est l'histoire que je t'ai contée, mon frère Jean, qui me met ces idées là dans la tête : mais il me passe une drôle de vision. La figure du bonhomme, je n'en ai guère souvenance, mais la soutanelle, — de par ma foi ! Jean, mon frère, je connais cette soutanelle-là !

Jean le Blond s'était approché ; la lumière que le page tenait à la main tombait maintenant d'aplomb sur le visage souriant de frère Tranquille. Jean le Blond fit un pas en arrière et un cri s'étouffa dans sa poitrine. Le page vit bien qu'il avait envie de fuir.

— Allons ! s'écria-t-il en riant, ma vision s'en va, mon frère, je comprends que la soutanelle est à toi, non pas à moi : je te la donne avec le brave homme qui la porte si bien !

— Pauvre ami ! murmura Jean le Blond, dont l'émotion grandissait visiblement, ma mère est-elle donc seule là-bas ? ou bien ma mère l'aurait-elle suivi ?... Il faut que je l'éveille.

Jean le Brun lui arrêta le bras.

— Si le bonhomme ouvre les yeux, dit-il, ici finit l'aventure.

Jean le Blond se dégagea et se pencha au-dessus de Tranquille endormi.

— Pauvre ami ! Pauvre ami ! murmura-t-il, comme son sourire est heureux ! Il rêve qu'il m'a retrouvé peut-être...

Il hésita. Jean le Brun se taisait et attendait. Enfin Jean le Blond mit un baiser sur le front de Tranquille ; mais ne l'éveilla point.

Au moment où Jean le Blond, faisant une cote mal

taillée avec sa conscience, embrassait son ami au lieu de l'éveiller, la porte par où son compagnon et lui étaient entrés s'ouvrait de nouveau ; elle donnait dans le corridor qui conduisait au logement des hommes d'armes de la Marche ; la figure bilieuse de Tarchino s'y montra un instant ; il regarda le groupe éclairé vivement qui était à l'autre bout de la salle commune.

— Que dites-vous de cela ? murmura t-il en s'adressant à quelqu'un qui devait-être dans la nuit du corridor. Désormais, je veillerai de près sur notre ami Jean Roland !

Une voix sortit de l'ombre et dit :

— C'est peut-être bon qu'ils se soient rencontrés ces deux enfants-là. Jean Roland est un vrai diablotin ; avec des écus au soleil on fait de lui tout ce qu'on veut. Il pourra servir d'appeau, le cas échéant...

Un grand bruit se fit au haut de l'escalier ; Tarchino referma la porte précipitamment et disparut dans le corridor.

C'etait madame Blanche qui avait fini sa grande toilette, et qui arrivait avec ses filles d'atour en costume. Elles descendirent le double escalier, donnant ainsi une sorte de répétition de leur entrée au château de la Marche et choisissant leurs places pour l'effet de la mise en scène. La lumière manquait ; il n'y avait guère qu'une demi-douzaine de flambeaux portés par les suivantes ; mais la Pavot, Mirette et Simonot qui venaient d'accourir au bruit, n'en était pas moins émerveillés.

— Ah ! que c'est beau ! que c'est beau ! disait Simonot dont les gros yeux s'écarquillaient, sans vous faire tort, mamselle Mirette, je voudrais bien être à la place du seigneur comte de la Marche !

Quoiqu'elle regardât de tous ses yeux, la Pavot poursuivait avec Mirette une conversation commencée.

— Mais enfin, disait-elle, ce n'est pas un feu-follet que cette femme-là ! Elle n'a pu passer par le trou de la serrure ?

— J'avais laissé la porte ouverte, répondit la fillette.

pensant que tu allais revenir... Mais, regarde donc, regarde donc le diadème de madame Blanche ! Comme ces pierres précieuses reluisent et qu'on doit être fière de porter tout cela sur son front !

Elle s'inclina devant madame Blanche qui lui envoyait en souriant un signe de tête amical.

— Je vois, je vois, dit la Pavot en s'inclinant à son tour devant la jeune châtelaine, Dieu merci, il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'éclat de ces beaux diamants et l'éclat de ces yeux plus beaux !... mais je te parle de cette femme qui m'intéresse plus que tu ne peux le penser.

— Eh bien, mère, dit Mirette, il était tard, j'avais sommeil, j'ai fermé les yeux en entrant dans mon lit. J'avais mis un matelas par terre pour la pauvre femme. Je me suis éveillée au bout d'un peu de temps, parce que j'entendais marcher dans la chambre. J'ai ouvert les yeux et je n'ai rien vu, la lampe était éteinte ; j'ai appelé la pauvre femme qui ne m'a point répondu et je me suis glissée sous ma couverture parce que la peur me prenait... Si tu savais, mère, tout ce que nous avons vu et entendu, Simonot et moi pendant la veillée !

La Pavot haussa les épaules.

— Et puis, ajouta Mirette, quand tu es venue la femme n'était plus là.

La Pavot secoua la tête d'un air pensif et passa derrière la procession pour ouvrir la porte à madame Blanche comme c'était son devoir. Les écuyers et pages en costumes sabéens tout à fait fantastiques étaient entrés par le rez-de-chaussée et suivaient les dames d'atours. Les gardes attendaient au dehors.

— Elle ne peut être bien loin pourtant, se dit la Pavot en avisant frère Tranquille sur son grand fauteuil, puisque voilà mon pauvre innocent d'Andéol. Dieu me pardonne ! il a le sommeil aussi dur que la tête. Tout ce bruit ne l'éveille pas !

Simonot, la bouche ouverte et les yeux béants, se dandinait d'une jambe sur l'autre au pas du cortége.

Mirette, attirée à son insu par l'éclat des diamants, suivait de loin madame Blanche.

Frère Tranquille entendait bien quelque chose de tout ce bruit dans son sommeil, car il s'agitait et ses lèvres remuaient ; mais chacun sait que les bruits, de quelque nature qu'ils soient, trouvent leur place dans nos rêves. Il est à croire que le songe de frère Tranquille s'arrangeait de ce tapage.

Depuis l'entrée de madame Blanche, Jean le Blond était resté comme ébloui ; Jean le Brun lui avait demandé s'il était prêt, il n'avait point répondu. Quand le cortége, marchant à petits pas comptés, s'approcha de l'endroit où se tenaient nos deux amis, Jean le Brun éteignit son flambeau et Jean le Blond se colla contre la muraille.

Tout à coup madame Blanche s'arrêta au devant de ses femmes et sa main souleva son voile à demi.

— Frère, elle t'a regardé, dit Jean le Brun, elle t'a regardé, sur mon honneur !

Il en était tout stupéfait.

Jean le Blond savait bien que madame Blanche l'avait regardé, car il ne sentait plus son cœur. Au moment où madame Blanche reprenait sa marche, Jean le Brun qui croyait rêver saisit le bras de son ami.

— Frère, elle t'a fait un signe, murmura-t-il encore, elle t'a fait un signe, sur mon honneur !

Hélas ! le pauvre Jean le Blond l'avait bien vu, ce signe : mais il restait cloué à la même place et comme écrasé sous le poids d'un bonheur auquel il ne voulait point croire. Le temps passait et madame Blanche s'éloignait.

— Frère, dit pour la troisième fois Jean le Brun, elle s'est retournée ! Pour moins que cela, moi, je passerais à travers les flammes !

Jean le Blond ne bougeait pas ; le page le saisit par le bras et l'entraîna jusqu'à la porte, au moment où madame Blanche allait passer le seuil. Puis ce page excel-

lent, qui riait bien un peu sous cape, regagna tout d'un temps le fond de la salle.

Jean le Blond était comme ivre. Il entendit pourtant une voix douce qui murmurait à son oreille.

— Cette nuit, à l'hôtel de la Marche, quand je porterai la main à mon front, vous vous approcherez de moi hardiment et vous prendrez mon bras en disant à mes femmes : « De par Salomon, le Roi ! »

Madame Blanche descendit les degrés de la cour ; ses dames la suivaient une à une, puis les pages, puis les écuyers.

Quand il ne resta plus dans la salle commune que Jean le Brun, Jean le Blond, Mirette, Simonot et Tranquille endormi, car la Pavot ouvrait en grande cérémonie les portes au devant du cortége, Jean le Brun s'approcha de Mirette en riant. Simonot ayant voulu lui barrer le passage, Jean le Brun le prit par les épaules et le fit tourner sur lui-même une demi-douzaine de fois comme une toupie.

Quand Simonot eut fini de tourner, il tomba tout étourdi sur son séant et regarda la chambre qui continuait de tourner autour de lui.

Le page était déjà parti, entraînant son ami, qui semblait plus étourdi encore que Simonot.

— Eh bien ! dit Jean le Brun à Jean le Blond, quand ils furent dans la cour, elle t'a parlé?

— Ne m'interroge pas, mon frère, répondit le beau jeune homme, je ne peux rien te dire... Je ne sais pas si je rêve ou si je veille !

Le page le regarda en face et devint sérieux.

— Sur ma foi ! s'écria-t-il après un silence, je commence à croire qu'il y a du bon dans les romans de chevalerie. Les choses vont vite dans ces histoires-là, mon frère Jean le Blond ! Nous avons déjà la princesse et bien sûr que la bonne fée n'est pas loin. Il ne m'étonnerait pas du tout de te voir une fois ou l'autre sur la tête la couronne ducale de Nemours que madame Blanche cache au fond de son écrin... Bonne chance !

VII

FIN DU RÊVE DE FRÈRE TRANQUILLE

Il y avait à peine quelques minutes que les derniers comparses du cortége étaient montés à cheval dans la cour de l'auberge lorsque deux nouveaux personnages traversèrent mystérieusement la salle commune de l'auberge où il ne restait plus que frère Tranquille plongé dans son incurable sommeil.

Les deux nouveaux venus portaient aussi des costumes de mascarade. Il y avait un homme et une femme. L'homme était revêtu de la robe juive et la richesse de ses habits témoignaient du rôle important qu'il allait remplir dans la comédie : il avait un casque à haut panache et le glaive massif des Hébreux pendait à sa ceinture.

La visière baissée de son casque cachait son visage, mais tous ceux qui connaissaient le sire Guillaume de Soles pouvaient percer ce déguisement et deviner le traître Adonias aux longues mèches de cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules.

Quant à sa compagne c'était bien le contraire, personne n'aurait pu la reconnaître ou la deviner ; elle portait le costume des épouses du roi Salomon, et sa taille ressortait fière sous ces habits drapés amplement. On ne voyait rien de son visage sous le voile épais qui le couvrait ; à peine apercevait-on la naissance d'un front de reine et les boucles magnifiques d'une chevelure plus douce que la soie.

En traversant la salle commune, le sire Guillaume de Soles disait à sa compagne :

— J'ai bien souffert, Madame et Dieu m'a puni cruellement! L'action que je fais aujourd'hui et qui peut me perdre en ce monde, je la fais en vue de ma mort prochaine pour avoir, moyennant votre intercession, le pardon de celui qui n'est plus.

La femme voilée ne répondit point.

— Vous me l'avez promis, Madame, insista Guillaume de Soles dont la voix prit une expression d'inquiétude.

— Je vous l'ai promis, Messire, répondit la femme voilée. et je tiendrai ma promesse.

Elle aperçut en ce moment Tranquille sur son fauteuil de bois : elle le regarda un instant; Guillaume de Soles faisait comme elle.

— C'est celui-là qui sauva l'enfant?... murmura-t-il.

La femme voilée fit un signe de tête affirmatif.

— Celui-là ne doit pas craindre la mort! reprit Guillaume de Soles en tirant un soupir du fond de sa poitrine.

— Hâtons-nous, Messire, dit la femme voilée qui continua sa marche.

A l'instant même où ils disparaissaient, la porte située sous le double escalier s'ouvrit brusquement; Tarchino et ses hommes s'élancèrent dans la salle commune.

— En avons-nous assez vu? s'écria l'Italien en proie à une agitation extraordinaire. Ah! ah! notre seigneur le comte va faire ample moisson de nouvelles!... Thibaut, mon compère, voici là, dans la cour, ce coquin de Guillaume qui croit nous trahir et qui nous sert... Puisque chacun emporte sa proie, emportons la nôtre!

— Il ne reste rien, dit Thibaut de Ferrières dont les vêtements étaient couverts de poudre et qui semblait arriver d'un long voyage.

L'Italien montra du doigt frère Tranquille.

— Que faire de cela? demanda Thibaut avec mépris.

— Mon compagnon, répliqua Vincenzio Tarchino, l'écheveau est trop embrouillé pour qu'il soit permis de dédaigner aucun fil. Il sera toujours temps de trancher le nœud... et peut-être qu'avec l'aide de ce bon chrétien-

là, nous saurons au juste à quoi nous en tenir. Vous dites : « L'enfant est mort ; » moi, je dis : « L'enfant vit » ... L'un de nous deux se trompe, il faut savoir lequel.

Il marcha d'un pas délibéré vers Tranquille et le secoua rudement. Tranquille dormait trop bien pour s'éveiller du premier coup, mais enfin il ouvrit les yeux et s'écria :

— Est-ce vous, ma noble dame, et fait-il jour déjà ?

— Or ça, bonhomme, lui dit Tarchino, ta noble dame est dans la chambre de l'aubergiste et nous envoie te dire qu'il faut monter à cheval.

— A cheval ? répéta Tranquille ébahi.

— Ne cherches-tu pas, reprit Vincent Tarquin un beau jouvenceau qui porte une chevelure blonde et qui répond au nom de Jean ?

— Si fait, Monseigneur, je cherche un pauvre enfant, fait comme vous dites et qui a ce nom-là.

— Eh bien, remercie Dieu, bonhomme : nous allons te conduire là où se trouve l'enfant et tu le ramèneras à sa mère.

Tranquille se leva ; une seule pensée l'avait déterminé, il s'était dit :

— Je n'expose que moi !

L'instant d'après il montait en croupe derrière Tarchino et une dernière cavalcade, partant de l'auberge de la Pie, se dirigeait, après tant d'autres, vers le noble château de la Marche.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA TOILETTE DU SIRE DE GRAVILLE

Maître Annibal Cola était compatriote et même un peu cousin du seigneur Tarchino, le spadassin qui faisait des sonnets et qui tuait les gens à coup sûr avec sa fameuse botte napolitaine. Mais tandis que ce vaillant Tarquin suivait le métier des armes, Annibal Cola s'adonnait à la science pacifique. Ils avaient quitté tous les deux ensemble leur beau pays de Naples, Vincent avec son stylet, Annibal avec sa trousse : Vincent était parvenu à changer son poignard contre une épée, Annibal n'avait pas fait une moindre fortune puisqu'il

occupait maintenant l'emploi de barbier-étuviste auprès du seigneur comte de la Marche.

Tout le monde a rencontré quelquefois en sa vie de ces respectables figures de charlatans italiens : c'est la beauté virile dans toute sa splendeur servant d'enveloppe à une âme de mascarille.

Annibal Cola était un coquin grave, et représentant mieux qu'un honnête homme.

Il avait, ce saltimbanque, une barbe splendide, un regard à la fois sévère et doux, une taille noble, une voix mâle et sonore. Messire Olivier de Graville, comte de la Marche, le payait fort cher, mais il ne le payait pas trop, car on n'eut point trouvé dans toute l'Italie, si fertile en marauds bien taillés, un maraud de si vénérable apparence.

Grâce à lui, Messire Olivier, bien qu'il frisât de très-près la cinquantaine, était resté un jeune homme. Il n'y avait pas une ride à son front, pas un poil blanc dans sa chevelure noire, non plus que dans sa barbe brillante et molle comme de la soie. Il était souple, il était léger, il avait le teint frais autant qu'une belle dame.

Tout cela parce que maître Annibal Cola, connaissait les secrets cosmétiques de l'Orient et savait préparer des mixtions bien préférables à l'eau pure de Jouvence !

Il avait inventé surtout un bain qu'il plaçait sous l'invocation mythologique de Ganymède et qui rajeunissait tout net de dix ans quiconque en faisait usage.

Les étuves de l'hôtel de la Marche étaient une très-grande salle ornée selon le style sarrazin et dont le modèle avait été certainement apporté d'Orient ; on sait en effet quelle est la magnificence des sectateurs du Koran pour tout ce qui a trait aux ablutions secrètes. Trois piscines principales tenaient la longueur de la salle à son milieu. Toutes les trois étaient de porphyre rouge et l'eau y parvenait à l'aide de tuyaux revêtus de jaspe. Des brasiers invisibles jetaient leur chaleur par des bou-

ches masquées avec art et entretenaient constamment une température tiède ; d'autres bouches, percées de trous microscopiques et semblables à autant d'écumoires d'or, lançaient de minces flots de fumée bleuâtre qui s'en allait en spirales vers la voûte chargées de peintures : c'étaient des vapeurs de myrrhe jappéenne et d'encens d'Arabie ; c'était la fumée de l'aloès africain et du santal pourpré qui donne l'ambroisie.

Ces parfums ne faisaient que passer et sortaient par des ouvertures ménagées qui laissaient à l'air sa fraîcheur et sa pureté.

Du haut en bas, les murailles, habillées de marbres multicolore présentaient une variété de dessins mosaïques éblouissantes pour l'œil,mais dont l'éclat était tempéré par l'extrême douceur de la lumière filtrant à travers les vitraux historiés.

Ces magnificences sont mortes et nous ne connaissons plus que par les livres le luxe merveilleux des étuves du moyen-âge qui enchérissaient sur les thermes du Bas-Empire.

A l'heure où madame Blanche d'Armagnac se faisait costumer chez la Pavot, Olivier de Graville, était déjà depuis longtemps à sa toilette. La toilette du sire comte, ne vous y trompez pas, était chose plus compliquée et plus importante, que la toilette d'une dame. Pour cet office, il avait non-seulement son grand accomodeur Annibal Cola, ses pages, ses valets de garde-robe, ses familiers ou chambellans et ses baigneurs.

L'eau chaude ruisselait par les tuyaux de jaspe, les parfums montaient et se mêlaient à la voûte, les baigneurs d'Orient étaient à leurs postes, savants dans l'art de masser à pleines mains et de rendre la souplesse aux muscles épuisés. Demi couché sur une chaise longue et tenant à la main un petit miroir de Venise, le beau sire Olivier donnait sa tête précieuse aux soins de maître Annibal Cola, flanqué de deux artistes subalternes.

Maître Annibal, en grand costume, portant le bonnet fourré, comme un docteur qu'il était, et la robe magis-

trale, éprouvait un à un chaque cheveu de son seigneur, tandis que les sous-officiers rendaient le même service à sa barbe.

— J'ai vu hier un poil blanc, disait Graville d'un air sombre, j'en suis sûr, et vous savez nos conventions. Pour vous ce poil blanc est en avance de cinq années, car à la Pentecôte de l'an 85, vous m'avez garanti ma chevelure pour deux lustres tout pleins sur lesquels, au jour présent, il y a encore un à courir.

— J'ai garanti la chevelure de mon noble maître répondit le Napolitain gravement, mais je n'ai pas garanti sa vue. On croit voir quelque fois ce que l'on craint, et mon noble maître craint beaucoup la venue du premier fil d'argent dans sa chevelure, la venue de la première ride à son front.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— Moi, qui ne crains rien, ajouta-t-il, parce que je connais le pouvoir de ma science, je cherche ce prétendu cheveu blanc et je ne le trouve pas.

Le cheveu blanc était dans une petite pince d'or que l'Italien tenait effrontément entre l'index et le pouce. Le pouvoir de sa science consistait à épiler si adroitement le sire comte de la Marche que ce puissant seigneur ne le sentait pas.

Le comte éleva son miroir à la hauteur de son front et regarda bien attentivement la boucle où naguère brillait le cheveu blanc.

— Je ne le vois plus ! murmura-t-il. Ce diable d'homme me fera croire à la magie !

— Ayez seulement confiance en votre serviteur, Messire, prononça le Napolitain avec onction, et ne redoutez pas l'injure du temps qui glissera sur votre front préservé, comme l'eau de la tempête glisse sur le front de marbre des statues.

Il fit un signe ; un des valets baigneurs poussa un bouton de cristal fixé dans la mosaïque de la muraille et le principal tuyau de jaspe vomit au même instant des

flots d'un liquide blanchâtre, d'où s'échappèrent d'épaisses et lourdes vapeurs.

Une odeur pénétrante remplit toute l'étuve : c'était le bain de Ganymède qui arrivait dans la piscine.

Quatre valets s'attelèrent à la chaise longue de messire Olivier et le traînèrent jusqu'au bassin de porphyre où les baigneurs s'emparèrent de sa personne. Annibal Cola prit la peine de prononcer au-dessus de l'eau fumante des paroles d'une très-grande vertu en un langage que personne ne comprit ; nous pensons bien que lui-même n'y entendait goutte.

Puis le sire comte, fut plongé dans l'onde salutaire où il demeura dix à douze minutes.

Ce qu'il y avait dans le bain de Ganymède nous ne pouvons vous le dire. Si nous savions le secret de cette mixtion héroïque à l'aide de laquelle en un quart d'heure maître Annibal Cola rajeunissait de dix ans les chevaliers et aussi les dames, nous donnerions notre plume à un pauvre et nous nous ferions capitaliste !

Le sang montait au visage du sire Olivier, les veines de son cou se gonflaient sous l'action de la vapeur enivrante qui l'enveloppait : à un second signe de maître Annibal Cola, un bruit léger se fit tout en haut de la voûte, une pluie fine et glacée commença aussitôt de tomber et s'en vint inonder la tête brûlante du comte de la Marche ; son front s'inclina, et, tandis que le liquide odoriférant ruisselait le long de ses cheveux et sur ses épaules, une expression de bien-être vint à son visage.

C'était le moment. Annibal Cola fit au dessus de lui, puis devant lui, quelques passes assez bien dessinées et les yeux du comte se fermèrent.

Une harmonie douce chanta derrière le marbre des lambris.

Puis à la douzième minute, les valets baigneurs saisirent le comte à force de bras, l'enlevèrent sans qu'il donnât signe de vie et le plongèrent une seule fois en courant dans l'autre piscine, qui était pleine d'eau froide mélangée d'alcool.

Le comte s'éveilla, et se tint droit sur ses pieds. Les valets baigneurs, dirigés par le grand Annibal, l'étrillèrent en mesure avec des gants de laine de chien, puis le comte gagna de son pied un lit somptueux où les masseurs d'Orient firent craquer chacun de ses muscles selon l'art.

Quand il se releva, la vie semblait avoir doublé en lui, et il déclara qu'il se sentait fort comme aux jours de sa jeunesse.

La besogne d'Annibal Cola n'était point finie, mais il fallait qu'un commencement de toilette eût lieu avant qu'il rendît ses derniers services à la chevelure et à la barbe de son seigneur. Deux portes battantes s'ouvrirent et montrèrent le somptueux réduit où messire Olivier passait une partie de ses jours à réparer des ans l'irréparable outrage.

— Ça mes enfants, dit-il, pendant qu'on jetait sur ses épaules le manteau de laine fine et moëlleuse, c'est aujourd'hui qu'il faut faire merveille. Je veux me montrer à ma dame plus beau qu'Antinoüs, plus beau que Narcisse et que le berger Pâris ! Que les portes de mon appartement soient fermées, et si quelque fâcheux tente de s'introduire ici,qu'on le repousse,vînt-il de la part du roi !

Comme il achevait ces paroles, trois coups, discrets, résonnèrent justement contre l'huis de la salle de sa toilette. Un valet s'élança aussitôt pour éconduire le fâcheux.

Le seigneur comte était déjà aux mains des artistes, chargés de le faire plus beau qu'Antinoüs, que Narcisse et que Pâris.

— Il faut que je voie notre sire et sur l'heure, dit la voix du nouveau venu qui parlementait avec les valets.

— Au diable ! dit Graville avec fatigue, si c'est pour affaire d'importance, celui-là me verra dans huitaine, après les fêtes passées.

— Dites à Monseigneur, reprit la voix, que si je ne lui parle pas cette nuit même, il y va de ses plus chers projets.

Graville envoya à son miroir une œillade langoureuse.

— Mon plus cher projet, murmura-t-il, est de conquérir le cœur de la nonpareille Blanche d'Armagnac !

Les valets répondirent que l'ordre du comte était précis et l'on put juger à l'accent de l'étranger qui élevait la voix une troisième fois qu'on usait de violence pour le faire déguerpir.

— Dites-lui au moins mon nom, s'écria-t-il, dites-lui que c'est son féal Tarchino qui vient pour affaire de vie ou de mort.

Graville entendit ces derniers mots et se prit à rire.

— Oh ! le simple ! s'écria-t-il,qui croit ouvrir mes portes avec de grands mots, quand il n'aurait qu'à dire la vérité pour être introduit tout de suite !

— Sur ma foi ! ajouta-t-il en se tournant à demi, j'avais oublié que notre trouvère allait venir, et c'était un tort car une solennité qui n'aurait point son poète boiterait ! Qu'il entre ! Je ne me gêne pas avec Tarchino, le parent de mon fidèle Annibal.

Les valets cessèrent de défendre la porte et Vincenzio Tarchino, entra d'un temps ; il avait ses bottes de cheval, la casaque couverte de poussière et les cheveux en désordre. A la vue des immenses préparatifs que l'on faisait pour la toilette du comte, car la chambre, toute vaste qu'elle était, paraissait réellement encombrée de chiffons et d'oripeaux, l'Italien recula.

— Corps de Bac ! grommela-t-il, cet homme n'est qu'un misérable fou !

Ce disant il fit jouer son échine napolitaine et s'inclina respectueusement jusqu'à terre.

— Vive Dieu ! maître Tarquin, dit Graville, tout autre que vous eut risqué les étrivières en insistant comme vous l'avez fait. Ceci est un lieu sacré, vous le savez bien, une manière de temple où les pontifes seuls du culte de la déesse Hébé sont admis. Mais vous vous êtes souvenu que votre présence était utile cette nuit au

château de la Marche et je vous en rends grâce, maître Tarquin.

— Oui, oui... murmura le Napolitain, je crois bien que ma présence sera utile cette nuit au château de la Marche.

— Nous apportez-vous, reprit Graville, qui suivait avec complaisance les progrès lents de sa toilette dans son petit miroir de Venise, quelque tenson nouveau, quelque ballade fraîchement élaborée, quelque madrigal précieux pour la solennité de cette nuit?

Ce beau Graville, une fois devenu grand seigneur, avait tourné au fade; il oubliait l'excellent stylet de Tarchino pour ne se souvenir que de son méchant style. L'Italien avait la tête basse et les sourcils froncés.

— Monseigneur, répliqua-t-il sans relever les yeux, il ne s'agit ni de ballade, ni de tenson, ni de madrigal.

— Est-ce autre chose? s'écria Graville, m'apporteriez-vous enfin l'anagramme que je vous ai demandé sur le nom divin de madame Blanche?

Tarchino secoua la tête.

— Eh bien, eh bien, Vincent reprit Graville avec bienveillance, nous savons nous-mêmes, pour avoir osé parfois sacrifier aux déesses, sœurs d'Apollon, que l'inspiration poétique ne vient pas tous les jours. Une autre fois, vous serez plus heureux... En attendant, vous assisterez à nos fêtes, vous en noterez, avec soin, dans votre mémoire, tous les événemnts dignes d'être rapportés, et grâce à vous, la postérité saura les magnificences de la cour de madame Anne et apprendra peut-être le pauvre nom d'Olivier de Graville.

Tarchino ne put que s'incliner; il regardait de travers cette armée de valets qui entouraient le comte et le donnait au diable du meilleur de son cœur.

— Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon aimé seigneur, dit-il après un silence, je suis à vous de plume comme d'épée, mais si j'ai tant insisté pour pénétrer à l'heure qu'il est jusqu'à vous, c'est qu'il n'est guère

temps, Monseigneur, de songer aux anagrammes, aux petits vers, ni à l'histoire de vos fêtes !

— Qu'est-ce à dire ? demanda Graville, qui fit un mouvement brusque et dérangea les nœuds savamment disposés de deux ou trois aiguillettes.

Tarchino s'approcha de lui résolument.

— Monseigneur, lui dit-il, je vous demande d'éloigner tous ces gens-là, pour que je vous parle seul à seul.

Graville le regarda comme s'il l'eut cru fou.

— Ah ça ! dit-il mon pauvre garçon, tombez-vous des nues ? Interrompre ma toilette !... d'où sortez-vous ?

— Je reviens d'escorter jusqu'ici madame Blanche d'Armagnac, répondit l'Italien.

— Madame Blanche ! répéta Olivier de Graville qui reprit sa voix de mandolin et son œil langoureux.

Tarchino se taisait.

— Et en escortant Madame Blanche demanda encore Graville, avez-vous rencontré le diable mon pauvre homme ?

— Oui, Monseigneur, répondit Tarchino avec un grand sérieux, vous avez deviné du premier coup : j'ai rencontré le diable.

En ce temps-là on ne prononçait jamais en vain le nom redouté de l'ennemi des hommes.

— Vous n'oseriez pas railler avec moi, maître Vincent ! murmura Graville sévèrement, expliquez-vous, je vous prie.

— Je suis en la puissance de mon seigneur, répondit Tarchino, il peut ordonner de moi ce qu'il voudra, mais je ne m'expliquerai pas avant que ces gens soient dehors.

— Tu braverais mes ordres, vassal ! s'écria le comte dont les yeux s'allumèrent.

Les valets espérèrent un instant qu'on allait les charger de briser bel et bien les côtes de ce maraud, déguisé en gentilhomme, mais leur espoir fut trompé, l'échine de l'Italien joua tandis qu'il répondait avec une certaine fermeté emphatique :

— Je n'ai jamais désobéi à Monseigneur, mais si Monseigneur m'ordonnait de le frapper d'un coup de poignard, à mes risques et périls, je lui désobéirais pour la première fois.

— Et qu'a de commun ?... commença messire Olivier.

— Monseigneur, interrompit le Napolitain, mieux vaudrait pour vous recevoir dix coups de poignard que de livrer à tous ceux qui sont là le secret que je vous apporte.

Il y avait dans l'accent de Tarchino tant de solennité que le comte de la Marche eut enfin à réfléchir.

— Retirez-vous, dit-il à ses valets de toilette, et sur mon salut ! si cet homme s'est joué de moi, tant pis pour lui !

Les chambriers se retirèrent mortifiés, aucun d'eux n'aurait pu penser jamais que le beau comte de la Marche abandonnerait sa toilette inachevée, un jour de grande fête pour quoi que ce fût au monde. Graville et Tarchino étaient seuls, le comte se trouvait dans un accoutrement assez bizarre et que nous nous abstiendrons de décrire, pour ne point mêler trop de grotesque au sérieux de la scène.

Figurez-vous seulement Adonis, quinquagénaire, qui n'a pas eu le temps d'ôter ses papillottes et de régulariser son fard.

— Eh bien ! dit le comte, qu'as-tu vu ?

— J'ai vu madame Isabelle, duchesse d'Armagnac et le jeune sire Jean, héritier légitime de feu le duc de Nemours.

Tarchino pensait bien qu'Olivier de Graville allait rester foudroyé à cette nouvelle, mais le comte ne changea même pas de visage.

— Après ? dit-il.

— N'est-ce pas assez ? balbutia l'Italien déconcerté.

— Et c'est pour cela que tu m'as interrompu ? s'écria Graville. Triple fou que tu es, tu as rêvé tout éveillé ou bien tu as rencontré des fantômes ! Ce matin même j'ai

reçu une missive de Thibaut de Ferrières qui a quitté le service de madame Anne pour le mien et qui me dit apporter la preuve certaine du décès de madame Isabelle et de son fils.

— J'ai vu ce soir Thibaut, sire de Ferrières, répliqua Tarchino, c'est un homme obstiné : il m'a répété de vive voix ce qu'il vous avait écrit, mais Thibaut de Ferrières se trompe.

— J'aime mieux croire que tu te trompes, toi, maître Vincent, repartit le comte.

Tarquin sourit avec amertume.

— Parce que si je me trompe, murmura-t-il, Monseigneur aura toute sa gaîté au bal de cette nuit et répondra sans effort aux beaux sourires de madame Blanche.

Olivier de Graville ne se fâcha point et répondit simplement :

— Maître Tarchino, vous avez deviné juste !

— Eh bien, moi, je vous dis, Monseigneur, s'écria Tarchino avec une colère concentrée, je vous dis : Amusez-vous cette nuit pour longtemps ! prenez-en, si vous pouvez, pour tout le reste de votre vie ! car vous manquez l'occasion de mettre le pied sur la tête du serpent et demain vous serez mordu !

Graville courba la tête, ébranlé qu'il fut, par cette énergique menace.

— A supposer que ton rêve fût une réalité, dit-il enfin, nous aurions du temps devant nous, ce me semble.

— Du temps ? répéta le Napolitain, savez-vous ce que le petit roi a dit ce matin ; Monseigneur ?

C'était de cette façon irrévérencieuse que les partisans de madame Anne de Beaujeu désignaient le fils de Louis XI déjà majeur depuis trois ans.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le petit roi ? demanda Graville.

— Ce matin, repartit Tarchino avec lenteur, pour la première fois de sa vie, Charles de France a dit ; Je veux !

— Les rois disent : Nous voulons... murmura Graville qui essaya de railler.

— Madame la régente, poursuivit l'Italien, n'a pas osé résister, Monseigneur, parce qu'il y avait là cinq ou six vassaux de la couronne qui étaient aux pieds de madame Anne hier, et qui ont mis la main sur la garde de leur épée quand le roi de France a dit : Je veux.

— Comédie ! fit Graville.

— Non, non, Monseigneur, vérité : Ces gens ont vu que le trône n'était plus vide, et depuis ce matin la régence est finie.

— Eh bien, dit Graville, qui parlait néanmoins avec un certain embarras, dans l'intérêt du royaume, nous la ressusciterons, ne fût-ce que pour un peu de temps, la régence !

— Il vaudrait mieux profiter des quelques jours qui vous restent, repartit Tarchino ; pendant quelques jours encore le jeune roi, étonné de sa propre audace, laissera de fait le pouvoir aux mains de sa sœur. Pendant quelques jours encore, vous pouvez agir et prendre cette couronne de duc qui vous fera pair du royaume, et à l'abri de laquelle vos serviteurs compromis pourront se retirer au besoin.

— Ah ! ah ! fit Graville, c'est donc là que le bât nous blesse, maître Vincent ?

— Monseigneur, j'ai beaucoup fait pour vous, et le gibet serait, à mon dévouement, une triste récompense !

Quand le sire comte de la Marche se trouvait dans l'embarras, son geste favori était de passer ses doigts parmi les boucles de ses cheveux noirs. Il voulut exécuter son geste favori, mais au lieu de cheveux, il ne rencontra que des papillottes hérissées.

Il y avait longtemps que le sire comte pensait comme son âme damnée, Vincent Tarquin. Il y avait longtemps que, chaque matin, il se disait : Aujourd'hui nous allons travailler, aujourd'hui nous allons poser enfin la clef de voûte de notre fortune. Mais le jour se passait et le sire comte restait oisif ; il y avait toujours un prétexte à ces retards : tantôt c'était la prudence qui lui commandait de ne point trop presser la volonté royale, tantôt c'était

la voix du plaisir qui l'appelait et qui l'entraînait.

Chose remise indéfiniment est, dit-on, chose manquée.

Olivier de Graville avait été un brillant soldat ; le succès avait fait de lui un grand seigneur très-ordinaire ; il avait ses jours pour être ambitieux ; c'étaient des accès, et, quand sa fièvre le prenait, il eût jonchée la terre de cadavres pour arriver à son but. Mais l'accès fini et la fièvre passée, Olivier de Graville redevenait un homme frivole, de conception épaisse, de tempérament épuisé.

A bien réfléchir, n'avait-il pas remporté une assez belle victoire ? Parti simple homme d'armes de sa province, n'apportant à la cour que sa cape trop mûre et son épée à garde de fer, il était parvenu au premier rang de la noblesse française ; il dirigeait le conseil de régence, et personne, pas même ces ducs et pairs dont parlait Vincent Tarquin, ne pouvait lui disputer le pas.

Sa fortune valait mieux que l'apanage d'un prince, et son mariage avec madame Blanche allait lui apporter, sinon la duché-pairie de Nemours, du moins le pays d'Armagnac, qui ajouterait un beau fleuron à sa couronne de comte.

Quant à la duché-pairie, elle devait venir à son jour ; Olivier de Graville était bien convaincu que ce but suprême de son ambition ne pouvait lui échapper, et c'est pour cela peut-être qu'il en prenait à son aise. Tarchino arrivait mal ; Graville avait mis dans sa tête qu'il ferait cette nuit-là définitivement et sans remise aucune la conquête du cœur de sa dame.

C'était une idée fixe ; il était Salomon, il attendait la reine de Saba ; tout le reste lui semblait indigne d'occuper sa pensée.

Et cependant les dernières paroles du Napolitain firent sur lui une certaine impression, l'endroit sensible était touché. Les grandes maisons féodales étaient un peu, comme nos comptoirs, et, faisaient parfois faillite. Prenez le plus orgueilleux trafiquant et mettez en doute son crédit, il pâlira.

Graville pâlit parce qu'on avait mis en doute son crédit.

— Maître, dit-il, croyez-vous donc que nous soyons déjà si bas tombé ?

— Que Monseigneur me pardonne, répliqua Tarchino ; Monseigneur sera, dès qu'il le voudra, le plus puissant baron du pays de France, mais...

Graville l'arrêta du geste.

— Maître, dit-il, j'exige de mes gens le respect tout d'abord. Par mon patron, ceux qui me croient réduit à de telles extrémités ne peuvent-ils changer de condition et prendre une autre bannière ?

— La fidélité... commença le Napolitain.

Graville haussa les épaules.

— Parlons raison, dit-il sèchement, vous n'êtes pas venu m'interrompre au milieu des apprêts de cette fête, de laquelle mon bonheur dépend peut-être, pour me conter des sornettes ? Quand les gens comme vous parlent de fidélité c'est qu'ils vont trahir. Changez de note, maître Vincent, ou je vais avoir toute la nuit des idées noires !

L'Italien garda le silence et sa figure ne laissa pas voir le moindre mécontentement ; Il avait dans son sac de quoi châtier le seigneur comte et la patience ne lui manquait point.

— Pour en finir d'un mot, reprit Graville, vous vous trompez sur tous les points. La veuve et le fils d'Armagnac ne sont plus, les missives que j'ai reçues ce matin m'annoncent le succès complet de mes deux envoyés, et demain je posséderai les minutes de l'enquête notoire demandée par Messieurs du parlement, pour prouver le décès du dernier Armagnac.

— En êtes-vous bien sûr, Monseigneur ? murmura l'Italien.

— Il faut douze signatures de gentilshommes, anciens vassaux d'Armagnac, répliqua le comte : Thibaut de Ferrières en a recueilli cinq et Guillaume de Soles m'en apporte sept en comptant la sienne.

— En comptant la sienne ! répéta Tarchino, qui eut un sourire étrange.

Graville l'interrogea du regard ; mais à cette question muette l'Italien ne jugea pas à propos de répondre tout de suite.

— Me serait-il permis de demander à mon seigneur, dit-il humblement, combien de temps il faut au parlement de Paris pour envoyer madame Blanche d'Armagnac en possession des domaines de ses ancêtres ?

— Trois jours, si c'est le comte de la Marche qui poursuit l'instance, répondit Olivier de Graville.

— C'est bien long, cela, Monseigneur, trois jours ! prononça lentement l'Italien ; je n'ai même pas besoin de vous demander maintenant combien de temps il vous faudrait pour épouser madame Blanche, à supposer que madame Blanche consentît, comme je l'espère, à devenir votre femme. Je n'ai même pas besoin de vous demander si madame la régente mettrait un zèle bien empressé à vous faire un cadeau d'épousailles, à vous, Monseigneur, qui avez rompu tant de lances pour elle, dans les tournois, et combien de temps il lui faudrait pour conférer le titre de duc à l'époux de sa rivale. Il me suffit de votre première réponse et je vous répète ; c'est bien long trois jours, Monseigneur !

— Le feu est-il donc à la maison ? commença Graville qui essaya de sourire.

Il y avait loin déjà de cette question à la hautaine rudesse de son premier langage.

— Plût à Dieu, Messire, dit Tarchino, que le feu fût à la maison, car il vous plairait peut-être de l'éteindre et ce que vous voulez, vous le pouvez. Ce que je vous reproche, dans mon dévouement, trop hardi peut-être, c'est de ne pas vouloir. Non, Monseigneur, le feu n'est pas à la maison, mais Louis, duc d'Orléans, que vous croyez à Londres, a couché cette nuit au château de l'Isle-Adam, à huit lieues de Paris… Et la jeune madame Anne, duchesse de Bretagne, que vous croyez en la ville de Rennes, sa capitale, a passé ce matin par Tours, où le

prévôt et les échevins lui ont dressé un arc de triomphe comme à la reine de France.

— J'enverrai cinquante hommes d'armes au château de l'Isle-Adam et le duc d'Orléans se cachera dans les caves, dit Graville.

— C'est possible, répliqua Tarchino, mais il en sortira roi.

— Quant à cette grosse fille de Bretagne, reprit messire Olivier avec un suprême dédain, nous la renverrons manger son beurre aigre et son pain de blé noir !

— Un jour, murmura l'Italien comme en se parlant à lui-même, il y avait en la bonne ville de Saint-Malo, assemblée de Bretons. Et vous savez bien, Messire, que les barons de Bretagne passent pour les plus difficiles à mener qui soient au monde ! Cette grosse fille, dont vous parlez, vint parmi eux et leur ordonna quelque chose qui ne leur plut point ; j'ignore ce que c'était, ayant auprès de mon cher seigneur bien assez d'affaires pour me rompre la tête, sans voir à celles des autres. La grosse fille avait la couronne en tête et le sceptre à la main : on dit qu'elle est belle et qu'elle portait bien tout cela. Elle monta sur son trône et promena son regard sur les rangs des seigneurs. Les seigneurs murmurèrent. La grosse fille ne dit que quatre mots dans le patois du pays de Rennes, ce mot était sans doute le commencement d'une phrase, mais on ne la laissa pas achever.

— Et quels étaient donc ces mots ? demanda Graville.

— C'était quelque chose comme le *quos ego* de notre poëte Virgilius Maro, répondit l'Italien en souriant, seulement il y manquait l'harmonieuse euphonie du langage latin. La grosse fille fronça le sourcil, ferma les poings et dit en frappant la table : *Qui qu'en grogne* [1] !...

[1] Ce mot reste gravé sur l'une des tours du château de Saint-Malo qui fut fondé au temps de la duchesse Anne ; s'il était besoin d'en traduire la sauvage énergie, on pourrait donner cet équivalent adouci : Le premier qui murmure !...

— Ce fut tout, ajouta Vincent Tarquin. On dit que les barons de Bretagne, depuis le premier jusqu'au dernier, courbèrent l'échine et demandèrent pardon.

— Maître Vincent, dit Graville, vous savez de belles histoires, mais madame Anne de Bretagne fût-elle dix fois plus rude encore, n'est pas la Reine que je sache!

— Hélas! Monseigneur, répliqua l'Italien, vous avez mené des chasses splendides en votre comté de la Marche; vous avez, m'a-t on rapporté, offert à madame Blanche des fêtes merveilleuses, et pendant cela, vous avez fermé vos yeux et vos oreilles pour ne point voir, pour ne point entendre ce qui se passait du côté de Paris. Le petit roi a grandi, un conseil s'est formé autour de lui et je ne sais pourquoi, tous les amis d'Orléans et d'Armagnac font partie de ce conseil. A l'insu de la régente et de ses tenants le maréchal de Gié est parti pour la Touraine. Devant Dieu, en présence du grand sénéchal de France, Monseigneur l'évêque d'Orléans a célébré le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles de France, dont la personne était représentée par le maréchal de Gié, son plénipotentiaire.

— Je sais cela aussi bien que toi, murmura Graville, mais est-ce là solide épousaille?

Puis il ajouta en secouant la tête:

— Allons! tu as raison, il faut se hâter! Parlons donc affaires, si tu le veux, mais songe que les heures de la nuit passent et que ma dame va venir!

L'Italien vit le chemin qu'il avait fait et risqua une chose hardie.

— Qui sait, dit-il, Monseigneur, si votre dame ne trouvera pas le moyen de vous attendre avec patience?

Cette fois Graville bondit sur son fauteuil.

— Coquin que tu es! s'écria-t-il, oses-tu perdre à ce point le respect? Tu t'expliqueras ou, sur mon honneur, malheur à toi!

Tarchino avait fait prudemment un pas en arrière.

— Je m'expliquerai, Monseigneur, répondit-il, mais

un peu plus tard, si vous daignez le permettre. Pour perdre désormais le moins de temps possible, nous devons procéder par ordre... tout viendra, je vous le promets, à son heure.

Il se recueillit en lui-même et commença d'un ton péremptoire.

— Vous avez dit: Il faut nous hâter, ce n'est pas cela, Monseigneur ; se hâter dans une mauvaise voie, c'est se fatiguer vainement et le plus souvent s'éloigner du but au lieu de s'en rapprocher, Ce qu'il faut c'est changer de voie et je vous en apporte les moyens.

— Qui me dit que ma voie soit mauvaise ? s'écria Graville.

— Faut-il donc vous prouver cela, Monseigneur ? n'en ai-je pas dit assez ? Le temps passe ! Madame Blanche ne va pas venir comme vous parliez tout à l'heure ; sa toilette n'a pas été si longue que la vôtre. Madame Blanche est venue, puisque je l'accompagnais... Et qui sait ce que fait madame Blanche en ce moment ?

Graville se leva et fit un pas vers l'Italien, sa figure était menaçante, mais ses jambes nues sortaient de son manteau de toilette entr'ouvert et sa couronne de papillottes accompagnait vraiment fort mal l'expression tragique de sa physionomie. Tarchino lâcha pied comme d'habitude mais il ne laissa pas au comte le temps de parler.

— Patience, Monseigneur, dit-il, vous devinez qu'il y a sous mes paroles un petit mystère : je vous le dévoilerai, soyez en sûr, cela fait partie de mes preuves, puisque je dois vous prouver que vous êtes dans une mauvaise voie. Je vous le prouve d'abord, en établissant que, dans le cas le plus favorable, dans le cas où vous auriez réuni demain les douze signatures de l'enquête notoire, dans le cas où madame Blanche vous donnerait sa main avec son cœur, dans le cas où la régente de France conférerait le titre de duc à l'homme qui a cessé de porter ses couleurs, le temps vous manquerait encore, puisque demain, peut-être, la France ne connaîtra plus de régente et s'empressera d'obéir à son roi ! Doutez vous de cela ?

— Certes, dit Graville, j'en doute.

— Eh bien, je vous dis alors que vous n'avez pas les douze signatures de votre enquête notoire. Thibaut de Ferrière en a récolté cinq, Guillaume de Soles en rapporte sept en comptant la sienne... Et tous les deux vous ont bien dit, n'est-ce pas, qu'en remuant ciel et terre dans le comté de la Marche et dans le pays d'Armagnac, on ne trouverait pas une signature de plus?

— C'est la vérité, répondit Graville, mais à quoi bon une signature de plus, puisque cela fait douze?

— En comptant la signature de Guillaume de Soles, Monseigneur.

— Soit.

— En ôtant la signature de Guillaume de Soles, il n'en reste que onze.

— Mais, Guillaume la donnera.

— Vous vous trompez, Monseigneur.

— Pourquoi cela.

— Parce que Guillaume de Soles a vu cette nuit un fantôme sortir de sa tombe.

— La duchesse Isabelle? murmura le comte, tu n'as donc pas été seul à la voir!

— Thibaut de Ferrière l'a vue et a dit: « Ce n'est pas elle! » répliqua l'Italien; mais avant la fin de cette nuit, Monseigneur sera juge entre nous. Je poursuis ma thèse et je vous dis que, Madame la régente mettra du temps à contenter votre désir, en supposant que votre mariage ne vous ait point fait d'elle une ennemie... Et je vous dis enfin que Blanche d'Armagnac ne vous donnera ni son cœur ni sa main, parce qu'elle garde sa main à celui qui déjà possède son cœur!

Pour le coup, le pauvre comte demeura comme abasourdi. Il s'affaissa sur son fauteuil, et deux larmes sillonnèrent la première couche de son fard. Sans y songer, il arracha même trois ou quatre de ses papillottes, tant il avait le cœur navré!

L'Italien attendait une réponse, mais la réponse ne venait point.

— Je vois, Monseigneur, reprit-il, que vous trouvez mon argumentation sans réplique. La voie que vous suiviez était mauvaise, je vous en propose une autre et la voici : Qu'y a-t-il entre vous et l'objet de vos désirs ? un homme, selon moi, un fantôme, selon vous. Homme ou fantôme, creusons une fosse à dix pieds sous terre et poussons-le dedans !

— Un meurtre ! fit Graville avec répugnance, oserais-je me présenter devant ma dame, qui est si noble et si pure, avec les mains souillées de sang ?

L'amour profond qu'il avait pour cette jeune fille, affublée par lui d'un nom et d'un titre usurpés, l'avait réellement fait un peu meilleur.

— Le fantôme une fois disparu, continua Tarchino, tous les obstacles sont aplanis à la fois. Il ne reste rien du sang d'Armagnac, sinon madame Blanche, seule et unique héritière...

— Non ! fit Graville qui restait abattu sur son fauteuil, je ne veux pas... ne me parle plus de cela !

— A votre volonté, mon cher sire, répondit Tarchino qui eut son sourire équivoque ; donc parlons d'autre chose. Vous ne m'avez pas demandé, ce me semble, le nom du rival heureux à qui madame Blanche a donné son cœur et garde sa main !

Le poing fermé de Graville se crispa sur son genou.

— C'est vrai ! murmura-t-il entre ses dents serrées, dis-moi ce nom, afin que je sache sur qui je dois me venger !

Il y eut un court silence pendant lequel Tarchino parut se recueillir.

— Monseigneur, dit-il ensuite d'une voix grave, il y a des jours où je serais tenté de croire à la Providence ! Vous parlez de vous venger : ne vous souvenez-vous donc que de l'injure récente? Est-ce la première fois que vous aimez, Monseigneur, est-ce la première fois que vous êtes dédaigné?

Le regard d'Olivier de Graville était menaçant, mais

Tarchino se sentait protégé victorieusement par la gravité même de la révélation qu'il allait faire.

— Je vous demande, Messire, poursuivit-il sans donner cette fois la moindre marque de frayeur, ne vous souvenez-vous plus de ce jour où vos compagnons de la cour du roi Louis XI vous firent jusqu'à votre logis une ovation dérisoire? En ce temps-là aussi, vous vous croyiez aimé d'une femme et cette femme,se riant de votre grand amour, donnait à un autre son cœur avec sa main.

— Isabelle! murmura Graville dont la voix trembla.

— Isabelle! répéta l'Italien; en appuyant sur ce nom: Madame Isabelle d'Armagnac qui, la première, arracha de vos yeux des larmes de sang. Vous parlez de vous venger... les outrages anciens n'ont-il laissé de traces que sur votre visage!

— Vincent! balbutia le comte qui se retenait à son fauteuil pour ne pas bondir comme un tigre, tu veux m'enivrer de rage! tu veux me rendre fou! Tais-toi, Vincent, je t'en prie et je te l'ordonne!

Tarchino avait mis de côté son méchant sourire pour prendre un air de tristesse respectueuse.

— Monseigneur, répliqua-t-il, ceux qui vous aiment se souviennent pour vous. Ils n'ont point oublié que l'homme qui vous fut préféré par cette femme vous infligea l'outrage le plus sanglant que chevalier puisse subir...

— Tais-toi! tais-toi!

La face du comte devenait livide et des gouttes de sueur coulaient de ses tempes.

— Vous parlez de vous venger! reprit Tarchino, qui suivait avec une curiosité froide les progrès de cette fièvre terrible, mais si le préféré de madame Blanche porte sur lui un charme...

Le regard de Graville exprima une sorte d'effroi.

— Parles-tu de choses surnaturelles? demanda-t-il.

— Le préféré de madame Blanche, répliqua le Napo-

litain, qui semblait prendre plaisir à répéter ce mot comme pour enfoncer le trait plus avant dans le cœur de son maître, est de chair et d'os ainsi que vous et moi, mais il porte un charme et il est conduit par la main à sa destinée. Son talisman, c'est son nom. Elle s'appelait Isabelle d'Armagnac, la femme qui vous méprisa la première ; il s'appelait Jacques d'Armagnac, l'homme qui le premier vous déshonora ; vous avez donné le nom de Blanche d'Armagnac à la jeune fille qui maintenant vous dédaigne, et l'homme qui vous a pris son amour s'appelle Jean d'Armagnac !

Le front pâle de Graville se rougit d'un flux de sang. Au milieu de cette couche écarlate, la cicatrice qui avait maintenant plus de vingt ans montra son trèfle livide.

— Armagnac ! Armagnac ! Armagnac ! prononça par trois fois l'Italien, voilà le nom qui vous damnera en cette vie et dans l'autre, Monseigneur !

Quelques minutes s'étaient écoulées ; à travers les portes fermées et au-delà des longs corridors, on commençait à entendre d'harmonieux échos ; la fête avait commencé à l'heure dite, en l'absence du maître. Graville était demi-couché sur son fauteuil ; une sorte de calme était revenu sur son visage. L'Italien restait toujours debout et le chaperon à la main devant lui.

— Tu as bien parlé, maître Vincent, dit enfin Graville ; Dieu me pardonne, tu as manqué de me faire tomber en chaud mal ! Je veux croire que c'était dans mon intérêt et je te tiens quitte.

— Monseigneur a-t-il quelque chose à m'ordonner ? demanda l'Italien.

Le sire comte de la Marche écoutait la musique lointaine ou faisait semblant.

— Vois comme tu m'as mis en retard, dit-il en affectant un ton dégagé ; je voudrais jurer que le roi Salomon, de sage mémoire, ne fit jamais attendre ainsi sa cour. Je vous donne congé, maître Tarchino, et je vais achever ma toilette.

Vincent ne bougea pas.

— Ah! fit le comte, comme si un souvenir lui traversait l'esprit, vous m'avez demandé mes ordres? à présent, comme naguère, je vous dis : Je ne veux pas de meurtre.

— Un combat singulier n'est pas un meurtre, murmura l'Italien.

— Madame la régente refuserait d'ouvrir la lice.

— Je ne parle pas d'un combat en lice, Monseigneur. Deux hommes se rencontrent, l'épée ou la dague à la main ; ces deux hommes s'en veulent, ces deux hommes se battent : madame la régente, ni même notre sire le roi n'ont rien à voir en tout ceci.

Graville eut un amer sourire.

— Et dans un combat de cette sorte on peut placer la botte napolitaine? dit-il.

— La botte napolitaine est faite pour cela, Monseigneur, répliqua effrontément Tarchino.

Le comte parut hésiter un instant.

— Tiens, maître Vincent dit-il enfin, j'ignore quel motif te pousse, et je conviens que tu peux dire vrai par hasard une fois en ta vie... mais que veux-tu, c'est plus fort que moi, je ne te crois pas!

Il prit sur un guéridon le sifflet d'or qui lui servait à appeler ses valets.

— Monseigneur, s'écria Tarchino précipitamment, je vous ai offert la preuve de tout ce que j'avance.

Graville approcha le sifflet d'or de ses lèvres.

— La preuve certaine? demanda-t-il.

— La preuve palpable! répondit Tarchino.

Le comte siffla.

— Eh bien, Tarquin, dit-il en se replaçant dans la position où ses valets devaient le retrouver, la nuit est longue encore, si tu me prouves, avant le jour, que ce jeune homme est le préféré de madame Blanche et que ce jeune homme est le fils de Jacques d'Armagnac, je le livrerai à ta botte napolitaine, qui sera payée cette fois comme il faut.

Il fit un geste de fatigue ; Vincent Tarquin s'inclina jusqu'à terre et sortit.

L'instant d'après, l'armée des valets de toilette rentrait ; la belle chevelure de Graville, dépapillottée et peignée, brillait sous un flot de parfums ; on lui mettait sa seconde couche de fard, et son petit miroir de Venise lui disait en souriant qu'il n'avait jamais été plus beau seigneur en sa vie.

II

LES ÉTATS DU ROI SALOMON

Si nous avions la plume poétique et savante, la plume d'or qui décrivit les fêtes merveilleuses offertes à la fille de Henri VIII par le comte de Leicester dans son château de Kenilworth, nous ferions le récit détaillé de ces autres fêtes que messire Olivier de Graville donna dans son hôtel de la Marche à la régente de France. Notre drame n'a pas absolument besoin de ces descriptions ; mais ces descriptions, que Walter Scott, seul au monde, savait faire, ont plus de prix que tous les drames réunis à tous les romans de l'univers !

L'hôtel de la Marche valait bien le château de Kenilworth : la cour de France a toujours mieux valu que la cour d'Angleterre. Ces Anglais, vous le savez bien, ont beau se mettre en frais de magnificence, ils gardent toujours quelque chose de raide et de gauche qui ne disparaît pas, même sous les velours et l'or.

On serait tenté de croire que c'est Walter Scott qui enfanta dans son génie les splendeurs de la cour où trônait cette femme laide, sanguinaire, à la fois fanatique

et impie qu'il appelle la *Vierge-reine* Si l'on brise le prisme de l'immortel romancier, il ne reste rien qu'une vielle fille pédante, mais couronnée, et autour d'elle de gros seigneurs gonflés de bœuf et d'ale, qui s'entr'assommaient pour un regard de ses yeux chassieux.

Olivier de Graville, qui avait les deux mains dans le trésor royal, dépensa, dit-on, des sommes immenses, pour le temps, à changer en palais l'ancienne résidence des ducs de Nemours. L'architecture était alors en bonne veine et l'art fantaisiste du XVIᵉ siècle naissait. A l'ancien château, Olivier de Graville avait fait ajouter deux ailes de style fleuri, qui passaient par-dessus les fossés comblés et regardaient fièrement les tourelles de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Les jardins du château, descendaient à la Seine, englobant la grande route barrée et mordant, sur le domaine de l'Université, le petit Pré-aux-Clers.

Depuis une année déjà les maçons avaient mis le bouquet de feuillage au sommet des deux ailes du château restauré ; c'était, au dire des historiens qui ont écrit sur Paris, un des plus admirables monuments qui se pût voir, et il laissait bien loin derrière lui le Louvre, l'hôtel Saint-Paul et l'hôtel des Tournelles.

Ses jardins surtout, d'une étendue énorme, présentaient un aspect féerique.

Impossible de choisir un lieu plus heureux pour donner une de ces gigantesque fêtes dont le moyen-âge a gardé le secret. Et puisque le nom de Kenilworth est tombé de notre plume, nous sommes bien forcé d'avouer que les nobles jeux donnés par le comte de la Marche avaient, avec les fêtes du favori d'Élisabeth, de nombreuses analogies. D'abord Olivier de Graville, comme Leicester, avait été le chevalier de sa souveraine ; car la fille de Louis XI avait joué en France, durant de longues années, le rôle de souveraine.

Secondement, madame Anne se trouvait dans le même cas que cette reine disgracieuse qui coupa la belle tête de Marie Stuart : aucun historien n'exalta jamais les

charmes de madame Anne qui était borgne ou peut s'en fallait. Or, quand aucun historien ne trouve au bout de sa plume un peu d'encre pindarique pour vanter les attraits d'une princesse, on peut affirmer que la princesse est laide, Élisabeth et Anne étaient donc à deux de jeu.

Une troisième analogie résulte de la position privée de Leicester et de Graville ; si Leicester avait épousé secrétement la douce Amy Robsart, Graville voulait épouser publiquement madame Blanche d'Armagnac.

Au milieu de cette fête, qu'il offrait en apparence à la régente, Graville voulait que madame Blanche fût reine.

Mais il se trouvait en la cour de France un élément qui faisait complet défaut à la cour d'Angleterre : il y avait un enfant chétif et faible d'esprit, un pauvre petit malade, qui était le ROI.

Chez nous les femmes ne pouvaient porter le sceptre qu'en contrebande. Pour commander à la nation chevaleresque, il fallait un chevalier.

Deux heures de nuit sonnant, les gardes qui veillaient aux murailles embouchèrent le cor pour répondre au retentissant appel qui montait de la campagne devers la porte Bucy. Aussitôt une ligne de feu s'alluma le long des crénaux, tandis que l'avant-garde des nouveaux arrivants, secouant joyeusement ses torches, éclairait les douves et le pont-levis. Un duc du pays de Saba, car c'est ainsi que le moyen-âge comprenait la couleur locale, un duc et pair s'avança la lance au poing jusqu'au bord de la douve, et requit l'entrée du palais de Jérusalem pour sa redoutée dame maîtresse la grande impératrice des pays d'Orient.

Le chevalier qui était à l'intérieur et qui parlait pour le roi Salomon, demanda si c'était sommation de guerre ou requête courtoise ; ce à quoi le duc et pair sabéen répondit que sa dame et maîtresse ne requérait rien de Salomon, le sage, sinon l'explication de quelques charades aussi délicates que subtiles.

La reine de Saba venait tout exprès pour cela du fond

de l'Arabie apportant au fils de David, outre les charades et les énigmes, de la poudre d'or, de l'encens, des chameaux, des pierreries et cette gomme précieuse que les arbres distillent dans l'heureux Yemen.

Le chevalier hébreu, qui se nommait Dathan, ne put faire moins que d'abaisser le pont-levis devant ces étrangers qui venaient de si loin pour faire politesse à son seigneur. Il prévint néanmoins le duc et pair arabe, que Salomon le sage avait épousé récemment la fille du Pharaon d'Égypte et que la reine de Saba, impératrice d'Orient, s'en retournerait comme elle était venue si elle avait quitté son pays pour chercher galante fortune.

Cette explication loyalement donnée, les chaînes du pont-levis grincèrent et le flot des compagnons de madame Blanche eut entrée dans l'intérieur du château. C'était une véritable armée; on avait fait les choses comme il faut. A la porte Bucy madame Blanche avait trouvé un grand concours d'hommes et de femmes qui étaient là pour grossir son cortége.

A dater de ce moment le pont-levis resta baissé, et pendant une heure d'horloge tous ceux qui le voulurent franchirent les douves.

Quand on ferma les portes, il y avait encore une foule énorme autour des murailles, car l'annonce de ces fêtes non pareilles avait mis tout Paris sur pied ; mais l'ordre du sage roi Salomon était précis : ceux qui ne purent être introduits pendant l'heure de grâce durent rester et se morfondre le long des fossés.

Madame Blanche fit son entrée au son redoublé des fanfares qui réveillèrent les vieux échos du castel. Ses chevaliers et ses pages à cheval, ses gardes blancs et noirs, ses femmes, ses eunuques inondèrent un instant le vestibule et les cours.

Ce ne fut qu'un instant, car le cortége arabe ne devait point recevoir l'hospitalité dans le château même. A l'ouest de la cour d'honneur une large voûte, tapissée de draperies et de fleurs, donnait passage dans les jardins qui s'étaient transformés à prix d'or en une sorte

de plan fantastique de la ville et de la campagne de Jérusalem.

Le Jourdain était là, le fleuve triste et sacré des divines poésies, non loin du torrent de Cédron et de ce lac maudit qui recouvrit les monuments de Sodome et de Gomorrhe.— On voyait le temple, chef-d'œuvre du sage roi, dont la construction dura plus de sept années et coûta plus de quatre milliards.

Au-devant du temple était le palais de Salomon, si célèbre dans les légendes orientales et qui pouvait, dit-on, loger cinquantes mille âmes. — Puis c'étaient les collines saintes, ces bois regrettés par les filles d'Israël au bord des fleuves de Babylone, ces pâturages où les fils des patriarches paissaient leurs innombrables troupeaux.

Dans la partie du jardin qui descendait vers la Seine, au milieu d'un paysage étrange et qui avait mission de représenter la base du mont des Oliviers, on avait dressé une sorte de camp dont chaque tente valait bien le prix d'une maison de pierre et de bois.

C'était le quartier destiné à l'impératrice d'Orient et à son escorte. — Rien ne pourrait peindre la magnificence prodigue et galante à la fois de la tente principale que devait occuper madame Blanche d'Armagnac. Graville avait réuni là tous les raffinements de luxe contemporains.

Cela ne ressemblait peut-être point au tabernacle que le vrai Salomon offrit à la vraie reine de l'Yemen. Nous ne voudrions pas comparer sérieusement les efforts d'un simple gentilhomme français du XVe siècle à ceux du plus puissant roi des temps bibliques, dont le domaine privé dépassait six cents talents d'or, c'est-à-dire, plus de cent millions de nos francs, sans compter les impots proprement dits et les tributs payés par les nations conquises ; mais on peut dire que, de mémoire d'homme, on n'avait vu recherche pareille et magnificence.

Les draperies de la tente étaient en drap broché d'or, aux armes de madame Blanche ; entre les écussons, les chiffres d'Armagnac et de Graville s'entrelaçaient en

mille façons aimables, et formaient toute sorte de lacs d'amour. A l'intérieure, une collation délicieuse était servie dans des vases d'or et d'argent sculptés; des centaines de cierges présentant de gracieuses figures faisaient briller les métaux précieux, les perles et les pierreries.

Autour de la tente, qui était vaste comme un palais, un triple rang de jeunes esclaves vêtues selon le style oriental des romans de chevalerie portaient des encensoirs ; elles s'agenouillèrent à l'entrée de la reine et l'adorèrent comme une divinité.

L'intérieur du château n'était pas décoré avec une moindre splendeur, et quant au palais de Salomon qui devait servir d'asile à madame Anne de France, jouant le rôle de la fille du Pharaon, Graville était trop bon courtisan pour l'avoir négligé.

Une demi-heure après que madame Blanche d'Armagnac eut franchi le pont-levis, la fête commença malgré l'absence du maître. Les vastes jardins qui essayaient de représenter le paysage sacré se trouvaient déjà encombrés d'une foule empressée et avide de plaisirs. Tout ce que la cour de France contenait de gentilshommes et de nobles dames était-là. On peut dire que le seul chevalier du royaume qui n'eût point été convié était Sa Majesté, le Roi.

Sa sœur ainée madame Anne, comptait bien se divertir pour deux.

En ce premier moment de la fête, le masque couvrait tous les visage féminins ; les chevaliers baissaient leurs visières volantes, s'ils portaient l'armure ou laissaient tomber jusqu'au dessous de leur bouche le demi-voile qui pendait à leurs toques de velours.

Ce fut d'abord et tout simplement un bal comme vous pourriez vous représenter la salle de l'Opéra, reportée au XV[e] siècle ; ceux qui étaient venus là sans arrière-pensée et pour faire ce que l'on fait au bal, s'en donnèrent à cœur joie.

Au moment où la grand'porte du château de la Marche se fermait, après l'heure de grâce écoulée, un quadrille,

composé de douze cavaliers vêtus uniformément de robes de velours noir et portant tous le visage masqué comme des femmes, se présenta devant le pont-levis.

Le garde faisait déjà jouer la roue et tendait les chaînes.

Le quadrille s'élança au galop et traversa le pont qui se soulevait lentement. Le dernier cavalier fut obligé d'enfoncer les éperons dans le ventre de son cheval pour franchir l'espace qui allait grandissant entre les planches et le bord.

— Je ne pouvais entrer ici que de vive force! dit-il en rejoignant ses compagnons.

Il n'y eut que ces mots de prononcés. Les douze cavaliers passèrent sous la voûte tendue, livrèrent leurs montures aux palefreniers de la Marche, et se perdirent dans la foule.

A l'extrémité de la tente préparée pour madame Blanche d'Armagnac, il y avait un retrait mignon qui prouvait bien que messire Olivier savait servir les dames. Madame Blanche laissa la collation à ses femmes et se retira dans ce réduit, suivie de ses deux chambrières favorites, Berthe de Sauves et Marie d'Argennes.

Berthe de Sauves était à peu près de la même taille que sa maîtresse ; Marie d'Argennes avait sous son manteau un paquet assez volumineux. On défit le paquet qui contenait un costume en tout semblable à celui de madame Blanche. Et madame Blanche, se faisant chambrière pour une fois, aida Marie d'Argennes à revêtir de ce costume la jolie Berthe de Sauves. Après quoi, madame Blanche ôta son diadème qu'elle mit elle-même sur le front rougissant de sa camériste. Un masque épais compléta le déguisement.

Madame Blanche et Marie s'éloignèrent à distance et regardèrent Berthe, qui marcha devant elles.

— C'est parfait ! murmura madame Blanche, si tu peux seulement ne point parler, Berthe, mon amie, les plus fins y seront pris !

Elle se tourna vers Marie, son autre chambrière, qui

avait déjà dégrafé sa mantille et qui lui en couvrit les épaules, puis elle coiffa le coquet chaperon que Berthe de Sauves avait ôté pour mettre le diadème.

— Et maintenant, dit-elle d'un ton résolu, allez, mes filles... Dieu me voit et sait que je fais de mon mieux.

Elles rentrèrent toutes les trois sous la tente. La nouvelle reine de Saba, Berthe de Sauves, alla prendre la place d'honneur ; madame Blanche se glissa au dernier rang des suivantes, et Marie d'Argennes, belle jeune fille à la taille hardie, traversant toute la largeur du tabernacle souleva la draperie extérieure et s'élança dans le jardin.

Jean le Brun et Jean le Blond étaient entrés à l'hôtel de la Marche avec le cortége de madame Blanche d'Armagnac. Il y avait place pour tous deux et pour bien d'autres dans le camp préparé pour la députation sabéenne ; mais ils avaient vu en passant la foule étincelante et bariolée qui se pressait dans les jardins et maître Jean le Brun ne put rester longtemps en place. Pendant qu'écuyers et pages se préparaient sérieusement au rôle qu'ils allaient jouer lors de l'entrée solennelle du roi Salomon, Jean le Brun soulevait les draperies de la tente et glissait au dehors ses regards impatients.

— Jean, mon ami, dit-il tout bas à son compagnon, nous avons du temps devant nous. Je connais notre honoré seigneur messire Olivier et je gagerais ma tête qu'il est encore aux mains de ses barbiers. Veux-tu venir avec moi ?

Jean le Blond avait à peine donné un regard à ce spectacle, pourtant si nouveau pour lui, que présentait le jardin de la Marche.

— Je suis ici pour obéir, répondit-il, et il faut que celle dont j'attends les ordres sache où me retrouver.

Le page le contempla de la tête aux pieds avec attention.

— Sur ma foi ! murmura-t-il, tu as déjà bien changé depuis tantôt, frère. Tu as déjà, pour un peu, cet air

important des gens coiffés qui vont faire leur chemin. Allons, bravo ! Quand tu vas être seulement baron ou comte, souviens-toi que j'ai bon pied, bon œil et qu'il me faut travailler pour gagner ma vie.

Le beau jeune homme lui tendit la main en souriant.

— Moque-toi de moi, frère, dit-il, tu as peut-être raison. J'ai tout oublié pour donner mon âme à une seule pensée... Et qui sait s'il y a en tout ceci autre chose qu'un caprice railleur de jeune fille ? Mais j'ai beau raisonner, que ce soit la lumière d'un phare ou la lueur d'un feu follet, peu importe, il faut que je suive mon étoile !

— Moi, je te dis, s'écria le page, que tu parles mieux qu'un livre et que les princesses t'écouteront. Suis ton feu follet ou ton phare, mon frère... Mais ce n'est pas en restant sous cette toile dorée que tu atteindras l'un ou l'autre. Viens avec moi, nous chercherons ensemble, et quelque chose me dit que nous ne chercherons pas longtemps.

Une parole de refus vint à la lèvre du beau jeune homme, mais il tourna les yeux par hasard vers le jardin dont on apercevait une échappée par l'ouverture de la draperie. Il vit passer un essain de femmes, et parmi elles il crut reconnaître celle dont l'image était au fond de son cœur.

Il se leva précipitamment et sortit le premier ; Jean le Brun n'eut que le temps de s'élancer sur ses pas et de le saisir par son manteau, en disant :

— Pas si vite, maintenant, frère ! prends mon bras et serre-le fort, car si nous nous perdions dans cette cohue, Dieu sait qu'il nous faudrait bien une semaine pour nous retrouver !

Jean le Blond, sans répondre, l'entraînait au pas de course vers ce groupe de femmes qui déjà se perdait dans la foule.

— Mais viens donc, s'écria-t-il au moment où les fugitives allaient disparaître derrière un bosquet ; ne la vois-tu pas là-bas... tout là-bas?

— Je vois tant de choses, répliqua Jean le Brun, émerveillé, que je ne sais plus où j'en suis, mon frère...

Ah! la belle fête et les belles nymphes!... Tubleu! si les dames d'Israël étaient comme cela, j'aurais voulu vivre de leur temps!

Ils arrivaient au coude de ce bosquet, derrière lequel la vision de Jean le Blond avait disparu. Au delà de ce bosquet l'éclairage du jardin s'interrompait subitement ; on avait figuré, à quelques pas de la lisière, un ravin profond où courait un torrent, et les deux jeunes gens s'arrêtèrent étonnés devant ces ténèbres imprévues.

— Elles n'ont pu aller par là, dit Jean le Brun.

Mais le beau jeune homme croyait être sûr de ses yeux. Il fit quelques pas en avant et se trouva soudain en présence d'une petite troupe d'hommes dont les vêtements noirs se confondaient avec l'ombre.

— Retire-toi, fils de Baal, dit une voix creuse qui sortait du groupe, va te mêler au cortége de cette effrontée qui vient du pays d'Yemen pour voir un fou, et laisse en paix les sages!

Jean le Blond hésita, tant il avait désir de poursuivre jusqu'au bout l'aventure, mais le page l'attira en arrière.

— Tout beau! murmura-t-il, viens ça, mon ami Jean, c'est quelque momerie préparée et ces jardins doivent être tout pleins de parades semblables... Viens ça, te dis-je, et laisse-toi guider par mon expérience : je te promets que nous arriverons à bon port.

Jean le Blond, en faisant volte face, eut les yeux éblouis par des flots de lumière et dans le tourbillon des femmes qui passaient de nouveau, il crut reconnaître dix fois au lieu d'une la noble dame de ses pensées. Il se replongea dans la foule avec ardeur et oublia bien vite le quadrille des chevaliers noirs.

Désormais il obéissait à la haute expérience de son compagnon, mais hélas! l'expérience de maître Jean le Brun était sujette à cautions. Ce n'était pas lui qui, comme le sage Ulysse, se fût laissé attacher au mât de son navire, les oreilles bouchées avec de la cire, pour ne point entendre le chant des sirènes. Nous avouons,

sans difficulté que Jean le Brun, n'était pas du bois dont on fait les parfaits chevaliers. Il lui manquait la constance.

Jean le Brun ne pensait guère à la pauvre Mirette, au milieu de toutes ces splendeurs.

Il aimait pourtant de tout son cœur celle qui devait être sa femme. Il eut provoqué pour elle les uns après les autres ou ensemble tout ce qu'il y avait d'hommes d'armes hébreux ou de chevaliers gentils dans les jardins de la Marche ; mais elle n'était pas là et la tête folle de Jean le Brun courait la pretentaine.

Jean le Blond cherchait toujours, et chaque fois qu'il pensait avoir trouvé, il demandait l'avis de Jean le Brun. En un moment il s'écria selon son habitude :

— Regarde! la voilà!

La raillerie, qui répondait invariablement à cette annonce, tant de fois démentie, ne vint point ; notre beau jeune homme, étonné, se retourna et ne vit plus son compagnon.

Il eut alors le cœur serré par une défaillance ; cette foule bruyante et follement agitée au milieu de laquelle il se sentait perdu, était pour lui comme la mer. Il était là, égaré et noyé, le pauvre enfant des forêts ; autour de lui tout était l'inconnu.

Ce luxe inouï que ses rêves même ne lui avaient jamais laissé deviner, ces merveilles prodiguées, cette nuit, dont l'éclat le disputait au jour, ce faste, cette richesse, tout cela pesait sur lui comme un contraste navrant et lui montrait mieux sa misère.

La pensée de sa mère lui vint en même temps que des larmes mouillaient ses yeux. Ne pleurait-elle pas à cette heure, sa mère? S'était-elle mise en route sur ses traces? il avait reconnu, dans l'auberge de la Pavot, ce digne homme qui avait été le guide de son enfance.

Hélas! sa mère n'avait que lui pour consolation ; il le savait bien ; il l'avait vue si souvent pleurer alors qu'elle se croyait seule avec Dieu. Et il avait abandonné sa mère!...

A dix pas de lui, il y avait un chevalier revêtu d'un riche costume hébreu dont les plis amples ne pouvaient dissimuler son effrayante maigreur ; sous le demi-voile qui s'attachait à son bonnet ou turban, on apercevait une figure hâve, décharnée et souffrante. Une femme voilée s'appuyait au bras de ce chevalier. En la voyant, Jean crut reconnaître la belle et imposante taille de sa mère ; un souffle de vent fit ondoyer la lumière des girondoles : le voile qui couvrait le visage de l'inconnue se souleva et Jean poussa un grand cri.

C'était sa mère !

Sa mère qui se retourna, qui le regarda, et qui poursuivit sa route, sans lui adresser ni un signe ni une parole.

Jean ferma les yeux, car il se croyait fou ; quand il rouvrit ses paupières, le chevalier inconnu et sa compagne n'étaient plus là.

Jean voulut retourner vers les tentes où l'escorte de Blanche d'Armagnac avait pris ses quartiers, mais il ne savait plus son chemin. A chaque pas qu'il faisait, de nouvelles merveilles choquaient et fatiguaient son regard. Il n'avait plus confiance en lui-même, et il lui semblait parfois que ce sol magique où il marchait allait s'entrouvrir sous ses pas.

Il essayait de se dire : Je rêve !

Mais sa mère ? il avait vu sa mère !

Et tout à coup ce fut un autre mirage, mais cette fois, si insensé, que Jean fit pour s'éveiller un effort suprême. Il venait d'apercevoir, dans un salon de verdure, où une troupe de femmes se jouait parmi les fleurs, il venait d'apercevoir ce pauvre homme aux mœurs si austères, son ami, son guide humble et pieux : frère Tranquille !

Et ce n'était pas le vent dérangeant un masque ou un voile qui lui montrait l'honnête visage du bonhomme : Tranquille était là sans déguisement, au milieu des mille bariolages de la foule. Il avait sa soutanelle étroite et longue, il était, tel que son élève l'avait

laissé au fond du pays de la Marche, misérable et râpé parmi ces magnificences ; tout seul, grave, naïf, ébahi.

Les femmes qui l'entouraient avaient le costume oriental ; leur front était couronné de pierreries et d'or ; Tranquille les regardait avec effroi, il se signait pendant qu'elles lui offraient leurs coupes, pleines d'un vin vermeil et qu'elles riaient à gorges déployée, il fermait les yeux, il voulait fuir. Mais une barrière fleurie l'entourait de toutes parts ; il était le prisonnier de ces sourires.

Jean le Blond regardait cela et n'en voulait point croire ses yeux. C'était encore le temps des enchanteurs. Jean se disait que ceci allait disparaître à son regard comme par magie...

Chose plus miraculeuse que tout le reste, la pensée de Jean se réalisa : au moment où le cercle des jeunes femmes se resserrait autour de Tranquille, qui joignait les mains avec terreur, les lumières s'éteignirent soudain et la salle de verdure se plongea dans l'obscurité.

Jean crut entendre son vieil ami pousser un cri de détresse.

Jean avait une épée au côté ; Jean était brave comme un lion ; il allait s'élancer pour tirer au clair cette épouvantable aventure, lorsqu'il sentit deux petites mains retenir à la fois ses deux bras.

— Mon beau sire, dit une douce voix, je réclame un instant d'entretien de votre courtoisie.

— Je voudrais répondre comme je le dois à votre bonté, Madame, répliqua-t-il en cherchant à se dégager, mais...

— Fi! Messire, interrompit l'inconnue, qui n'eut garde de lâcher prise, je vous avais jugé mieux ce matin en vous voyant caracoler au-devant de notre escorte, sur la route qui est entre Corbeil et la forêt de Fontainebleau.

Jean le Blond resta tout interdit ; il cherchait à percer le masque, mais le masque, en bel et bon velours, défiait sa curiosité. Tout ce que Jean put voir c'est que

l'inconnue était une jeune fille qui souriait en le regardant à travers les yeux de son loup.

— Que puis-je faire pour vous servir, Madame? balbutia-t-il.

— Ceci est déjà mieux, mon beau sire, répliqua l'inconnue, et nous allons nous entendre. Vous pouvez m'aider à trouver dans cette foule certain jouvenceau indiscret, qui s'expose à déplaire aux dames en les suivant le long des grandes routes et que j'ai besoin de voir.

Jean le Blond resta tout confus. Il comprenait bien que cette attaque, s'adressait à lui, mais le pauvre enfant était complétement désarmé pour une lutte de ce genre. Au fond des forêts, dans les clairières désertes, on peut bien rencontrer par fortune un bonhomme d'archer qui vous montre à manier l'épée ; mais un professeur qui vous enseigne la stratégie des cours, c'est impossible.

Jean le Blond regarda la belle inconnue dont le sourire espiègle devenait à chaque instant plus railleur. Il était timide à faire pitié, et bien qu'il rapportât ce qui se passait en ce moment à sa mystérieuse rencontre avec madame Blanche, il avait bonne envie de lâcher pied et de se perdre dans la foule.

— Damoiselle... balbutia-t-il en baissant les yeux.

— Voilà ce que je cherche, acheva la jeune fille, et je croirais presque l'avoir trouvé, mon beau sire, s'il était présumable qu'un gentilhomme convié à une fête par sa dame, pût avoir l'idée de s'y présenter avec une casaque de gros drap vert et un manteau taillé pour la livrée.

Jean le Blond devint rouge comme une pivoine ; il eut presque envie de pleurer tant la conscience de sa pauvreté l'oppressa terriblement.

— Hélas ! Damoiselle, dit-il, si vous venez de la part de celle que je respecte à l'égal d'une sainte, portez, je vous en supplie, mon repentir à ses pieds. Je suis venu parce qu'elle m'a dit de venir et je n'ai point eu le temps

de lui avouer le pauvre état que je tiens en ce monde. Rapportez-lui mes propres paroles, Damoiselle, si vous êtes miséricordieuse autant que jolie. Dites-lui que je ne suis rien ici-bas, et qu'il me suffisait de la chérir de loin, respectueusement, et de me prosterner comme je l'ai fait tant de fois sur la trace aimée de ses pas. Dites-lui que je voudrais être un roi pour mettre ma couronne à ses genoux, mais que je ne suis pas même gentilhomme, pas même écuyer ou page. Dites-lui enfin, ô bonne et charmante Damoiselle ! qu'elle me pardonne d'être venu avec le seul pourpoint que je possède, et avec un manteau que je dois au bon vouloir d'un de ses gens.

Il parlait ainsi d'une voix douce et triste. Marie d'Argennes, car c'était elle qui, sur l'ordre de sa maîtresse, avait d'abord été le chercher dans la tente des pages, et, ne le trouvant pas, s'était mise bravement à sa poursuite au travers de la foule, Marie d'Argennes se sentait tout émue.

— Jamais je n'ai vu un enfant si beau ! se disait-elle, si madame Blanche veut jouer avec son cœur, ce sera grande pitié!

— Suivez-moi, mon cher sire, murmura-t-elle à l'oreille de Jean le Blond, tandis que son sourire perdait une fois pour toutes son expression de moquerie. Peut-être n'aurez-vous pas besoin d'interprète pour parler à votre dame... Et à cette heure prochaine où vous bénirez votre étoile, souvenez-vous de moi, je vous prie, afin de me pardonner mes paroles imprudentes qui ont blessé votre fierté.

— Oh! Damoiselle!... voulut dire Jean le Blond qui leva sur elle son regard reconnaissant.

— Je suis une folle, reprit Marie, mais venez, et surtout ne prenez plus d'ombrage, je suis chargée de vous faire échanger ce costume un peu trop rustique et qui vous ferait remarquer, contre des habits plus convenables.

Le front du jeune homme se redressa, il était orgueil-

leux, une parole de refus vint à sa lèvre ; Marie d'Argennes fut obligée de se pencher vers lui et d'ajouter à voix basse :

— Tel est l'ordre de madame Blanche d'Armagnac.

Jean le Blond leva ses yeux vers le ciel, à ce nom, et ne résista plus. Il donna sa main à la belle Marie d'Argennes et tous les deux percèrent la foule.

En ce moment Jean le Blond ne gardait aucune mémoire des visions qui l'avaient poursuivi depuis son entrée dans ces jardins enchantés ; il ne se souvenait plus de l'étrange quadrille des chevaliers noirs embusqués sous l'ombre des grands arbres, il ne se souvenait plus de l'image bien-aimée de sa mère, qu'une illusion lui avait montrée, tout à coup, derrière un voile agité par le vent ; il avait oublié le mirage de ce salon de verdure, où le pauvre frère Tranquille s'agitait éperdu au milieu d'un essaim de fées.

Il avait tout oublié,il n'avait plus qu'une pensée: Blanche d'Armagnac, dont l'image rayonnait dans son cœur.

Marie d'Argennes possédait un merveilleux talent pour s'ouvrir un passage dans la foule ; elle mit à peine quelques minutes à franchir l'espace dans lequel Jean le Blond errait depuis une grande heure, et bientôt apparurent les tentes dorées du camp de Saba.

Ce fut précisément vers la plus vaste et plus riche de ces tentes que Marie d'Argennes se dirigea. Elle en fit le tour en courant, souleva une portière qui se trouvait du côté opposé à l'entrée publique, prononça un mot de passe à l'oreille d'un esclave noir qui veillait à l'intérieur, le cimeterre nu à la main, et fit entrer Jean le Blond dans un compartiment étroit, où plusieurs dames d'atour de la reine de Saba étaient rassemblées.

Un joyeux éclat de gaîté, accueillit l'entrée du beau jeune homme et de sa compagne. Jean le Blond ne savait déjà plus quelle contenance garder. Pour un sauvage comme lui, c'était là une bien rude épreuve.

Ses yeux firent le tour du réduit et partout il trouva des minois moqueurs.

Elles étaient là une demi-douzaine, toutes jeunes, toutes jolies, toutes impitoyables. Marie d'Argennes eut beau s'interposer en faveur du pauvre beau jeune homme, on commença contre lui un feu roulant d'espiégleries.

Il y avait, épars sur les siéges, un manteau coquet de page, une toque de velours bleu céleste, un justaucorps de même couleur avec des lacets roses, et des brodequins à la poulaine assortis.

— Sire page, dit une des jeunes filles, ou plutôt, sire prince, car le petit roi voudrait bien être traité comme vous allez l'être, nous sommes vos servantes et nous attendons vos gracieux commandements pour commencer votre toilette.

— N'attendez rien, mes filles, dit Marie d'Argennes, qui semblait presque sage au milieu de ces étourdies, il s'agit d'une chose sérieuse, à ce qu'il paraît, et ni vous, ni moi, nous ne savons le fin mot de tout ceci.

— Le fin mot, s'écria Catherine, une blonde charmante, c'est qu'il ressemble à un petit chevalier des contes de fées, et que messire Olivier a la cinquantaine sonnée!

Et les autres de rire.

— Voyons, s'écria Marie d'Argennes, notre dame et maîtresse attend!

Elles aimaient, toutes tant qu'elles étaient et de tout leur cœur, leur dame et maîtresse; les rires cessèrent aussitôt et l'on se mit en mesure d'entamer le sérieux travail de la toilette du page.

Car ces vêtements qui étaient épars sur les siéges, vous ne vous en douteriez point si l'on ne vous le disait formellement : brodequins à la poulaine, justaucorps bleu lacé de rose, manteau d'azur et toque de velours, composaient le costume d'un page de la reine de Saba.

Ainsi s'habillaient les Arabes de l'Yemen au temps du sage roi Salomon, suivant le sentiment de maître Annibal Cola, qui était le grand ordonnateur de ces fêtes.

Deux jeunes filles s'emparèrent des brodequins, deux

autres prirent le justaucorps chacune par une manche, et les deux dernières se chargèrent de la toque et du manteau.

Certes, elles avaient raison, de l'appeler sire prince. Ce soir-là il n'y avait point de roi mieux servi que Jean le Blond.

En un clin d'œil la métamorphose s'acheva. Le manteau d'azur fut jeté de côté sur le justaucorps, la toque de velours fut posée à la crâne et laissa échapper le luxe charmant de la chevelure bouclée.

Elles ne riaient plus les jeunes filles.

Il était si beau cet enfant, avec son doux visage et ses grands yeux timides!

— Adieu, sire prince ! dirent elles.

Et soulevant un coin de la draperie, elles disparurent, non sans jeter vers lui un dernier regard.

Jean le Blond était seul avec Marie d'Argennes. Marie demeura un instant silencieuse.

— Beau sire, dit-elle enfin, je ne sais si je vous reverrai jamais, mais dans mon âme, je vous souhaite du bonheur.

Jean le Blond se pencha sur sa main et la baisa.

— Vous êtes bonne, Damoiselle, répondit-il, et je vous remercie.

Marie d'Argennes reprit :

— Messire Jean, je suis restée ici la dernière parce que c'était mon devoir. J'ai à vous faire connaître les instructions de madame Blanche d'Armagnac, ma dame.

Les yeux de Jean le Blond brillèrent comme si un rayon de lumière les eût frappés tout à coup.

— Vous allez sortir d'ici comme vous y êtes entré, poursuivit Marie, par la porte dérobée ; le nègre qui la garde va croiser au-devant de vous son cimeterre en disant *Blanche*, vous répondrez : *Beauté*, c'est le mot de passe. Vous ferez le tour de la tente et vous irez attendre devant la porte principale. Au moment où le roi Salomon fera son entrée dans les jardins, le cortége de la reine de Saba se mettra en marche...

— Et je tâcherai de me rapprocher de la reine? interrompit Jean le Blond qui brûlait d'impatience.

Marie d'Argennes murmura avec un sourire triste :

— Celui qui s'appelle cette nuit le roi Salomon a de longues épées à son service... Et que lui coûte la vie d'un homme!

— Et que me fait à moi la vie! s'écria Jean le Blond.

La jeune fille l'interrompit.

— Vous aimez de tout votre cœur, dit-elle, et je vous le répète, beau sire, je souhaite que vous soyez heureux.

— Mais, ajouta-t-elle, en faisant un pas vers la draperie par où ses compagnes avaient disparu, vous ne tenterez point de vous rapprocher de la reine.

Jean le Blond courba la tête ; il lui sembla qu'on lui enlevait tous ses espoirs.

— Vous laisserez passer la reine, poursuivit Marie, vous laisserez passer la première femme qui viendra après la reine car ce sera moi. Vous vous approcherez de celle qui me suivra et que vous reconnaîtrez à son chaperon de velours de la même nuance que votre toque et à son manteau d'azur pareil à votre manteau. Vous lui offrirez votre main, et que Dieu vous garde, Messire!

— Et cette femme? demanda Jean le Blond d'une voix suppliante. Oh! je vous en prie, dites-moi?...

Marie d'Argennes avait déjà soulevé la draperie, elle mit son doigt sur ses lèvres roses.

Et la draperie retomba.

III

LA SALLE DES ENCHANTEMENTS

Ce n'était pas une illusion et les yeux de Jean ne l'avaient point trompé ; c'était bien son bon ami le pauvre frère Tranquille que Jean le Blond avait vu au milieu d'une sorte de paradis musulman éclairé par des lumières éblouissantes. Ce lieu féerique était le théâtre où devaient êtres figurées les molles délices de la cour de Salomon, après que ce roi eut quitté le chemin du Seigneur.

Voici ce qui était arrivé : Tarchino avait conduit le bon frère Tranquille en croupe et au grand galop depuis l'auberge de la Pie jusqu'au château de la Marche. En arrivant, comme il avait hâte de s'entretenir avec le comte, il avait dit à ses compagnons en poussant Tranquille au milieu d'eux : Gardez-le-moi.

Les compagnons de Tarchino examinèrent Tranquille, qui avait les yeux tout hagards, et le même sourire vint à toutes leurs lèvres. On allait se divertir et faire dans les Etats de Salomon une entrée triomphante.

A côté de la voûte tendue de draperies, qui était comme le seuil du pays enchanté, se trouvait un hangard tout plein d'objets destinés à la représentation ; il y avait surtout là des litières pour les rois amis ou tributaires de Salomon, pour les reines et les pontifes. On prit une de ces litières, on la décoiffa et l'on en fit une sorte de palanquin découvert. Une escabelle fut mise au milieu, frère Tranquille fut placé sur l'escabelle et

quatre vigoureux soldats, élevant les brancards au-dessus de leurs épaules, s'engagèrent sous la voûte en criant :

— Place à Salamazar, le sorcier de la reine!

Tranquille apparut aux regards de la foule qui encombrait les abords de la voûte, assis tout droit sur son escabeau avec sa soutanelle serrée qui le faisait mince et long comme la hampe d'une lance, avec son visage étonné que surmontait, à son insu, un haut bonnet de magicien trouvé sous le hangard.

La foule salua par des acclamations frénétiques cette procession qui ouvrait la série des farces promises.

— Salut! cria-t-on de toutes parts, salut, gloire et honneur au magicien de la reine!

Il faut pourtant bien dire quelle était la position mentale de Tranquille et ce qu'il pensait, ce pauvre être incomplet, qui avait en lui des faiblesses d'enfant avec des élans héroïques, qui avait l'ignorance et la science, la sagesse et la folie. Tranquille était, avant tout, un esprit appauvri par la continuelle rêverie. Tranquille vivait hors du monde réel, et depuis son enfance, il y avait autour de lui comme un autre univers créé par la fièvre de son cerveau.

Une heure auparavant, dans la salle basse, de l'auberge, Tranquille s'était endormi dans l'exaltation de ses rêves ; au moment même où on l'arrachait en sursaut à son sommeil, on l'avait guindé sur un cheval dont le galop rapide avait achevé de l'étourdir.

Il sentit bien, pendant que le cheval de Tarchino l'emportait, que les idées tournaient dans sa cervelle ; il vit la nuit se peupler tout à coup et une sorte de vertige joyeux s'empara de lui, les cailloux de la rue rendaient des gerbes d'étincelles et dans l'entretien des hommes d'armes, il saisissait un mot à chaque instant répété :

— Salomon! Salomon! Salomon!

Le songeur était là déjà au milieu d'un songe et se laissait bercer.

Pendant qu'il traversait la voûte, un grand éblouissement remplit son cerveau.

Une fois dans le jardin, c'était bien un monde nouveau qui l'entourait et qui ressemblait à ce monde confus, ténébreux, et à la fois splendide qui surgissait si souvent dans la solitude de ses nuits, le monde enfanté par les fous savants et malades, ses prédécesseurs dans la recherche de l'Œuvre.

Et ici, comme dans les rues obscures de Paris endormi, Tranquille distinguait un mot qui dominait les fracas de la foule.

C'était le même mot : Salomon! Salomon! Salomon!

Tranquille regarda mieux et reconnut autour de lui ce paysage de convention, qui, suivant les idées du temps, représentait les abords de la Ville Sainte.

— Oui, oui, murmura-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine, je pensais bien que l'on devait passer par-là, au début du dernier voyage. Ceci est Jérusalem et ces gens parlent de Salomon, le père de toute science. C'est naturel.

Comme les acclamations railleuses redoublaient, autour de lui il ajouta dans un mouvement de profond orgueil :

— On leur a dit que j'avais résolu les cinq problèmes et réduit à néant cinq sur sept des hypothèses principales. On leur a dit que j'avais franchi le troisième degré et qu'il ne restait rien qu'un voile plus frêle que la gaze, entre moi et la porte du ciel!

A mesure qu'il songeait ainsi, le sang montait à ses joues, le vent agitait derrière lui ses cheveux et il prenait l'air d'un inspiré.

La foule applaudissait, trouvant que le grotesque jouait supérieurement son rôle, — car il n'y a point d'inspiration qui tienne et puisse être prise au sérieux sur un visage surmonté d'un éteignoir immense et supporté par un grand corps ficelé gauchement dans une soutanelle râpée.

Après quelques minutes, la foule, qui voulait autre chose pour rire encore, demanda :

— Le sire enchanteur ne parlera-t-il point?

Tranquille étendit son long bras maigre avec une dignité qui provoqua un tonnerre d'applaudissements.

— Je parlerai, prononça-t-il d'une voix solennelle. Où est votre roi Salomon, le prétendu sage des sages? S'agenouille-t-il à cette heure devant l'idole de Bélial, qui a des oreilles de veau et qui lui enseigna le moyen de franchir le second degré?

Les oreilles de veau eurent un succès effréné.

Tranquille avait grandi d'une coudée, et les compagnons de Tarchino remerciaient le hasard qui leur avait procuré un bouffon si parfait.

— Ecoutez, reprit Tranquille, votre roi Salomon ne viendra pas, il n'affrontera pas mon regard!

— Il n'oserait! interrompit une voix dans la foule.

— Il n'oserait! vous l'avez dit, répéta Tranquille d'un accent foudroyant. Il sait trop bien que je suis son seigneur et son maître, que j'ai réduit en poudre ces remparts énigmatiques qu'il avait élevés autour de la science. Il sait trop bien que j'ai conquis en Dieu, et sans renier ma foi, les grades qu'il avait demandés aux idoles impures...

— Holà! cria un soudard qui était debout à l'entrée des bosquets réservés à la représentation des délices de la cour de Salomon, ce bonhomme n'est pas encore assez ivre! descendons-le de son trône, mes camarades, et donnons-le aux dames juives, pour qu'elles nous le rendent en bon état!

Les femmes, chargées de remplir les rôles des esclaves de Salomon, regardaient la procession joyeuse à travers le feuillage du salon de verdure. Les magiciens de la cour du sage roi, étaient justement là en train de faire la répétition de leurs maléfices. Tout ce monde s'élança et entoura le brancard.

L'homme d'armes, Pierre, à qui spécialement Tar-

chino avait dit : « Garde-le-moi, » le livra aux femmes en disant à son tour : « Gardez-le-nous. »

Et les juives s'emparant aussitôt de Tranquille, qui résistait de son mieux, l'entraînèrent dans la salle des miracles. La foule fit cercle à l'entour. Tranquille s'était débarrassé de son grand éteignoir, il était là, debout, au milieu de l'essaim folâtre, les cheveux épars et l'œil bravement ouvert.

— Vous pouvez me tenter, s'écria-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine ; j'ai donné mon âme au Seigneur je ne vous crains pas!

Il disait vrai, car dans cette pauvre tête ébranlée il n'y avait que des pensées pures comme celles qui habitent l'âme des saints.

Tout à coup les lumières qui éclairaient le salon de verdure s'éteignirent aux acclamations des spectateurs, et toute cette partie du jardin se plongea dans l'obscurité. C'était au moment où Jean le Blond prêt à s'élancer au secours de Tranquille, avait été retenu par la blanche main de Marie d'Argennes.

On entendit un chant suave dans la nuit, et la brise du soir se chargea de tièdes parfums. Par-dessus le chant, la voix de Tranquille s'éleva disant.

— Je vous brave, filles de l'enfer, je ne vous crains pas je suis plus fort que vous !

Les chants cessèrent, et dans l'ombre de rauques rugissements retentirent. En même temps une lueur rougeâtre sembla naître derrière la charmille et grandir peu à peu. L'art de la pyrotechnie, qui était encore dans l'enfance, produisait déjà des merveilles.

La lueur rouge se mit à pâlir, devint bleue, puis verdâtre, et l'on vit l'essaim des Juives, livides comme des spectres, s'éloigner lentement puis disparaître.

Tranquille était seul au milieu du salon ; les rugissements redoublèrent.

Une gerbe d'artifice étincela au-dessus du feuillage ; la lueur verdâtre fut remplacée par un feu de couleur chaude et cuivrée qui montra des figures de monstres

ouvrant leurs gueules béantes à toutes les entrées du bosquet. Dans la foule, il y eut plus d'un soldat, très-brave, qui frémit à cet aspect. Les monstres s'avancèrent lentement, tandis que la lumière revenant à son point de départ rougissait leurs crinières mobiles.

Il y avait des lions, il y avait des tigres, il y avait des panthères et d'énormes loups, à la gueule sanglante.

Les cheveux de Tranquille se hérissèrent sur son front pâle, mais il ne recula point.

— *Vade retrò* ! murmura-t-il seulement.

A ce mot, les monstres s'agitèrent, tournèrent sur eux-mêmes et firent d'effrayantes contorsions. Il paraît néanmoins que l'exorcisme n'était pas assez fort, car les monstres, après s'être remis de leur malaise, se prirent par les griffes et commencèrent autour de Tranquille une ronde réellement épouvantable.

Cette fois Tranquille pensa que ses oreilles étaient folles, car il crut entendre les monstres régler la mesure de leur danse infernale à l'aide d'une chanson à boire.

Quand la ronde fut finie, tous les monstres poussèrent un grand cri chacun selon sa nature : Le lion rugit, le loup hurla, la panthère frémit comme l'once, sa cousine, quelques chacals aboyèrent ou glapirent, et le tigre prolongea un abominable rauquement. La foule se boucha les oreilles.

Tranquille, qui suait à grosses gouttes, vit alors marcher vers lui le lion d'un pas grave et magistral. Cette bête féroce, dont la taille était gigantesque, portait au cou une mince chaîne de fer à laquelle pendait un anneau doré.

Quand le lion se fut avancé jusqu'auprès de Tranquille, qui était plus mort que vif, il se leva fort adroitement sur ses pattes de derrière et ôta sa chaîne sans difficulté. Puis il prit la parole en bon français et dit :

— Maître, ceci est l'anneau du roi Salomon.

Les habitués de la taverne voisine purent reconnaître dans la voix de ce monstre, la basse-taille du robuste

Pavot qui était arrivé jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans sans battre sa femme.

Le lion passa la chaîne de fer au cou de Tranquille pétrifié, il y eut un second concert de cris, puis tous les animaux s'en allèrent en mesure, éclairés par un feu jaune qui pâlit et s'éteignit dans une nuance grisâtre.

Les chants recommencèrent alors au lointain, les girandoles se rallumèrent comme par enchantement et l'on vit revenir la troupe des Juives qui entra en dansant.

Mais à la vue de Tranquille, toutes les esclaves du roi Salomon s'arrêtèrent avec les marques de la plus profonde admiration.

— Seigneur! Seigneur! s'écria l'une d'elles, qui se nommait Bertrade, qui vous a donné ces habits magnifiques?

Et toutes de joindre les mains en répétant :

— Oh! les magnifiques habits!

Elles tournaient autour de lui, elles le contemplaient, elles énuméraient à haute voix les pièces de son costume qui était de soie et d'or, elles comptaient les pierreries de sa ceinture et de son diadème.

Tranquille se regarda de la tête aux pieds et ne vit rien que sa soutanelle pelée. Les spectateurs se tenaient les côtes.

Mais en se regardant de la tête aux pieds avec un étonnement croissant, Tranquille aperçut l'anneau d'or qui pendait à son cou et son étonnement cessa tout de suite.

— C'est l'effet de l'anneau de Salomon! pensa-t-il.

Et pour se bien convaincre qu'il ne se trompait point, il mit l'anneau d'or entre ses lèvres, selon la tradition, et prononça tout haut :

— Je souhaite d'être invisible!

Il eut lieu d'être content de l'épreuve. A peine ces paroles furent-elles prononcées que les esclaves de Salomon se frottèrent les yeux toutes à la fois et se mirent à chercher comme des âmes en peine.

— Où est-il ? se demandaient-elles en courant de tous côtés, où est le grand enchanteur, notre respecté maître? Tout à l'heure il était à cette place, maintenant nous ne le voyons plus!

Tranquille riait de bon cœur dans sa barbe. La foule comprenait à demi mot et riait plus fort que lui.

Mais la gravité de Tranquille ne pouvait s'amuser longtemps à ces plaisanteries ; il ôta l'anneau de ses lèvres et les femmes, faisant mine de l'apercevoir tout à coup, tombèrent à genoux devant lui.

— Voici notre bon seigneur revenu, s'écria Bertrade en feignant la plus vive allégresse, mes sœurs, fêtons son retour.

Tranquille ne les regardait plus ; il se recueillait en lui-même et savourait son triomphe.

Tranquille n'avait pas même, pour le défendre contre les illusions qui assiégeaient son esprit, sa pauvre raison de tous les jours. La fatigue avait brisé son corps, il ne se soutenait que par l'exaltation de la fièvre ; aussi croyait-il sincèrement et de toute son âme à la possession de l'anneau de Salomon.

Il se disait : « Je suis le fort des forts ; si je veux, cette foule qui est là va se prosterner à mes pieds, l'anneau s'est échappé des mains de son maître indigne et j'ai été choisi, moi, pour le posséder, parce que j'ai creusé loyalement et de mon mieux le fossé de la science ; parce que j'ai passé mes nuits et mes jours à demander à Dieu la clef de l'énigme éternelle, sans jamais m'adresser, si amer que fût mon découragement, si grande ma lassitude, au menteur ennemi des hommes! Je suis récompensé, je n'ai désormais qu'à vouloir!

Il fermait les yeux pour ne point se distraire de ses solennelles méditations ; l'idée du pas de géant qu'il allait faire dans la science le ravissait et l'épouvantait, car, sans préciser encore sa pensée, il est certain que Tranquille songeait déjà, songeait surtout, au grand Œuvre conquis.

Le grand Œuvre, double et magnifique relation de

ces deux désirs qui naissent et meurent avec l'homme : la vie et la richesse.

La vie, c'est-à-dire ce don sans prix que notre premier père Adam perdit quand il fut chassé du paradis terrestre par la colère de Dieu ; le don d'immortalité.

La richesse, c'est-à-dire la parure de cette vie sans fin qui ne serait qu'un long tourment si elle se passait dans la faiblesse et dans la misère.

Le puits d'or et le puits de vie, tous deux intarissables !

Cet homme, dont la vulgaire cohue se moquait, cet homme, qui servait de risée à une meute de soudards ou de valets, cet homme se sentait plus grand qu'un demi-dieu.

— Je le veux ! murmura-t-il en élevant l'anneau vers ses lèvres. Il faut que le miracle soit accompli en ce lieu et à cette heure même !

Ses membres tremblaient et il sentait que la force l'abandonnait.

Il ne fallait pas perdre une seconde, car c'est à ce moment où le philosophe va franchir la suprême barrière que la foudre jalouse éclate toujours.

Et pourtant frère Tranquille s'arrêta, sa main resta suspendue et le mystique anneau ne toucha point ses lèvres : une pensée nouvelle venait de luire dans le chaos de son cerveau.

Trois désirs, la tradition disait qu'il suffisait de trois désirs pour épuiser le pouvoir de l'anneau du fils de David, et Tranquille, l'insensé qu'il était, avait dépensé déjà les deux tiers de cet inestimable trésor.

Une fois il avait dit : Je veux être invisible, une autre fois il avait ajouté : Je veux redevenir visible, et ce double vœu s'était réalisé à l'instant ; il ne lui restait plus qu'un coup à frapper. Prenez le plus humble des hommes et mettez-le dans cette position de choisir entre les souhaits de son âme, vous verrez s'il n'hésite pas !

Il n'y avait guère d'homme en ce monde qui fût plus

humble que Tranquille et cependant, une fois la réflexion venue, Tranquille n'osa plus faire un choix entre ses désirs. Ce n'était pas pour lui qu'il aspirait si ardemment à la réalisation du grand œuvre, et cependant il sentit naître en lui un scrupule avec un remords, il se reprocha son égoïsme, il eut honte.

Car ce dernier vœu qui lui restait, il pouvait le formuler d'une manière plus précise et dire par exemple Je souhaite que madame Isabelle et son fils soient rétablis en leur noblesse et puissance, je souhaite qu'ils soient heureux.

C'était la partie au lieu du tout, car la logique de Tranquille lui criait que la possession du grand œuvre impliquait tout cela.

Mais c'était formel et le génie inconnu, chargé d'exécuter les ordres que l'anneau de Salomon rendait obligatoires, ne pouvait subtiliser, comme font tous les génies, ne pouvait opposer à cette formule précise aucune fin de non recevoir.

La main de Tranquille se remit en mouvement et l'anneau se rapprocha un peu de ses lèvres. Hélas! il regrettait bien ce splendide trésor qui était à portée de ses doigts et qu'il laissait là peut-être pour toujours dans les ténèbres de l'inconnu, — mais il aimait tant madame Isabelle et son fils Jean d'Armagnac!

L'anneau n'était plus qu'à quelques lignes de ses lèvres lorsque la main de frère Tranquille s'arrêta encore. Cette fois le rouge que ses idées de triomphe avaient fait monter à ses joues fut remplacé par une subite pâleur, ses tempes devinrent humides.

— Mauvais père! murmura-t-il, mauvais père!

Ses bras retombèrent le long de son flanc tandis qu'il ajoutait :

— Tout aux uns, rien aux autres!

Ses yeux baissés laissèrent échapper une larme.

— Marion, pensait-il, ma pauvre femme! ils n'ont jamais eu que tes prières pour les protéger ces enfants-là! Moi je ne pense à eux que par hasard et quand j'ai

pensé à tout... Eh bien, Marion, ma femme bien-aimée. pardonne-moi. Cette fois la plus grande grâce que Dieu m'a faite et me puisse faire sera pour eux. Mon trésor, que je tiens là, entre mes doigts, je te le donne, Marion, à toi, à notre fils et à notre fille!

D'un geste brusque et comme s'il eut craint de se repentir trop tôt, il mit l'anneau entre ses lèvres et dit :

— Je souhaite de voir mes deux enfants, si Dieu les a gardés en cette vie!

Il se faisait un fracas tumultueux aux environs du salon de verdure, la foule s'agitait en criant. Le roi Salomon venait de faire son entrée.

Tranquille était à mille lieues de ce qui se passait autour de lui, il songeait uniquement à la réalisation de son vœu. Il ouvrit les yeux avec une terreur instinctive car dans tout prodige, il y a l'élément redoutable.

Tranquille vit à quelques pas de lui un grand et beau jeune homme dont l'aspect remua toutes les fibres de son cœur.

— Mon fils! mon cher fils! telle fut sa première pensée.

Le grand et beau jeune homme avait l'estoc à la ceinture et le chaperon posé de travers sur une forêt de cheveux noirs bouclés, il écartait de la main la troupe folle des danseuses et marchait tout droit vers Tranquille.

— Prodige! prodige! pensait celui-ci; Marion, ma femme, tu nous vois et tu es heureuse!

Jean le Brun, car c'était lui qui en avait fini avec ses promenades, vint prendre Tranquille par le bras.

— Allons, bonhomme, dit-il, que faites-vous là, au milieu de toutes ces créatures qui vous raillent? Il y a quelqu'un qui vous aime et que j'aime, sans parler de certains souvenirs qui me sont venus ce soir et qui me font ressembler au prince Chéri des contes de Ma Mère l'Oie... Venez-avec moi, je vais vous conduire en un lieu où personne. sur ma parole, ne se gaussera de vous!

— Et ma fille? balbutiait Tranquille, elle est donc morte, puisque je ne la vois pas?

Jean le Brun ne l'entendait point.

Le brouhaha redoublait en effet; valets, pages, écuyers, gentilshommes et dames s'élançaient tous à la fois vers le palais du roi Salomon, où les appareils pyrotechniques de maître Annibal Cola faisaient merveille, et qui apparaissait maintenant, tout seul au milieu du paysage assombri, comme un château de diamant.

— Où est-il? demanda en ce moment une voix derrière la charmille, où est ce fou que je vous ai donné à garder?

La réponse de Pierre, de Raoul et des autres hommes d'armes de la compagnie de Tarchino se perdit dans le tumulte; mais on pu ouïr la voix de Tarchino lui même qui ajoutait :

— Voici venir l'heure où nous avons besoin de lui.

Les hommes d'armes firent irruption dans le salon de verdure où il ne restait plus personne, sinon frère Tranquille et Jean le Brun.

— Oh! oh! s'écria Tarchino en les voyant l'un auprès de l'autre.

Un sourire méchant et à la fois inquiet plissa sa lèvre.

— Est-ce ainsi que nous obéissons à la consigne, maître Jean Roland? s'écria-t-il. De par Dieu! mon mignon, vous ferez connaissance avec un cul de basse-fosse!

Jean le Brun avait touché son épée.

— Bien, bien! grommela Tarchino, nous en pourrons venir là quelque soir, au clair de la lune, mon mignon, car vous jouez un jeu qui ne me plaît guère. En attendant, demeurez en repos, ou gare à vous!

Il fit un signe, les hommes d'armes entourèrent Jean le Brun, l'épée à la main. Tranquille regardait tout cela d'un air ébahi. Quand il vit les estocs sortir du fourreau, il se saisit des deux bras de Tarchino.

— Qu'est-ce que vous voulez faire à cet enfant-là? demanda-t-il en approchant son visage de celui de l'Italien et en le regardant fixement.

Tarchino se prit à rire.

— Eh bien, brave homme, dit-il, as-tu donc oublié ce que tu viens chercher ici ?

Tranquille lui lâcha le bras pour passer la main sur son front, en homme qui tâche de rassembler ses souvenirs.

— Chercher ici? répéta-t-il, oui, oui... je suis venu chercher quelqu'un ici.

— Ton beau petit seigneur Jean, poursuivit Tarchino en l'entraînant vers le palais de Salomon.

Tranquille se laissait faire comme un enfant.

— Oui, répéta-t-il encore, mon petit Jean! C'est vrai!

Mais il tournait la tête vers le salon de verdure et regardait toujours ce grand et beau jeune homme qu'il avait aperçu juste au moment où il demandait son fils et sa fille à la puissance mystérieuse de l'anneau de Salomon.

Il le regardait, et à mesure que l'éloignement rendait pour lui moins distincte la figure espiègle de Jean le Brun, il croyait voir sortir de l'ombre le doux et tendre visage de Marion, sa femme. Il pensait :

— C'est mon fils, je le sens bien! Moi qui m'accusais de ne pas l'aimer. Ah! Seigneur Dieu, comme je donnerais ma vie pour la sienne!

— Ne t'inquiète pas, bonhomme, dit à ce moment Tarchino, il ne lui sera point fait de mal.

— Mais sa sœur! pensait encore Tranquille, la puissance de l'anneau ne me l'a pas envoyée... Et il n'y a que les morts qui résistent à cela! Est-elle morte?

Ils arrrivaient à l'espace resplendissant de lumière où les principaux personnages de la fête étaient réunis.

— Tiens, dit Tarchino en lui frappant brusquement sur l'épaule, vois si je sais tenir mes promesses... Regarde!

Il lui montrait du doigt, par-dessus les têtes de la foule, le cortége de la reine de Saba. Tranquille, ébloui par les lumières, regardait et ne voyait rien.

— Là... là! reprenait Tarchino avec impatience ce page, à la blonde chevelure, qui tient la main de la troisième dame suivante, laquelle a une mantille d'azur et un chaperon de velours!

Tranquille était placé de manière à ne pouvoir distinguer le page à la blonde chevelure, mais son regard se porta sur la compagne du page.

Celle-ci allait disparaître ainsi que son chevalier dans le vestibule du palais de Salomon ; elle parlait avec une animation si vive qu'elle ne sut point prendre garde aux degrés qui précédaient le péristyle, son pied mignon trébucha contre la première marche et, dans l'effort qu'elle fit pour se retenir, son masque tomba.

Tranquille poussa un grand cri de joie et baisa l'anneau de Salomon comme si c'eût été une relique sainte.

— Elle n'est pas morte! Elle n'est pas morte! dit-il en riant et en pleurant, j'ai retrouvé mes deux enfants! Marion, ma pauvre femme, regarde mon cœur et vois si je les aime!

La compagne du page à la blonde chevelure, avait rattaché son masque prestement ; Tarchino n'avait pas eu le temps de la reconnaître ; il examinait Tranquille avec inquiétude et soupçon.

Celui-ci inclinait maintenant sa tête sur ses mains jointes et remerciait Dieu silencieusement.

— L'as-tu vu? demanda Tarchino.

— Non, répondit frère Tranquille, ce n'est pas lui que j'ai vu.

— Eh bien donc, reprit l'Italien qui l'entraîna de nouveau, entrons dans le palais, car il faut que tu le voies!

IV

LA JALOUSIE

Jean le Blond, costumé en page de la reine de Saba avec la vérité de style que nous avons dite, se promenait, de long en large, devant la principale entrée de la tente. Si quelqu'un avait remarqué notre beau jeune homme, alors qu'il était vêtu de sa casaque de gros drap et de son pauvre manteau, on doit penser que ce quelqu'un se serait étonné grandement de le retrouver sous sa brillante livrée ; ce n'était pas un bon moyen qu'on avait pris là pour le perdre dans la foule.

Mais les couleurs de madame Blanche étaient du moins un excellent porte-respect ; l'attention dont maître Jean le Blond était le but ne se traduisit qu'en regards curieux de la part des hommes, de la part des dames qu'en bienveillants sourires.

Une ou deux fois, pendant qu'il faisait ainsi faction, le souvenir de Jean le Brun lui vint et il regarda tout autour de lui pour voir s'il n'apercevrait pas au loin son aventureux compàgnon, mais Jean le Brun était occupé de son côté à quelque besogne sans doute fort importante et Jean le Blond avait, Dieu merci, autre chose à penser.

Sa pauvre jeune tête éclatait tant elle était pleine.

Au bout d'une demi heure, qui lui sembla longue comme un siècle, des fanfares retentirent dans la direction du château de la Marche. Toute la partie du paysage qui environnait le palais de Salomon s'illumina tout à coup ; en même temps le perron du château

exhaussé et prolongé, se couvrit d'une foule de seigneurs et de lévites dans tout l'éclat de ce costume de fantaisie que l'ordonnateur des fêtes données par Olivier de Graville avait choisi pour représenter le costume hébreu, au siècle du fils de David.

Une armée d'esclaves descendit portant des flambeaux à trois branches et fit pénétrer la lumière dans les massifs les plus profonds ; les guerriers, les scribes et les prêtres se rangèrent en double haie le long des marches, un grand éclat se fit : et l'on vit apparaître, comme au milieu d'une gloire sur le degré le plus élevé du perron, le roi Salomon en personne.

Tous les assistants mirent leurs mains au devant de leurs yeux, suivant la coutume orientale, pour éviter d'être aveuglés par la présence soudaine de ce soleil ; le niveau de la foule s'abaissa comme par enchantement parce qu'il n'y eut pas une tête qui ne s'inclinât, pas un genou qui ne s'empressât de fléchir.

Ce mouvement fit remarquer, au plus épais de la foule bigarrée, une espèce de tache sombre parmi tous ces costumes voyants et brillants : il y avait là un groupe composé de douze personnes toutes habillées de noir. Le groupe s'était perdu jusqu'alors dans la profondeur de la presse, mais, quand l'assistance entière se prosterna, le groupe resta debout et sembla ainsi saillir hors de cette mer humaine.

Il y eut bien des chuchottements à l'entour, on n'avait point oublié les douze chevaliers qui étaient entrés les derniers et presque de vive force au moment où le pont-levis allait tendre ses chaînes.

La conduite de ce quadrille, aux couleurs lugubres, répondait à son entrée mystérieuse. Depuis que les douze chevaliers noirs étaient dans la fête on ne les avait pas vu se séparer un seul instant ; ils ne communiquaient avec personne, et quelques femmes ayant pris la hardiesse de leur demander quel rôle ils jouaient dans la comédie, celui qui paraissait être le chef du quadrille répondit laconiquement :

— Votre roi Salomon va bien le voir!

Quoi qu'il en soit, le roi Salomon, quand il se montra entouré d'une gloire éblouissante et vêtu de cette blanche tunique qui faisait l'admiration du peuple hébreu, le diadème au front, le sceptre à la main, le glaive de justice à la ceinture, le roi Salomon méritait bien l'hommage qu'on lui rendait.

Il était beau, suivant l'histoire sacrée, mais messire Olivier de Graville, qui portait aujourd'hui son nom et sa couronne, ne lui cédait en rien sous ce rapport.

Du haut des degrés, Salomon bénit son peuple et aussitôt le feu du ciel, descendant sur l'autel adossé au château, alluma la flamme des sacrifices.

Pendant cela les draperies de la tente, préparée pour la reine de Saba, s'ouvraient à grande volée au bruit des trompettes et des harpes. Un spectacle nouveau éveillait encore ici l'enthousiasme des spectateurs. Olivier de Graville s'était procuré, en effet, à grands frais, un éléphant, animal presque inconnu en Europe. Ce fut sur un éléphant que la jeune souveraine du pays d'Arabie couverte de diamants et d'or apparut aux regards éblouis de la foule.

L'éléphant fit quelques pas hors de la tente, puis, comme la jeune reine manifestait quelque frayeur, on descendit son trône et l'éléphant fut promené triomphalement par la campagne de Jérusalem.

Le cérémonial était réglé de telle façon que Salomon et la reine de Saba devaient se rencontrer aux portes du temple pour marcher ensemble vers le palais qui étincelait au lointain, la double procession suivait donc un itinéraire tracé à l'avance.

Au sortir de la tente, une dame d'atour et un page prirent rang derrière la reine, puis venait une seconde dame d'atour qui était seule et qui portait sur sa fraîche toilette une mantille d'azur.

Jean le Blond était là, auprès du seuil, tout pâle d'émotion ; ses jambes chancelaient sous le poids de son corps et sa tête en feu était perdue. Mais il eut néan-

moins la force de s'élancer et de prendre place auprès de la dame d'atour selon l'instruction que Marie d'Argennes lui avait transmise.

Il offrit sa main timidement ; la dame la prit et, soit émoi, soit tremblement involontaire, Jean le Blond sentit une pression sur ses doigts.

— Oh! ma noble dame!... murmura-t-il, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Silence! fit la prétendue dame d'atour, et Jean le Blond reconnut bien la voix de Blanche d'Armagnac.

Blanche eut l'air de se recueillir ; elle reprit aussitôt après d'un accent bref et ferme :

— Nous avons bien peu de temps, Messire. Il faut m'écouter et ne point m'interrompre. Répondez seulement à mes questions en homme de cœur et de foi. Est-ce pour moi que vous êtes venu à Paris?

— Pour vous, pour vous seule! répliqua le beau jeune homme.

— Alors, vous êtes mon ami?

— Je voudrais vous donner ma vie!

— S'il en est ainsi, vous devez avoir grand désir de gagner vos éperons afin de pouvoir un jour être mon chevalier?

— S'il ne fallait que prodiguer mon sang, jusqu'à la dernière goutte.... commença Jean le Blond.

— Bien, bien! interrompit madame Blanche qui eut un sourire, tout votre sang, ce serait un peu trop, sire page. Je ne vous demande pas tant que cela. Je pense que vous êtes brave : tout le monde l'est à votre âge ; vos yeux me disent que vous êtes loyal, et je ne sais pas si c'est raison ou folie, mais j'ai confiance en votre dévouement.

Jean le Blond porta la main de sa dame à ses lèvres, comme s'il eut fait métier de courtisan toute sa vie.

— Je vais vous donner les moyens, reprit Blanche d'Armagnac, de gagner vos éperons tout d'un coup et d'être chevalier avant le coucher du soleil, qui va nous éclairer dans quelques heures.

—Est-il possible! s'écria Jean le Blond, et quand je serai chevalier, il me sera permis d'espérer?...

— Sire page, prononça madame Blanche avec un peu de sévérité dans la voix, j'aimerais mieux que vous me disiez tout simplement : Que faut-il faire?

Jean le Blond baissa la tête et répéta d'un accent contrit :

— Que faut-il faire?

Le cortége de la reine de Saba rencontrait en ce moment Salomon et sa suite ; le roi et la reine échangèrent, je ne sais sous quel prétexte, des demandes et des réponses en latin que ne comprenaient assurément ni le roi ni la reine, mais le latin était la langue vénérée et sans le latin il n'y eut pas eu de bonne fête.

La reine ne quitta point son trône et garda son voile épais par-dessus son masque, ce qui n'empêcha point Salomon, au prix d'un anachronisme naïf mais galant, de lui réciter plusieurs vers de Virgile en manière de compliment sur sa divine beauté.

La reine fit la révérence et le double cortége prit la route du palais.

— Ce qu'il faut faire? dit tout bas madame Blanche, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant tous les frais d'esprit et de mémoire que messire Olivier faisait pour Berthe de Sauves, sa suivante, il faut graver chacune de mes paroles dans votre souvenir, sire page, avoir l'œil ouvert et la main leste, saisir le moment, jouer votre vie sans peur et gagner la partie.

Jean le Blond n'interrogeait plus, il écoutait et attendait.

Le front charmant de Blanche s'inclina tout à coup, comme si la rêverie eut pesé sur lui.

— Il y a un homme qui est ici pour s'emparer de moi dit-elle.

Jean le Blond tressaillit.

— Et il s'agit de tuer cet homme? s'écria-t-il.

Blanche d'Armagnac secoua la tête lentement.

— Non, murmura-t-elle, la vie de cet homme est plus

précieuse mille fois que la mienne, sire page. Il s'est engagé là, comme un jeune fou qu'il est, dans une périlleuse aventure... Il s'agit de le protéger.

Jean le Blond recula d'un pas ; la jalousie lui faisait bondir le cœur.

— Oh! ma noble dame... balbutia-t-il, — quels que soient vos ordres, je les exécuterai... Mais celui-là, dont vous parlez, vous l'aimez donc bien, puisque vous lui pardonnez l'outrage qu'il médite? puisqu'au moment même où il s'attache à vous perdre, vous songez, vous, à le protéger?

— Celui-là est un enfant, je vous l'ai dit, répliqua Blanche d'Armagnac, je ne l'aime pas, sire page ; mais, pour employer votre langage de tout à l'heure, je donnerais pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte!

Et comme elle sentit la main de Jean le Blond trembler violemment dans sa main, elle ajouta d'une voix si douce que le page crut entendre la musique des anges :

— Il y a bien longtemps que je vous connais et que je suis votre amie! Ce carrefour de la forêt où vous m'attendiez, sire page, n'avez-vous pas remarqué que j'y passais toujours? Ecoutez, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve à tous deux, mais quand je quittai le pays de la Marche, mon cœur battait bien fort. Je me disais, et que ma patronne sainte ait pitié de moi si ce fut un péché, je me disais : Il vient, je le devine, j'en suis sûre, je vais le voir là-bas tout au bout du chemin!

Jean le Blond pleurait des larmes de joie sous son masque.

— Et j'accourais là, ma noble dame, s'écria-t-il, j'avais tout abandonné pour suivre la trace de vos pas!

— Et je n'osais pourtant tourner la tête, poursuivit la jeune fille, car je me disais encore : Si je me trompais, si je n'allais pas le voir ; il me semble que je m'en irais bien-triste.

Jean le Blond eut voulu se mettre à genoux pour remercier Dieu.

— Maintenant parlons de ce que j'attends de vous, Messire, ajouta la jeune fille en se redressant. Nous voici arrivés bien près du lieu où nous devons nous séparer. Regardez ici, à votre gauche, au milieu de ces chevaliers vêtus de noir, n'en distinguez-vous pas un qui est plus petit et plus frêle ?

— Et qui porte à son chaperon, ajouta Jean le Blond en fronçant le sourcil, une rosette pourpre et azur ? vos couleurs, Madame !

— Regardez-le bien, dit Blanche, afin de le reconnaître quand le moment sera venu.

Jean le Blond n'avait pas besoin pour cela de tant regarder, il était comme tous ceux qui aiment, injuste et insatiable. Dix minutes auparavant, si quelqu'un lui eût prédit la dixième partie du bonheur qu'il venait d'éprouver, Jean le Blond aurait crié à l'imposture.

Eh bien, Jean le Blond, dans la fièvre de ce bonheur inespéré, Jean le Blond n'était pas content ; la jalousie naissait en lui au milieu même de cette félicité ; il jetait des regards sombres sur ce jeune inconnu qui portait les couleurs de madame Blanche et autour de qui les chevaliers noirs se rangeaient comme un rempart vivant.

— Et c'est celui-là, dit-il avec amertume, qui vient pour vous enlever, Madame?

— C'est celui-là, répondit Blanche.

— Et c'est celui-là, demanda encore Jean le Blond, que vous voulez protéger contre un péril de mort?

— C'est celui-là ! répondit une seconde fois la jeune fille.

— Chaperon bas ! crièrent en ce moment les hérauts d'armes, et le genou en terre devant le roi !

Ils parlaient ainsi parce que, au beau milieu de la foule prosternée, le quadrille entier des chevaliers noirs restait debout le chaperon en tête.

Au commandement des hérauts ils restèrent immobiles et les gardes du roi Salomon ayant fait mine de s'avancer la hallebarde haute, douze épées sortirent du

fourreau et renvoyèrent en gerbes étincelantes la lumière des girondoles.

Un chevalier de riche taille, qui semblait être le chef du quadrille, trancha d'un revers la hallebarde du héraut qui se trouvait devant lui et dit avec un calme méprisant :

— Passez votre chemin, bonnes gens, vous et votre vieux fou de roi, qui a plus de fard à ses joues ridées qu'il n'en faudrait à une douzaine de cadavres pour reprendre vive mine! Passez votre chemin et allez à vos affaires : nous sommes aux nôtres.

La foule écoutait stupéfaite. Jean le Blond sentit frémir et devenir froide la main de Blanche d'Armagnac.

Le cortége s'était arrêté ; le comte Olivier de la Marche, qui ne pouvait guère pâlir à cause de son fard, regardait d'un œil courroucé les douze chevaliers immobiles et debout.

Un instant on put lire dans ses yeux le désir qu'il avait de faire un exemple en apparence bien facile. Mais le bon roi de Tyr, Hiram, son allié, qui n'était autre que Thibaut de Ferrières, se pencha jusqu'auprès de son oreille et lui dit :

— Vous avais-je trompé, mon seigneur?

— Non, de par Dieu! s'écria le comte, j'ai reconnu la voix de Louis d'Orléans!

— Tarchino, reprit Thibaut de Ferrières, vous avait dit que le duc d'Orleans était à l'Isle-Adam, moi je vous ai dit : Le duc est à Paris. De nous deux vous saurez maintenant lequel croire?

— Ils sont donc fous! murmura Graville, qui réfléchissait profondément.

— Maintenant, poursuivit Thibaut de Ferrières, prenez seulement patience ; Le piége à loup est tendu, ils y viendront et tout sera fini.

En même temps il fit un signe sans attendre la réponse de son seigneur et le cortége se remit en marche.

Le plus jeune des chevaliers noirs, celui qui se tenait

au centre de ses compagnons et qui portait les couleurs de madame Blanche, brandit en l'air son épée et cria :

— Pour la belle reine de Saba!

Thibaut de Ferrières regarda Graville en souriant.

— Et je dis que le piége est amorcé comme il faut! murmura-t-il.

Jean le Blond laissa échapper une exclamation de colère.

— Madame, Madame! dit-il entre ses dents serrées, voulez-vous toujours le sauver?

— Je le veux, répartit Blanche.

On montait en ce moment les degrés du palais de Salomon.

— Mais qui est-il donc? demanda Jean le Blond qui ne pouvait retenir sa fougue ombrageuse.

Blanche d'Armagnac jeta sur lui un regard de reproche, et lâchant son bras, elle lui fit signe de rester au dehors.

— Il est le roi de France, Messire... répondit-elle lenement. Que Dieu vous garde!

Et elle entra à la suite du cortége, laissant le pauvre Jean le Blond pétrifié en dehors du seuil.

V

MADAME BLANCHE

C'était une étrange fille que cette belle Blanche d'Armagnac, dont le roi Charles VIII disait qu'elle était unique en ce bas monde, comme le soleil aux cieux ; son caractère se ressentait énergiquement du milieu où elle avait vécu depuis son enfance. Elle était hardie à ce

point, que nos lecteurs ont bien pu lui trouver physionomie d'aventurière ; et, cependant, rien n'égalait, au dire de ses compagnes, sa douceur timide et discrète. Nous l'avons vue jeter au premier venu sa confiance et pourtant jamais de sa vie elle ne s'était confiée à personne.

C'était un assemblage de qualités opposées parmi lesquelles on n'eût point trouvé de vices assurément ; mais bien peut-être quelques défauts.

Ce qui avait manqué à madame Blanche d'Armagnac, c'était l'enseignement d'une mère ; elle était impérieuse par fois, elle était capricieuse souvent, et les excellents instincts de son cœur ne lui avaient pas toujours épargné l'injustice.

Ceux qui sont nés au sein de la puissance n'ont point d'ordinaire, c'est là un fait constaté dès longtemps, la fierté jalouse de ces grands de hasard, de ces manants nettoyés qu'on appelle des parvenus. Pourquoi madame Blanche montrait-elle parfois, au milieu de sa modestie noble de soudains caprices d'orgueil? pourquoi semblait-elle réclamer à certaines heures les exagérations du respect et même la flatterie? Avait-elle donc frayeur que quelqu'un fût assez fou pour méconnaître la splendeur quasi royale du sang d'Armagnac qui coulait dans ses veines?

Elle n'avait jamais dit le fond de sa pensée. Ses compagnes, qui l'aimaient, n'étaient point ses confidentes, et madame Blanche fuyait bien souvent les plaisirs de son âge pour s'en aller poursuivre, je ne sais quelle rêverie solitaire dans le silence de la forêt.

Quand elle était seule ainsi, un singulier travail s'opérait dans son esprit, elle cherchait à soulever certain voile qui lui cachait les premières impressions de son enfance comme la brume cache les horizons perdus. Le souvenir naissait, brillait un instant et s'effaçait. Nous ne pourrions comparer cet état mental de la jeune fille qu'aux vagues ressouvenances dont parlait Jean le Brun dans sa conversation avec Jean le Blond à l'auberge de la Pie.

Et cette comparaison, nous la faisons d'autant plus volontiers que les souvenirs du jeune soldat et ceux de la jeune princesse avaient en vérité un air de famille. Quand le voile se soulevait à moitié, c'était aussi une pauvre cabane que madame Blanche apercevait au lointain de sa mémoire : dans la cabane, des paysans, au regard morne, aux reins courbés par le travail, malheureux toujours, souvent affamés, et parfois, — cette impression était plus vive en elle, — un homme à la figure douce et souffrante qui se penchait sur son berceau en pleurant.

La fille d'Armagnac ne pouvait certes pas se demander comme le page Jean le Brun, si c'était là son père et pourtant...

Mais achevons. Brusquement, et sans que la transition apparût à ses yeux, elle se voyait dans le palais héréditaire des seigneurs de la Marche ; on lui disait qu'elle était Bourbon par son aïeule, cousine de madame Anne, régente de France et cousine du roi. On exaltait devant elle tout haut et avec une emphase étudiée la noblesse incomparable de sa race, on lui disait : Vous êtes la première demoiselle du royaume.

Et, chose bizarre dont la jeune fille retrouvait la trace dans ces vives appréciations qui n'appartiennent qu'à l'enfance, tout cela prenait pour elle un air de feinte et de comédie ; il lui semblait que messire Olivier de Graville avait souri la première fois qu'il l'avait appelée Madame.

De tous ces respects qui l'entouraient alors, se dégageait comme un vague parfum de moquerie.

Puis, on ne se gène pas toujours assez devant les enfants : madame Blanche avait entendu çà et là des demi-mots qui intriguèrent fortement dès l'abord sa précoce intelligence.

Cet Italien, Vincenzio Tarchino, qu'elle détestait sans trop savoir pourquoi s'inclinait jusqu'à terre dès qu'il l'apercevait ; mais quand elle avait le dos tourné, il relevait son échine, haussait les épaules et murmurait :

— Voici l'œuf de cane que nos poules ont couvé!

Ce fut pendant longtemps sa plaisanterie favorite, plaisanterie comprise ou non par les soudards qu'il commandait au château.

Il y avait, parmi ces soldats, un brave, du nom de Jérôme Ripaille, vaillant homme de guerre, mais adonné au vice d'ivrognerie. Un soir, madame Blanche rencontra Jérôme dans le principal corridor du château ; Jérôme était ivre, suivant sa coutume, à ne pouvoir se tenir ; il ne se rangea pas assez vite et madame Blanche, qui était dans un de ses jours de hautaine humeur, le malmena rudement.

Jérôme Ripaille s'adossa au mur de la galerie et se tint les côtes à force de rire.

— Ma petite reine, lui dit-il, parle encore plus haut, je te le conseille ! Ta mère gardait les moutons, ton père était un valet de moine. Ah! vertubleu ! comme dit maître Tarchino, nos poules ont couvé un œuf de cane et la canette se croit maîtresse du poulailler!

Il fit un geste équivoque à la jeune fille qui restait stupéfaite, et s'en alla en décrivant de larges zigs-zags dans le corridor. Madame Blanche atteignait à peine, en ce temps, sa douzième année. Elle ne fit point punir Jérôme Ripaille, le soldat. Seulement, quelques jours après, Jérôme fut mandé de la part de madame Blanche et introduit dans son appartement.

A toutes les questions de la jeune fille, Jérôme répondit : « Ma noble dame, j'étais ivre, et je vous prie d'avoir pitié de moi. » Il prétendait n'avoir aucun souvenir de ses paroles.

Cependant cette entrevue même, où Jérôme s'était si bien tenu sur la réserve, dut augmenter les doutes de madame Blanche, car Jérôme prit congé d'elle en disant :

— Le jour où j'ai dit cela, j'aurais dû couper ma langue qui sait trop de choses.

Postérieurement, Jérôme Ripaille sauva la vie de madame Blanche d'Armagnac dont le cheval avait été

éventré par un sanglier. Une sorte de liaison secrète s'établit entre eux ; Jérôme but un petit peu moins, et on le vit franchir parfois, sous prétexte de vénerie, le seuil de l'appartement privé de madame Blanche.

Madame Blanche prit ses quinze ans ; sa position changea. Olivier de Graville s'était épris d'elle jusqu'à perdre le peu de cervelle qu'il avait. A dater de ce moment, madame Blanche ne fut plus pour personne une princesse pour rire ; il fallut la respecter tout de bon. Tarchino, lui-même, dut perdre ses méchantes habitudes de raillerie et ne garder que la coutume qu'il avait de lui parler ventre à terre.

Il se consola en disant tout bas à ses intimes que les choses allant ainsi, un beau jour viendrait où madame Anne de Beaujeu étranglerait la « canarde. »

Ce fut vers cette époque qu'on attacha à la personne de Blanche, en qualité de page, notre mauvais sujet de Jean le Brun. La première fois que les deux jeunes gens se virent il y eut en même temps chez tous les deux un émoi inexplicable ; on eût dit qu'ils se reconnaissaient, eux qui ne s'étaient jamais vus. Blanche se sentait attirée vers son nouveau page, mais les yeux noirs de Jean le Brun brillaient si hardiment quand ils se fixaient sur elle, que Blanche eut peur de lui. Elle se fit sévère pour l'enfant audacieux, elle qui était si communicative et si bonne envers tout le monde quand il ne s'agissait pas de son grand secret.

L'enfant n'était pas de ceux qui maigrissent et qui blémissent aux pieds d'une idole, il se tourna lestement d'un autre côté et fit le diable au dedans comme au dehors de la maison, buvant avec Jérôme Ripaille et jouant des tours à tout le monde.

Madame Blanche, en ayant connaissance de ses fredaines, apprit en outre que le page était comme le fils d'adoption de Tarchino, créé récemment sire de Bruns par Olivier comte de la Marche. Cette dernière circonstance nuisit au page plus que tout le reste et madame Blanche ne s'occupa plus de lui.

Pendant les années qui suivirent, ce fut une succession non interrompue de fêtes et d'enchantements, tantôt à Paris, tantôt dans le pays de la Marche ; madame Blanche était la reine de beauté, Madame Blanche était, selon l'expression du petit roi Charles, le soleil unique et sans rival.

Le roi le lui dit lui-même, un soir de bal, au palais des Tournelles. A une passe d'armes, que la régente donna dans les jardins de l'hôtel Saint-Paul, le petit roi porta les couleurs de madame Blanche et se déclara son chevalier.

Le roi est toujours le roi, et madame Blanche fut peut-être flattée dans son cœur, elle éprouva pour le pauvre enfant couronné un sentiment où il y avait un peu de compassion et beaucoup de dévoûment respectueux.

En grandissant,cependant elle n'avait pu manquer d'apprendre la tragique histoire du dernier duc de Nemours,son père, et le rôle que Graville avait joué dans ce drame sanglant ; il est vrai qu'on essayait de lui représenter son père et sa mère comme indignes d'occuper son souvenir puisqu'ils l'avaient violemment rejetée pour mettre un étranger à sa place.Il est vrai encore qu'on entourait pour elle d'un nuage, condensé à plaisir, ces événements déjà si confus dans la réalité, mais Blanche était un esprit droit et clair qui allait au fond des choses. Quelle que fût la nuit qu'on essayât de faire autour du drame de l'hôtel de la Marche, il n'y avait que deux hypothèses possibles :

Ou bien les rumeurs qui couraient dans le public e qui arrivaient parfois jusqu'aux oreilles de Blanche étaient vraies, et alors Blanche n'occupait qu'une position usurpée, ou bien Blanche était la fille de Jacques et d'Isabelle, et alors elle avait pour tuteur et pour protecteur le meurtrier de ses parents.

En dehors de ces deux suppositions, il n'y avait rien.

La première était soutenue par ces vagues souvenirs

qui assiégeaient depuis si longtemps la jeune fille : cette pauvre cabane, qu'elle revoyait dans ses rêves, ne lui criait-elle pas bien haut, comme avait fait l'ivresse du soldat Jérôme Ripaille : Tu es la fille d'un pauvre homme et d'une pauvre femme? »

Pour la seconde hypothèse, militait l'orgueil natif de madame Blanche ; elle était bonne, elle avait un cœur d'or, mais elle était fière ; et tomber de si haut, si bas, l'aurait tuée.

Elle ne savait pas, elle ne voulait pas savoir, elle cherchait à s'étourdir et se disait que la sagesse était d'attendre.

Mais comme attendre ne convenait point à sa nature passionnée, la première fois que Dieu mit sur sa route un ami, ses idées se transformèrent avec une violence soudaine. Elle espéra follement, il lui sembla que c'était là un flambeau qui dirigerait sûrement sa course hors des ténèbres de sa destinée.

Ce pauvre enfant, Jean le Blond, qui avait tant besoin de se sauver lui-même, fut tout d'abord pour elle un sauveur. Elle le fit à l'image de ses désirs, elle le grandit à la taille de son rêve, elle lui donna en force tout ce qu'il avait en beauté et Jean le Blond, ainsi doué par la plus charmante des fées, grandit tout à coup à son insu et devint un héros parfait de roman.

Jean le Blond l'aimait bien, cette noble chasseresse qui lui était apparue comme un être au-dessus de l'humanité! mais je ne sais pas si Blanche n'aimait pas mieux encore.

Dans tout sentiment humain, il y a le Moi ; plus nous mettons de nous dans l'objet aimé, plus nous l'aimons, parce qu'alors cette affection se rapproche davantage de celle que nous nous portons à nous-même, malgré le commandement de Dieu.

Si bien que la dernière expression de l'amour humain est une sorte de confusion égoïste entre le cœur de celui qui aime et le cœur de l'objet aimé.

Le païen Pygmalion adorait ainsi la statue animée

par son génie, ce qui veut dire que Pygmalion s'adorait lui-même dans son œuvre : le mythe éternellement vrai, n'a pas voulu démontrer autre chose.

Pour Blanche, ce bel enfant, qui venait tous les jours l'attendre et l'admirer de loin au carrefour de la forêt était un peu la statue de Pygmalion. Blanche ne le connaissait pas, Blanche ne lui avait jamais parlé, ce n'était donc pas le bel enfant lui-même que Blanche aimait si ardemment, c'était son œuvre à elle, une création de son cerveau qu'elle avait revêtue de la forme du beau jeune homme.

Et, je vous le dis, ces sortes de passions, qui naissent dans l'imagination, creusent le cœur avec une force inouïe.

Quand Blanche quitta le pays de la Marche, elle nous l'a dit : Elle était sûre que Jean le Blond la suivrait, et quoiqu'elle fût sûre de cela, quand elle vit Jean le Blond la suivre, elle l'en remercia dans son cœur.

Ce furent des heures joyeuses que celles de la route ; Blanche n'avait garde de sentir la fatigue. De temps en temps, au sommet d'une colline ou bien entre les grands arbres d'une futaie bordant le chemin, Blanche apercevait Jean le Blond qui trottait sur son petit cheval hors d'haleine.

Elle souriait alors sous son voile ; et se disait : « Dieu m'a choisi mon défenseur ! »

Le dernier jour, entre Fontainebleau et Corbeil, le capitaine Tarchino, qui commandait l'escorte, prit enfin ombrage de ce jeune inconnu qui semblait suivre madame Blanche comme son ombre. Il donna l'ordre de le poursuivre et Blanche cessa de respirer tant elle eut de frayeur ; mais Jean le Blond et son petit cheval, harassés qu'ils étaient tous les deux, firent merveille et se moquèrent comme il faut des cavaliers de l'escorte.

Décidément Dieu protégait le futur chevalier de Blanche.

C'était vers la fin de cette journée, on approchait des murs de Paris, le crépuscule du soir voilait déjà les ob-

jets ; l'escorte s'arrêta dans une auberge pour boire le coup de la brune. Dans l'auberge il y avait déjà des hommes d'armes attablés, qui appartenaient à la suite de Thibaut de Ferrières, revenant après avoir accompli la mission que le comte de la Marche lui avait confiée.

Au moment où Madame Blanche mettait pied à terro elle sentit une main se poser sur son bras.

— Suivez-moi, dit à son oreille une voix connue, et vous allez entendre quelque chose qui vous regarde.

Blanche d'Armagnac se retourna, c'était le soldat Jerôme Ripaille. Il la conduisit dans la salle commune où les compagnons de Thibaut de Ferrières étaient attablés avec des soldats du roi. Au XVe siècle, nos auberges ne brillaient point par le luxe de l'éclairage. Blanche et Jérôme purent s'asseoir dans un coin sans exciter l'attention des buveurs.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, mon brave? demandait en ce moment Thibaut de Ferrières à un soudard.

— J'étais de garde ce matin au retrait de notre sire le roi, répliqua le soldat, et j'ai tout entendu de mes oreilles.

Blanche écoutait.

— Mais ce sont donc des fous, que ceux qui entourent Charles de France! s'écria Thibaut.

— Bah! répondit le soldat, ils disent que messire Olivier n'osera pas!

Il y eut un silence, après quoi Thibaut de Ferrières reprit en baissant la voix :

— Et combien seront-ils pour cette belle équipée?

— Douze, en comptant le roi, Messire.

— Leur costume?

— Tout noir, excepté le roi, qui portera au chaperon les couleurs de sa dame.

— Tubleu! s'écria Thibaut en riant, je lui connais plus d'une fiancée, à notre bon petit sire! Il y a d'abord la fille de Maximilien d'Autriche, qui mange et boit comme une grosse Allemande qu'elle est, en l'hô-

tel royal des Tournelles. Il y a ensuite la duchesse Anne de Bretagne, qui fait route vers Paris, le long de la Loire, en habits d'accordée, maintenant, voilà qu'il s'agît de madame Blanche d'Armagnac! je vous dis que si nous le laissons faire, il finira par devenir un diable à quatre! à moins qu'on ne l'arrête en chemin... Quelles armes auront-ils?

— L'estoc et la dague.

— Quand et comment comptent-ils exécuter leur coup?

— Au moment où Graville et madame Blanche sortiront du palais de Salomon pour gagner le temple.

Thibaut paya le soldat et se leva vivement.

— Holà! mes compagnons, à cheval! s'écria-t-il, si messire Olivier n'ose pas, j'irai, moi jusqu'à madame Anne, duchesse de Bourbon... En avant!

Ils sortirent du cabaret en tumulte et se mêlèrent à l'escorte commandée par Tarchino.

Ces deux excellents serviteurs de Graville, Vincent Tarquin et Thibaut de Ferrières, étaient rivaux, Chacun d'eux avait sa route tracée : Tarchino voulait détruire les derniers Armagnac pour arriver à la possession des fiefs de Nemours; Thibaut de Ferrières, niait l'existence de la duchesse Isabelle et de son fils Jean, traitait de folie les appréhensions de Tarchino et conseillait à Graville de quitter ce terrain de procédure, où il s'embourbait, pour tenter les chances plus hardies de la politique.

Thibaut était toujours l'âme damnée de madame la régente. Au fond de l'intrigue qu'il menait il y avait une révolution. En passant sur deux cercueils dans l'un desquels serait le petit roi, dans l'autre Louis, duc d'Orléans, la fille de Louis XI pouvait arriver au trône.

Et alors quelles bornes assigner à la fortune de Graville?

Blanche ne devinait pas tout cela. Elle rapportait les paroles entendues à la jalousie de messire Olivier, mais

elle n'ent restait pas moins épouvantée : il s'agissait de la vie du roi !

Elle était seule, elle n'avait point d'ami à qui se confier ; un instant le découragement s'empara d'elle.

Mais avant que l'escorte se remît en marche, elle entendit le trot d'un cheval qui sonnait contre les pierres de la route.

Elle releva la tête, son regard s'éclaira. Sur le cheval il y avait un bel enfant à la blonde chevelure.

Il sera là cette nuit!... pensa-t-elle.

Et il lui sembla que tout danger avait disparu, et qu'elle pouvait confier à son petit héros la garde du roi de France.

Pensez que voilà une jeune fille bien raisonnable et un monarque admirablement gardé!

Revenons à la fête. Jean le Blond était resté tout étourdi du brusque congé que lui avait donné sa dame à la porte du palais de Salomon. La fin de l'entrevue avait gâté toute sa joie ; il ne songeait plus, l'ingrat, à ce qu'on avait fait pour lui ; sa tête en travail ne se forgeait que des inquiétudes et des terreurs.

— Le roi! répéta-t-il, mais si le roi allait l'enlever pour tout de bon !

Un petit rire mignon et moqueur éclata tout auprès de son oreille ; il se retourna et reconnut à ses côtés la tournure gracieuse de Marie d'Argennes.

— Il paraît que mon souhait ne s'est pas réalisé, beau sire, dit la jeune fille, Sainte patronne! vous êtes un homme bien malheureux!

Elle riait plus fort, et Jean le Blond ne savait trop s'il devait rire avec elle ou se fâcher?

— Mon jeune sire, reprit Marie d'Argennes d'un ton sérieux, il ne faut pas gâter les enfants, car ils poussent bientôt l'exigence jusqu'à la folie. Le roi n'enlèvera pas madame Blanche qui porte les habits d'une dame d'atour ; s'il enlève quelqu'un, ce sera mon amie et compagne, Berthe de Sauves, qui est déguisée en reine de

Saba. Ayez donc l'esprit en repos, et songez que l'occasion perdue ne se retrouve jamais. Les faveurs de dame fortune vous ont comblé aujourd'hui, qui sait si la capricieuse déesse vous reconnaîtrait demain? Votre tâche est tracée, remplissez-la vaillamment.

Son bras tendu désignait le quadrille des chevaliers noirs.

— Veillez, ajouta-t-elle, ne perdez pas de vue l'enfant aux couleurs pourpre et azur : vous avez là, tout près de vous, votre bonheur ou votre malheur.

Les dernières suivantes de la reine de Saba franchissaient en ce moment le seuil du palais ; Marie d'Argennes se mêla parmi elles et Jean le Blond resta seul de nouveau.

La foule, qui avait assisté au défilé, s'éclaircit peu à peu ; il y avait tout autour du palais des pavillons avec tables et siéges, où les gens sages pouvaient prendre des rafraîchissements, tandis que les fous dansaient. Jean le Blond s'assit à une de ces tables et s'arrangea de manière à ne point perdre de vue le quadrille des chevaliers noirs.

VI

OU TRANQUILLE SE FACHE

Tarchino avait entraîné Tranquille jusque dans le palais ; ceux qui l'auraient vu remorquer ainsi le pédagogue, qui ressemblait plus encore que d'habitude à un homme privé de raison, se seraient demandé, sans pouvoir résoudre la question, ce que l'Italien rusé voulait faire de ce pauvre diable. Tranquille se laissait mener ; il restait un peu en arrière de son guide comme ces en-

fants qui vont grondant et s'accrochant à la jupe de leur bonne.

Les événements de cette nuit étrange se mêlaient dans le cerveau de Tranquille. Il essayait bien de réfléchir mais tout était désordre et confusion au dedans de son esprit. Il allait, les yeux perdus dans le vide, tâchant de se reprendre parfois à un éclair de pensée et n'y pouvant point parvenir.

Le voyage, l'auberge, dont le traître Guillaume de Soles avait ouvert les portes, à madame Isabelle, le rêve d'or, — puis ce palais de lumières après la course rapide au milieu de la nuit, ces chants, ces danses, ces femmes d'Orient, l'anneau de Salomon passé à son cou par le lion gigantesque, — ce premier miracle qui l'avait rendu invisible, cet autre miracle qui lui avait montré, tour à tour, son fils et sa fille, les portraits vivants de Marion, sa femme, — puis encore cet homme, ce Tarchino qui lui criait sans cesse de songer au fils de son maître!

C'était trop ; de guerre lasse, Tranquille tâchait de s'endormir dans cette inertie qui était son refuge ordinaire, mais tout à coup, il eut un brusque réveil, parce que l'Italien lui prit les deux épaules et le secoua rudement.

— Le voilà! s'écria-t-il après avoir traversé tout le palais de Salomon et en sortant par la porte qui avait donné entrée tout à l'heure à Blanche. Empare-toi de lui, bonhomme, et ne le lâche plus!

Tranquille jeta son regard alourdi de tous côtés ; il ne vit rien d'abord que l'horizon mouvant de la foule et sous ses pieds, au bas du perron, des groupes de buveurs attablés dans les pavillons hospitaliers.

Mais quand il aperçut enfin Jean le Blond, Tarchino n'eut plus besoin de le pousser en avant. Tranquille ne s'arrêta point au déguisement de son élève, peut-être ne vit-il même pas la galante parure, ouvrage de Marie d'Argennes et de ses compagnes, ces choses-là ne le touchaient pas ; il descendit le perron en trois sauts,

maladroits et saccadés, au risque de se casser le cou, et s'élança sur Jean le Blond comme le vautour sur sa proie.

— Ah! malheureux enfant! s'écria-t-il en lui saisissant les deux mains, pourquoi nous as-tu abandonnés?

Jean le Blond s'était jeté à son cou ; il n'eût pas embrassé de meilleur cœur le plus aimé des pères. Tranquille riait et pleurait à la fois.

— Et ma mère? s'écria Jean le Blond, parle-moi bien vite de ma mère!

— Malheureux enfant! répétait Tranquille, tout seul depuis le pays de la Marche jusqu'à Paris!... Qui t'a enseigné ton chemin?

— Je vous en prie, ami, interrompit Jean le Blond, parlez-moi de ma mère!

— Elle est venue, prononça tout bas Tranquille, elle a fait la longue route au risque de sa vie... Car, tu ne sais pas, et je ne peux pas te dire, moi... Tu n'es pas comme les autres. Ce qui serait, pour le premier venu, une folie de jeunesse, pour toi c'est presque un crime!

Jean le Blond avait un œil sur le quadrille noir, un autre sur son vieil ami, empaqueté dans sa pauvre soutanelle et debout près de lui. Tarchino, après les avoir examinés un instant, avait laissé un garde du palais en observation au bas du perron et s'était esquivé à toutes jambes.

Sa partie marchait presqu'aussi bien que celle de Thibaut de Ferrières. Si Thibaut avait pris parfaitement ses mesures, nous savons que Tarchino n'avait point négligé les siennes. Ce sire Olivier de la Marche, était en vérité bien heureux d'avoir des serviteurs si dévoués et si ardemment occupés de sa fortune!

— Ami, dit Jean le Blond, je ne suis plus un enfant, et il serait temps de ne plus me parler en énigmes.

Tranquille le regarda tout surpris.

— Tu n'es plus un enfant? répéta-t-il comme s'il eût cherché à se bien rendre compte du sens si clair de cette phrase. c'est vrai. Tu as peut-être raison et du

moins voilà que ta taille est celle d'un homme... mais Seigneur Jésus! je n'avais pas vu cette grande épée à ta ceinture! Est-ce que tu peux la soulever?

Par un mouvement de fanfaronnade juvénile, Jean le Blond se leva, dégaina et brandit le pesant estoc d'une main exercée.

— Oh! murmura Tranquille qui ferma les yeux à demi, ce vieux sang des chevaliers ne peut donc pas mentir! Ils apprennent à se servir du fer comme le lion apprend à rugir!

— Assez! enfant, dit-il avec une parole plus triste, celui qui se sert de l'épée, périt par l'épée. Ta mère est non loin d'ici, elle t'attend, viens la consoler.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'obéir à cet appel et l'on eût dit qu'il allait devancer Tranquille, mais il ne fit qu'un pas et il s'arrêta, parce que son regard tomba sur le quadrille noir.

— Je ne puis, balbutia-t-il en détournant la tête; bientôt, dans quelques heures, ami, je te suivrai... mais, à présent, je ne puis.

— Ah! dit Tranquille avec un étonnement naïf qui frappa le jeune homme en plein cœur, plus fort et mieux que le plus amer de tous les reproches. Ah! tu ne peux pas venir auprès de ta mère qui pleure?

Jean le Blond baissa la tête; il ne répondit pas.

Ici comme partout, Tranquille, avec sa figure de l'autre monde et son ridicule costume avait le privilége d'attirer tous les regards : Les tables voisines commençaient à s'emplir; on venait voir ce grotesque qui semblait remplir le rôle de Mentor auprès du page le plus galamment attifé qui fût à la cour du roi Salomon, et ceux qui devinent tout pressentaient qu'il sortirait de là quelqu'une des surprises de la fête.

C'étaient du reste des gens de peu. Tout ce qui tenait un état honnête à la cour et dans la ville se trouvait en ce moment à l'intérieur du merveilleux palais. La reine de ce séjour, celle qui devait, suivant le programme, faire les honneurs du festin était

madame Anne de Beaujeu, duchesse de Bourbon, régente de France. Elle avait consenti à se charger du rôle de la fille du Pharaon d'Égypte, épouse de Salomon et reine d'Israël ; Graville était trop excellent courtisan pour n'avoir point concentré dans ce palais tout l'effort de sa fastueuse élégance. Dans la salle d'honneur, soutenue par ces colonnes de jaspe lourdes et courtes qui donnaient un caractère si particulier à l'architecture primitive de l'Orient, des tables splendidement ornées s'étendaient à perte de vue ; la lumière jaillissait du marbre des murailles sous forme de bouquets de fleurs ; de toutes parts les parfums brûlaient dans les vasques écrasées des cassolettes babyloniennes.

Le vin était servi dans des urnes d'or par de belles jeunes filles qui avaient des ailes d'ange, et sur toutes ces féeriques délices planait une musique mystérieuse, exécutée par des concertants invisibles. L'opulente profusion des mets était, bien entendu, en rapport avec le luxe des accessoires. De mémoire de gourmand on ne se souvenait point d'avoir ouï parler d'un réveillon si beau ; et pourtant autour de ces tables brillantes une gêne régnait.

Vous savez avec quelle rapidité se propagent certaines nouvelles : un bruit commençait à courir ; on parlait vaguement d'une disgrâce qui menaçait Olivier de Graville, et l'on disait : « Voyez ! Madame la régente n'est pas venue ! »

En effet, le siége réservé pour l'épouse légitime de Salomon restait vide ; en revanche, le siége qui lui faisait face était occupé dignement par la maligne Berthe de Sauves, qui riait sous la longue barbe de son masque et qui s'amusait fort des honneurs dont on la comblait, pendant que la véritable reine de Saba, madame Blanche d'Armagnac, était assise à quelques pas du trône, et perdue dans la foule des suivantes.

Thibaut de Ferrières était à côté de messire Olivier, éblouissant sous le costume de Salomon et lui parlait à

voix basse. Vers le milieu du repas, le vaillant capitaine Tarchino s'approcha de Graville et lui dit :

— Quand monseigneur voudra se convaincre de la vérité de mes paroles, il s'esquivera et me suivra... je lui ferai voir de ses yeux son ennemi vivant.

— On n'a point de nouvelles de Madame la régente? murmura Graville, incapable de dissimuler la pensée qui l'assiégait.

— Si fait, messire, répliqua Tarchino, on prétend, mais vous savez ce que valent ces ouï-dire, on prétend que madame Anne a demandé si les planches et madriers de l'échafaud qui servit pour Jacques d'Armagnac duc de Nemours, étaient encore en état de faire leur office.

Graville se retourna et regarda son confident en face.

— Pourquoi ne m'avais-tu pas dit que le duc d'Orléans était à Paris? murmura-t-il.

— J'arrive de loin, comme vous, monseigneur, répliqua Tarchino, et je ne vous dis qu'une chose: Ceux qui vous conseillent d'attaquer le roi, sont des insensés ou des traîtres.

Graville se retourna et vit que bien des regards étaient fixés sur lui.

— Ne t'éloigne pas, dit-il à Tarchino, je te suivrai dans quelques instants.

Puis appelant sur sa lèvre un sourire, il leva sa coupe d'or ciselé en l'honneur de la belle reine de Saba. Berthe de Sauves lui fit raison.

Auprès de Blanche, il y avait un siége vide, parce que Blanche était entrée seule dans le palais, et que toutes ses compagnes avaient un cavalier. En ce moment même, où Graville portait la santé de la reine de Saba, une femme, qui avait le costume des épouses de Salomon, vint prendre la place vide et s'asseoir auprès de Blanche. Cette femme était masquée ; un voile épais recouvrait en outre sa coiffure, et c'est à peine si l'on entrevoyait les belles boucles de ses cheveux.

— Pourquoi n'est-ce pas la vraie reine qui répond à

la santé du roi? murmura l'inconnue qui s'était penchée à l'oreille de Blanche.

Celle-ci tressaillit et la regarda.

— Quand même mon masque tomberait, dit l'inconnue, quand même mon voile se soulèverait de lui-même, tu n'en serais pas plus avancée, jeune fille, car tu n'as jamais vu mon visage.

Blanche écoutait la voix qui lui parlait ainsi, et ne songeait pas à s'offenser : il lui semblait que le son de cette voix réveillait en elle une émotion ou un souvenir.

Un instant elle eut une étrange idée, elle se demanda si ce fou de Jean le Blond n'avait point pris un costume féminin pour parvenir jusqu'à elle. Ces cheveux qui brillaient sous le voile étaient moëlleux et doux comme ceux du beau jeune homme.

— Pourquoi m'appelez-vous la reine? balbutia-t-elle.

— Parce que je te connais, jeune fille, répondit l'étrangère, et que je sais les secrets de ton cœur, mieux que ton cœur lui-même. Celle qui est là, sur le trône, devrait être à ta place, et tu devrais être à la sienne. Que ferait, à ton sens, messire Olivier, si on arrachait devant lui le masque de la reine et qu'on lui montrât, sous ce masque, le gentil minois de Berthe de Sauves?

— Femme, dit Blanche, qui voulut prendre un ton impérieux vous n'oseriez, puisque vous savez qui je suis!

— Je sais qui tu es, jeune fille, répondit l'inconnue, d'une voix lente et ferme, mieux que tu ne le sais toi-même, et c'est pour cela que j'oserais.

Blanche garda le silence.

Le festin s'animait ; le choc des verres et le bruit confus des gais propos couvraient déjà la musique. On s'amusait très-bien ; on s'amusait mieux, je pense, que si la fête eût été suivant le programme. On s'amusait si bien qu'à un instant donné, le sage roi Salomon put quitter son trône sans que personne y trouvât à redire.

Le roi Salomon traversa la salle suivi de Tarchino, et sortit du palais après avoir jeté sur ses épaules un ample manteau de couleur sombre.

A la porte une demi-douzaine d'hommes armés attendaient ; sur un signe de Tarchino, ces hommes firent escorte à son maître et à lui.

Dans la salle du festin, Thibaut de Ferrières disait à ceux qui l'entouraient :

— Mes compagnons tout est convenu entre messire Olivier et moi. Nous avons carte blanche... quand le moment va venir, agissons vaillamment, et la récompense sera honnête, je vous le jure !

— Pourquoi madame la régente manque-t-elle à la fête? lui fut-il demandé.

Thibaut répondit sans hésiter :

— C'est pour nous laisser le champ libre. La sœur du roi aurait été obligée de défendre le roi.

— Jeune fille, disait en ce moment l'étrangère qui était assise auprès de Blanche d'Armagnac, je sais que vous l'aimez. Moi, je l'aime autant que vous, et je l'aimais avant vous.

Les regards de Blanche semblaient vouloir percer l'étoffe du masque : quelque chose lui disait que cette femme était belle ; cette femme lui faisait peur, et pourtant elle ne pouvait point la haïr.

— Vous l'aimiez, répéta-t-elle, avant moi ? Et lui ?

A l'accent de l'inconnue, on eût deviné qu'elle souriait.

— Il n'a jamais cessé de m'aimer, répondit-elle.

Blanche courba la tête.

— Mais ne parlons pas de lui, jeune fille, reprit l'étrangère, et parlons de toi. Je t'ai dit que je te connaissais mieux que tu ne te connais toi-même. N'est-ce pas, jeune fille, que tu as dans l'esprit plus d'un rêve ? N'est-ce pas qu'il y a, autour de toi et au-dessus de toi, un mystère que tu voudrais sonder au prix des meilleures années de ta vie?

Blanche l'écoutait effrayée.

— N'est-ce pas? poursuivit l'étrangère en contenant sa voix qui vibrait sous le masque, n'est-ce pas que ce nom d'Armagnac est bien pesant à porter ?... soit

qu'on le porte par droit de naissance, soit qu'on l'ait ramassé, ce nom, parmi les dépouilles d'un homme assassiné?

Blanche ne s'était jamais exprimé à elle-même d'une façon si précise le secret de son trouble et de ses tristesses, mais tout ce que l'inconnue venait de dire, Blanche l'avait tant de fois ressenti!

Ce dilemme terrible, qui enserrait son existence, on lui donnait un corps, en quelque sorte, et on le dressait brutalement devant elle.

Ce nom qu'elle portait, c'était en effet le nom d'un homme assassiné. S'il était bien à elle ce nom, si l'homme assassiné était son père, pourquoi rester sous le toit de l'assassin? Et si ce nom n'était pas à elle, pourquoi tremper ses mains dans la honte d'une fourberie? Pourquoi continuer de le porter?

— Femme, dit-elle avec une tristesse qu'elle n'essaya point de cacher, j'ignore qui t'a montré le fond de mon cœur, j'ignore qui tu es, si tu m'aimes ou si tu me détestes. Ma naissance, qui est un mystère pour moi, peux-tu me la découvrir au prix de tout ce que je possède?

— Je puis te la découvrir, répondit l'inconnue, et je ne veux rien de ce que tu possèdes.

Blanche se prit à trembler, car elle pensa : C'est lui qu'elle veut! Elle ne veut rien que lui!

— Demain, reprit la femme inconnue qui se leva, je serai dans l'église Notre-Dame à la tombée de la nuit. Je t'attendrai au côté gauche de la nef, devant la grille du chœur. Viendras-tu?

— J'irai, femme, répondit Blanche d'Armagnac, mais montre-moi ton visage, je te prie, afin que je puisse te reconnaître.

Sa voix s'altérait en parlant ainsi, tant elle avait désir de voir, et tant elle avait frayeur de trouver trop de beauté sous le masque de l'inconnue.

Celle-ci tourna le dos aux convives et leva son loup d'un geste rapide; l'âme de Blanche passa dans ses

yeux, elle regarda avidement et un cri étouffé s'échappa de sa poitrine.

L'inconnue venait de découvrir un visage pâle, éclairé par un sourire plein de tristesse mais d'une beauté si noble et si fière que Blanche en fut éblouie. Elle appuya ses mains contre son cœur.

— Ah! murmura-t-elle avec angoisse, il doit vous aimer, il vous aime!

Le sourire de l'inconnue prit une nuance de doux intérêt. Nous disons intérêt, car cette femme qui s'était introduite, en fraude peut-être, et qui s'entretenait avec l'héritière la plus puissante qui fût au royaume de France, avait l'air ici d'une princesse auprès d'une pauvre fille timide et dépaysée.

Je ne sais comment les rôles s'étaient intervertis si aisément et si vite ; mais il est certain que Blanche d'Armagnac n'avait jamais senti un pareil respect dominer son cœur en présence de la régente elle-même.

L'inconnue lui prit la main et lui dit :

— N'oubliez ni le lieu ni l'heure!

Blanche voulut répondre, et sa voix découragée mourut entre ses lèvres.

Le sourire de l'inconnue devint plus doux et plus beau. Au moment où les convives repus quittaient leurs places en tumulte, elle se pencha et ses lèvres effleurèrent le front de Blanche.

— Je ne suis pas votre rivale, enfant, murmura-t-elle.

— Et qu'êtes-vous donc? prononça Blanche avec effort.

— Je l'aimais avant vous, dit l'inconnue, après vous, si vous l'oubliez, je l'aimerai encore : je suis sa mère.

Un élan de joie immense fit bondir le cœur de la jeune fille, elle voulut attirer jusqu'à ses lèvres la main de l'inconnue pour la couvrir de baisers, mais l'inconnue se dégagea d'un brusque mouvement, murmura « à demain » et disparut dans la foule des convives.

V

SAUVEZ LE ROI !

La voûte du ciel, qui naguère s'étendait toute noire au-dessus de ces jardins remplis de lumière, commençait à s'éclairer du côté de l'Orient : C'était l'aurore qui venait.

On vit sortir du palais de Salomon deux hommes enveloppés dans de vastes manteaux à l'instant même où la joie des convives arrivait à son apogée. A ces deux hommes se joignirent quelques soldats hébreux de la garde du fils de David.

Ils descendirent les degrés du perron et entrèrent sous les pavillons où les gens du commun satisfaisaient leur appétit.

Ils s'assirent à une table ; le pavillon qu'ils avaient choisi était précisément celui où nous laissâmes naguère Tranquille et Jean le Blond en sérieuse conférence.

Les gardes de Salomon se placèrent sur le devant de la table ; un peu en arrière maître Tarchino s'assit. Son compagnon, qui avait un capuchon sur le visage et qui semblait vouloir cacher jusqu'au moindre détail de son costume sous les larges plis de son manteau, s'adossa contre un pilier en tournant le dos à la lumière.

Avant de verser du vin aux soldats, Tarchino interrogea de l'œil son mystérieux camarade et lui désigna d'un geste discret la table où Jean le Blond et Tranquille s'asseyaient l'un auprès de l'autre.

L'homme au manteau garda le silence, et l'attitude qu'il prit sembla dire : Vous m'avez promis des preuves,

mettez-vous en besogne: moi, je ne puis qu'attendre et juger.

Tarquin se mit donc en besogne.

— Or ça, mon ami Pierre, dit-il en s'adressant à l'un des hommes d'armes, nous avons pillé, toi et moi, et fait pis, c'est vrai, mais ce réprouvé de connétable Bernard suçait le peuple jusqu'au sang, et quand il n'y avait plus de sang dans les veines du peuple, le connétable foulait encore avec son pied pour voir s'il sortirait une dernière goutte!

Vincent Tarquin parlait ainsi à haute voix ; tous ceux qui étaient dans le pavillon l'entendirent, mais personne ne s'émut le moins du monde parce que chacun était là pour se divertir, et que le connétable Bernard était en terre depuis plus de vingt ans.

Tranquille prêchait Jean le Blond qui l'écoutait de son mieux, en guettant du coin de l'œil le quadrille des chevalier noirs. Tranquille n'avait pas même prêté attention aux paroles de Tarchino qui étaient pourtant à son adresse. Quant à Jean le Blond, je crois qu'on aurait pu outrager devant lui tous les héros de l'histoire ; sa tête et son cœur étaient pleins.

— Oui, oui, répondit le soldat Pierre, il paraît que ce Bernard d'Armagnac était un méchant seigneur.

Tranquille tressaillit faiblement, et sa phrase commencée resta suspendue à sa lèvre. Il était impossible que ce nom d'Armagnac, prononcé tout à coup, ne frappât point l'oreille de Tranquille.

— Un méchant seigneur, reprit Tarchino, dont l'œil ne quittait plus sa proie, dis donc un damné, mon ami Pierre!

Tranquille haussa les épaules avec humeur et tourna la tête comme pour ne plus entendre.

— J'étais en train de te dire, mon petit Jean, voulut-il poursuivre, que nous restâmes debout à t'attendre toute cette nuit-là dans la cabane. Étienne, le fils du bucheron, sortit bien des fois dans la forêt pour t'appeler, mais tu ne répondais pas... Moi je disais toujours à ta mère qui pleurait: Il va revenir, il va revenir...

Il s'interrompit une seconde fois parce que les mots de traître et de félon venaient d'arriver à son oreille, accolés au nom d'Armagnac.

— Je vais lui demander pardon à genoux pour le mal que je lui ai fait, dit Jean le Blond, ma mère sait bien que je l'aime de tout mon cœur... Et quand je lui aurai dit comme j'étais malheureux et triste ! comme mon cœur m'a emporté tout à coup, comme ma tête est devenue folle !...

— Tais-toi ! prononça tout bas Tranquille, écoute !

Ses sourcils étaient froncés, son poing fermé se crispait sur la table.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme étonné.

Jamais il n'avait vu pareille figure à son pauvre ami Tranquille.

— Es-tu donc sourd? murmura celui-ci dont le regard était tout plein de reproches.

Jean le Blond ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas que la colère concentrée de Tranquille avait son origine dans l'entretien des soudards attablés là tout près, il n'avait fait aucune attention à cet entretien, il n'avait pas même entendu Tarchino mettre sur le compte du connétable Bernard je ne sais quelle repoussante histoire, qui avait excité, comme il faut, la risée des soldats du roi Salomon.

Le beau visage du jeune homme restait en ce moment si calme que Tarchino eut un mouvement d'hésitation. L'homme au large manteau, qui était toujours appuyé contre son pilier, lui dit du bout des lèvres :

— Tu vois bien que tu te trompes, maître Tarquin ; si cet enfant avait une goutte du sang d'Armagnac dans les veines, tu aurais déjà vu entre tes deux yeux la pointe de son épée !

— Patience, Monseigneur, murmura l'Italien, nous ne faisons que de commencer.

Et il reprit à haute voix.

— Mais par la mort-diable ! celui-là n'était rien au-

près de son fils, Jacques d'Armagnac, le misérable foi-mentie que nous portâmes au gibet des halles !

La poitrine de Tranquille se souleva et sa respiration siffla dans sa gorge.

— Entends-tu ? fit-il d'une voix étranglée.

— J'entends que ces gens-là parlent des anciens seigneurs d'Armagnac, répondit Jean le Blond, et cela ne me fait rien.

La stupéfaction et l'indignation se peignirent à la fois sur le visage de Tranquille.

— Ah ! prononça-t-il avec effort, cela ne te fait rien... Tu n'as donc pas de cœur ?

Jean le Blond se mit à rire.

— Ah ça, bon ami, s'écria-t-il, rêvez-vous tout éveillé ? Vous qui m'avez prêché tant de sermons pacifiques, vous qui me disiez encore, il n'y a qu'un instant : Celui qui tire l'épée, périra par l'épée, vous voilà qui m'accusez de manquer de cœur, parce que je ne me jette pas comme un extravagant au milieu d'une discussion de soudards ivres.

Tranquille baissa la tête sans répondre.

— Et que m'importent à moi, poursuivit le jeune homme, ce Bernard d'Armagnac et ce Jacques d'Armagnac, et tous les Armagnacs de la terre !...

La longue et maigre main de Tranquille se leva vivement et se posa toute tremblante sur les lèvres du blasphémateur.

— Tais-toi ! murmura-t-il, oh ! par pitié, tais-toi !

Il y eut dans le regard que le jeune homme lui jeta, je ne sais quel rayonnement bizarre qui, aussitôt allumé, s'éteignit ; un observateur, témoin de cette scène, se serait demandé si Tarchino était le seul ici qui jouât un rôle.

Jean le Blond cherchait depuis bien longtemps à percer le voile qui l'entourait. Cette nuit, Jean le Blond avait vécu dix années : c'était un enfant, mais c'était un homme, et le sens diplomatique naissait en lui à son insu, comme

naguère sa bonne épée avait sauté malgré lui, hors du fourreau.

Jean le Blond était trop bon, trop jeune, trop loyal, pour parler sans motif, comme il venait de le faire, d'un nom qui était, pour lui, le nom de ses seigneurs, car il n'ignorait point que l'écusson buriné sur sa poitrine était celui d'Armagnac.

Jean le Blond voulait savoir, Tranquille restait comme épouvanté ; Jean le Blond, cachant son jeu supérieurement, fixait sur lui son regard calme. Et l'homme au large manteau disait, avec un commencement de raillerie :

— Tarquin, tu vois bien que tu te trompes !

Les yeux méchants de Tarchino eurent un éclair.

— Et ce ne fut pas assez du gibet, reprit-il, pour ce malandrin, qui fit tant d'orphelins et de veuves ; j'aurais voulu, moi, qu'on mît son corps sur une claie et qu'on le traînât, dans la boue de nos rues !

Tranquille avait toujours les yeux baissés : il n'osait plus regarder son élève, mais ses dents claquaient l'une contre l'autre. Il se disait :

— Insensé que je suis ! j'allais moi-même appeler le péril sur la tête de l'enfant ! j'allais le jeter, sans défense' au milieu de ces hommes de sang qui le cherchent peut-être...

— Et au dessus de la claie, continuaît Tarchino, j'aurais voulu écrire sur un carré de parchemin : Voici le corps du dernier Armagnac, menteur, voleur et lâche !

Tranquille ferma ses oreilles avec ses mains.

Une nuance de pâleur vint au front de Jean le Blond.

Tranquille se leva précipitamment, parce qu'une pensée naissait dans son esprit.

— Il faut nous retirer, mon petit Jean, dit-il avec prière, ne me refuse plus, au nom de Dieu, et viens avec moi vers ta mère qui va être si heureuse en t'embrassant.

Jean le Blond avait toujours son apparence de calme, et pourtant ce fut d'une voix altérée qu'il répondit :

— Mon devoir me retient ici, ami Tranquille. Quand il en sera temps, je n'aurai pas besoin que tu me dises deux fois de courir vers ma mère.

Tranquille retomba sur son siége ; il n'osa pas se retourner pour regarder les soudards. La sueur froide coulait à grosses gouttes le long de ses joues hâves et creuses.

L'homme au manteau regarda Tarchino en ricanant, et la gorge de Tarchino eut un râle de fureur.

— Et savez-vous, reprit-il avec une véritable rage, il y avait dans la maison une infamie plus honteuse que l'infamie du père, et que l'infamie du fils ! il y avait l'infamie de la femme !...

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille ; Jean le Blond ferma les yeux, mais il ne bougea pas.

Il restait là, droit sur son siége, pâle maintenant, immobile et froid comme un marbre.

— Il y avait, poursuivit Tarchino, dont la bouche semblait vomir du fiel, il y avait cette mauvaise épouse, que son mari battait de verges devant les valets.

Tranquille chancela sur son siége..

— Cette Isabelle, continua encore Tarchino avec un éclat de voix, dont les larronesses se jetaient le nom à la face quand elles étaient à bout d'injures.

Tranquille se dressa sur ses pieds comme un automate, et Tarchino se tut, car désormais il attendait.

Une lutte terrible avait lieu dans le cœur de Tranquille. On le vit joindre les mains et remuer les lèvres, comme s'il eût prié Dieu ; on vit deux larmes silencieuses descendre lentement sur sa joue, — puis ses yeux flamboyèrent tout à coup, et tout le sang de son cœur rougit son visage.

Il avait résisté, mais quelque chose de plus fort que lui le poussait et l'entraînait.

— Lève-toi ! dit-il d'une voix impérieuse et haute, à Jean le Blond qui obéit.

Cette voix vibra si solennelle et si forte, que tous les groupes épars regardèrent et se rapprochèrent. L'homme au manteau rabattit son capuchon sur ses yeux et cessa de s'appuyer au poteau.

La face de Tarchino avait pris une expression de triomphe.

— Tire ton épée, dit Tranquille.

Jean le Blond dégaina.

La voix du pauvre frère faiblit ; mais il dit encore :

— Armagnac ! va venger ton père et ta mère !

Jean le Blond poussa un grand cri de joie et bondit au milieu des soudards qui avaient tiré leurs épées

Ce qui se passa fut plus rapide que l'éclair :

Une femme, portant le costume des épouses de Salomon, celle-là même qui s'était assise naguère auprès de Blanche, venait de sortir du palais et descendait avec lenteur les degrés du perron.

Elle s'arrêta aux premières insultes vomies contre le duc de Nemours et sa famille ; quand son regard, attiré par le mouvement de Tranquille, se porta vers la table où celui-ci était avec son élève, la femme voilée fit un pas pour s'élancer de ce côté.

C'était l'instant où Tarchino jetait à pleines mains l'outrage sur le pur et noble nom de la duchesse Isabelle ; la femme voilée n'eut pas le temps de descendre un degré de plus, car à peine Tranquille, emporté par son irrésistible colère, eut-il prononcé ses dernières paroles, que Jean le Blond, l'épée nue, se dressait en face du vil insulteur.

La femme voilée appuya ses deux mains contre son cœur : ses jambes tremblantes fléchirent ; sa prière ardente et désolée, qui voulut s'élancer vers Dieu, mourut sur ses lèvres.

Jean le Blond était là, au milieu des estocs dégaînés, si jeune, si beau, si fier, qu'on eût dit un de ces héros fabuleux qui n'ont qu'à se montrer pour mettre leurs ennemis dans la poussière.

Et par le fait, les soldats hésitaient. En ce moment, il se fit un grand bruit autour du palais ; le flot des convives sortait, et comme la litière de la reine de Saba se montrait de nouveau en tête du cortége, le quadrille des chevaliers noirs s'ébranla tout à coup.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres, ils fendaient la cohue, tout à coup grossie, comme la robuste proue d'un navire sépare l'écume turbulente des vagues. Ils se dirigeaient en droite ligne vers la seconde sortie du palais par où débouchait le cortége.

Jean le Blond leur tournait le dos ; il n'avait quitté son poste qu'un instant et cet instant suffisait pour lui faire perdre le bénéfice de sa longue attente.

Mais Jean le Blond ne songeait guère aux chevaliers noirs. Jean le Blond était comme ces heureux devant qui le ciel s'ouvre tout à coup ; il se sentait devenir ivre et n'agissait plus que suivant une sorte d'instinct. Il savait, — il savait !

— Mes bonnes gens, dit-il aux soldats d'un ton assuré et comme s'il eût cru que ces paroles allaient suffirent pour remettre au fourrean les estocs dégainés, je ne veux point vous faire de mal; cet homme seul a péché : je n'ai que cet homme à punir!

Il écarta les soudards qui, en vérité, se laissèrent faire et se mit devant Vincenzio Tarchino.

Tarchino souriait ; l'homme au large manteau venait de lui dire :

— Je commence à croire que tu avais raison !

Les clameurs grandissaient de l'autre côté du palais ; la femme voilée demeurait sur les degrés, immobile comme une statue ; une agitation soudaine et tumul tueuse soulevait la foule.

— Le roi ! Le roi! crièrent des voix épouvantées, sauvez le roi !

L'homme au manteau recula comme si on l'eût frappé à l'improviste ; il regarda tout autour de lui d'un air effaré à travers les trous de son masque.

L'épée de Jean le Blond et celle de Tarchino se croisèrent.

— Le roi! dit une voix de jeune fille au haut des marches du perron, sauvez le roi!

Jean le Blond fit un saut en arrière et tourna les yeux vers le seuil élevé du palais : il vit Blanche d'Armagnac, sans masque, ni voile, qui le regardait et qui lui montrait, de sa main tendue, le quadrille noir, serré par la foule et au-dessus duquel on voyait tourbillonner et briller des lames des épées.

Jean le Blond fit un geste muet d'obéissance et la jeune fille disparut.

— Maintenant, dit-il à Tarchino, je n'ai pas le loisir, mais je sais bien comment te reconnaître!

Ses jarrets souples et vigoureux plièrent, il passa plus rapide qu'un trait sous l'épée de l'Italien qui restait en garde, et d'un court poignard, qu'il portait à la ceinture, il lui laboura par deux fois et profondément le visage en la forme d'une croix de saint André.

Tarchino poussa un rugissement de fureur. Jean le Blond franchissait déjà l'espace qui le séparait du quadrille noir.

— Demain, cria-t-il, à la tombée de la nuit, devant les murs du Louvre!

— Fais de ton mieux, Vincent Tarquin, murmura l'homme au manteau, montrant sous son capuce le visage de Graville, nous avons laissé aux griffes du petit lion le temps de croître et de durcir. Fais de ton mieux, demain à la tombée de la nuit devant les murs du Louvre!

— Alors, vous me le donnez, monseigneur?

— Je te le donne, répondit Graville.

Au moment où Jean le Blond, après avoir balafré Tarchino, perçait la foule, comme un sanglier lancé fait son trou dans la feuillée, il n'y avait plus que onze chevaliers dans le quadrille noir.

Le douzième, celui qui avait la taille d'un enfant et qui portait à son chaperon les couleurs de madame

Blanche s'était aventuré follement au-devant de ses compagnons pour arriver le premier à la litière de la jeune reine et Thibaut de Ferrières, à la tête d'une troupe d'hommes d'armes, était parvenu à le couper.

Ce fut à ce moment que le chef des chevaliers noirs, arrachant son masque et montrant la noble figure du duc d'Orléans, qui se nomma depuis Louis XII, jeta ce cri de détresse et dit :

— Le roi ! sauvez le roi !

Les chevaliers composant le quadrille n'avaient pas la liberté de leurs mouvements ; ils étaient comme étouffés au plus fort de la foule et les hommes d'armes de Thibaut, feignant de ne point savoir quel était l'audacieux qui avait porté la main sur la reine de Saba, criaient : A mort !

— Où vas-tu, mon frère Jean ! demanda un voix dans la cohue.

— A moi frère ! répondit Jean le Blond sans se retourner, viens avec moi et fais comme moi !

Il y avait plaies et bosses à distribuer ; Jean le Brun ne se fit pas répéter l'invitation, et voilà nos deux compagnons travaillant de conserve et arrivant au lieu où l'imprudent jouvenceau, qui portait les couleurs de madame Blanche, allait passer un méchant quart d'heure.

Au loin, on entendait toujours le duc d'Orléans et ses pairs qui répétaient : Le roi ! sauvez le roi !

Il n'y avait pas deux manières de commencer l'entretien. L'épée de Jean le Blond traversa de part en part la gorge de Thibaut pendant que l'estoc de Jean le Brun fendait le crâne d'un autre coquin dont le nom n'importe guère. Et une fois commencée ainsi la conversation ne chôma point. Nos deux bons amis travaillèrent de leur mieux pendant quelques secondes et Jean le Blond parvint enfin à saisir, par son manteau, le jeune chevalier noir, prisonnier.

Il était aux trois quarts évanoui, ce pauvre enfant, et n'avait plus de paroles. Les voix du quadrille se rapprochaient et l'on entendait, de ce côté, le bruit des épées.

— A moi, Messeigneurs ! cria Jean le Blond, je tiens le roi !

Il faut renoncer à peindre la stupéfaction de la foule qui entendait prononcer ainsi de tous côtés le nom du roi, et qui assistait inopinément à cette bataille acharnée.

Les têtes des chevaliers du quadrille se montrèrent au-dessus de la cohue.

— Ferme ! ferme ! mon gentilhomme ! dit Louis d'Orléans, nous voici ! Tenez bon !

Les soldats de Thibaut de Ferrières avaient déjà décampé, laissant une demi-douzaine des leurs sur la place. Il n'était plus temps de crier : Ferme ! ferme ! La bataille était gagnée.

— Ah ça dit Jean le Brun en se grattant l'oreille, j'ai frappé pour faire comme toi, mon frère Jean. Je ne sais pas si celui-là est le roi, mais nous avons fait de mauvaise besogne, car ceux, qui sont couchés par terre appartenaient à Olivier de Graville, mon seigneur. Puisque te voilà en sûreté je te souhaite bonne chance et je prends mes jambes à mon cou.

Il remit son épée au fourreau et s'esquiva.

Le roi était au milieu des chevaliers noirs.

— Saint-Dieu ! mon gentilhomme, s'écria Louis d'Orléans, qui embrassa Jean le Blond de bon cœur, dites-moi votre nom, je vous prie. J'oublie mes ennemis, mais c'est pour mieux me souvenir de ceux que j'aime.

— Monseigneur, répondit Jean le Blond, il y a cinq minutes, je n'avais pas de nom, et depuis cinq minutes il s'est passé tant de choses impossibles que je ne sais plus si je veille ou si je rêve.

— Donc il faut nous y prendre autrement, dit le duc qui écarta en se jouant les cheveux mouillés du page, Regardons-nous bien tous les deux, mon compagnon !

Il souriait, heureux et bien content qu'il était le digne prince.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, un beau jouvenceau, par Saint-Louis ! et déjà si franche lame !

— Mon bien-aimé sire, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, regardez, je vous prie, celui-là qui est votre sauveur.

L'enfant au chaperon enrubanné leva ses yeux languissants sur Jean le Blond et fit un signe de tête.

— Le roi se souviendra, dit le duc d'Orléans dont le loyal visage se couvrit d'une légère rougeur, et s'il oubliait, j'aurais pour lui de la mémoire. Beau page tout ce que vous nous demanderez, vous l'aurez : même un nom ! Il leva son épée et commanda :

— Messeigneurs, à l'hôtel des Tournelles !

Quand le quadrille noir se mit en marche, il n'y avait plus dans ses rangs un seul visage qui ne fût découvert ; on put reconnaître derrière Louis d'Orléans les têtes les plus illustres de la noblesse française : Dreux, Montmorency, La Tremoille, Rohan, Rieux, Grammont, Mortemart et Coucy. Au centre, marchait Charles VIII, roi de France, soutenu par Douglas, duc de Touraine et par le comte de Foix.

Personne ne s'opposa désormais au passage du quadrille et messire Olivier de Graville, comte de la Marche, qui avait dépouillé ce large manteau que nous savons, s'inclina jusqu'à terre, en l'honneur de Sa Majesté.

C'était dans une rue déserte du Paris méridional, avoisinant cette partie de l'enceinte qui confinait à l'hôtel de la Marche : Jean le Blond, encore essoufflé, les cheveux baignés de sueur, marchait entre sa mère et Tranquille. Sa mère le pressait avec passion contre son cœur. Jean le Blond souriait comme un enfant qui sort d'un rêve. Le pauvre Tranquille, lui, allait le front baissé, les bras tombant et secouait la tête avec désolation.

La lueur rougeâtre d'un lumignon, brûlant aux pieds d'une Vierge dans sa petite niche grillée, se projetait sur ce groupe. Il y avait quelques minutes à peine qu'ils avaient quitté, tous les trois et non sans danger, les Etats du roi Salomon.

— Demain, à la tombée de la nuit, devant les murail-

les du Louvre! pensait tout haut Tranquille, et c'est moi qui suis cause de tout cela! Ils le cherchaient depuis quinze ans, ils ne le trouvaient pas! moi, malheureux que je suis, je leur ai dit: Le voilà!

— Ma noble dame, s'écria-t-il, en fléchissant le genou au milieu de la rue, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un traître. Pardonnez-moi! Pardonnez-moi!

La duchesse regardait son fils avec un orgueil enthousiaste.

— Relève-toi, dit-elle à Tranquille en lui tendant la main.

De son autre main elle caressait les cheveux humides de Jean le Blond qui lui souriait doucement.

— Tu as bien fait, bon ami, dit le jeune homme.

La duchesse Isabelle le serra encore une fois dans ses bras; une larme trembla au bord de ses paupières, puis elle répéta d'une voix émue, mais distincte:

— Ami, tu as bien fait!

TROISIÈME PARTIE

I

LES BOURGEOIS DE PARIS

Il y avait dans Paris une de ces émotions sourdes qui vident les rues et jettent la population curieuse vers quelques centres choisis par la circonstance. Les groupes se formaient sur la rive droite de la Seine aux environs des jardins Saint-Paul, et tandis que vous n'eussiez point trouvé une âme vers le quartier des écoles et dans la Cité, les abords des halles étaient encombrés de politiques et de bavards.

On disait que le roi Charles VIII était rentré malade, en son château des Tournelles ; on disait que madame Anne de France, régente, était au lit, plus malade que son frère, à l'hôtel Saint-Paul. On disait que des hommes d'armes, nouveaux venus, portant ces couleurs d'Orléans qu'on n'avait pas vues à Paris depuis des années, tenaient garnison à la Bastille Saint-Antoine.

Et ce mot que Vincenzio Tarchino avait rapporté la veille

à messire Olivier de Graville, courait de groupe en groupe, comme si Paris eût possédé déjà des journaux du soir, pour apprendre la fraîche nouvelle : Le roi avait dit : « Je veux ! » Le petit roi, l'enfant timide et faible qui avait tremblé si longtemps devant madame Anne, sa sœur !

Aux deux Châtelets, au Louvre, et aux diverses portes de l'enceinte, les soudards appartenaient à madame Anne, A la tour du Louvre notamment, la garde était faite par les hommes d'armes de la Marche.

Mais quand un mouvement doit avoir lieu dans Paris, les forteresses ont tort. Les bourgeois n'étaient pas contents ; parmi le peuple on voyait de certaines mines qui sentaient à plein nez la bagarre.

Ce matin-là, bien des boutiques restèrent closes dans les rues marchandes : bien des volets de chêne garnis en fer demeurèrent fermés aux pignons des nobles et des bourgeois. Le guet stationnait, la pertuisane au poing, sur la petite place du Châtelet ; ceux qui venaient de la ville haute, disaient que les chaînes étaient déjà tendues, depuis la rue Aubry-le-Boucher jusqu'à la rue Mauconseil qui touchait à la porte Saint-Denis.

Le silence qui régnait dans les bas quartiers avait quelque chose de menaçant et de sinistre. On écoutait, parce qu'à chaque instant une clameur de guerre pouvait naître, et quand l'heure tombait lentement du haut des chochers, chacun tressaillait comme si c'eût été là le premier appel du tocsin.

Tout autour des halles, le populaire affluait ; les harengères, dont le corps respectable venait de se constituer, donnaient déjà de la voix.

Maître Richard, le gantier de La Marche, était là comme de raison, avec son compère, maître Antoine, ancien drapier d'Armagnac, et les autres boutiquiers que nous avons vus la veille, à l'auberge de la Pie, et dont la conversation avait été si brutalement interrompue par les soudards d'Olivier de Graville.

— Mes compères, disait maître Richard d'un air abattu,

ce n'est pas parce que j'ai la pratique de messire Olivier, mais tout cela ne présage rien de bon !

— Hé ! hé ! fit maître Antoine qui se frotta les mains ; je consens de bon cœur à perdre 20 ou 30 écus pourvu que j'entende encore autour des halles notre cri du vieux temps : Armagnac ! Armagnac !

Maître Richard mit son nez dans son manteau ; le vent tournait, et après tout, à quoi serait bonne la pratique de Graville exilé ou décapité ? Il ne faut pas s'obstiner en des dévoùments ineptes. Un homme à qui on a coupé le cou ne porte plus jamais de gants.

Or, les gants sont la partie sérieuse de la politique, pour peu qu'on soit gantier.

— Mon Dieu, grommela le brave homme dans la fourrure de son manteau, tout le monde a du bon, excepté les païens, et ces d'Armagnac étaient fils de l'Église. Quant à moi, je ganterais le duc d'Orléans comme j'ai ganté messire Olivier : avec dévouement et conscience !

Cette conclusion toucha le cœur de tous les compères du bon maître Richard : il avait exprimé avec éloquence et précision la foi politique de ceux qui l'entouraient : chaussetiers, feutriers, tisserands, fripiers, fourreurs, tanneurs et taillandiers.

— En somme, reprit maître Antoine, que s'est-il donc passé à cette fameuse fête ? Vous y étiez, maître Richard ?

— Oui, répondit le gantier, j'y étais, mon compère, et quand je vivrais cent ans, je ne verrais rien de pareil. Il y avait là pour 600 écus de mes gants seulement. Et Dieu sait qui soldera mon compte, s'il arrive malheur à messire Olivier !

— Madame Anne n'était pas à l'hôtel de Graville ? demanda un bourgeois.

— Je n'ai pas levé le masque de toutes les nobles dames, mon maître, répliqua Richard. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la fête devait durer trois jours et qu'au bout de cinq à six heures, il n'y avait plus personne dans les jardins du roi Salomon... J'étais à boire tranquillement avec mon neveu Gilles, lorsque nous avons

entendu un grand brouhaha du côté du palais de Salomon... C'était éclairé trois fois mieux qu'en plein midi. — Mon parrain, me dit mon neveu, car je suis aussi son parrain, regardez! regardez! voilà les chevaliers noirs qui font de la besogne!

Les chevaliers noirs, je ne les avais pas remarqués: il y avait là tant de choses merveilleuses que ce n'était pas la peine de regarder douze escogriffes, habillés comme des pleureurs au cimetière.

Mais il fallut bien changer de gamme et faire attention à eux. Ils venaient d'insulter le roi Salomon c'est-à-dire Graville, et d'enlever, à la barbe de tous, la reine de Saba, sa dame, c'est-à-dire Blanche d'Armagnac.

Vous dire qu'il y avait plus de deux cents flamberges au vent, c'est inutile, n'est-ce pas? Après la bataille, on glissait dans le sang comme s'il en eût tombé une grosse averse... Ce que vous avez envie de connaître, mes compères, c'est le nom de ces chevaliers noirs?

Il y eut un murmure affirmatif parmi les bourgeois.

— Eh bien, reprit maître Richard, il y avait parmi les chevaliers noirs un enfant, et comme Thibaut de Ferrières, un des gentilshommes de Graville, qui est mort maintenant, avec une paire de mes gants aux mains, avait réussi à enlever l'enfant, j'ai entendu que l'on criait: Sauvez le roi!

— Le roi! répétèrent les bourgeois.

— Les chevaliers noirs s'élancèrent comme la foudre; j'ai vu le duc d'Orléans aux funérailles du feu roi Louis XI, et je ne sais trop que dire: je crois bien que c'était lui qui guidait les chevaliers noirs.

— Noël! Noël! fit maître Antoine entre haut et bas, chacun son tour!

— Mais le duc d'Orléans, si c'était lui, reprit encore le gantier, aurait perdu sa peine, s'il ne s'était trouvé là un jeune page, beau et brave, comme l'archange sant Michel. Tubleu! il m'a paru que son épée flamboyait en traversant la gorge de ce Thibaut de Ferrières, qui est mort sans me payer mes gants...

— Mais qui donc voulait tuer le roi? demandèrent en même temps plusieurs voix.

Maître Richard secoua la tête d'un air mystérieux.

Par le fait, il n'en savait pas plus long que les autres.

— Je ne voudrais pas me compromettre, dit-il à voix basse, en accusant de puissants personnages. D'ailleurs, mon neveu et moi, nous aimons dormir quand nous avons bien soupé ; nous sommes rentrés chacun chez nous, et il a fallu le brouhaha maudit qui s'est fait ce matin dans la rue de la Poterie pour m'arracher de mon lit. Quoi qu'il arrive la France s'en tirera toujours, c'est une chose certaine : Dieu veuille seulement ne point trop faire pâtir le commerce de Paris !

Il n'y eut pas un des bourgeois, compères de maître Richard, qui ne s'associât de bon cœur à cette conclusion pleine de patriotisme.

A ce moment, il se fit grand bruit du côté de la place du Châtelet : Martin Guillard, chevalier, seigneur du Creil, débouchait à la tête des archers de madame Anne : la foule qui était de ce côté cria : Noël pour la régente ! — Vers l'église de Saint-Eustache, une autre troupe s'avançait, à la tête de laquelle chevauchait messire Arthur de Vilaines, écuyer du duc d'Orléans.

Et la foule de crier par là : Noël pour monsieur Louis !

Et les toques de voler en l'air, tandis que le tumulte arrivait à son comble !

Nos bons bourgeois qui étaient sous les piliers des halles regardèrent à droite, puis à gauche d'un air indécis, puis maître Richard, le plus éloquent d'eux tous, reprit la parole à voix basse.

— Mes compères, dit-il en relevant le collet de son manteau, je m'y connais, voici une affaire qui se gâte ; en un jour comme celui-ci, les gens paisibles et prudents n'ont point d'opinion. Retournons chez nous, croyez-moi et fermons nos boutiques. Demain, quand tout sera terminé, il sera temps de dire si nous sommes pour madame la régente ou pour monseigneur le duc.

Ils s'en allèrent, glissant le long des portes, essuyant

du coude, tout le long du chemin, la poussière des murailles et cachant du mieux qu'ils pouvaient leurs nez bourgeonnés dans leurs fourrures. Ceux qui les voyaient passer se moquaient d'eux à haute voix et plus d'une huée eut lieu en leur honneur autour des halles.

Mais parmi ceux qui raillaient ainsi et qui huaient, beaucoup ne devaient pas voir la procession du dimanche suivant, tandis que maître Richard, maître Antoine, maître Aubry, maître Arnaud, maître Claude, maître Denis et maître Étienne, virent cette procession-là et bien d'autres.

II

HOTES MYSTÉRIEUX

Il se passait très-certainement quelque chose d'inusité à l'auberge de la Pie, tenue par maman Pavot, la plus gaie tavernière du quartier des Halles. Le matin on avait ouvert la porte comme de coutume à ces consommateurs diligents qui devancent le lever du soleil. Toute la journée les tables de la grand'salle avaient été assez bien garnies, grâce à cette émotion qui jetait les trois quarts de Paris dans la rue.

Mais tout le monde était à même de constater que l'auberge de la Pie démentait ce jour-là sa vieille renommée. Le service s'y faisait à la grâce de Dieu. Maman Pavot, d'ordinaire si active, ne se montrait point, bien que l'horloge de Saint-Eustache eût sonné midi depuis longtemps, et la gentille Mirette dont le sourire égayait le demi jour enfumé de la taverne, restait invisible.

Il n'y avait pas jusqu'à Simonnot lui-même qui ne manquât aux habitués de la Pie. Simonnot était le comique de l'établissement. Quand on avait bu une tasse on se moquait un petit peu de Simonnot par-dessus le marché.

Où donc étaient aujourd'hui la grosse mère Pavot, la gentille Mirette et Simonnot le plastron?

Simonnot se promenait de long en large dans un corridor assez noir où la tavernière l'avait mis en faction: sur le corridor s'ouvrait la propre chambre de maman Pavot, qui était occupée en ce moment par des hôtes d'une bien grande importance puisqu'on leur donnait une garde. En effet, Simonnot était armé de toutes pièces : il portait une grande épée rouillée à la ceinture et sur l'épaule une vieille arquebuse. On lui avait dit de se faire tailler en pièces plutôt que de laisser pénétrer âme qui vive dans la chambre de la Pavot.

Simonnot geignait sous le poids de sa lourde arquebuse; son épée s'embarrassait entre ses jambes et battait contre les murailles. Simonnot donnait au diable du meilleur de son cœur les inconnus qu'il était chargé de garder.

Au bout du corridor une petite porte s'ouvrait sur la cuisine où maman Pavot et Mirette s'occupaient à préparer un véritable festin. Maman Pavot était fort agitée; par extraordinaire elle tenait elle-même la queue de la poële, ce qui, assurément n'était pas un mince honneur pour ses hôtes mystérieux. Les soupes, les ragoûts, les rôtis et les étouffades allaient de front avec un très-bel ensemble ; les narines de Simonnot se contractaient voluptueusement quand la fumée odorante de la cuisine s'engouffrait dans le corridor.

— Quant à cela, se disait-il, on en aura toujours quelque bon reste... Mais pourquoi maman Pavot met-elle la main à la pâte? voilà ce que je voudrais savoir!

Mirette suivait sa mère et l'aidait de son mieux, mais Dieu sait qu'elle avait bien des distractions, la pauvre petite Mirette. Maman Pavot avait déjà grondé deux ou trois fois parce que la fillette avait commis des bévues

qui pouvaient compromettre gravement le succès de son œuvre culinaire.

— Ah ! grand Dieu ! grommelait la bonne femme en tournant autour de ses fourneaux, pauvre petite si elle savait ce que c'est qu'un mari !

— Le mari d'une femme comme moi ! reprenait-elle tout haut en suivant le fil tortueux et délié d'une de ces transitions que l'autre sexe ne sait point trouver. Le mari de la Pavot ! maître Pavot qui se déguise en bête fauve, comme un histrion pour ballader chez le Graville ! Je te le dis, Mirette, ma fille, il y en a qui feraient bien de se jeter à l'eau tête première avant de prendre un homme... Si j'étais à recommencer, je sais bien qui resterait fille !

La petite Mirette écoutait sa mère et gardait son opinion. Simonnot la voyait de loin regarder par la fenêtre ouverte. Quand maman Pavot soulevait le couvercle d'une lèche-frite, un nuage se répandait dans la cuisine. Simonnot était rêveur aussi à sa manière : au travers de cette vapeur succulente, Mirette lui apparaissait entourée d'un charme nouveau. Il se disait en levant les yeux au ciel : — Ah seigneur Dieu ! manger de ces bons ragoûts avec elle !

— Mais en vérité, ajoutait-il avec soupçon, je n'ai jamais rien remarqué de bien curieux sous cette fenêtre, moi. Que regarde-t-elle donc toujours de ce côté ?

Par le fait, Mirette ne quittait pas de l'œil la croisée ouverte au fond de la cuisine. La croisée donnait sur ces terrains remplis de décombres qui rejoignaient les halles.

C'était de là, on peut s'en souvenir que l'un des deux Garous s'était élancé la veille pour pénétrer de vive force dans l'auberge de la Pie.

L'autre Garou était arrivé du côté opposé par les abords du cimetière, mais la grand'salle avait juste deux fois la largeur de la cuisine et c'était la chambre de maman Pavot qui ouvrait sa croisée sur le cimetière.

Simonnot n'avait point oublié les deux Garous. Or, le matin au petit jour, trois personnages étaient entrés à

l'auberge de la Pie, c'était maman Pavot elle-même qui leur avait ouvert la porte : Simonnot avait pu entendre la bonne femme qui les introduisait dans sa propre chambre. En se penchant hors de sa soupente ses yeux, tout enflés de sommeil, avaient même pu entrevoir les nouveaux venus.

C'était d'abord cette espèce de clerc aux cheveux longs et plats, au corps maigre emprisonné dans une soutanelle pelée, qui était arrivé la veille, au milieu de la nuit, avec une paysanne encapuchonnée et que la pitié du sire Guillaume de Soles avait introduit à l'hôtellerie.

La paysanne... Simonnot ne pouvait croire que ce fut cette femme à la taille hautaine qui portait si fièrement son costume de reine, maintenant !

Et cependant il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien la même femme. Quant au troisième personnage, Simonnot trembla de tous ses membres dès qu'il l'aperçut, parce qu'il reconnut en lui l'un des deux Garous, celui des deux Garous qui était blond et qui avait un visage de jeune fille. Il était presque aussi changé que la paysanne transformée en reine ; il avait un costume mi-partie rose et azur, tout brillant de chenilles d'or et de paillettes.

Mais c'était la nuit des enchantements et Simonnot, s'enfonça sous sa couverture pensant bien que le premier rayon de soleil ferait évanouir tous ces mensonges.

Le soleil vint ; Simonnot s'éveilla définitivement par le soin que prit maman Pavot de lui distribuer quatre ou cinq bons coups de houssine, et dès qu'il fut descendu de sa soupente, une odeur de mystère le saisit à la gorge. Mirette était pâle, ses jolis yeux gardaient des traces de larmes ; au contraire maman Pavot était plus rouge que d'habitude et il y avait en elle je ne sais quel air effaré qui annonçait de grands événements.

Simonnot voulut se rendre dans la grande salle pour accomplir sa besogne quotidienne ; il trouva la porte fermée à double tour.

Dans toute cette partie de la maison, qui comprenait la cuisine et l'appartement de famille, il n'y avait plus ni servantes, ni valets. Maman Pavot avait relégué toute sa domesticité sur le devant avec mission de servir les pratiques comme à l'ordinaire, et surtout de ne lui point rompre les oreilles des incidents qui pourraient survenir.

Outre la porte principale, qui donnait sous le double escalier dans la salle commune, il y avait une autre issue dérobée communiquant avec le dehors ; c'était pour garder cette issue qu'on avait donné au pauvre Simonnot une arquebuse hors de service, et une grande coquine d'épée qu'il n'aurait certes jamais pu dégainer.

Maman Pavot l'avait voulu ainsi, et, tout en poussant ses fourneaux, elle jetait de temps à autre un regard de complaisance vers cet homme d'armes improvisé dont le glaive ratissait les murailles du corridor.

— Je ne suis pas une noble dame, pensait-elle, mais ça n'empêche pas que je peux défendre mes maîtres !

La chambre que la Pavot avait cédée à ses hôtes était toujours silencieuse. Depuis que Simonnot faisait faction dans le corridor il n'avait entendu sortir de là ni un souffle, ni une parole. La journée avançait, le soleil, qui avait dépassé le milieu de sa course, enfilait joyeusement la cuisine de la Pie et mettait des reflets bleuâtres aux nuages de fumée qui tournoyaient au-dessus des fourneaux.

Tout à coup Mirette poussa un cri étouffé ; heureusement que sa mère tournait en ce moment un poisson sur le gril et ne pouvait point la regarder.

— Qu'as-tu donc, petite ? demanda-t-elle seulement.

— Rien, balbutia Mirette. C'est une idée qui m'est venue tout à coup, je ne sais pas où j'ai pris qu'il fallait, pour la sauce de ce poisson, du miel muscat et du verjus.

— Tu as pris cela en bon lieu, fillette, dit maman Pavot, toute contente, et tu ferais une cuisinière si tu voulais. Pour la sauce de ce poisson, il faut du verjus et du miel muscat.

— Eh bien, mère, le pot de miel muscat est à sec, et voici la bouteille qui ne contient plus une goutte de verjus.

Maman Pavot mit aussitôt la main à l'escarcelle.

— Va vite, fillette, s'écria-t-elle, va vite me quérir de l'un et de l'autre.

Je ne sais quel soupçon traversa la cervelle de Simonnot.

— Si vous voulez, j'irai... murmura-t-il.

Mais Mirette était déjà partie. Simonnot, au lieu de reprendre sa promenade militaire, traversa la cuisine à pas de loup et vint regarder par la fenêtre. A peine eut-il jeté un coup d'œil parmi les décombres et les broussailles qui s'étendaient jusqu'aux derrières des Halles, que son arquebuse s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le carreau de la cuisine. Il mit ses deux mains sur ses yeux et s'écria d'un ton consterné :

— Le Garou !

— Que fais-tu là, malheureux ? demanda la Pavot en colère, je t'avais ordonné de ne pas déserter ton poste.

Simonnot, tout tremblant, ramassait son arquebuse.

— Il était là, derrière le coin du mur, grommela-t-il, et c'est lui qui a appelé Mirette.

Ce Garou dont parlait Simonnot, c'était l'autre, celui qui avait des cheveux bruns, le costume d'un page et la mine espiègle.

La Pavot abandonna son poisson, cette fois, et s'élança vers la fenêtre.

— Ah ça, s'écria-t-elle en secouant Simonnot, où est-il ton Garou ?

Il n'y avait plus personne dans le terrain.

— Ah ! maman Pavot, répondit Simonnot qui avait les larmes aux yeux, vous en avez déjà un dans votre chambre et Mirette est avec l'autre !

Mirette rentrait en ce moment, toute essoufflée ; elle tenait à la main le pot et le flacon.

— Il faut que je te parle, mère, s'écria-t-elle en entrant.

La Pavot renvoya Simonnot et ferma la porte sur lui.

— Est-ce vrai, fillette? dit la bonne femme, y avait-il quelqu'un à t'attendre dehors?

— Oui, mère, répondit Mirette.

— Ah! dit maman Pavot. Eh bien! j'aurais mieux aimé que ce fut Simonnot, parce qu'il ne t'aurait jamais battue!

— Mère, s'écria Mirette, celui-là est bon, celui-là est brave, celui-là m'aime de tout son cœur!

— Nous le verrons, celui-là, ma fille.

— Et celui-là, reprit Mirette en souriant, comme si elle eût été sûre du coup qu'elle allait porter, celui-là donnerait tout son saug pour le beau jeune homme aux blonds cheveux qui est dans votre chambre.

— Est-ce que tu lui as dit notre secret, malheureuse enfant? s'écria la Pavot dont les joues passèrent du rouge simple à l'écarlate.

— Non, ma mère, je n'ai rien dit. Il cherche partout celui qu'il nomme son frère Jean le Blond, afin de le sauver du péril de mort. Il croyait trouver son frère en cette hôtellerie et s'il est venu c'est pour lui, bien plus encore que pour moi. Vous m'aviez commandé le silence : je n'ai point parlé, ma mère, ou plutôt j'ai menti pour vous mieux obéir et j'ai affirmé à messire Jean Roland que nous n'avons point revu celui qu'il cherche. Il est parti en attestant Dieu qu'il perdrait la vie ou qu'il empêcherait bien Tarchino d'assassiner son frère Jean le Blond!

La Pavot avait les yeux baissés et semblait réfléchir.

— Écoute, ma petite Mirette, dit-elle, s'il revient, ce jeune homme d'armes qui est si brave et qui a si bon cœur, ne le laisse plus dehors et dis-lui de parler à ta mère.

III

CHEZ LA PAVOT

Derrière la porte fermée de la chambre à coucher de maman Pavot, la duchesse Isabelle était avec Jean d'Armagnac, son fils ; frère Tranquille se promenait à pas lents, les yeux cloués au sol ; de temps en temps il s'arrêtait tout à coup et sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu adresser la parole à madame Isabelle ou à l'héritier d'Armagnac, mais quelque force inconnue refoulait le son dans sa gorge. Ses yeux roulaient, il secouait les mèches lourdes et raides de ses cheveux ; puis son visage prenait une expression plus morne et il poursuivait sa promenade silencieuse.

Madame Isabelle était assise sur la chaise longue de la Pavot ; Jean d'Armagnac, jeté sur un coussin, appuyait sa tête blonde aux genoux de sa mère ; il écoutait, parce que la duchesse Isabelle lui racontait à voix basse et les larmes aux yeux, l'histoire de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Il écoutait ; son regard brûlant était fixé sur le regard de sa mère ; il ne pleurait pas, ses tempes battaient et ses prunelles lançaient des éclairs.

C'était la première fois que Jean le Blond entendait parler du dévouement de frère Tranquille. Jusqu'alors, il avait regardé le pauvre homme comme un serviteur fidèle, attaché de cœur à sa mère et à lui, mais l'idée d'héroïsme ne lui était certes jamais venue à propos de frère Tranquille. Le récit de la duchesse fit passer devant

ses yeux cette étrange figure du pédagogue, errant, triste et seul dans les corridors du château de La Marche, subissant les railleries de tous, et acceptant sans murmure les mauvais traitements du maître lui-même.

Il vit, et ce fut ce qui le frappa le plus peut-être, cette longue figure blême de Tranquille, avec le sourire amer et résigné de l'esclave, — il se vit, lui, enfant entre les mains de cet homme écrasé par le mépris, provoqué par les mille piqûres de l'insulte quotidienne, de cet homme que chacun injuriait à plaisir, et que chacun pourtant, par un inexplicable retour, craignait vaguement au fond de l'âme.

Et quand madame Isabelle vint à cette partie de son histoire où Graville, vainqueur, disposait de la veuve et de l'enfant, quand elle montra messire Olivier, frappant sur l'épaule du pédagogue qui avait demandé la mère et l'enfant pour sa vengeance, et lui disant : « Prends-les, je te les donne, » Jean d'Armagnac se leva, la sueur froide au front, la pâleur à la joue et resta chancelant sur ses jambes qui tremblaient.

Il regarda Tranquille. Tranquille allait, poursuivant sa marche lente, tantôt croisant les bras sur sa poitrine, tantôt prenant à deux mains ses cheveux qu'il rejetait en arrière d'un air absorbé.

Le récit continuait ; Jean le Blond, dont l'imagination violemment excitée, donnait aux faits racontés la vie et la couleur, Jean le Blond, qui assistait, comme spectateur, à cette évocation du passé, vit le tigre se changer en agneau, l'esclave révolté s'agenouiller et joindre ses mains frémissantes.

La duchesse n'eut pas le temps d'achever ; Jean le Blond, emporté par un irrésistible élan se précipita sur frère Tranquille et le serra dans ses bras.

— C'est bien, enfant, murmurait la duchesse dont la voix s'étouffait dans les sanglots, quoi que tu fasses pour lui ce ne sera jamais assez !

Tranquille s'était arrêté stupéfait ; il n'avait rien entendu ; il ne comprenait pas ce transport soudain de

reconnaissance et de tendresse. Il fixait sur Jean le Blond ses yeux égarés qui se détournaient toujours de la réalité pour suivre quelque fantasmagorie. Il écarta des deux mains son élève et le tint à la distance de ses bras étendus.

— Tout aux uns, rien aux autres ! murmura-t-il d'une voix sourde. J'ai vu mon fils et ma fille. Pourquoi suis-je ici ?

— Ami ! bon et cher ami ! disait Jean d'Armagnac en lui serrant les mains.

Frère Tranquille secoua la tête brusquement.

— Je rêve souvent, reprit-il en se parlant toujours à lui-même ; ces jardins embrasés, ces monstres, cet anneau qui donne la toute-puissance de Dieu... il ne faut pas croire à ce qui est impossible !

— Et pourtant, se reprit-il avec une sorte de colère, ils ressemblent tous deux à ma pauvre Marion. Je les ai vus... je les ai bien vus, mon fils et ma fille ! Pourquoi suis-je ici ?

— Tranquille ! s'écriait Jean le Blond, accoutumé à chercher en vain quelquefois le sens des paroles incohérentes qui tombaient de la bouche du pauvre homme, Tranquille, mon ami, mon père ! Je sais ce que je suis, je sais ce que tu as fait, et tant que je vivrai je t'aimerai, toi qui es mon sauveur et le sauveur de ma mère !

Tranquille détourna la tête ; puis, tout à coup, il attira le jeune homme contre son cœur.

— Jean, dit-il d'une voix pleine de tendresse passionnée, mon petit Jean, tu as raison de m'aimer... moi, je t'aime trop pour mon repos en ce monde et pour mon salut éternel !

De grosses larmes roulaient sur sa joue. Il prit Jean par la main et le reconduisit à sa mère.

— Achevez, Madame, dit-il, apprenez à l'enfant tout ce qu'il doit savoir. Peut-être n'avez-vous qu'un jour pour lui enseigner ses destinées, si grandes et si misérables !

Il regarda au dehors les rayons du soleil qui glissaient sous la feuillée, et il ajouta :

— Un jour dont les heures passent bien vite !

Sa voix s'éteignit ; il traversa la chambre à grands pas, comme s'il eût voulu fuir, et s'agenouilla au prie-Dieu qui était derrière le lit de la Pavot, Son front s'appuya contre le bois ; il resta là immobile et muet. La duchesse Isabelle avait caché sa tête entre ses mains.

— Mon Dieu ! balbutiait-elle parmi ses larmes, un jour, il a dit vrai, et que les heures de ce jour passent vite !

Elle attira la tête de Jean le Blond sur son sein.

— Enfant, reprit-elle, pauvre cher enfant ! Si tu n'allais pas revenir ! Si j'allais rester seule au monde, veuve de ma dernière joie et de mon dernier espoir !

Jean le Blond souriait.

— Est-ce ainsi que tu me donnes du courage ? s'écria-t-il en relevant sa tête mutine.

La duchesse Isabelle le contempla un instant, ravie de le voir si vaillant et si beau ; et la joie et la douleur se partageaient sa pauvre âme.

— Mon fils, dit-elle, d'une voix altérée et qui se raffermit à mesure qu'elle parlait. Je veux que tu aies du courage. Si je t'ai appris tout ce que tu sais maintenant, c'est qu'à l'heure de mourir, il ne fallait point que Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, ignorât comment sont morts ses pères. Tu combattras, mon fils, c'est ton devoir. Dieu te donnera peut-être la victoire, mais si tu dois succomber, tu tomberas frappé par devant et l'épée à la main, comme il convient au fils du duc Jacques, au petit-fils du connétable Bernard !

En ce moment, trois coups discrets furent frappés à la porte de la chambre ; frère Tranquille frémit sur son prie-Dieu comme s'il eût redouté une attaque de vive force.

— Puis-je entrer, ma noble dame ? dit la voix de la Pavot au dehors.

Quand la duchesse Isabelle eut répondu affirmativement, on vit se soulever la vieille tapisserie et la bonne figure de la tavernière parut sur le seuil. Elle était chargée à plier sous le faix : elle portait dans ses bras le jus-

taucorps de cuir, la casaque de dessus, les chausses en mailles avec les cuissards tannés, les brodequins à éperons et la toque surmontée d'un plumet, l'accoutrement complet enfin d'un cavalier armé à la légère. Sur son épaule était passé un fort baudrier de cuir et une ceinture à triple agraffe.

Maman Pavot, embarrassée par son fardeau, arriva riant et soufflant jusqu'au milieu de la chambre. Derrière elle venait la petite Mirette, qui était bien chargée aussi.

— Simonnot ! cria la tavernière qui se retourna au moment où la tapisserie retombait, veille à la cuisine, fainéant, cela vaudra mieux que d'écouter aux portes !

— Ma noble dame, reprit-elle, voici de quoi faire un homme d'armes complet.

Elle déposait le costume pièce à pièce au chevet du lit ; Jean le Blond, ne pouvant modérer son impatience, s'élança pour considérer de près chaque partie de l'ajustement.

— Que Dieu vous rende le bien que vous me faites, bonne femme ! dit-il avec plus d'émotion que n'en paraissait comporter la circonstance, grâce à vous, je vais mettre bas cet habit de mascarade !

— Par mon saint patron ! s'écria la Pavot qui restait devant lui les deux poings sur ses hanches et qui l'admirait de tout son cœur, ce gros drap et ce cuir ne vous feront pas plus gentil seigneur que votre satin rose, mon jeune maître !

— Ah ! madame, ma chère dame ! se reprit-elle en tournant vers la duchesse ses yeux humides, j'ai bien prié la Vierge pour qu'il me fût donné de voir avant de mourir le fier visage de l'enfant d'Armagnac... Mais, sur mon salut ! mes rêves eux-mêmes ne me le montraient pas si beau, de moitié !

La duchesse Isabelle lui tendit la main en souriant, et maman Pavot baisa cette main avec tendresse et respect.

Pendant cela, Mirette dressait une petite table et po-

sait dessus son fardeau à elle qui consistait en vaisselle et en lingerie. Tout en mettant le couvert prestement, elle examinait du coin de l'œil ce beau jeune homme qui, dans la nuit de la veille, s'était battu comme un lion contre messire Jean Roland, mieux connu de nous sous le nom de Jean le Brun.

Pour Mirette, celui-ci était le *nec plus ultrâ* de la vaillance et de la force. Plus elle regardait le gentil page habillé de rose et d'azur, plus elle s'étonnait que ces membres gracieux eussent pu supporter l'effort de Jean Roland !

Mais elle regardait encore autre chose : ses yeux glissaient parfois, malgré elle, jusqu'au prie-Dieu où frère Tranquille restait immobile ; elle contemplait avec effroi cette figure creuse et blême qui ressemblait au visage d'un mort. Maman Pavot avait bien donné quelques explications à sa fille, mais ces explications, pour avoir été très-longues, ne pêchaient point par trop de clarté ; il restait un nuage dans l'esprit de Mirette ; ce bel adolescent, cette noble dame, ce personnage étrange, empaqueté dans sa soutanelle, et qui ne ressemblait à rien de ce que Mirette avait pu voir, étaient pour elle les héros d'un roman mystérieux et tout plein de fantastiques ténèbres. Elle se sentait attirée vers le beau jeune homme et vers sa mère, mais l'homme à la soutanelle lui faisait peur.

— Dame Pavot, dit la duchesse, vous nous avez gardé bon souvenir, et je vous remercie.

— Vierge sainte ! s'écria la tavernière, attendez pour me remercier que je vous aie donné tout ce que je possède au monde, avec la vie de mon pauvre vieux corps par-dessus le marché, madame !

Frère Tranquille se leva doucement du prie-Dieu et vint mettre ses deux mains sur les épaules de la Pavot.

— Voilà qui est bien, Thérèse, ma voisine, dit-il ; Vous savez ce que je vous ai promis cette nuit, vous serez récompensée richement pour le souper d'hier, pour le dîner d'aujourd'hui et pour ces vêtements que vous donnez à notre petit seigneur Jean.

Les gros sourcils de la Pavot se froncèrent, et si la présence de madame Isabelle ne lui eût pas imposé, frère Tranquille eût passé pour le coup un méchant quart d'heure.

— Bien, bien ! grommela-t-elle en poussant rudement Tranquille, qui chancela sur ses longues jambes, tu étais déjà un triste fou, il y a quinze ans, mon pauvre Andéol. Je t'ai retrouvé cette nuit comme je t'avais laissé jadis. Je sais que tu n'as point de malice, mais si tu veux que nous vivions ensemble comme des amis ne me parle plus jamais de payer avec or ou argent ce que je fais pour le sang d'Armagnac.

Tranquille baissa la tête et regagna son coin en murmurant :

— A votre fantaisie, Thérèse, ma voisine, comme l'argent et l'or ne me coûteront rien en ces temps là, je voulais vous faire riche en récompense de votre bon cœur. Vous avez donné de l'aide à Marion, ma femme, autrefois, et maintenant vous portez secours à madame Isabelle... mais peut être avez-vous raison, Thérèse, mieux vaut n'être point rémunéré dans ce monde périssable, et garder le bien qu'on fait pour l'éternité...

Il s'accroupit sur la marche du prie-Dieu et appuya ses coudes contre ses genoux.

— Voici une bonne et belle défroque, sur ma parole ! s'écria Jean le Blond qui avait achevé son examen, merci, la mère ! vous ne savez pas quel service vous m'avez rendu !

Le couvert était mis ; la petite Mirette sortit et revint presque aussitôt après avec deux plats d'étain brillant qui lançaient des nuages de savoureuse vapeur. Maman Pavot ne pouvait pas rester longtemps oisive, elle fit comme sa fillette et bientôt la table fléchit sous sa charge de mets. Il y avait, Dieu merci, de quoi donner la provende à douze grands appétits.

Jean le Blond vint prendre la main de sa mère et l'entraîna gaiement vers la table. En passant, la duchesse Isabelle mit un baiser sur le front de Mirette qui devin plus rose que le pourpoint du beau page.

— A table, Tranquille! s'écria celui-ci, il faut faire honneur au dîner de maman Pavot. Qui sait si nous nous retrouverons jamais à pareille fête?

Tranquille vint se placer au bas bout de la table et s'assit après avoir dit le bénédicité.

Il laissa Jean le Blond qui le servait emplir son assiette jusqu'au bord, mais au moment où il portait la première bouchée à ses lèvres, son regard tomba sur la duchesse Isabelle et il remit le morceau sur son assiette.

La duchesse luttait en vain contre son angoisse. Ce matin, l'effort qu'elle avait fait pour raconter à son fils les malheurs d'Armagnac l'avait ranimée par la fièvre; maintenant la fièvre était tombée; Isabelle essayait de sourire, mais son sourire faisait mal.

Jean le Blond, lui aussi avait la fièvre, mais à mesure que le jour avançait, sa fièvre à lui augmentait. L'heure du combat, pour ces fous qui ont du sang chaud plein les veines, c'est l'heure de la joie. Jean le Blond accusait la marche lente du temps.

Peut-être remarquait-il tout aussi bien que frère Tranquille la pâleur mortelle de sa mère. A tout le moins ne pouvait-il s'empêcher de voir la lugubre figure que faisait le pauvre pédagogue; mais son rôle était de fermer les yeux et, grâce à l'insouciance de son âge, il trouvait moyen d'avoir, en cette solennelle circonstance, une soif sincère et un franc appétit. Il mangeait, il buvait, et quand son regard se portait vers les diverses pièces du costume étalées au chevet du lit, il se sentait envie de piaffer, comme le cheval ardent qui entend au loin le son de la trompette.

— Laissez-nous, bonne femme, dit-il à la Pavot, qui était restée là pour servir, mais qui ne parlait plus parce qu'elle sentait vaguement la profonde tristesse de cette scène.

La Pavot se dirigea vers la porte non sans se retourner plus d'une fois. Quand elle fut partie, Jean d'Armagnac emplit le verre de la duchesse Isabelle et le verre de Tranquille.

— Ma mère, dit-il, et vous mon digne ami, je vous prie de me faire raison. Je bois à ma première bataille !

Les larmes de madame Isabelle jaillirent et roulèrent sur sa joue décolorée. Elle voulut néanmoins tremper ses lèvres dans le verre, mais elle repoussa le breuvage comme si c'eût été du sang.

Tranquille se leva ; ses yeux eurent un fugitif éclair.

— Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix ferme, que Dieu te donne la vaillance de ton père. Nul d'entre nous n'échappe à sa destinée. Ceux qui t'aiment ont voulu te cacher ton nom ; à l'heure marquée, le voile s'est déchiré de lui-même. Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, je bois à ta première bataille !

Il vida la coupe d'un seul trait.

IV

FILS ET MÈRE

. . . .

— Mes yeux se ferment, murmurait Jean le Blond, qui était demi couché sur la chaise longue, à la place occupée naguère par la duchesse Isabelle ; sais-tu, mère, que voilà bien des nuits que je n'ai pas eu de sommeil. Il fait encore grand jour ; en cette saison, la brune ne vient guère qu'à huit heures... si je me repose un peu, je serai plus fort ce soir.

— Il fait encore grand jour, répéta machinalement madame Isabelle, repose-toi, mon fils, la brune ne vient qu'à huit heures.

Les paupières lassées du bel adolescent battirent, puis tombèrent ; mais il rouvrit les yeux presqu'aussitôt après.

— J'avais pourtant bien des choses à faire, reprit-t-il, et bien des choses à te dire. J'aurais voulu essayer ces vêtements qui n'ont pas été faits pour moi. J'aurais voulu te parler...

Il s'interrompit et attira la main de la duchesse qu'il colla contre ses lèvres.

— Oui, poursuivit-il en baissant la voix et en glissant un regard vers Tranquille, j'aurais voulu te parler à toi toute seule.

Le pédagogue était debout devant la fenêtre ; il avait le dos tourné, la charpente irrégulière et osseuse de son grand corps se détachait en noir sur le mur de la cour inondé de soleil. Il ne bougeait pas ; sa tête se penchait sur sa poitrine et l'on devinait l'effort de sa respiration pénible.

— Il n'entend pas... dit madame Isabelle en secouant la tête, si tu as quelque chose à me confier, mon pauvre enfant, tu peux parler sans crainte.

Une nuance rosée vint aux joues de Jean le Blond.

— Eh bien, oui, reprit-il, j'ai quelque chose à te confier, ma mère. Tu l'as deviné déjà peut-être, car tu sais bien comme je t'aime, n'est-ce pas ? et si je t'ai quittée, il m'a fallu devenir fou... Qu'est-ce qui nous rend fou nous autres jeunes gens ?

— Le cœur, interrompit madame Isabelle qui trouva la force de sourire.

— Que tu es bonne, ma mère ! s'écria Jean le Blond en couvrant de baisers les mains qu'il retenait toujours. J'aurais dû ne te rien cacher et tu n'aurais pas été inquiète... Mais peut-être aussi, tu m'aurais défendu de partir.

Il interrogeait sa mère d'un regard inquiet.

— Peut-être.... répondit la duchesse dont le sourire devint triste.

— Écoute, ma mère, reprit Jean d'Armagnac, c'est Dieu qui l'a mise sur mon chemin... c'est Dieu qui me l'a montrée si belle et si bonne ! Si tu aimes ton fils, ma mère, il faut lui pardonner.

— Je lui pardonne, prononça la voix douce et grave de madame Isabelle.

— Il faut faire plus, ma mère... Il faut aimer celle que ton fils aime.

— Je l'aime, dit encore madame Isabelle qui se pencha pour déposer sur le front de Jean d'Armagnac un long et tendre baiser.

Il releva sur elle son regard plein de reconnaissance et dit en lui rendant ses caresses :

— Merci, ma mère, merci ! Je n'ai jamais été si heureux de ma vie ! Et tu as raison de l'aimer, va, car elle est meilleure encore que belle. C'est elle qui m'a donné mission de sauver notre sire le roi. Si je me suis conduit comme un gentilhomme avant de savoir le nom de mon père, c'est à elle que je le dois.

Les yeux de la duchesse Isabelle avaient quitté le front de son fils pour se perdre dans le vide. Une pensée venait de naître dans son esprit et l'occupait désormais toute entière

— Peut-être... pensait-t-elle, plongée dans une soudaine rêverie, Je vais la voir: elle saura tout... Mais viendra-t-elle ?

— Tu ne m'écoutes plus, ma mère? murmura Jean le Blond, dont les paupières chargées de sommeil demandaient à se fermer. J'avais peur, j'avais grand'peur que tu ne lui fisses un crime de sa destinée. J'ai bien compris tout ce qui s'est passé, ma mère : Madame Blanche sans le savoir, a recueilli notre héritage, madame Blanche porte notre nom, et les honneurs qui n'appartiennent qu'à toi, on les rend à madame Blanche. N'est-ce pas Dieu qui a fait notre rencontre ma mère, pour empêcher la pauvre douce fille innocente d'être précipitée, au jour de la justice, dans un abîme de misères ? Elle a un cœur de princesse et la honte l'aurait tuée... au lieu de cela, ma mère, quand tu seras sur ton trône nous nous asseoirons tous deux à tes pieds : ton fils et ta fille... Et Blanche en s'éveillant trouvera la réalité meilleure encore que son rêve !

Il s'arrêta, ses paupières étaient closes et un sourire heureux jouait autour de ses lèvres.

— M'entends-tu, ma mère? balbutia-t-il, de cette voix paresseuse des gens qui s'endorment.

— Je t'entends, répliqua madame Isabelle, dont la pensée était ailleurs.

— Et trouves-tu que j'ai raison, ma mère?

— Oui... Je trouve que tu as raison.

Les yeux de Jean le Blond se rouvrirent à demi.

— Eh bien, alors, dit-il, en mettant la main de sa mère sur ses lèvres, je prie Dieu et la sainte Vierge, de faire que je ne meure point ce soir, car se serait grande pitié de quitter tant de bonheur! A bientôt, ma mère... si je dormais trop tard tu me réveillerais.

Sa tête se renversa sur le dossier de la chaise longue. C'était sans défiance qu'il laissait à la duchesse Isabelle, le soin de lui rappeler l'heure de la bataille, car les mœurs du temps étaient ainsi; et les mères, aussi bien que les fiancées, ceignaient l'épée de celui qui allait combattre et mourir.

D'ailleurs madame Isabelle, la nuit précédente, n'avait-elle pas dit à Tranquille, pendant que ses doigts caressants lustraient les blonds cheveux de Jean d'Armagnac: Tu as bien fait!

Tu as bien fait de révéler à l'enfant le nom de son père outragé, tu as bien fait de mettre un glaive dans la main de l'enfant pour venger l'honneur de sa mère!

C'était cela que voulait dire madame Isabelle, c'était cela que Jean le Blond avait compris.

Mais s'il eût pu voir sa mère en ce moment, ses idées auraient changé. Sa mère contemplait son sommeil d'un œil morne, plein de tristesse découragée. Jean le Blond aurait compris que ce cœur maternel dédaignait désormais la vengeance, dédaignait peut-être l'honneur même, dédaignait tout ce qui n'était pas la vie de l'enfant bien-aimé.

Les yeux de la duchesse Isabelle n'avaient point de larmes, mais l'angoisse de son âme déchirée se lisait en

caractères profonds sur ce visage, dont la beauté tragique avait exprimé tant et de si longues tortures !

L'horloge de Saint-Eustache sonna cinq heures. — Les vibrations se prolongèrent dans le silence, pendant la moitié d'une minute, puis la chambre devint muette comme un cercueil.

V

LA TOILETTE DE TRANQUILLE

Un peu de temps avait passé. Tranquille était debout devant la duchesse à côté de Jean le Blond endormi. Il parlait à voix basse pour ne point éveiller l'enfant, et son visage exprimait un remords.

— Vous m'aviez dit : Tu as bien fait, murmurait-il, et quand vous m'approuvez, je ne prends point souci d'interroger ma conscience. A quoi bon ? puisque tout ce que je fais est pour vous. L'enfant a montré cette nuit qu'il est le fils de son père... Mais ce Tarchino ne manie pas le fer comme un gentilhomme, il vient d'Italie : au lieu de combattre, il assassine. Quand mon parent, le soldat Jérôme me disait cela autrefois, je n'y faisais pas attention ; que m'importait la lâcheté de ce vil spadassin ! maintenant je me souviens et il me semble que toutes les paroles de Jérôme sont gravées au fond de ma mémoire. Jérôme a toujours été fier de sa science en fait d'escrime et pourtant il avoue que l'épée de Tarchino trouverait aisément le défaut de sa parade. Tarchino possède un coup déloyal, une botte secrète, comme ils appellent cela, qui le rend maître de la vie de son adversaire.

La duchesse Isabelle était habituée à suivre patiemment les détours où se perdait la pensée capricieuse de Tranquille ; mais cette fois la patience était bien difficile.

— Dites-moi ce que vous avez fait, interrompit-elle. Je souffre.

Tranquille serra sa poitrine à deux mains.

— Vous souffrez ! répéta-t-il.

Puis il reprit :

— Voici ce que j'ai fait, Madame, c'est bien peu de chose ou plutôt ce n'est rien. Quand je vous ai quittée ce matin, je me suis rendu à l'auberge du père Pavot où se réunissaient autrefois les gens d'Armagnac et où descendent maintenant les soudards de Graville. Pavot ne ressemble guère à sa femme ; il s'est vendu corps et âme au nouveau seigneur et vous n'avez pas au monde un plus mortel ennemi. J'espérais trouver dans sa maison mon cousin Jérôme et j'ai eu d'abord un instant de joie, car les valets de l'auberge m'ont dit qu'en effet, il était dans son lit et qu'il dormait.

Mon cousin Jérôme est un soldat, il s'aime lui-même et ne pense aux autres qu'après avoir consulté son intérêt. Il m'a reconnu et il m'a dit : « Du diable si ce n'est pas un méchant présage que de voir à son réveil une figure comme la tienne, Andéol, mon cousin ! »

— Jérôme, ai-je répondu, vous avez mangé le pain d'Armagnac autrefois, vous en souvenez-vous ?

— Je me souviens que le pain d'Armagnac était dur ! a-t-il répliqué en tournant la tête.

Car il a bien vu tout de suite que je venais lui demander secours. Je n'avais déjà plus beaucoup de courage ; j'ai dit pourtant :

— Mon bon cousin, vous n'avez pas du moins oublié que vous sauvâtes un jour la vie de madame Isabelle et du dernier Armagnac. — J'étais jeune quand je fis cela, m'a-t-il réparti rudement.

Mes mains se sont jointes malgré moi.

— Ah! mon cousin! me suis-je écrié, mon bon cousin Jérôme, nous avons joué ensemble tous deux, enfants que nous étions, au beau pays d'Armagnac. Cette action, que vous reniez, vous sera comptée à l'heure de votre mort et fera peut-être votre salut éternel. Mon cousin, le petit Jean d'Armagnac, que vous aimiez tant autrefois, doit croiser le fer ce soir avec Vincenzio Tarchino, le capitaine.

Jérôme a sauté hors de son lit et s'est mis sur ses pieds ; il n'est pas si méchant qu'il veut en avoir l'air, seulement, quand il réfléchit, le bon mouvement de son cœur s'arrête et il se demande : Que m'en reviendra-t-il?

— Tarchino! s'est-il écrié, il faut attacher l'enfant sur un cheval et l'emmener au diable! — Mon cousin, lui ai-je dit, l'enfant est un homme. Je l'ai entendu qui grommelait : — Oui, oui, et un beau jeune homme! Mais on n'a pas eu confiance en moi, dans le temps, qu'on s'arrange et qu'on ne me rompe plus les oreilles!

— Il connaît donc mon fils Jean, interrompit ici la duchesse, puisqu'il dit que c'est un beau jeune homme?

— J'ai compris, répondit Tranquille, qu'ils avaient pu se rencontrer tous les deux dans la forêt de Benevent... Jérôme ne m'a rien dit à ce sujet, mais ce n'est peut-être pas tout à fait par la grâce de Dieu que mon jeune sire Jean manie si bien l'épée de son père. Pour revenir à mon cousin Jérôme, je le croyais à demi vaincu et j'ai poursuivi : — L'œuvre des méchants n'a pas de durée. Voici la régence de madame Anne qui s'en va finissant, et le roi Charles qui devient un homme. Cette nuit, mon jeune sire Jean a sauvé la vie du roi Charles avec l'aide de Dieu. — Oh! oh! s'est écrié Jérôme, c'est lui qui a fait le coup? Jarni! voici un jeune coq à qui les ergots poussent vite! Eh bien, s'il n'a pas six pouces de fer dans la poitrine ce soir, cela pourra lui servir. — D'autant, ai-je repris, que monseigneur Louis, duc d'Orléans, lui a donné l'accolade en promettant bien de se souvenir de lui! Les choses vont changer. Armagnac

va reprendre l'héritage de son père et ceux qui l'auront servi ne s'en repentiront point.

— C'est ton avis, mon cousin Tranquille? m'a dit Jérôme qui était tout pensif. Moi, j'ai répondu : — c'est mon avis. — Eh bien,mon cousin, s'est écrié Jérôme, tu vas plus vite en besogne que moi : ce n'est pas encore le mien.

Il s'est remis dans son lit et a ramené la couverture sur ses oreilles. — Au nom de Dieu!.. ai-je voulu poursuivre... Mais Jérôme m'a coupé la parole en disant :

— Andéol, mon cousin, si tu as espéré que j'irais me faire tuer pour les beaux yeux de ton jeune seigneur, tu es encore plus fou que je ne pensais...

Je m'en allais bien triste et découragé, lorsqu'il m'a rappelé pour me demander l'heure et le lieu du rendez-vous. — Bien choisi! s'est-il écrié après ma réponse, à l'arrivoir du Louvre ! juste sous les arbalètes des archers de Graville qui gardent le château ! Par la morbleu ! je ne puis pas laisser assassiner cet enfant là... D'ailleurs madame Blanche ne me le pardonnerait pas!

— Il a dit cela? interrompit la duchesse Isabelle avec vivacité.

— Oui, répéta frère Tranquille je suis bien sûr qu'il a dit cela. Et il a ajouté : — N'espère pas plus que je ne promets, mon cousin Andéol. Tu sais bien que je ne suis pas un chevalier errant. J'irai, je servirai de témoin afin que la lutte soit loyale voilà tout... va-t'en!

Pendant les dernières paroles de Tranquille, la duchesse Isabelle avait pris sur le lit son chaperon et son voile ; elle s'apprêtait pour sortir.

— Il n'y a rien à espérer de ce côté, dit-elle avec plus de fermeté dans la voix, il ne peut y avoir de combat loyal entre un spadassin et un enfant... J'étais folle, Tranquille, quand je t'ai dit cette nuit : tu as bien fait.

Tranquille baissa les yeux sous ce reproche, juste ou non, et garda un silence respectueux.

— J'étais folle! reprit la duchesse en s'animant, la colère m'avait aveuglée. Qu'importe au suzerain l'insulte d'un vassal! Et n'est-ce pas démence que de laisser le fils d'Armagnac croiser l'épée avec un mercenaire!

— C'est vrai, cela! s'écria Tranquille dont les yeux s'ouvrirent tout grands, c'est bien vrai!

— Tu as mal fait, reprit madame Isabelle ; il fallait laisser l'ignorance au-devant de lui comme un bouclier. En un jour tu as perdu le travail de quinze années!

Tranquille n'osait plus relever ses paupières et il répétait d'une voix désolée.

— C'est vrai cela! c'est bien vrai!

Ce n'était pas lui qui pouvait démêler ce qu'il y avait d'injuste dans le reproche de madame Isabelle ; il aimait Jean d'Armagnac du même cœur que sa mère.

— Une semaine encore poursuivait la duchesse, moins que cela peut-être et l'enfant eut été sauvé! car voici que l'étoile d'Armagnac recommence à briller au ciel... et c'est au moment où nous touchions le port que ton imprudence nous jette sur l'écueil!

Tranquille se frappa la poitrine et ne répondit point. La duchesse ne voyait pas la torture de son pauvre serviteur ; elle continuait les yeux fixés sur son fils endormi :

— Et le mal que tu as fait, tu ne peux pas le réparer. Il y en a qui prendraient une épée et qui s'élanceraient au-devant du danger... mais toi, Tranquille, tu ne sais pas te servir de l'épée!

Le pédagogue dont les jambes chancelaient s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber à la renverse ; chacune de ces paroles était un poignard qui s'enfonçait et se retournait dans son cœur.

— C'est vrai! fit-il en un gémissement. Tout ce que vous dites est vrai, ma noble dame!

Isabelle avait achevé ses préparatifs de départ.

— Je n'ose pas l'embrasser dit-elle, de peur de l'é-

veiller... car, entends bien cela, Tranquille, durant mon absence je ne veux pas qu'il s'éveille. Veille sur lui, protége son repos, l'heure sonnera sans qu'il l'entende et peut-être éviterons-nous le plus grand de tous les malheurs!

Chaque fois que madame Isabelle mettait une idée sur le tapis, le pauvre Tranquille la saisissait avec avidité ; il se redressa, une lueur de naïf espoir brilla parmi sa tristesse.

— C'est vrai! dit-il, suivant son habitude, je n'avais pas songé à cela.

Puis il ajouta en souriant tout à coup :

— Il y a si longtemps qu'il n'a dormi! Voici cinq heures et la demie... Je promets bien qu'il ne s'éveillera pas avant minuit!

— Que Dieu le veuille! c'est pour lui que je vais m'efforcer.

Comme elle soulevait la tapisserie, Tranquille fit un pas vers elle.

— Ma noble dame, murmura-t-il, Je vais bien souffrir, si vous ne me dites pas que vous me pardonnez.

La duchesse Isabelle n'avait certes pas la conscience du mal qu'elle venait de lui faire ; elle était trop bonne pour ne pas garder au seul serviteur qui l'eût suivie dans sa détresse, une reconnaissance profonde. Mieux que personne au monde, elle connaissait Tranquille.

Ce que nous avons dit une fois aux premières pages de ce récit, la duchesse Isabelle était capable de le sentir. Dans frère Tranquille, il y avait deux hommes : celui qu'on voyait, timide et presque inerte ; celui qu'on espérait, à de certaines heures et sans savoir pourquoi, puissant et vaillant ; celui qui rampait dans l'humilité de sa sphère bornée, celui qui allait se redresser peut-être inopinément et grandir soudain au-dessus de la taille virile.

Ces choses ne s'expliquent point ; rien ne dit à l'a-

vance que l'étincelle peut jaillir du caillou perdu sous la poudre du chemin.

Quand frère Tranquille s'en vint lui demander pardon humblement et simplement, elle vit passer devant ses yeux ces quinze années d'abnégation tendre et de dévouement sans limites ; elle prit la main de Tranquille, ému jusqu'aux larmes, et la pressa entre les siennes avec un sourire tout plein de gratitude.

— Ami, dit-elle, moi, je ne vous demande pas pardon parce que vous savez bien que je suis sa mère, et que la douleur rend aveugle. Mais à cette heure d'angoisse, je vous le dis, Tranquille, ceux qui portent le nom d'Armagnac vivront et mourront reconnaissants de vos services.

Elle lâcha la main de Tranquille et disparut derrière la draperie.

Tranquille resta un instant comme attérré.

— Services! murmura-t-il, reconnaissants! Voilà ce qu'elle m'a dit! Seigneur Jésus! Elle ne m'a donc pas pardonné!

Sa figure était bouleversée ; il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— C'est moi qui ai fait cela, pensait-il, le cœur serré par un poignant remords ; c'est moi qui ai dit à l'enfant : « Prends ton épée!... » Si l'héritier d'Armagnac meurt dans ce combat inégal, c'est moi qui l'aurai tué! Comment me pardonnerait elle?

Il s'arrêta tout à coup et se tordit les mains, tandis que des sanglots soulevaient sa poitrine.

— Marion, ma pauvre femme, murmura-t-il. Tu vois que j'ai bien fait d'abandonner nos petits enfants dès le berceau! ceux que j'aime trop, je les tue!

Des gouttes de sueur froide glissaient le long de ses tempes.

En arpentant la chambre il gesticulait comme un insensé. Son pas lourd frappait le plancher sans précaution ; il ne songeait plus à ce précieux sommeil qu'il avait mission de sauve-garder, et si Jean le Blond ne

s'éveillait pas, c'est qu'il dormait bien, je vous jure!

Tranquille s'agita ainsi, pendant plusieurs minutes, puis il vint s'asseoir entre la chaise longue et le lit où maman Pavot avait déposé le costume de cavalier. Il y avait une demi-heure qu'il était seul et le jour ne baissait point encore :

Il mesurait à la longueur d'un siècle le temps qui devait s'écouler encore jusqu'à la tombée de la brune. La responsabilité qui pesait sur lui l'écrasait ; il lui semblait que s'il ne rendait pas le fils à sa mère, la duchesse cette fois lui dirait : c'est toi qui es le meurtrier.

Jusqu'alors, le sommeil de Jean d'Armagnac avait été calme et profond ; la fatigue est le meilleur des narcotiques, et Jean le Blond était bien fatigué, mais au moment où frère Tranquille s'asseyait entre la chaise longue et le lit, Jean le Blond commença de s'agiter dans son repos, Tranquille se leva tout droit, puis ses genoux chancelants plièrent, et il se prosterna.

— Ne t'éveille pas, balbutia-t-il les mains jointes, en s'adressant à l'enfant dans sa détresse naïve. Ne t'éveille pas, au nom de Dieu! C'est ta vie et la vie de ta mère!

— Jean, mon seigneur, reprit-il, en changeant de ton et en donnant à sa voix des inflexions persuasives, mon jeune sire Jean, voilà bien des nuits que vous ne dormez point, ce n'est pas assez de quelques heures de sommeil ; à votre âge, le repos est si bon ! Dormez, dormez mon seigneur, à la grâce de Dieu tout-puissant, et sous la garde de votre serviteur fidèle.

Sa voix s'était adoucie jusqu'au murmure ; vous eussiez dit à l'entendre parler, ce chant monotone et contenu de la nourrice attentive qui balance en mesure le berceau de l'enfant.

L'horloge de Saint-Eustache sonna six coups, et l'angélus du soir jeta son triple appel du haut du clocher. Il y avait une demi-heure qu'Isabelle était partie.

Jean le Blond étendit ces deux bras en avant, et cria de cette voix sourde qu'étouffe le cauchemar :

— Une épée ! une épée !...

Tranquille, dont le regard peignait une indicible terreur chercha de l'œil autour de la chambre le glaive qui pendait naguère au côté du beau jeune homme. L'épée à la garde de fer bruni, à la lame noire et longue était accrochée derrière le lit de la Pavot. Tranquille releva le rideau du lit et le fixa de son mieux à la muraille pour cacher cette arme que demandait le pauvre enfant et qui ne devait point protéger sa vie contre l'adresse lâche de l'assassin.

— Une épée ! répétait Jean d'Armagnac au front de qui brillaient des gouttes de sueur, une épée pour venger mon père et ma mère !

Tranquille se tordait les mains, car il sentait bien que ce sommeil tourmenté ne pouvait durer désormais longtemps. Le jour était moins clair ; au sommet des arbres il n'y avait plus de rayons, mais le soleil dorait encore les girouettes des maisons voisines

Tranquille regarda la porte.

— J'aurais beau la fermer murmura-t-il, ce n'est pas une porte close qui arrêterait Armagnac sur le chemin du combat.

Ses yeux glissèrent vers la fenêtre ouverte.

— Et voici d'ailleurs un autre chemin, ajouta-t-il, si j'étais fort je m'opposerais à son départ, mais Dieu m'a mis au dernier rang des hommes et je suis plus faible qu'une femme.

Au devant de la fenêtre entre deux colonnettes torses en bois de chêne bruni par le temps, un miroir d'acier poli, de forme ovale, pivotait. Ce fut par hasard que les yeux de Tranquille rencontrèrent ce miroir ; on pourrait presque dire que Tranquille ne se connaissait pas lui-même, tant il lui était arrivé rarement de chercher son image dans une glace.

Le miroir lui renvoya son visage hâve et maigre entouré de cheveux qui s'allongeaient en mèches raides comme des serpents. Il recula d'un pas d'abord comme s'il se fut trouvé en présence d'un fantôme, puis une

sorte de curiosité enfantine le saisit et il s'approcha pour mieux voir.

— Je me croyais plus vieux que cela, murmura-t-il ; Tarchino n'est pas si jeune que moi.

Il eut un sourire amer et triste.

— Mais Tarchino, poursuivit-il, ne tremble pas à la vue d'une épée!

Il secoua la tête et tourna le dos au miroir comme s'il eut voulu témoigner du profond dédain qu'il avait pour lui-même.

— Pauvre dame et pauvre enfant! pensa-t-il tout haut, mieux eut valu pour vous, à la place de mon dévouement inutile la pitié du dernier soudard. Je ne peux rien ; je ne sais que prier, et Dieu n'exauce pas ma prière.

Il entendit sonner la demie de six heures et son cœur se dilata en un mouvement de joyeux espoir ; mais à ce moment-là même Jean le Blond se dressa sur sa chaise longue et se frotta les yeux en disant :

— J'ai assez dormi.

Tranquille s'effaça dans l'embrasure de la fenêtre où il demeura immobile et sans parole, son souffle même s'était arrêté dans sa poitrine.

Jean le Blond promena tout autour de lui ses yeux demi ouverts et chargés de sommeil.

— Ma mère! appela-t-il d'une voix engourdie.

Et comme la duchesse Isabelle n'avait garde de répondre, Jean d'Armagnac appela encore :

— Tranquille!

Point de réponse cette fois plus que l'autre. La tête blonde de Jean d'Armagnac retomba contre le dossier de la chaise, tandis qu'il balbutiait :

— Il fait grand jour encore. J'ai le temps de dormir.

L'âme toute entière de Tranquille s'élança vers Dieu pour lui rendre grâce ; il espérait maintenant, d'autant mieux qu'à ce moment d'angoisse suprême où il avait vu son petit seigneur Jean lutter contre le sommeil sauveur, une idée lui était venue.

Il avait caché l'épée, ne pouvait-il cacher le costume de cavalier? En un moment où son orgueil se révoltait contre la faiblesse de son cœur maternel, la veuve d'Armagnac avait demandé un harnais d'homme de guerre, mais elle s'était ravisée depuis, mais elle avait dit : « Jean d'Armagnac comte de la Marche, duc de Nemours ne peut pas croiser le fer contre un mercenaire ! »

Tranquille traversa la chambre sur la pointe des pieds et revint vers le lit où étaient déposées les hardes; il souleva les couvertures pour faire une cachette et déjà le justaucorps de cuir disparaissait sous la laine épaisse, lorsque frère Tranquille s'arrêta tout à coup pensif et les yeux cloués au sol.

— Un autre ne s'y prendrait pas ainsi, songea-t-il, un autre agraferait ces cuissards de buffle et passerait ce justaucorps, un autre serrerait cette ceinture autour de ses reins, coifferait cette toque et ceindrait cette épée, mais moi!...

Il s'arrêta et se prit à rire en haussant les épaules avec mépris.

— Oh! moi, poursuivit-il, saurais-je seulement par où commencer la toilette d'un homme d'armes? Il y a là-dedans des choses dont je ne connais pas même l'usage !

Il examinait gauchement les chausses et les manches de mailles.

— Non, non, murmurait-il, cela n'est point fait pour moi.

Mais tout en parlant ainsi, il continuait de manier les pièces inconnues de ce belliqueux costume ; machinalement il les metttait en ordre sur la couverture du lit ; machinalement encore, et nous appuyons sur ce mot, car frère Tranquille se fut regardé lui-même comme fou à lier, s'il eût soupçonné sa propre fantaisie ; machinalement, il défit une à une les agrafes de sa vieille soutanelle.

Il hésita, puis il s'assit au pied du lit. Le hasard voulut que Jean le Blond fit un de ces mouvements brus.

ques qui agitaient son sommeil. Un éclair s'alluma dans l'œil de Tranquille, et, à son insu, il répéta entre ses dents :

— Oui, oui... c'est bien vrai... d'autres feraient cela !

Ses pauvres chausses, arrivées à un état de maturité vénérable, tombèrent sur le carreau de la chambre ; ses jambes nues frissonnèrent en touchant les mailles froides ; mais il se prit à sourire comme un enfant lorsqu'il vit le tissu d'acier dessiner les lignes anguleuses de ses genoux.

— Cela devrait être fort, pourtant, pensa-t-il en tendant son jarret, où saillirent et craquèrent de gros muscles. Aussi je n'ai jamais essayé...

Il laça tout d'un temps la paire de brodequins, puis il passa dans leurs boucles les courroies des tibiales, des genouillères et des cuissards. Il avait, le pauvre bon frère Tranquille, des jambes parfaitement armées à la légère, et vous ne sauriez vous représenter son étonnement prodigieux ; car il s'éveilla en ce moment et jeta un regard stupéfait sur ses chausses, à lui, ses chausses mûres, ses chausses flasques et trouées, qui faisaient ordure sur le carreau.

Il devint rouge depuis le menton jusqu'à la racine des cheveux, et son premier mouvement fut de se déshabiller bien vite ; car ceci lui semblait une mascarade indigne de son âge et de sa gravité. Mais Jean le Blond fit encore un soubressaut sur sa chaise longue.

— Eh bien ! murmura frère Tranquille, dont le grand œil triste eut une lueur d'héroïsme naïf je ne me battrai pas si j'ai peur ; mais on me tuera, et cela prendra du temps !

Sa soutanelle, sa vieille et chère soutanelle, alla rejoindre les chausses noires sur le carreau. Certes, frère Tranquille n'aurait jamais pu penser qu'un jour de sa vie, il serait séparé de sa soutanelle.

Le justaucorps de buffle fut agrafé tant bien que mal, et frère Tranquille se disait de bonne foi :

— Tout cela semble fait à ma taille ; c'eût été beaucoup trop grand pour mon jeune seigneur Jean.

Par-dessus le justaucorps, il attacha les manches de mailles ; il boucla la ceinture où pendait la dague à filets, mais sans trop regarder la dague dont l'aspect lui faisait froid dans les os. Car il savait bien qu'à l'aide de cet instrument on achevait les pauvres diables terrassés déjà par l'épée.

Restait la toque, qu'il mit à l'envers, puis à l'endroit.

En ce moment, la conscience de ce qu'il allait faire était complète en lui ; elle était venue peu à peu, par une route détournée à travers des frayeurs enfantines et de puérils étonnements, mais elle était venue ; Frère Tranquille savait qu'il allait mourir.

Aussi écarta-t-il le rideau qui cachait l'épée, d'un geste déjà plus ferme et plus mâle. En face de l'épée, sa tête se redressa malgré lui ; il hésita encore, mais pas longtemps, et il saisit le glaive avec une sorte d'empressement joyeux.

— Oh! oh! fit-il en soulevant la lourde épée à bout de bras, je n'aurais jamais cru que c'était si léger!

Il fit passer sa tête dans le baudrier, et la poignée de fer bruni battit contre son flanc. D'un pied dédaigneux il repoussa sous le lit les pauvres chausses noires et la soutanelle si longtemps aimée.

Pour le coup, la brune tombait ; les girouettes n'avaient plus de soleil, et les maisons lointaines commençaient à se voiler dans le brouillard du soir. Frère Tranquille se dirigea vers la porte en étouffant le bruit de ses brodequins armés de pointes d'acier.

— Il ne me manque plus qu'un cheval, pensa-t-il en souriant avec une certaine gaillardise ; je suis peut-être, sans le savoir, un paladin et un foudre de guerre!

Il allait passer le seuil, lorsque son regard fut attiré par le miroir qui luisait au-devant de la fenêtre. La coquetterie lui venait sans doute avec la vaillance, car il fut pris par une irrésistible envie de se contempler en

face. Il s'approcha du miroir, cambrant de son mieux sa taille voûtée et rejetant en arrière les mèches de ses longs cheveux. Le miroir, qui naguère lui avait montré son image humble et triste, lui renvoya cette fois un front mâle qu'entourait une auréole de fierté. Il semblait que sa taille avait grandi d'une coudée. Le dessin viril de ses traits ressortait entre le velours de la toque, et l'acier qui couvrait ses épaules.

C'était un homme, que le pauvre Tranquille, c'était si bien un homme, qu'en se voyant lui-même, il eut un élan d'orgueil.

Puis ses yeux se baissèrent timidement et le rouge vint à son front incliné de nouveau, tandis qu'il pensait bien malgré lui :

— J'aurais voulu, avant de mourir, que madame Isabelle me vit ainsi...

Ce fut son dernier caprice d'enfant.

— Adieu Jean, mon petit seigneur Jean, dit-il en s'agenouillant auprès d'Armagnac endormi et en lui baisant les mains avec une tendresse passionnée, je vais aller bientôt auprès de Jésus et de Marie, je les prierai, monseigneur, qu'ils vous fassent bien heureux ainsi que votre sainte-mère en ce monde et dans l'autre. Adieu Jean d'Armagnac, reposez en paix, mon cher seigneur. Ni vous ni elle, ne saurez jamais ce qu'il y avait dans le cœur de Tranquille !

Il se leva brusquement et passa le revers de sa main sur son front, comme si cette parole l'eût étonné lui-même.

Puis il franchit le seuil, et comme Simonot, armé aussi en guerre lui barrait le paysage, il le poussa de côté avec rudesse et gagna la rue sans se retourner.

L'instant d'après, il marchait la tête haute, et la main à la garde de son épée, vers la tour du Louvre.

VI

REPENS-TOI

Tout était désarroi, lassitude, et tristesse, entre les murailles de l'hôtel de La Marche : Cette belle fête Israélite qui devait durer trois jours et faire époque assurément dans l'histoire avait fini de la façon la plus lamentable. La nuit, joyeusement commencée, ne devait pas avoir de lendemain.

Quand le soleil se leva sur les pittoresques magnificences du pays de Jérusalem, tout cet immense tableau, si brillant aux lumières, apparut déteint et honteux. Les décorations théâtrales sont comme les oiseaux nocturnes qui craignent l'éclat du jour.

Entre le palais de Salomon et le temple, une large mare de sang marquait la place où avait eu lieu le combat ; maître Richard aurait reconnu sur la terre rougie, un des gants qu'il avait vendus la veille au malheureux Thibaut de Ferrières. Sur un large espace de terrain, le sol était couvert de lambeaux de velours et de débris de toute sorte. On voyait encore, à droite de ce champ de bataille, les brocs et les verres demi pleins sur les tables placées en dehors du palais improvisé.

La voûte sous laquelle on passait naguère pour entrer dans les jardins illuminés était close maintenant. De temps à autre, sur les murailles où ne flottaient plus les bannières au-dessus des pavois orgueilleux, le pas d'une sentinelle retentissait ; on entendait la hampe des lances frapper le granit sonore et la voix des hommes d'armes crier qui vive à l'approche des rondes.

Le château de La Marche était sur le pied de guerre. Pendant cette nuit de fête, les évenements avaient fait un pas de géant ; le sire de Ferrières avait payé de sa vie sa tentative contre la personne royale, mais Olivier de Graville, son maître, était responsable de cette audacieuse attaque, et il lui fallait désormais choisir entre la rébellion ouverte ou l'échafaud.

A moins que la cage de fer, où Jacques d'Armagnac avait gémi si longtemps, ne lui offrit un moyen terme entre ces deux extrémités.

Or, Graville était un soldat, avant d'être un courtisan ; bien que sa vaillance eût dû fléchir dans la vie molle qu'il menait depuis tant d'années, il se détermina, bon gré, mal gré, à tenter le sort de la résistance.

Ce ne fut pas sans maudire le maladroit dévouement de Thibault de Ferrières, qui selon l'opinion de Vincenzio Tarchino, poëte et maître en fait d'armes, n'était pas assez puni par la mort même.

Durant tout le jour, des courriers partirent à franc étrier de l'hôtel de La Marche pour se rendre à l'hôtel Saint-Paul, où Madame Anne, régente de France, faisait sa demeure. Ces courriers revinrent l'un après l'autre. Les nouvelles apportées par eux ne circulèrent point officiellement dans la salle d'armes du château, et les soudards désappointés, se disaient tout bas, que messire Olivier leur seigneur, ne pouvait plus compter sur la fille de Louis XI. Ceci brisait violemment la meilleure corde qui fut à l'arc de messire Olivier.

Il lui restait l'hôtel de La Marche qui dominait le Paris méridional, le Louvre, où ses soldats tenaient garnison, et l'enceinte du nord qu'il avait à garde par privilége, datant déjà de deux ans. Avec cela, on pouvait du moins se défendre et obtenir de bonnes conditions, si besoin était de capituler en fin de compte.

Mais Messire Olivier savait parfaitement que cette force n'avait que les apparences ; le duc d'Orléans avait repris déjà possession de son hôtel au quartier des halles ; Paris était plein de vieux soldats de l'ancien parti

d'Armagnac qui étaient entrés en ville, cette nuit même par la porte Barbelle-sur-l'eau, confiée aux milices de la ville ; depuis le palais des Tournelles jusqu'au rivage, Graville savait cela par ses éclaireurs, on ne voyait que casques et cuirasses brillant au soleil.

Pour la première fois, depuis deux lustres au moins, le beau sire Olivier ne se fit point mettre de papillottes.

Il passa son temps dans sa chambre avec le fidèle Tarchino qui inventait douze expédients par minute, lesquels expédients, il est vrai ne valaient pas le diable.

Pendant que Graville s'occupait de choses sérieuses, bien malgré lui, la dame de ses pensées, l'incomparable reine de Saba était retirée dans ses appartements. Jamais Berthe de Sauves l'espiègle qui avait si bien joué son rôle de souveraine, jamais Marie d'Argennes ni toutes ces rieuses que nous avons vu procéder à la toilette de Jean le Blond, n'avaient remarqué chez madame Blanche une préoccupation si obstinée.

Elle n'avait point voulu faire toilette ; elle avait endossé, dès le matin et pour toute la journée une robe de couleur sombre. Elle ne s'était pas informée une seule fois de ce qui se passait au dehors, et ses compagnes remarquaient en elle une impatience mystérieuse dont nulle ne savait deviner l'objet. Madame Blanche regardait à chaque instant l'horloge dorée suspendue aux lambris de son appartement ; elle semblait hâter la marche trop lente de l'aiguille et chaque fois que le timbre frappait l'heure, on voyait un éclair s'allumer dans ses yeux.

Que pouvait donc attendre madame Blanche ?

A la tombée du jour, elle renvoya brusquement ses femmes. Chose singulière, et qui naturellement dût faire le texte de plus d'une remarque maligne, madame Blanche ne permit point qu'on la déshabillât. Elle voulait être seule ; il fallut obéir et se retirer.

L'appartement occupé par Blanche à l'hôtel de la Marche, avait été autrefois la demeure de la duchesse Isa-

belle ; une porte, dérobée par les draperies de l'alcôve, donnait sur la salle d'honneur au-delà de laquelle se trouvait l'ancienne chambre à coucher de feu le duc de Nemours.

Nous savons que la salle d'honneur communiquait par certain corridor obscur à cette issue secrète qui s'ouvrait sous les murailles de Paris et qui avait servi quinze années auparavant à la fuite de Madame Isabelle emportant l'héritier d'Armagnac.

Le soleil venait de se cacher derrière ces gracieux côteaux qui ourlent la basse Seine ; le ciel, enflammé vers l'occident, assombrissait de plus en plus la pourpre de ses nuées. Il faut de l'air à ceux qui ont la fièvre de l'inquiétude ; Graville était sorti de son appartement avec Tarchino et tous deux faisaient à pas lents le tour des remparts. Graville interrogeait, non sans éprouver déjà un sentiment d'anxiété, la figure des hommes d'armes qu'il rencontrait sur son passage.

La trahison est sitôt faite quand menacent les orages politiques! et Graville savait si bien, par sa propre expérience, qu'à certaines âmes dépourvues de préjugés, la trahison coûte peu.

En tournant un angle des fortifications, il se trouva soudain, face à face, avec une sorte de fantôme qui lui barrait la route et qui fixait sur lui ses grands yeux hagards. La veille, Guillaume de Soles était déjà bien pâle et bien décharné, car il dépérissait depuis longtemps sous le poids trop lourd de ses remords, mais cette seule nuit avait hâté si fort le progrès du mal, et Guillaume de Soles avait tellement changé depuis quelques heures que messire Olivier eût peine à le reconnaître.

— Te voilà malade, ami Guillaume, dit-il en détournant de lui son regard, à ta place j'aimerais mieux être dans mon lit qu'à la fraîcheur du soir.

Le sire de Soles ne se dérangea point pour liver passage à son maître ; il étendit vers lui ses deux bras de

spectre et murmura d'une voix creuse : — Thibaut se portait bien hier, Thibaut riait quand je lui disais : « la main de Dieu est sur nous! »

— Thibaut de Ferrières est mort comme un soldat et comme un gentilhomme, répliqua Graville. J'ai fait porter ce matin trente écus d'or à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour le salut de son âme.

Guillaume de Soles secoua la tête avec lenteur.

— Quand le pécheur s'en va le blasphème à la bouche, dit-il, les prières sont vaines et son âme tombe dans le feu de l'enfer, quand même on dirait autour d'elle des oraisons pour cent mille écus d'or! Thibaut a fini par un crime et sa dernière parole a renié Dieu... Tu as raison, Olivier de Graville, je serais mieux dans mon lit que sur ces murailles, car je sens la main glacée de l'ange qui étreint les os de mon crâne. Mais nous avons péché ensemble et je viens ici pour te dire : « Les jours de ceux qui ont tué Jacques d'Armagnac sont comptés. Repens-toi, mon seigneur, repens-toi! Qui sait si demain il ne sera pas trop tard? »

Il y avait de la pâleur sur le front de Graville. Tarchino eut un petit rire sec et strident.

— Toi, Vincent Tarquin, reprit Guillaume de Soles, je ne te dis pas de te repentir car tu appartiens déjà au démon!

— A la bonne heure! s'écria l'Italien, merci du compliment, compère Guillaume.

— Holà! Pierre! Holà! Raoul! ajouta-t-il en se tournant vers une ronde qui passait, prenez, je vous prie, ce fiévreux et portez le sur sa paillasse.

Les soldats se saisirent de Guillaume de Soles qui n'opposa aucune résistance. Comme on l'entraînait, Graville et Tarchino poursuivirent leur route, mais Graville put entendre encore la voix du malade qui répétait :

— Repens-toi! Repens-toi!

Durant quelques minutes Vincent Tarquin et lui se promenèrent côte à côte sans mot dire.

— C'est une chose étrange, murmura enfin le comte

de la Marche, que cet implacable mal qui pèse depuis si longtemps sur le pauvre Guillaume !

Tarquin haussa les épaules.

— Depuis le commencement du monde il y a des fous, répliqua-t-il.

Puis il ajouta d'un ton pressant :

— Le temps passe, mon seigneur ; voulez-vous perdre sans retour votre dernière partie ?

Graville s'assit sur le parapet.

— Plus je réfléchis, répondit-il plus je répugne à ce meurtre inutile. De deux choses l'une, ou je serai vainqueur et alors il suffira d'un souffle de ma bouche pour éloigner cet enfant, ou je serai vaincu et alors que m'importera le nom de celui qui profitera de ma dépouille ?

Tarchino se recueillit pour décocher cette fois un argument sans réplique.

— Monseigneur, dit-il en se plantant vis-à-vis de messire Olivier, il y a une troisième alternative. Dans ces luttes on peut n'être ni vaincu, ni vainqueur, ou pour m'exprimer mieux, on peut être vainqueur sans avoir couru les chances d'une défaite. Vous êtes fort malgré vos fautes ; avant de combattre vous pouvez encore négocier... Et je vous le dis, monseigneur, le seul obstacle au succès de vos négociations est aujourd'hui l'héritier d'Armagnac. Cette folie que Thibault de Ferrières vous avait mis en tête, et qui a été cause de sa mort, a profité à Jean d'Armagnac. Jean d'Armagnac a sauvé le roi, que vous n'auriez jamais dû attaquer ; Jean d'Armagnac est un personnage et j'ai vu le duc d'Orléans le serrer dans ses bras... Tant que Jean d'Armagnac vivra, maintenant que le petit roi lui doit la vie, on ne traitera pas avec nous par la raison que vous détenez son héritage. Je connais le duc d'Orléans qui, pour l'heure, est le mentor de Charles de France, il n'abandonnera pas Jean d'Armagnac vivant, — mais il ne prendra point souci de venger Jean d'Armagnac mort.

Ils étaient arrêtés sur cette partie des remparts qui faisait face aux murailles de la ville. Entre l'enceinte de

Paris et l'hôtel de la Marche, il y avait un espace étroit planté d'arbres, rabougris par le manque d'air, et qui servait de pâture commune aux troupeaux des fermes voisines.

Tarchino regarda son maître pour voir l'effet produit par le sage discours qu'il venait de prononcer. Son maître plongeait ses yeux distraits dans l'ombre qui commençait à envahir le terrain vague, enclavé entre les deux enceintes des murailles.

— Etes-vous de mon avis, Monseigneur? demanda Tarquin.

Au lieu de répondre Graville dit :

— Je n'ai vu durant la fète rien qui vienne à l'appui de vos insinuations contre madame Blanche, maître Vincent.

Un sourire amer plissa les lèvres de l'Italien.

— Nous sommes trop près de l'abîme, messire Olivier, prononça-t-il d'une voix contenue, pour songer à des bagatelles d'amour !

— Ça, maître Vincent, s'écria le comte de la Marche en abaissant sur l'Italien un coup d'œil dédaigneux, pensez-vous que j'aie besoin de mentor comme le petit roi Charles de France?

Le sourire de Tarquin devint plus railleur et il murmura :

— Parlons donc galanterie. Monseigneur a-t-il soulevé cette nuit le voile de la noble reine de Saba?

Graville ne put cacher le malaise que lui causait cette question inattendue; dès qu'il s'agissait de madame Blanche d'Armagnac, tout son sang-froid l'abandonnait.

— Croyez-moi, Monseigneur, reprit l'Italien, je ne dis jamais tout ce que je sais, et si je ne craignais de vous déplaire...

Il avait la bouche ouverte pour continuer, mais il s'arrêta tout à coup et se pencha sur le parapet au risque de tomber tête première dans la douve.

— Monseigneur! murmura-t-il en saisissant le bras

de messire Olivier, ne voyez-vous point quelque chose qui s'agite sous ces arbres?

— C'est une femme, dit Graville, affectant une indifférence qu'il n'avait déjà plus.

— Oui, mon Seigneur, c'est une femme, poursuivit Tarquin, dont l'accent sarcastique piquait comme une pointe aiguë le cœur du pauvre beau sire Olivier. Je vous prie de la bien regarder.

— Oserais-tu penser?... commença Graville.

— Je ne pense rien, mon seigneur, je vous prie seulement de regarder cette femme.

L'inconnue marchait au bord de la douve. Elle avait à traverser un petit bouquet d'ormeaux; son costume sombre se confondait avec l'ombre du crépuscule. Il y eut un silence entre Graville et son âme damnée; c'est à peine si l'on distinguait maintenant l'inconnue à travers les branches des ormes. Mais quand elle eût franchi la lisière du bosquet, quand elle passa sous cette partie du rempart, où Graville et Tarquin s'accoudaient comme à un balcon, Graville pressa son front à deux mains et se redressa en disant :

— Sur ma foi, je crois que c'est elle!

— Monseigneur... voulut commencer Tarchino.

Mais Graville lui ferma la bouche d'un geste courroucé, et s'élança vers l'escalier qui conduisait à la poterne prochaine.

— Et pour le rendez-vous du Louvre, mon seigneur? cria de loin l'Italien qui riait dans sa barbe, que faut-il faire?

Graville était déjà au bas de l'escalier. Tarchino pensa :

— Qui ne dit mot, consent! mais le voilà parti, le pauvre sire, sur les traces de ce gibier qui le mènera loin... Du diable si ce n'est pas pitié de servir les gens malgré eux!

Graville s'était fait ouvrir la poterne, et courait à travers champs dans la direction de la porte Bucy.

— Croix de Dieu! se disaient les soldats de garde. No-

tre sire Olivier s'en va-t-il à la poursuite du fou, Guillaume de Soles, qui vient de s'échapper de son lit?

Messire Olivier franchissait les haies et sautait les fossés ; il ne savait pas que le fou Guillaume de Soles était dehors ; il avait aperçu au détour du chemin cette femme au costume sombre. qu'il prenait pour Blanche d'Armagnac, et il courait comme s'il se fut agi de son salut.

— L'avez-vous vu passer, demanda-t-il aux archers de la porte de Bucy ?

— Le fou? s'écrièrent les hommes d'armes en riant. Oui, bien... il gambade le long de la rue Saint-André-des-Arcs, et doit être bien près du pont Saint-Michel.

— Une femme? dit Olivier de Graville ; je vous parle d'une jeune femme!

— Oh! quant à cela, mon maître, répliqua le sergent d'armes en riant, une fois la brune venue, nous ne comptons plus celles qui entrent dans la bonne ville de Paris!

Messire Olivier ne savait trop où diriger désormais sa course. En regardant au loin, il vit une forme sombre passer sons le lumignon de la Vierge, au carrefour du Paon ; il s'élança, car il avait cru reconnaître Blanche. La rue Saint-André-des-Arcs était alors la plus large et la plus belle voie de la rive gauche de la Seine. Messire Olivier, hâtant sa course, put gagner du terrain sur la fugitive, et quand celle-ci arriva derrière le Châtelet, messire Olivier n'était plus qu'à cinquante pas d'elle.

L'inconnue, que ce fût ou non madame Blanche, au lieu de franchir la voûte du Châtelet, s'engagea dans la rue de la Huchette pour gagner le petit pont de Notre-Dame. On eût dit qu'elle se sentait poursuivie, car elle pressait le pas à chaque instant davantage. Au moment où elle atteignait le parvis de la Cathédrale, messire Olivier était presque sur ses talons ; mais les bonnes gens qui sortaient de l'office du soir, firent obstacle à Graville sous la porte même, et l'inconnue, qui était entrée, put se perdre dans l'ombre des bas-côtés.

Graville ne resta pas longtemps au dehors ; il fallut que le flot des fidèles, qui sortait de l'église, cédât, bon gré mal gré, à sa fantaisie ; mais la lutte dura bien quelques secondes, et quand il pénétra enfin dans la nef, son regard chercha en vain madame Blanche.

— Elle est là, se disait-il, j'en suis sûr, je l'ai vue !

La jalousie lui faisait bondir le cœur : il allait, fouillant chaque recoin et plongeant son regard jusque dans la nuit sainte du confessionnal.

La vaste enceinte de Notre-Dame était presque déserte; on éteignait, l'un après l'autre, les cierges et les lampes. Une fois, en passant près de la chapelle Saint-Gervais, Olivier de Graville entendit un soupir dans les demi-ténèbres; il s'approcha, il vit un homme de grande taille prosterné et battant de son front les carreaux de marbre. Cet homme l'entendit, et comme Graville se détournait pour continuer sa recherche, il lui jeta d'une voix sourde ces deux mots :

— Repens-toi !

Graville passa, mais un frisson courut dans ses chairs.

Il n'y avait plus qu'une lampe allumée au centre de la nef. A quelques pas de cette lampe, vers laquelle un servant de sacristie s'avançait pour l'éteindre, deux femmes étaient debout, toutes deux voilées.

— Vous avez bien tardé ! disait la plus âgée des deux femmes, Dieu veuille qu'il soit temps encore !

— Où faut-il aller, madame ? demandait d'une voix tremblante l'inconnue de messire Olivier, car c'était elle, que faut-il faire pour le sauver ?

— Il faut aller à la tour du Louvre, jeune fille. Il faut vous qui avez le droit de commander, faire rentrer au fourreau les épées qui menacent sa poitrine !

— Je le ferai, Madame ! s'écria Blanche et si ma voix n'est pas écoutée, c'est mon cœur qu'il faudra percer pour arriver jusqu'à son cœur !

Les deux femmes se mirent à genoux et prièrent l'espace d'une seconde, puis, se relevant, elles tombèrent

dans les bras l'une de l'autre, et la plus jeune prit sa course vers la porte.

A ce moment, Graville pénétrait dans la nef ; il n'avait qu'un pas à faire pour arrêter Blanche d'Armagnac, et sa main s'étendait vers elle, lorsqu'il vit s'élever devant lui la taille haute et fière de l'autre femme.

— Qui êtes-vous, pour me barrer le passage? demanda-t-il.

La femme inconnue releva son voile et la dernière lueur de la lampe tomba sur le pâle visage de madame Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours.

Graville mit ses mains sur ses yeux et fit un pas en arrière tout chancelant et tremblant. Le servant avait éteint la dernière lampe ; la grande nef de Notre-Dame était pleine de ténèbres, et dans cette nuit, la voix caverneuse de Guillaume de Soles s'éleva, qui criait :

— Repens-toi ! repens-toi !

VII

LA LEÇON D'ARMES

Vis-à-vis du petit Pré-aux-Clercs, entre l'église Saint-Nicolas du Louvre et la Tour-qui-fait-le-coin, à cent pas environ du mur d'enceinte de Philippe-Auguste, qui joignait la porte Saint-Honoré à la rivière, il y avait une allée de grands arbres descendant jusqu'à la berge ; cette partie de la berge servait de môle, et on l'appelait : l'Arrivoir du Louvre, parce que c'était là que débarquaient les provisions du château.

Le crépuscule du soir était tout à fait tombé ; les chalands ne circulaient plus guère sur le fleuve, fort em-

barrassé en cette saison et en cet endroit ; il n'y avait plus que le passeur de l'île aux Vaches qui continuât sa navigation périodique devant la pointe de la Cité.

Des lueurs commençaient à briller aux fenêtres étroites de la Tour-qui-fait-le-coin, et aux meurtrières de ce donjon, auquel le théâtre a fait une si funeste renommée : La tour de Nesle.

A partir de la tour de Nesle jusqu'aux limites du grand Pré-aux-Clers, toute la rive gauche de la Seine complétement inhabitée, était plongée dans l'obscurité ; sur la rive droite, au contraire, on voyait briller çà et là, les fenêtres de quelques masures. — Au sommet des murailles du Louvre, le pas des hommes d'armes retentissait, et l'on entendait se répondre au loin, les cris monotones des sentinelles.

Le clapotement d'un bateau plat, bruit sur l'eau tranquille du fleuve, du côté du petit Pré-aux-Clers, et l'on eût pu distinguer déjà une tache noire qui glissait en coupant le courant. En même temps, une voix de basse-taille, joyeuse et crânement timbrée, s'éleva dans la nuit. Cette voix disait une chanson que nous avons déjà entendue en d'autres temps :

Périne, ma Périne,
Lon li, lon la,
La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Qu'as-tu fait de ton cœur ?

A la fin de ce premier couplet, la tache noire, qui était une barque, voguait à proximité du rivage ; elle contenait un homme d'armes, qui se tenait debout, et qui était le chanteur lui-même.

— Allons, Thomas, mon fils, dit-il, en s'adressant au batelier, un coup de gaffe sur la gauche, pour faire pièce au courant, qui veut nous emmener au ruisseau du Roule. La Seine est douce cette nuit, et tu n'as pas eu de mal à gagner le beau liard marqué que j'ai pour toi dans ma poche.

Thomas donna le coup de perche, et le bateau vint heurter contre le galet de l'arrivoir. L'homme d'armes sauta sur la berge assez lestement pour un gaillard qui avait certes dépassé la quarantaine ; il donna au batelier le rouge liard promis et poussa la complaisance jusqu'à remettre le chaland à flot d'un coup de pied.

— Bonne chance, Thomas, mon ami, dit-il, je croyais trouver ici de la compagnie, mais ceux qui ne sont pas venus, viendront. Si tu n'es pas trop las et que tu veuilles gagner quelque chose, amarre ton bateau sur l'autre bord, au coin de la petite Seine : ceux que j'attends, viennent de l'hôtel de La Marche, et tu les passeras.

Thomas dit merci et traversa la rivière.

L'homme d'armes était un beau soldat, qui portait à peu de chose près le costume que nous avons décrit dans l'un des précédents chapîtres : il n'avait point d'armure proprement dite, les mailles et le cuir faisaient les frais de son accoutrement. A son baudrier pendait une épée démésurément longue, et un énorme paquet de plumes flottait au vent derrière sa toque.

— C'est pourtant vrai, grommela-t-il, en regardant tout autour de lui, je suis le premier au rendez-vous... Du diable si l'affaire m'importe cependant! Je viens là par vertu, comme si j'étais un chevalier errant!

Il essuya du revers de la main sa moustache épaisse, où perlaient quelques gouttes de vin épicé.

— Les autres ne sont pas si pressés que moi, poursuivit-il, et j'aurais pu boire encore deux ou trois tasses à la table du compère Pavot... un vieux coquin, sur ma vie, qui est devenu l'âme damnée de Graville, après avoir mangé le pain d'Armagnac!

Il marchait le long de la berge, cherchant à percer les ténèbres croissantes pour voir si personne ne venait.

— Moi, je porte les couleurs de Graville, c'est vrai, reprit-il encore, mais je me souviens d'Armagnac : la preuve, c'est que me voici en ce lieu. Me battre pour le fils de cette femme qui n'a pas eu confiance en moi, non, ce serait par trop niais ; je ne vais pas jusque-là, mais

d'un autre côté, laisser ce misérable Napolitain assassiner le fils de mon ancien maître, cela ne se peut pas non plus... Il est gentil l'enfant ; je lui ai donné assez de leçons là-bas dans la forêt, pour qu'il puisse au moins se défendre. Je vais le mettre en garde contre la coquine de botte, et pour le surplus je ferai suivant ma conscience.

Ayant ainsi songé, il entama sans transition le second couplet de sa chanson favorite.

> Qu'as-tu fait de ton cœur ? (*bis.*)
> Périne, ma Périne,
> Lon li, lon la,
> La deri, deri dera,
> Périne, ma Périne,
> Te faut-il un seigneur ?

— Holà ! fit-il, voici quelqu'un qui vient du côté de la porte Saint-Honoré, je gage que c'est mon beau jouvenceau !

Des pas se faisaient entendre, en effet, à droite de l'enceinte du Louvre, on put ouïr une sentinelle crier qui vive! et les pas se rapprochèrent sans que le nouvel arrivant eut répondu à cet appel. L'homme d'armes regardait de tous ses yeux ; il aperçut enfin dans l'ombre une forme haute et dégingandée qui marchait à grands pas en dehors de l'avenue.

— Vertubieu ! pensa-t-il, mon jouvenceau est pourtant mieux fait que cela !

La forme approchait et devenait distincte : c'était un homme d'armes aussi, grand, maigre, un peu voûté et portant de longs cheveux plats sous sa toque ; il n'avait pas l'air absolument à l'aise dans son belliqueux harnais.

— Est-ce vous, mon cousin Jérôme? dit-il, quand il aperçut notre premier homme d'armes au bord de l'eau.

Celui-ci ne répondit pas et resta bouche béante ; il se

caressa la barbe, il se frotta les yeux, puis enfin il mit ses deux mains sur les épaules du nouveau venu.

— Est-ce que vraiment ce serait toi, Andéol? murmura-t-il d'un ton de stupéfaction profonde.

— Oui, mon cousin Jérôme, répondit Tranquille, dont la voix tremblait bien un petit peu ; je vous remercie de bon cœur de ne m'avoir point manqué de parole, mais que cette nuit est noire, seigneur Dieu ! Il ne doit pas faire bon pour se battre dans ces épaisses ténèbres.

— Ne t'inquiète pas, Andéol, répondit le soldat Jérôme Ripaille, les autres vont apporter des torches... mais où est ton élève? et pourquoi viens-tu le premier?

Tranquille hésita un instant avant de répondre, puis il dit en précipitant ses mots comme un homme qui veut se débarrasser d'une explication pénible :

— Jean d'Armagnac a passé quatre ou cinq nuits sans sommeil; il dormait tantôt, peut-être ne s'est-il pas éveillé.

— Comment! peut-être? s'écria Ripaille.

— Laissons cela, mon cousin Jérôme, interrompit le pédagogue, si Jean d'Armagnac ne vient pas, me voici, moi, pour le remplacer.

Il avait prononcé ces mots sans fanfaronnade, mais d'un accent ferme, et en même temps à son insu, sa taille s'était redressée. Les yeux de Jérôme Ripaille avaient eu le temps de s'habituer à l'obscurité; il considérait le pédagogue avec une surprise qui allait sans cesse augmentant.

— Par tous les diables, grommela-t-il, quand il se tient droit et qu'on n'y voit pas trop clair, il a presque la mine d'un soldat! Tout de même, ce n'est pas un homme ordinaire que le cousin Andéol! Cette nuit, où le duc de Nemours s'en alla de vie à trépas, il me semble voir encore sa figure, quand il me dit : Sauvons la mère et l'enfant, dussions-nous périr tous les deux!... Non, non, ce n'est pas un homme comme les autres!

Dans ces réflexions de Jérôme Ripaille, il entrait peu-

être une dose de remords, car Jérôme sentait bien qu'à cette heure son épée aurait dû être au service de Jean d'Armagnac.

— Ah! ça, mon cousin, Andéol, reprit-il avec un certain embarras, sais-tu à quoi tu t'engages en venant ici à la place du jeune sire Jean?

— A mourir, répondit Tranquille simplement, je l'ai compris ainsi.

D'un geste brusque, Jérôme lui saisit la main qu'il serra entre les siennes, puis il se détourna et fit quelques pas le long de l'eau en fredonnant pour garder une contenance :

> Te faut-il un seigneur (*bis*),
> Périne, ma Périne......

— Et sais-tu seulement tenir ton estoc? demanda-t-il en retournant vers Tranquille.

— Non, répondit le bonhomme, pas du tout.

— Ah! murmura Jérôme qui était en train de frauder sa conscience, si madame Isabelle avait eu confiance en moi, dans le temps, je me battrais bien volontiers ce soir pour le jeune sire Jean, mais je te fais juge, mon cousin Andéol : comment la duchesse Isabelle m'a-t-elle traité autrefois?

— Je comptais vous demander, ami Jérôme, dit Tranquille, au lieu de répondre, s'il vous plairait en attendant les gens de Graville, de m'apprendre à me tenir en garde? J'ai encore quelques pièces de monnaie dans ma pochette, et je vous paierai ce qu'il faut pour cela.

S'il n'avait pas fait nuit noire, on aurait vu Jérôme Ripaille rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Quant à cela, dit-il, mon cousin Andéol, je peux bien te donner pour rien une pauvre leçon. Et ce ne sera pas la première fois, ajouta-t-il en se souvenant avec plaisir de ce qu'il avait fait pour Jean d'Armagnac dans la forêt de Bénévent, ce ne sera pas la première fois que je dépense gratis mon savoir faire. Ap-

proche ici et dégaine comme un beau garçon. Je vais t'apprendre les deux principales parades qui nous sont venues d'Italie... Tu as le bras dix fois plus solide que je ne croyais, et, après tout, la chance d'un combat est toujours à la volonté de Dieu.

Tranquille dégaina, pas trop adroitement ; mais enfin il dégaina.

— Fais un demi-pas en avant par la jambe droite, lui dit Ripaille, de manière à laisser les trois quarts du poids de ton corps sur la jambe gauche : ceci, afin de pouvoir faire retraite ou te fendre avec une égale facilité.

Tranquille prit la pose commandée.

— Plus d'élégance ! s'écria Jérôme, en essayant d'accommoder les genoux raides du pauvre pédagogue : les jambes jouent, dans le noble art de l'escrime, un rôle tellement important que je ne saurais trop insister, dès cette première leçon...

— Hélas ! mon bon cousin Jérôme, interrompit Tranquille, arrivons je vous prie tout de suite au plus pressé : cette première leçon ne peut pas être bien longue, et songez que c'est aussi la dernière.

— Bien, bien ! grommela Ripaille. Tu as raison Andéol, et je ferai selon ta volonté. En garde donc, la dague dans la main gauche sur la hanche le bras droit plié en dedans, le coude au corps et la main haute ! Laisse-toi, conduire, que diable ! et ne te raidis pas comme si tu étais déjà mort depuis quinze jours !

— Mon cousin, mon cousin, murmurait Tranquille, qui déjà suait à grosses gouttes, je vous jure que je fais de mon mieux !

Son harnais le blessait et gênait tous ses mouvements. Ah ! qu'il regrettait amèrement sa vieille soutanelle rompue par un si long usage à toutes les habitudes de ses membres !

Après un long et difficile travail, Jérôme parvint à le mettre en garde.

— Mon cousin, dit-il, dans cette position, tu pares en

poussant vivement l'épée sur ta gauche, et tu ripostes en étendant le bras droit devant toi. Cela s'appelle parer et frapper en quarte.

Tranquille répéta cinq ou six fois le mouvement, et en vérité il y allait de bon cœur.

— Ah ! ah ! fit-il avec le contentement naïf du néophyte qui pénètre le premier secret de la science, c'est cela que vous appelez frapper en quarte ? Eh bien je croyais cela plus malin... ça va tout seul, mon cousin Jérôme.

Jérôme souriait et, comme il avait du bon sang dans les veines, il s'échauffait en voyant l'animation croissante du pédagogue.

Quant à Tranquille, on n'avait plus besoin de lui dire: levez la tête ou le bras ; il se tenait ferme sur ses jambes et ne perdait pas un pouce de sa taille. Il frappait et parait en quarte comme un enragé ; c'était tout ce qu'il savait, on ne pouvait lui en demander davantage.

— Vive Dieu ! disait-il en s'escrimant avec ardeur, je crois que je vais le massacrer en quarte, ce damné, qui en veut à la vie de mon jeune seigneur ! Je n'aurais jamais cru qu'il fut si facile d'apprendre le maniement des armes.

— Tu es une bonne âme, mon cousin Andéol, répliqua Jérôme tout ému, il y avait en toi l'étoffe d'un homme de guerre et c'est grand pitié que tu n'aies pas commencé plutôt, mais enfin prenons le temps comme il est, et achevons notre besogne... Y es-tu ?

— J'y suis ! répliqua Tranquille, en reprenant crânement sa garde de quarte.

Jérôme lui saisit la main pour la tourner en dehors, mais à ce moment un bruit vint de la rivière et Jérôme s'arrêta pour écouter...

— Oh ! oh ! pensa-t-il, est-ce le chaland de mon ami Thomas qui nous amène les gens de la noce ?

Il regarda vers le Pré-aux-clers, mais rien ne se montrait dans la nuit de ce côté ; au contraire, en amont, une lumière brillait sur l'eau à la hauteur de l'île du Pas

seur. Cette lumière marchait, allant de la rive gauche à la rive droite.

— Ils ont pris le grand bac, pensa encore Jérôme, c'est donc qu'il sont à cheval !

— Eh bien, cousin, dit Tranquille, je vous attends.

— Et ton bras se fatigue, n'est-ce pas, Andéol? ces leçons *in extremis*, comme aurait dit le chapelain de Bénévent, ne valent pas grand'chose... Ah ! si madame Isabelle avait eu confiance en moi, dans le temps !

Il versa le poignet de Tranquille de manière à placer son pouce en dessous.

— Jette le fer à droite, pour parer, dit-il en reprenant son ton de professeur, et riposte en poussant l'épée tout droit, la pointe au corps... Une ! deux !

— Une ! deux ! répéta Tranquille qui para et riposta dans le vide.

— Ceci est tierce, expliqua Ripaille dogmatiquement.

— Ouf ! fit Tranquille, après une demi-douzaine de passes, au premier abord, c'est fatigant, tierce ; mais on s'y habitue, et c'est en tierce que je vais transpercer le coquin !

— Cependant, poursuivit-il en ferraillant, la quarte est bien bonne aussi... Oui, mais la tierce... ah ! vive Dieu ! la tierce !

Il frappait comme un sourd.

— Tenez, cousin Jérôme, dit-il en s'arrêtant tout essoufflé, j'avoue que je suis fâché d'avoir l'embarras du choix. Pourquoi vous autres hommes d'épée avez-vous inventé la tierce puisque vous aviez déjà la quarte ?

— Il y a encore prime, répondit Ripaille avec un légitime orgueil, il y a encore seconde, quinte, sixte, septième, octave et le reste ! Sans parler des contre de quarte et de tierce inventés par le grand Césarion de Florence, sans parler des parades composées qui portent à l'infini le nombre de coups régulièrement possibles dans les armes.

— Eh bien, cousin, répliqua le bon pédagogue, qui

était plus calme et plus gai que Ripaille ne l'avait vu en sa vie, j'aime bien mieux ignorer tout cela. Vive Dieu ! quarte et tierce ! c'est déjà trop de moitié... Tenez, voici une lumière qui vient vers nous du côté de la ville, je vais mettre à profit vos leçons !

La lumière, venait, et l'on entendit des pas de chevaux sur la berge. Tranquille plongea ses doigts dans la poche de son justaucorps.

— Tenez, mon cousin Jérôme, dit-il en mettant dans la main du soldat une bourse assez maigre, il y a là-dedans quatre écus d'or dont la Pavot, ma parente, m'a fait largesse aujourd'hui. Demain matin, s'il vous plaît, vous vous rendrez à l'Abbaye et vous donnerez trois écus au père Antoine, mon confesseur, afin qu'il dise le plus de messes qu'il pourra pour le repos de mon âme.

— Andéol, allons, allons, voulut interrompre Jérôme, ne songeons pas à cela !

— J'y puis bien songer, mon cousin, répartit Tranquille en souriant, puisque j'y songe sans peur.

Ripaille se demandait à part lui s'il avait jamais vu un homme aussi véritablement brave que celui-là qui avait passé pour poltron, non-seulement auprès des autres, mais vis-à-vis de sa propre conscience, à lui pendant quarante ans de sa vie !

— Quant au quatrième écu d'or, poursuivit le pédagogue, je vous prie de l'accepter, mon cousin Jérôme, et d'en boire le montant à mon souvenir. Il me reste à vous remercier et à vous souhaiter bonne chance en ce monde. Voici Jean d'Armagnac et madame Isabelle qui n'ont plus de serviteurs... Mais je ne vous en dis pas davantage, mon cousin Jérôme. Durant quinze années Dieu a veillé sur la veuve et sur l'enfant ; j'ai confiance en la bonté de Dieu, à qui je donne mon âme.

Il se redressa et s'appuya sur la croix de son épée après l'avoir baisée. La lumière était là tout près, maintenant, c'était une torche portée par un valet qui précédait trois cavaliers.

— Celui qui est en avant, c'est Vincenzio Tarchino, n'est-ce pas ? demanda Tranquille.

— Oui, répondit Jérôme, c'est l'Italien Vincent Tarquin.

— Donc, s'écria le pédagogue, qui releva son épée et fit un pas vers la cavalcade. Mets pied à terre, Vincent Tarquin, traître et lâche. Tu es ici pour Olivier de Graville, lâche et traître comme toi. Je suis ici pour Jean d'Armagnac, comte de la Marche et du duc de Nemours. Approche ! Je t'attends !

La lumière de la torche tombait sur son pâle visage qui ressortait parmi les mèches de ses cheveux noirs, et autour duquel sa résignation mettait comme une auréole.

Tarchino sauta sur le galet de la berge et jeta la bride de sa monture à l'un des cavaliers qui le suivaient ; il n'avait pas encore aperçu Jérôme Ripaille qui restait à l'écart et tournait le dos.

VIII

COMBAT DE NUIT

— Holà ! mon vénérable, s'écria Vincent Tarquin, en reconnaissant frère Tranquille, vous avez donc abandonné votre soutanelle et votre bonnet de magicien ? Je félicite mon jeune adversaire d'avoir trouvé pour second un galant tel que vous !

Il apercevait confusément la silhouette de Jérôme que l'obscurité lui faisait prendre pour Jean d'Armagnac.

— Allons, mon beau fils, poursuivit l'Italien en s'adressant au prétendu jeune homme, flamberge au vent, je

vous prie. Le lendemain d'une fête on a besoin de dormir, dépêchons !

Il passa sur la gauche de Tranquille, qui demeurait immobile et silencieux au-devant de lui, pour s'approcher de celui qu'il prenait pour son véritable adversaire.

En le voyant avancer, Ripaille mit instinctivement la main sur la garde de son épée. A cause de son habileté proverbiale dans le maniement du fer, Tarquin était peut-être le seul homme au monde qui pût faire peur à Jérôme Ripaille. Du reste, il y avait réciprocité sur ce point entre le spadassin d'Italie et le soldat mercenaire. Jérôme possédait, lui aussi, une belle réputation de pourfendeur. Dès que Vincent Tarquin eut aperçu son visage, il recula d'un pas en pâlissant.

— Est-ce que je rêve ? s'écria-t-il. Êtes-vous ici pour vous battre contre les gens de la Marche, maître Jérôme ?

— Pas tout à fait, maître Vincent, répondit le soldat.

Il cachait son embarras réel sous un air de forfanterie.

— A parler vrai, reprit-il, j'en connais plus d'un qui mettrait flamberge au vent, comme vous dites, car ce bonhomme est un peu mon parent, et l'on peut bien se tailler quelques croupières entre gens de la même maison, sans manquer au respect dû au seigneur. Mais je me fais vieux, et l'âge amène la prudence. Je suis ici tout uniment parce que j'ai été homme d'armes de Nemours avant d'être homme d'armes de Graville, et qu'il me plaît de veiller, par mes yeux, à ce que rien de déloyal ne soit tenté contre l'héritier d'Armagnac.

— Croisez-vous donc les bras, ami Jérôme, et enseignez-moi seulement où je trouverai cet héritier d'Armagnac, car tout à l'heure, il m'a semblé que votre vénérable parent, qui a la cervelle un peu légère, et cela depuis longtemps, soit dit sans vous offenser, entamait un discours de procureur.

— Mon parent est un digne homme, répliqua Jérôme,

qui mit le point sur la hanche ; il dit que ce serait grand dommage d'engager en la même partie de dés le plus noble sang du royaume de France contre votre sang, à vous.

— Oui-dà! fit Tarchino. Est-ce aussi votre avis, maître Jérôme ?

— C'est mon avis, maître Vincent.

Tarquin tourna le dos et fit un pas vers ses deux compagnons, qui étaient restés à cheval.

— Voici une méchante aventure, grommela-t-il : nous avons manqué l'occasion hier, et l'occasion se moque de nous ce soir.

— Mon vénérable, reprit-il tout haut en s'adressant à Tranquille, celui qu'il vous convient d'appeler Jean d'Armagnac ne viendra pas, c'est bien sûr ?

— Je suis ici à son lieu et place, répondit frère Tranquille.

— Par la mort-diable ! s'écria Tarquin dont la colère cherchait une issue, quand on prend comme cela un nom de chevalier, on ne devrait pas agir en enfant poltron, et prêter son épée au premier histrion venu pour changer en farce grotesque une rencontre de vie ou de mort.

Jusqu'à la nuit précédente, il n'y avait eu dans le cœur de Tranquille que des pensées d'humilité, de miséricorde et de mansuétude ; mais, la nuit précédente, un homme, en sa présence, avait traîné dans la fange le souvenir de son maître décédé ; ce même homme avait jeté la honte à la face de la veuve de son maître, et il se trouvait maintenant que cet homme insultait le fils comme il avait outragé le père et la mère ; Tranquille avait une épée dans sa main : son être entier se révolta, et son meilleur ami ne l'eût point reconnu quand il étendit le bras vers Tarchino, en disant :

— C'est toi qui es un poltron, misérable valet, insulteur des morts, des enfants et des femmes ! c'est toi qui es un lâche, comme tu es un menteur !

Il s'appuyait d'une main à la garde de son épée, tandis

que son autre main étendue semblait marquer le front de l'Italien d'un signe d'ignominie; sa taille se redressait fière et presque majestueuse; ses narines gonflées aspiraient l'air avec force et ses yeux lançaient des éclairs.

— Jour de Dieu! se disait Jérôme, quel soldat il eût fait, mon cousin Tranquille, s'il avait seulement commencé de meilleure heure!

Tarchino avait déjà le pied à l'étrier. Au fond, il n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de l'apostrophe de Tranquille; mais outre que l'absence de celui qu'il cherchait le mettait en méchante humeur, il gardait je ne sais quel vague espoir d'achever cette nuit l'aventure.

Le visage de ce jeune lion, qui s'était rué contre lui la veille, au milieu d'un cercle de soldats, restait au-devant de ses yeux; ce n'était pas lui, le jeune lion, qui avait pu inventer cette subtilité de procédure; ce n'était pas lui, qui avait envoyé au lieu du rendez-vous, le pauvre pédagogue, sous prétexte que le sang d'Armagnac valait mieux que le sang d'un simple gentilhomme.

Ces idées-là ne viennent pas aux jouvençaux de vingt ans.

Tarquin ne pouvait pas savoir au juste ce qui s'était passé, mais il se doutait de quelque chose et, en somme, il était bien près de deviner. Seulement il mettait Jérôme de moitié dans le dévouement de Tranquille, et c'était en cela qu'il faisait erreur.

Il se disait : on aura fait boire quelque narcotique à l'enfant, ou bien on le retient en charte privée, peut-être madame Blanche, qui courait si bien ce soir sous les murailles de l'hôtel, verse-t-elle en ce moment des larmes aux genoux du petit héros de ce conte des fées et l'adjure-t-elle de ne point revêtir son armure. S'il dort, il s'éveillera si c'est madame Blanche qui lui barre le passage, il faudra bien qu'elle lui laisse le champ libre, tôt ou tard, car elle ne passera pas la nuit entière hors de l'hôtel, que diable!

De ce double raisonnement, Vincent Tarquin concluait

qu'en gagnant du temps, il y avait chance d'arriver à un dénoûment meilleur. Un instant, il hésita, le pied à l'étrier, la main au pommeau de la selle.

— Après tout, pensa-t-il, ce ne sera pas tout à fait une vaine besogne, car si ce burlesque personnage reste ici, mort, sur le galet, il ne nous jouera plus jamais de tours pareils à celui de cette nuit.

Ce fut la fin de ses irrésolutions.

— Mon vénérable, dit-il en dégaînant, je veux mourir comme un païen si j'aurais eu l'idée d'entrer en champ clos contre vous, mais vous venez de me malmener cruellement... et, il y a du vrai dans ce que vous dites, touchant nos positions respectives : Je suis le champion de Graville, vous êtes le champion d'Armagnac... haut les torches, Raoul et Pierre! voici la danse qui va commencer!

Tranquille fit le signe de la croix ostensiblement, et l'on put voir qu'il recommandait son âme à Dieu ; il leva l'épée, prit sa dague de la main gauche et tomba en garde aussi maladroitement que si Jérôme Ripaille ne lui eût point donné leçon.

— Les trois quarts du poids du corps sur la jambe gauche, murmura le soldat qui s'était approché, le poignet en dedans pour couvrir la gorge, la pointe aux yeux, la dague sur la hanche!

— Laissez, mon frère Jérôme, dit Tranquille avec simplicité, je vais faire de mon mieux et ce ne sera pas long, je l'espère.

Les armes étaient engagées; Vincent avait pris cette garde italienne, qui semble calculée en vue de la retraite seulement et qui, dès le début du combat, promet des coups de Parthe. Il tâta l'estoc de Tranquille, le trouva ferme sinon agile et rompit en se jouant comme s'il eût voulu prolonger un assaut de salle.

Malgré la différence des armes et malgré l'usage du poignard dans la main gauche, qui dura jusqu'au temps de Louis XIII, l'art italien de l'escrime n'était plus tout à fait dans l'enfance. Le spadassin de Naples pouvait

s'amuser à son gré, car au bout de deux ou trois passes le pauvre pédagogue n'y voyait plus, malgré la lueur des torches ; cependant il ne manquait point à la promesse qu'il venait de faire de besogner de son mieux. Ce n'était pas lui qui eût rompu d'une semelle ; il allait toujours en avant, frappant d'énormes coups au hasard et maître Vincent avait parfois quelque peine à éviter la violence de son choc.

Tranquille ne savait plus guère s'il frappait en tierce ou en quarte, mais il frappait en conscience et chacune de ses bottes, perdues dans le vide, eût traversé un homme de part en part.

Et à mesure que le combat durait, il s'animait au travail ; la sueur sillonnait ses joues, des cris sourds et inarticulés tombaient de ses lèvres ; comme il frappait toujours et que son adversaire restait toujours devant lui, sans blessure, il commença à s'émerveiller. Il fallait que cet homme fût invulnérable par quelque enchantement. Tranquille mettait son épée sous la protection de tous les saints; il exorcisait le démon invisible, il cherchait des formules cabalistiques qui fussent plus aiguës que la pointe impuissante de son estoc.

Vincent était là, souriant toujours, sa respiration ne s'était pas même accélérée : de temps en temps, il écartait le fer de Tranquille et faisait un saut, à droite ou à gauche, pour prêter l'oreille. Longtemps il ne put rien ouïr ; les bords de la Seine étaient silencieux et déserts ; au loin, du côté de la ville, les lumières s'éteignaient l'une après l'autre, car l'heure du couvre-feu allait sonner.

Mais, à un certain moment, Tarchino vit Jérôme qui regardait du côté du Louvre ; un bruit de pas précipités se faisait entendre dans la direction du château. Le visage de Vincent s'éclaira: avait-il deviné juste? était-ce le jeune lion qui avait brisé les barreaux de sa cage ?

La préoccupation qui saisit l'Italien fut si puissante, qu'il oublia presque son adversaire ? et de fait, maître

Vincent pouvait bien se défendre contre Tranquille, les yeux fermés. Cependant le pédagogue venait de trouver justement dans sa mémoire un exorcisme très-puissant. A cette découverte, son courage avait doublé. Au moment où maître Vincent poussait un grand cri de joie, en voyant apparaître à la lueur des torches le fameux costume rose et azur du page de la reine de Saba, l'épée de Tranquille, balancée à deux mains, était suspendue au-dessus de sa tête.

C'en était fait de l'Italien. Le coup, même sans l'exorcisme, était de force à fendre une tête de taureau, mais l'épée resta suspendue en l'air et Tranquille chancela sur ses jambes, parce que la voix de Jean d'Armagnac le frappa comme la foudre.

Jean d'Armagnac arrivait derrière lui : Jean d'Armagnac disait :

— C'est à moi, cette épée ! Tranquille, tu es un mauvais serviteur !

Tranquille lâcha l'arme et appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Jérôme Ripaille frissonnait jusque dans la moëlle de ses os. La vue de cet enfant héroïque, qui était le fils de son maître et qui venait réclamer le droit de mourir, réveillait en lui avec une soudaine violence des sentiments qu'il croyait depuis bien longtemps éteints.

Jean d'Armagnac ramassa l'arme qui venait de tomber des mains de Tranquille ; il écarta le pédagogue d'un geste et se mit à sa place :

— Il ne fallait pas m'apprendre le nom de mon père, dit-il avec un accent de sévère reproche, si tu voulais me déshonorer !

Tranquille demeurait interdit. Toute affirmation résolue qui se produisait devant lui dominait, à coup sûr, sa timidité humble et modeste; il croisa ses bras sur sa poitrine, baissa les yeux sous le regard de son jeune maître et murmura comme toujours avec conviction :

— C'est vrai cela, c'est vrai !

Jean le Blond était déjà en garde au-devant de Tarquin.

C'était chose bizarre et pénible que de voir ce bel enfant, en costume de fête, avec ses cheveux bouclés qui se jouaient autour d'un front de jeune fille, vis-à-vis de ce soldat au teint de bronze, aux bras robustes comme l'acier, à l'œil cauteleux et cruel.

Jérôme Ripaille fit un mouvement pour s'élancer entre eux deux, mais les estocs grinçaient déjà l'un contre l'autre et des gouttes de sang rougissaient le hausse-col de Tarquin.

— Hardi ! Jean, mon petit diable ! murmura Jérôme enthousiasmé de ce beau coup. Je l'ai dit souvent : tu tireras mieux que moi ! Jour de Dieu ! ah ! jour de Dieu ! il a paré de pied ferme un coup qui m'aurait embroché comme un faisan !... Regarde donc, cousin Andéol, mais regarde donc ! Je n'ai jamais rien vu de si beau en ma vie !

Tranquille avait les mains jointes, la bouche béante, les yeux hagards; son souffle s'arrêtait dans sa poitrine,

Ce qui nous reste à raconter se passa en quelques secondes : Les épées se choquaient, se cherchaient, s'évitaient avec une prestesse miraculeuse; bien que les porteurs de torches donnassent, de parti pris, l'avantage à Tarquin, bien que celui-ci fût couvert de mailles et de cuir, tandis que Jean le Blond n'avait sur le corps que la soie légère de son costume, l'avantage restait à Jean le Blond et le sang de l'Italien coulait par deux blessures.

En ce moment, une voix de femme s'éleva au milieu de la rivière et une autre voix lui répondit au bout de l'avenue qui montait au Louvre.

— Arrêtez ! arrêtez ! disaient-elles toutes les deux.

Jean le Blond n'entendit que la voix de femme; son cœur bondit et s'élança vers madame Blanche qu'il avait reconnue : il fit un mouvement et l'épée de Tarchino se plongea dans sa chair.

Blanche d'Armagnac d'un côté, Jean le Brun de l'au-

tre, se précipitèrent sur le lieu du combat, tandis que l'héritier d'Armagnac tombait sans mouvement dans les bras de Tranquille.

L'épée de Jean le Brun trancha le bras de Tarchino qui levait son poignard au-dessus du cœur de Jean le Blond.

Puis ce fut une mêlée confuse; Tranquille avait ramassé à son tour, l'arme que son pauvre petit seigneur Jean venait de lui prendre; comme les deux compagnons de Tarquin s'étaient hâtés d'éteindre leurs torches, il chargeait comme un furieux dans la nuit en poussant des cris insensés. Jérôme, entraîné par Jean le Brun, s'était mis franchement de la partie.

Parmi les cliquetis du fer, on entendait la voix lamentable de Tranquille qui disait :

— Pitié, ma noble et bien-aimée dame! Je l'ai laisse mourir! J'ai vu son sang sur sa poitrine! Pitié! pitié! le dernier Armagnac est mort!

Les cris confus s'éteignirent peu à peu; les bruits du combat cessèrent; on entendit le pas des chevaux des fuyards.

Quand frère Tranquille, Jean le Brun et Jérôme revinrent sur le galet au lieu où ils avaient laissé Jean le Blond, évanoui entre les bras de madame Blanche, ils ne trouvèrent plus ni madame Blanche, ni Jean le Blond.

La voix désolée de Tranquille s'éleva encore une fois pour appeler son jeune maître : personne ne répondit. Le galop des chevaux s'étouffa au loin et le silence régna le long des rives de la Seine.

QUATRIÈME PARTIE

I

LA RUE SAINT-ANTOINE

Le jour qui commençait à poindre, éclairait cette pittoresque rue Saint-Antoine, pavée de seigneuriales demeures. De toutes parts on voyait surgir, le long du parcours légèrement tortueux de la rue, les pignons coiffés d'ardoises dentelées. Les tourelles de granit laissaient pendre leurs balcons en corbeilles, depuis la rue Vieille-du-Temple, jusqu'aux murailles de la Bastille. C'était d'abord l'ancien hôtel de Craon présentant son écusson en bosse à l'angle de deux rues, l'hôtel du roi de Cécille, comme écrivent les anciens chroniqueurs, le couvent de Sainte-Catherine, vis-à-vis du petit hôtel Dunois, la chapelle Saint-Paul et l'hôtel du même nom qui était une ville, le Palais des Tournelles non moins considérable que l'hôtel Saint-Paul, l'hôtel d'Étampes, mignon et coquet, l'hôtel de la Reine et le grand hôtel de Bretagne.

Toutes ces demeures possédaient d'immenses jardins, et par-dessus les caprices de leurs toitures, qui semblaient défier l'imagination la plus bizarrement fantaisiste, on apercevait çà et là de hauts massifs de verdure.

La partie de la rue Saint-Antoine qui descendait à l'Hôtel-de-Ville, était ce matin-là silencieuse et déserte; tout dormait encore dans ces maisons retirées, qui ne prêtaient que le flanc à la voie publique, et dont la façade en retour s'abritait derrière de robustes murailles.

Vers le haut de la rue, au contraire, un certain mouvement avait lieu surtout entre l'hôtel Saint-Paul, habité par madame Anne, régente de France, et le palais des Tournelles, demeure du petit roi Charles.

La maîtresse-porte du palais était ouverte. Dans la cour d'honneur, aux lueurs des torches que pâlissait déjà le jour naissant, on voyait des chevaux tout sellés, des palefrois avec le harnais particulier aux dames, et même une vaste litière portant à son milieu l'écusson de Bretagne.

Et tout à l'entour, il y avait foison d'homme d'armes et de valets, qui s'appelaient et se répondaient d'un bout à l'autre de la cour, devisant bien gaiement, comme si c'eût été l'aurore d'un jour de fête. On voyait courir des lumières à toutes les fenêtres.

Un personnage important venait d'arriver au palais, ceci ne pouvait faire l'ombre d'un doute.

De l'autre côté de la rue, l'hôtel Saint-Paul se dressait morne et tout noir; fenêtres et portes étaient closes hermétiquement; pas une seule lumière ne brillait derrière les vitraux.

Ce sombre aspect de l'hôtel Saint-Paul, rapproché de la vivante et brillante apparence que présentait le palais des Tournelles pouvait être pris comme un symbole : madame Anne de Beaujeu était bien le soleil couchant, et l'étoile du jeune roi se levait lumineuse à l'horizon

Ce n'était pas seulement la cour d'honneur du palais des Tournelles qui était pleine de valets et de soudards

les jardins donnant sur le clos Sainte-Catherine étaient transformés en un véritable camp. La Salle des Écossais, construite par Louis XI, la Salle de Brique, la Salle Pavée, et cette galerie sans fin qui conduisait à la chambre du roi, étaient encombrées de chevaliers. On buvait et on mangeait sous ces voûtes illustres, comme si l'on eût été à la taverne.

Il s'agissait d'un coup d'État. Les coups d'État ne se font jamais, dit-on, sans manger ni sans boire.

Dans cette partie du palais affectée au logement du roi, il y avait une grande chambre au seuil de laquelle les bruits de bombance s'arrêtaient. Dix écossais armés en guerre veillaient dans cette chambre ; une courte galerie venait ensuite aux deux bouts de laquelle deux chevaliers se tenaient l'épée à la main et la visière baissée.

A l'extrémité orientale de cette galerie, dont les croisées regardaient la Bastille, une draperie d'azur brodée de fleurs de lis d'or tombait de la voûte jusqu'aux dalles ; au-delà, était une porte dorée et sculptée ; quand on ouvrait cette porte, on se trouvait dans le retrait du roi.

A l'heure matinale où nous écartons cette draperie aux couleurs de France, le petit roi Charles était déjà levé depuis longtemps ; peut-être même ne s'était-il pas couché cette nuit-là. Il se tenait debout auprès d'une fenêtre, et la lueur du jour naissant, luttant contre l'éclat des lampes, mettait au front du fils de Louis XI une pâleur plus maladive. Non loin de lui, sur une sorte de trône dont il se servait d'ordinaire, une jeune fille était assise. La beauté de cette jeune fille, son apparence de force et de santé, la virile hardiesse de son regard, formaient un contraste pénible avec la faiblesse physique et morale de ce pauvre enfant qui était le roi de France.

La princesse s'appelait Anne de Bretagne ; elle venait à Paris pour être reine.

Charles VIII la considérait avec une naïve admiration.

Dès l'abord, il reconnaissait en elle son maître. La jeune duchesse Anne avait jeté un regard curieux sur son fiancé royal; elle passait déjà pour être une femme de tête; son désappointement, si elle en éprouva, se cacha sous une apparence de froideur.

Mais son regard qui ne cherchait plus le roi Charles s'arrêta sur un seigneur de belle et riche taille, qui s'accoudait à l'appui de la croisée, derrière le roi. Ce seigneur était arrivé déjà à l'âge viril, sa figure était bonne, souriante et hardie; le sommet de son crâne, un peu chauve, donnait de l'ampleur à son front, et quoique l'embonpoint arrondît un peu trop ses hanches, il portait comme il faut son armure.

Ce seigneur avait nom Louis, duc d'Orléans.

Outre le duc d'Orléans, il y avait là les sires de Foix et d'Albret, les deux cadets de la Trémoille, Guy et Jacques, le maréchal de Gié qui avait été chercher madame Anne à Tours, dom Marie-Joseph Lobel, confesseur du roi, ancien prieur des Bénédictins de Mirande, le chevalier de Tinteniac, écuyer de la jeune duchesse, et messire Antoine Miron, chancelier de France.

— Chère et bien-aimée dame, disait le petit roi, qui ne pensait plus, en vérité, à la reine de Saba, je veux gager que nos graves discussions vous déplaisent. Vous aimeriez mieux parler danses, fêtes, tournois...

Il était bien adressé, en vérité!

— Ce qui plaît à mon sire, me plaît, répondit d'une voix nette et ferme la duchesse Anne.

Et sur sa lèvre rouge, légèrement gonflée, il y avait une nuance de dédain.

— Demain, reprit Charles de France, vous ferez, très-chère dame, votre entrée solennelle dans ma ville de Paris. Je vais vous dire, si vous voulez, quelles fêtes et quels divertissements...

— Ne faudrait-il point d'abord mon sire, que cette ville de Paris fût vôtre en effet? interrompit madame Anne, qui regardait toujours Louis d'Orléans.

Charles VIII baissa les yeux en rougissant.

— Dois-je penser que ma très-chère dame veut parler affaires avec nous? demanda-t-il presque timidement.

— Si vous le voulez, je le veux, mon sire, répondit la jeune duchesse sans hésiter.

Louis d'Orléans fit un geste d'admiration.

Il est utile de dire qu'au moment où le roi Charles avait parlé fêtes et tournois, croyant faire plaisir à sa fiancée, les conseillers de la couronne discutaient sur l'opportunité de telle mesure à prendre dans la matinée de ce jour. Le chancelier Miron avait opiné pour que le roi se conciliât, tout d'abord, les chambres du Parlement. L'ancien prieur Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autun, répondait du clergé, pourvu qu'on fît une démarche. Les deux La Trémoille, les sires d'Albret et de Foix, proposaient d'aller quérir à l'Hôtel-de-Ville le prévôt des marchands.

— A vous, mon cousin Louis, dit le roi, en se tournant vers le duc d'Orléans, puisque c'est la volonté de ma très-chère dame.

Louis d'Orléans s'inclina, partageant son salut entre le roi et la duchesse Anne.

— M'est avis, Sire, répliqua-t-il, que ce n'est pas à moi de parler, mais bien à madame la Reine.

Chacun tressaillit dans le retrait royal, car c'était la première fois qu'on donnait le nom de reine à la duchesse de Bretagne.

Une rougeur plus vive colora les joues de la belle jeune fille; ses yeux brillèrent tout à coup, puis s'adoucirent pour envoyer un regard reconnaissant à Louis, duc d'Orléans. Elle saisit à deux mains les bras du trône et se mit droite sur son séant. La timidité n'était pas le défaut de la duchesse Anne de Bretagne.

— Est-ce le bon plaisir du roi! dit-elle.

Et comme Charles VIII s'inclina en souriant, elle releva ce front indomptable qui avait déjà fait plier tant de fois l'orgueil des chevaliers bretons.

— J'ai compris, dit-elle, qu'il y a deux traîtres dans

Paris : un sire Olivier de Graville, qui se prétend comte de la Marche, et madame Anne de Bourbon, régente de France, par la volonté du roi Louis XI.

Les conseillers de la couronne pâlirent en entendant traiter ainsi celle qui avait gouverné le royaume pendant des années. Charles VIII fronça le sourcil; le duc d'Orléans seul était radieux. Il paraît que la seule approbation de Louis d'Orléans suffisait à la jeune duchesse, car elle poursuivit avec une résolution imperturbable :

— Quant à cet Olivier de Graville, mon avis est qu'il le faut pendre aux créneaux de son hôtel de la Marche. Quant à madame Anne de Beaujeu ou de Bourbon...

Elle se recueillit un instant, fermant à demi ses yeux et inclinant sa tête pensive. Les conseillers retenaient leur souffle.

— Madame Anne est la sœur du roi ! murmura le duc d'Orléans, qui lui-même eut un instant de frayeur.

— C'est à quoi je songe, reprit la duchesse de Bretagne. Sans cela, il y a des créneaux à l'hôtel Saint-Paul comme au château de la Marche.

— Très-chère dame... murmura Charles VIII abasourdi.

— N'ayez peur, mon sire, interrompit la jeune duchesse, nous saurons concilier les droits du Trône avec ceux de la nature. Mon avis est qu'il faut envoyer à madame Anne de France un des gentilshommes ici présents avec des paroles de paix. Et voici comme je l'entends, continua la duchesse de Bretagne, dont l'accent devenait à chaque instant plus net et plus péremptoire ; celui qui ira vers madame la régente, lui dira : Le roi, votre maître, vous ordonne de rassembler votre conseil de régence, et de vous rendre, avec les seigneurs qui le composent, en son palais des Tournelles, dans le délai d'une heure. *Item*, le roi vous attendra dans la salle du trône, et vous présenterez à Sa Majesté la couronne de France, sur le coussin de velours. *Item*, faute de ce, je

vous dénonce, à vous, Anne, duchesse de Bourbon, l'ordre de notre sire le roi, qui vous donne pour prison la forteresse de la Bastille.

Il y eut un silence de stupeur. Mais Louis d'Orléans courut à Charles et lui baisa les mains en s'écriant :

— A ce coup, mon sire, par Dieu et la Vierge, vous êtes roi, puisque vous avez une telle reine !

Une heure après, minute, pour minute la grand'porte de l'hôtel Saint-Paul ouvrait ses deux battants, madame la régente sortait, à pied, entourée de son conseil. Derrière elle, Amaury d'Harcourt, sénéchal de France, portait la couronne fermée sur un coussin de velours.

Le soleil se levait derrière la Bastille dont il découpait en noir les huit donjons symétriques, le peuple affluait déjà dans la rue Saint-Antoine et ce fut au milieu d'un concours de curieux que la fille de Louis XI traversa l'espace qui séparait les deux royales demeures. Le maréchal de Gié, qui s'était chargé de lui porter les paroles du roi, ou plutôt les paroles de la jeune reine, accompagnait le cortége. Louis d'Orléans s'était excusé de remplir cette ambassade en disant que sa vue seule serait un trop grand crève-cœur pour la régente.

Le cortége traversa la cour d'honneur du palais des Tournelles où les hommes d'armes s'étaient rangés en bon ordre. Quand Madame la régente se présenta devant la draperie d'azur fleurdelisée d'or, qui cachait le seuil du retrait de son frères Charles, il était temps, car de l'autre côté de la porte Anne de Bretagne montrait déjà de son doigt impatient le cadran de l'horloge et disait en fronçant le sourcil :

— Voilà cinq minutes que l'heure est passée !

L'arrivée de la régente, notifiée solennellement par les huissiers du roi, rasséréna le front de la jeune duchesse qui se leva pour recevoir sa belle-sœur et dit avec franchise en la saluant cordialement :

— Je suis contente, Madame ma sœur, de vous voir ici venue pour remplir votre devoir.

Anne de France regarda cette jeune fille inconnue

qui l'appelait sa sœur et qui parlait avant le roi. Elle ne demanda point son nom, elle avait ouï parler de la fille de François de Bretagne.

Elle s'inclina, résignée ; son règne était fini. Elle avait eu peut-être quelque jour en sa vie la volonté d'être reine, et certains prétendent que l'ambition n'était pas étrangère aux avances faites par elle à Louis, duc d'Orléans, qui venait à la succession légitime du trône si Charles VIII mourait sans enfants. Mais ses avances avaient été repoussées et son audace n'avait pas été jusqu'à tenter un coup d'État alors que le désarroi des anciens Armagnacs rendait l'usurpation possible. Maintenant c'était d'assez bonne grâce qu'elle venait apporter sa démission.

— On ne m'avait pas annoncé l'arrivée de Madame ma sœur, dit-elle, en offrant sa main à la duchesse de Bretagne ; je suis heuseuse, de trouver Madame ma sœur plus belle et mieux accomplie encore que ne le disait la renommée.

— Sire, reprit-elle tout de suite en se tournant vers le roi, voici la couronne que notre père Louis a remis en dépôt dans mes mains.

Le sénéchal d'Harcourt lui tendit le coussin qui supportait la couronne fermée. Madame la régente mit un genou en terre devant le roi.

— Mon sire, ajouta-t-elle tandis que Charles prenait la couronne des mains de dom Lobel, soyez heureux et glorieux autant que mon cœur le désire.

— Merci, Madame ma sœur, dit Charles qui plaça la couronne sur sa tête.

Et son regard se tourna vers sa jeune fiancée comme pour lui dire : c'est vous qui êtes désormais mon conseil, que faut-il faire maintenant ?

Anne de Bretagne ne le laissa point languir.

— Puisque voici tout pour le mieux, dit-elle, ce dont je rends grâces à Dieu pour ma part ; il faut que Madame la régente monte à cheval afin d'accompagner le roi qui va se montrer au peuple de sa bonne ville de Paris.

— Miracle ! miracle ! pensait le duc d'Orléans, voici une belle fille capable de jouer avec le sceptre comme nous autres avec la crosse et le mail ! A cheval ! Messires, ajouta-t-il tout haut, chaque parole de Madame la reine est comme un flambeau qui éclaire nos ténèbres.

Anne de Bretagne fit la grimace, elle n'aimait point les phrases ; C'était la première fois que ce beau duc d'Orléans lui déplaisait.

— Il ne s'agit ni de flambeaux ni de ténèbres, mon cousin, reprit-elle séchement, je veux dire qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Si celle-là eût été la fille de mon père, pensa madame Anne de Beaujeu avec quelque dépit, je crois que, malgré la loi salique, le sceptre de France aurait bien pu tomber en quenouille !

Peut-être ; — mais cette quenouille eut été d'acier.

II

LES CHEVAUX DU ROI.

Le soleil se jouait dans les vitraux de la grande galerie qui s'étendait à l'ouest de la cour d'honneur ; on entendait au dehors les cris tumultueux du populaire qui flairait une journée fertile en aventures. Dans l'enceinte de la cour les chevaux piaffaient et l'on préparait en grande solennité les montures des personnes royales.

La nuit qui venait de s'écouler avait été mieux employée que bien des jours ; par les soins de Louis, duc

d'Orléans, des compagnies étaient arrivées la veille de toutes les provinces voisines ; les seigneurs de l'ancien parti d'Armagnac relevant tous ensemble leurs bannières, étaient accourus à l'appel de leur chef ; il y avait mille à parier contre un, que cette révolution qui s'annonçait allait être, comme à l'ordinaire, le triomphe d'une faction. Le petit roi, en effet, ne comptait guère ; c'était le parti d'Orléans qui allait succéder au parti de Bourbon, voilà tout : seulement ceux qui pensaient ainsi négligeaient dans leur calcul un élément nouveau qui venait de s'introduire à la cour de France ; — ceux-là ne songeaient point à la jeune fille amenée du pays de Bretagne par le maréchal de Gié. Ceux-là ne savaient point l'histoire du fameux *qui qu'en grogne!...*

Du jour où la duchesse Anne avait passé la Loire, du jour où l'écusson d'hermines s'était accolé aux armoiries des rois de France, une ère nouvelle avait commencé ; c'était comme un sang jeune qui se transfusait dans les veines de la royauté valétudinaire ; il n'y avait plus ni Beaujeu, ni Armagnac, ni Orléans, ni Bourgogne. Du moment qu'Anne de Bretagne etait là, occupant sa moitié du trône, il n'y avait plus que le trône !

Cette nuit, Louis d'Orléans avait travaillé pour elle ; s'il l'avait su d'avance peut-être Louis d'Orléans n'en eut il travaillé que mieux. Toute la partie septentrionale de Paris avait été enlevée aux hommes d'armes de Graville et depuis l'heure de minuit les soldats d'Orléans étaient maîtres du Louvre, de sorte que le roi avait l'enceinte depuis la tour de Billy, derrière l'île Louviers jusqu'à la Tour de bois, au delà de Saint-Thomas du Louvre. Il tenait en outre l'île de la Cité, la Tournelle et l'enceinte du midi jusqu'à la porte Saint-Jacques.

Graville et ses partisans, abandonnés par madame la régente, étaient réduits à cette petite portion de la ville qui s'étendait de la rue de la Harpe à la tour de Nesle ; ses soldats s'étaient retranchés à l'hôtel de la Marche et dans l'enceinte même de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Ce n'était pas son entrée solennelle que la jeune reine voulait faire aujourd'hui dans sa ville capitale. Pour la première fois qu'elle allait chevaucher dans Paris, elle prétendait garder encore son incognito, afin de voir mieux et d'être moins vue. Tout l'effet de cette promenade était dans la présence de Madame la régente, marchant aux côtés du roi, et Louis d'Orléans avait eu raison d'en admirer l'idée, car si Graville gardait quelque puissance, il le devait à l'opinion partagée par beaucoup de gens que la régente le soutiendrait jusqu'au dernier moment.

Au sortir de la cour d'honneur du palais des Tournelles, la cavalcade descendit la rue Saint-Antoine afin de gagner le quartier des halles. Les deux cadets de la Trémoille ouvraient la marche à la tête des sergents d'armes et massiers de la garde. Le roi venait ensuite sans escorte de seigneurs ayant à ses côtés Madame la régente qui menait son cheval suivant l'étiquette au pas du cheval du roi, mais à une tête de distance en arrière.

Ce qui restait de ducs et pairs à Paris, dom Marie-Joseph Lobel, qui était bien le plus puissant de tous après la reine, le conseil de régence, le chancelier, le grand sénéchal et les vassaux principaux de la couronne marchaient ensuite en gardant leur rang de préséance.

Derrière eux venaient, Louis, duc d'Orléans et Anne de Bretagne.

Puis c'était une immense foule de gens de guerre conduits par leurs capitaines et portant à leurs lances de gaies banderolles comme un gage anticipé de victoire.

— Mon cousin, disait Anne de Bretagne au duc, vous avez eu grand tort de conduire le roi à cette mascarade indigne !

Louis d'Orléans était en train de lui conter, sur sa demande, ce qui s'était passé la nuit précédente dans les jardins du roi Salomon.

— Le roi le voulait, Madame, répondit-il à l'observation de la jeune reine.

Celle-ci réfléchit un instant, puis elle dit de sa voix fermement accentuée.

— C'est différent, mon cousin, ce que le roi veut, il faut le faire.

Le duc d'Orléans reprit son récit et comme il arrivait au moment critique où Thibaut de Ferrières avait séparé le roi des onze chevaliers noirs, un mouvement subit et tumultueux se fit dans la haie de spectateurs qui bordait la rue Saint-Antoine.

— Je dégaînai, Madame, disait le duc d'Orléans, et je criai du plus haut que je pus : Le roi ! Sauvez le roi !

— Au nom de Dieu ! Monseigneur, répondit en ce moment, une voix dans la foule, ne sauverez-vous point à son tour celui qui a sauvé le roi ?

Le duc Louis et Anne de Bretagne arrêtèrent leurs chevaux en même temps.

Le duc jeta un regard étonné vers l'endroit d'où l'apostrophe était partie ; c'était au coin de la rue Geoffroy Lasnier. La foule encombrait l'embouchure de cette rue et l'on voyait au milieu du populaire un homme d'armes qui portait les couleurs de Graville et qui se défendait de son mieux contre les attaques de la cohue.

— C'est un écorcheur de la Marche ! criait-on, un taupin qui était là pour guetter le roi !

Et les horions de pleuvoir sur la toque heureusement doublée de fer et sur le justaucorps de l'homme d'armes. Il avait réussi à tirer son épée, mais il ne pouvait s'en servir, submergé qu'il était par le flot vivant.

— Que veux-tu de moi, l'homme ? demanda Louis d'Orléans, qui tourna la tête de son cheval vers la rue Geoffroy-Lasnier.

L'homme d'armes venait de se faire un peu d'aise en piquant de la pointe de son estoc les reins de deux ou trois truands.

— Monseigneur, répondit-il, faites qu'on me livre passage. Je suis Jérôme Ripaille, ancien soldat d'Armagnac, et vous m'avez vu de près à la journée d'Auxonne.

— Jérôme Ripaille? répéta le duc d'Orléans, il me semble que je me souviens de ce nom-là. La paix, bonnes gens, et faites place !

Les rangs de la foule s'ouvrirent aussitôt. En même temps une évolution avait lieu dans le cortége; le roi et madame la régente revenaient sur leurs pas pour voir ce qui se passait.

— Dieu vous garde, Monseigneur, s'écria joyeusement Jérôme, dès qu'il se vit libre.

Puis, fixant ses yeux hardis sur la jeune duchesse Anne, il ajouta :

— Je ne savais pas que vous eussiez pris femme !

Anne de Bretagne rougit pour la seconde fois et poussa son palefroi vers Charles qui approchait.

— Que me parlais-tu, tout à l'heure, de celui qui a sauvé le roi ? demanda le duc d'Orléans.

La toilette de Ripaille n'était pas très bien en ordre ; il y avait du sang et de la poussière à ses habits ; le duc Louis l'examinait avec une certaine défiance.

— Quant à cela, murmura Jérôme, répondant à cette défiance même quoiqu'on ne l'eut point exprimée, je n'étais ni plus propre, ni mieux fait devant Auxonne quand ce coquin de Bourguignon vous mit sa dague sur la gorge, Monseigneur.

— Saint Dieu ! s'écria le duc, je me souviens !...

Mais Jérôme l'interrompit sans façon.

— A la bonne heure ! dit-il, c'est tout ce qu'il faut, car je ne viens point vous parler de cette vieille histoire, Monseigneur. Si vous vous souvenez de si loin, vous n'avez pas oublié que l'avant-dernière nuit vous donnâtes l'accolade à un jouvenceau qui venait de mettre vaillamment sa poitrine devant la poitrine du roi !

Charles VIII était là tout près avec Madame la régente qui restait silencieuse et morne comme si toutes choses désormais lui eussent été indifférentes. Le souvenir du danger qu'il avait couru mettait de la pâleur au front du roi ; madame Anne de Bretagne, qui venait derrière lui, écoutait et regardait.

— Un beau jeune homme, sur ma foi! s'écria Louis d'Orléans, taille et visage de prince... n'est-ce pas, mon sire?

Il était tourné vers Charles de France ; celui-ci fit un signe de tête froid et baissa les yeux.

— Mon homme, dit Louis d'Orléans, qui mit la main sur l'épaule de Ripaille et baissa la voix, j'ai dit à ce jeune gentilhomme que si le roi oubliait par fortune, j'aurais de la mémoire pour deux.

— Vous, Monseigneur, murmura Jérôme, vous êtes un chevalier!

Les sourcils de la jeune duchesse étaient froncés violemment. Quand elle fronçait les sourcils de cette sorte, madame Anne n'était pas bonne à regarder.

— Oui, pensait-elle peut-être, celui-là est un chevalier... mais l'autre!

— Si l'enfant est en danger, poursuivait le duc Louis, dis-moi son nom, et sur ma foi de chrétien je ferai ce qu'il faut pour le sauver.

Jérôme fut un instant avant de répondre ; il se recueillait en lui-même ; la solennité du moment mettait en lui une sorte de dignité inconnue.

— Il s'appelle Jean d'Armagnac! prononça-t-il enfin d'une voix grave et lente.

A ce nom, un grand murmure se fit parmi les vassaux de la couronne et parmi les chevaliers. La régente frémit. Le petit roi releva la tête avec étonnement, tandis que le duc Louis lâchait la bride de son cheval pour joindre ses deux mains avec toutes les marques d'une émotion profonde.

— Jean d'Armagnac! répéta-t-il, mais il n'y a pour porter ce nom que le fils de mon cousin Jacques, comte de la Marche et duc de Nemours, lequel fut décapité traîtreusement au-devant les halles, tandis que moi-même j'étais en exil!

— Celui dont je parle, répliqua Jérôme, est le fils de votre cousin Jacques et de la duchesse Isabelle... Mais

s'il vous plaît qu'il soit un jour comte de la Marche et duc de Nemours, comme son père, hâtez-vous, Monseigneur, car il est en grand danger de mort!

— Entre les mains de Graville peut-être? s'écria le duc en pâlissant.

— Entre les mains de Graville, répéta le soldat Jérôme.

Le duc d'Orléans alla vers le roi.

— Sire, lui dit il avec respect, je vous prie d'avoir pour agréable que je prenne avec moi quelques-unes de vos lances pour retirer des griffes de ce noir démon la fleur de notre noblesse française, notre cousin à tous deux, sire, le fils du plus illustre chevalier que j'aie connu en ma vie, le fils de Jacques d'Armagnac. duc de Nemours!

Le roi garda le silence et la régente eut le temps de lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Ce fut mon honoré père Louis de France, balbutia l'enfant couronné, qui déféra au parlement la conduite déloyale et traîtresse de Jacques d Armagnac.

— Donc, s'écria Orléans, dont le visage exprima la colère, assemblez votre parlement afin qu'il me juge, mon sire, car tout ce qu'a fait Nemours, mon frère et mon ami, moi aussi je l'ai fait!

Charles tremblait déjà ; la régente baissait ses yeux dépareillés et sournois. Anne de Bretagne s'avança la tête haute entre le roi et le duc.

— Mon cousin Louis, dit-elle, le roi veut que vous preniez cent lances de ses compagnies et que vous fassiez comme votre cœur vous dira. Sauvez Jean d'Armagnac, mon cousin, non point parce qu'il est fils de son père, lequel fut un rebelle...

Le duc redressa la tête ; Anne de Bretagne répéta durement :

— Lequel fut un rebelle... mais parce que Jean d'Armagnac a protégé la vie de notre sire le roi!

Le duc ouvrit la bouche pour répondre avec emportement peut-être ; son regard et celui d'Anne de Bretagne

se choquèrent ; les sourcils de la jeune reine se détendirent et il y eut comme l'ombre d'un sourire autour de sa lèvre sévère.

Louis d'Orléans s'inclina sur sa main, qu'il baisa. Certains cherchèrent longtemps la raison de cette capitulation soudaine, car Anne de Bretagne l'avait fort malmené.

Quand il se releva il cria :

— A moi les lances de Champagne!

Cent hommes d'armes, en tête desquels marchait le plus jeune des cadets de La Trémoille, se rendirent à son appel.

— Où est mon jeune cousin d'Armagnac? demanda le duc à Jérôme Ripaille.

— Hélas ! monseigneur, répondit le soldat, Dieu le sait ! Ce que nous pouvons faire c'est de prendre, par assaut, la citadelle de Graville afin de trouver celui que nous cherchons.

Orléans secoua la tête d'un air indécis, puis il salua le roi et la reine, piqua des deux et prit le galop par la rue Geoffroi-Lasnier. Jérôme Ripaille, qui avait emprunté une monture, le suivit de bon cœur et l'on vit bientôt les cent lances de Champagne, conduites par le petit La Trémoille, courir ventre à terre sur la rive droite de la Seine.

Le cortége reprit sa marche lente pendant que les trompettes sonnaient au-devant de la procession ; la duchesse de Bretagne, qui était maintenant toute seule et pensive, se disait :

— Si l'autre était le roi...

III

JEAN LE BRUN

Il nous faut rétrograder de quelques heures et revenir au lieu même où commença notre histoire.

La nuit était sombre encore ; tout autour du château de la Marche un silence profond régnait. A trois ou quatre cents pas des murailles, le long du canal appelé la Petite Seine et au environs du Pré aux Clercs, on voyait luire çà et là quelques feux mourants. Trois ou quatre compagnies d'hommes d'armes, qui n'avaient pu trouver place dans le château, bivouaquaient en ce lieu. D'autres feux brillaient au clos Bruneau, entre Saint-Sulpice et la porte Saint-Germain. C'était le campement des soudards de Graville qui, cette nuit même, avaient été chassés de leurs positions au nord de Paris.

Il y avait du découragement parmi ces troupes déjà vaincues ; soldats et chefs, harassés de fatigue, dormaient ; ceux qui ne sommeillaient point causaient à voix basse autour des feux presque éteints et se disaient, en secouant la tête, qu'on n'avait point vu messire Olivier sur le lieu du combat.

Plusieurs avaient voulu pénétrer dans l'auberge du père Pavot afin de boire le fond de leur escarcelle et de reprendre un peu de bon cœur, mais l'auberge du père Pavot était close et gardée comme une forteresse ; il y avait, disait-on, à l'intérieur des prisonniers et des ma-

lades. Nul ne savait le nom des prisonniers. — Les conteurs de nouvelles affirmaient que le bonhomme Pavot avait donné son lit au capitaine Vincent Tarquin lequel avait perdu un bras à la bataille.

A quelle bataille? c'était là le mystère, car Vincent Tarquin ne s'était pas plus montré que le sire Olivier lui-même en face des hommes d'armes d'Orléans.

Elle était loin la fête de la veille! il semblait qu'un siècle eut passé sur ces magnificences. Certains prétendaient pourtant que Graville avait prolongé la mascarade jusqu'en cette nuit sanglante, et que son absence avait pour cause je ne sais quelle frivole aventure

La belle des belles, madame Blanche d'Armagnac s'était enfuie. Selon les uns, elle n'avait point reparu, selon les autres, elle était en ce moment captive à l'auberge du père Pavot.

Mais tout cela importait peu en définitive ; c'étaient de bien piètres événements en présence de la grande bataille qui, selon toute probabilité, allait se livrer le lendemain. A cette bataille, les soldats de Graville se préparaient sans enthousiasme ni chaleur ; ils voulaient bien tirer l'épée parce que c'était leur métier, mais plus d'un songeait déjà aux moyens de faire sa paix en cas de malheur.

Entre le clos de l'abbaye Saint-Germain et la petite enceinte qui entourait le verger du père Pavot, il y avait un jeune taillis dont les arbres avaient fourni leur contingent au feu des bivouacs ; ce taillis n'était pas éloigné de plus d'une centaine de pas du campement du Pré aux Clercs. Quand les premières lueurs du crépuscule pénétrèrent entre les pousses des chênes, on eut pu voir, demi-couché sur la mousse, un homme en costume de soldat, armé à la légère, et qui paraissait littéralement rendu de fatigue ; son coude s'appuyait à l'herbe humide, sa poitrine se soulevait par soubresauts convulsifs et un râle sifflait dans sa gorge. Il avait ôté sa toque, ses cheveux longs et plats tombaient en mèches raides sur ses épaules.

— Elle pleure, pensait-il, tandis que sa main maigre et osseuse essuyait une larme au coin de sa paupière, elle est là-bas toute seule, agenouillée à son prie-Dieu... elle compte les heures, elle compte les minutes... Elle appelle son fils, hélas! son pauvre enfant tant aimé, tout ce qui lui restait en ce monde!

Le soldat passa ses doigts sur son front baigné de sueur froide.

— Et c'est moi, reprit-il, moi qui, dans mon orgueil, me croyais le plus fidèle des serviteurs, c'est moi que Dieu a choisi pour être l'instrument de ce désastre!... Non, non, madame Isabelle ne m'appelle point à cette heure, non, non, madame Isabelle ne dit pas : Où es-tu, Tranquille? mon pauvre ami, toi qui m'as consolée dans ma détresse? Madame Isabelle me maudit, je le sais bien. Et que ferais-je, moi, si j'étais mère, pour celui qui m'aurait tué mon fils adoré?

Au plus profond de son angoisse, le pauvre frère Tranquille était toujours lui-même ; la rêverie planait autour de lui, prête à saisir le défaut de sa pensée et à pénétrer au sein même de son désespoir.

Il resta un instant immobile, puis sa voix changea et sa tête s'inclina sur sa poitrine, tandis qu'il murmurait :

— Sais-je ce que j'ai vu depuis deux jours? Sais-je si j'ai ma raison, ou si c'est la folie qui est maîtresse en moi?... J'ai vu deux enfants, c'étaient mes enfants... les ai-je vu en songe?

Il y eut encore un silence, durant lequel on put entendre au loin les cris perdus des sentinelles et le chant des coqs qui saluaient le crépuscule du matin.

— Hélas! hélas! se reprit-il, il y a un bandeau sur mon intelligence! je n'aperçois que des fantômes, ce qui est vrai, ce dont je ne peux pas douter, c'est que j'ai vu le fils de ma dame et maîtresse, baigné dans les flots de son sang! c'est qu'ils ont enlevé Armagnac mourant et qu'à l'heure ou je suis là, impuissant et oisif, les misérables creusent sa tombe peut-être!

Il se revela et secoua sa chevelure comme le lion qui va combattre agite sa crinière.

— Et pourtant, je suis fort! s'écria-t-il avec une exaltation soudaine, je ne le savais pas, moi, mais je suis fort! Si j'avais été droit à Tarchino, je lui aurais fendu le crâne comme je vais trancher en deux cet arbre, si c'est ma volonté!

Il avait saisi à deux mains son épée qui retomba sur le tronc du jeune chêne avec une violence terrible et qui le coupa comme si c'eut été la tige molle d'un glaïeul.

— Oh! oh! brave homme, dit une voix gaillarde à son oreille, la tête de maître Vincent n'est pas si dure que cela!

Tranquille se retourna en sursaut. Il vit à côté de lui ce jeune soldat, l'un des deux enfants, que son souvenir évoquait tout à l'heure ; mais son esprit ébranlé n'en était plus à suivre son rêve ; l'aspect du jeune soldat ramena sa pensée vers Jean d'Armagnac perdu.

— C'est vous! murmura-t-il en laissant retomber son épée. Je vous ai cherché longtemps sur le rivage de la Seine et autour du château. Vous m'aviez dit que vous étiez sûr de le retrouver!

Jean le Brun, c'était lui, examinait avec attention le tronc de chêne coupé.

— Merci de moi! murmurait-il. Ce coup de taille eut pourfendu un géant depuis le crâne jusqu'aux reins!

— Quant à ce que vous dites, brave homme, reprit-il tout haut, si vous avez couru le long de la rivière et dans les taillis, je n'ai pas épargné non plus, mes jambes ni le reste. Quand je vous ai quitté, là-bas, au-devant du Louvre, on n'entendait plus guère le galop des chevaux : il n'y avait pourtant que cela pour me guider dans ma chasse. J'ai pris le galop, moi aussi, bien que je n'eusse point de monture, je me suis élancé vers la Tour-qui-fait-le-coin, bien persuadé que le bac du passeur devait attendre aux environs. Je ne m'étais pas trompé ; mais quand je suis arrivé nos coquins étaient

déjà dans le bac et le bac naviguait au milieu de la rivière.

— Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! murmura Tranquille. Et n'y avait-il point d'autres bateaux amarrés sous la Tour ?

— Pas seulement une planche ! répliqua Jean le Brun.

— Alors, il vous a fallu attendre le retour du bac ? dit Tranquille avec découragement.

— Que non point ! s'écria l'ancien page qui se prit à rire de tout son cœur. Tâtez seulement ma casaque et vous verrez si j'ai besoin d'un chaland pour traverser la rivière !

La main de Tranquille palpa les vêtements de Jean le Brun que la rosée nocturne avait empêchés de sécher.

— A la nage ! fit-il en ouvrant de grands yeux. Vous avez traversé la Seine à la nage ?

Il appuya ses deux mains sur les épaules du jeune homme.

— Vous l'aimez donc bien ? balbutia-t-il.

— Ma foi, mon brave homme, je crois que je ne l'aimerais pas mieux s'il était mon propre frère !

— Il y a peut-être longtemps que vous le connaissez ?

— Je le connais depuis avant-hier.

— Et comment avez-vous fait connaissance ?

— A coups d'épée, mon brave homme !

Tranquille recula étonné ; ces mœurs n'étaient pas les siennes et son esprit grave ne pouvait point entrer dans ce courant d'idées.

— L'eau n'est pas froide en cette saison poursuivit gaiement Jean le Brun. Je suis arrivé sur l'autre rive presque aussitôt que le bac qui s'enfonçait sous sa cargaison de coquins. J'ai pu voir Jean le Blond en travers sur le cheval de Pierre, et madame Blanche, couchée sur le garrot du cheval de Raoul. Quant à Vincent

lui-même, il était plus pâle qu'un spectre ; la terre fraîche qu'il avait mise sur son bras n'empêchait pas son sang de couler à flots. Il se tenait en selle comme il pouvait et j'ai cru plus d'une fois qu'il allait choir sur la route.

— Mais Jean d'Armagnac? interrompit Tranquille, parlez-moi de Jean d'Armagnac!

La figure espiègle du jeune soldat prit un air pensif qui ne lui était pas ordinaire.

— Il s'appelle donc bien vraiment Jean d'Armagnac? murmura-t-il.

Puis il secoua la tête comme s'il eut voulu chasser une idée importune et poursuivit d'un accent délibéré :

— Quatre jambes valent mieux que deux, mon brave homme! Aussitôt débarqués les coquins ont pris le galop : tout ce que j'ai pu faire c'est de ne pas perdre entièrement leurs traces.

— Alors vous savez où il est? s'écria Tranquille.

Jean le Brun fit un signe de tête affirmatif.

— Je peux dire que si je l'ai su, ce n'a pas été sans peine, continua-t-il, je les perdis de vue au bout du petit Pré aux Clercs et je ne fis pas beaucoup d'efforts pour les rejoindre, parce que j'avais l'idée qu'ils se rendaient tout droit à l'hôtel de la Marche. Il était environ minuit quand j'arrivai devant le pont-levis du château. Il faisait noir comme en enfer et on ne voyait pas une seule lumière aux croisées : le château semblait mort... seulement comme je m'approchais de la douve, un carreau d'arbalète, puis deux, puis trois ont sifflé à mes oreilles et j'ai dû me convaincre qu'il y avait des vivants sur les murailles.

Je me suis couché à plat ventre dans l'herbe et ce n'était pas le moyen de sécher ma coquine de casaque qui me donnait froid jusqu'à la moelle des os. Je suis resté là une grande heure : comme cela n'avançait en rien les affaires de mon ami Jean le Blond, je me suis mis à ramper, tout autour des murailles, pour gagner la poterne qui s'ouvre sur les fossés de Paris.

Cette poterne et moi, nous nous connaissons bien ; quand elle n'est pas fermée à la barre, je sais un moyen de l'ouvrir et plus d'une fois je suis rentré par ce chemin à l'hôtel après quelque joyeuse escapade. Mais la poterne était fermée à la barre en dedans, et comme je tentais de l'ouvrir, deux ou trois autres carreaux d'arbalète ont brisé des branches d'arbres autour de moi.

Sous les murailles de la Marche il en pleuvait cette nuit des carreaux d'arbalète!

Ma foi, il n'y avait plus qu'une manière d'en finir ; je suis retourné au pont-levis, j'ai attendu qu'une ronde sortît et je me suis faufilé dans les rangs des soudards qui sont mes camarades ; une demi-heure après j'étais dans la salle d'armes de la Marche.

Tranquille respira longuement : il allait enfin savoir!

— Mais le diable s'en mêlait, voyez-vous bien, brave homme, reprit Jean le Brun. A l'hôtel, on n'avait vu ni Vincent Tarquin, ni son prisonnier, ni madame Blanche. — Seulement, voici autre chose! une heure auparavant, le soldat Raoul était venu quérir maître Annibal Cola, barbier étuviste, abstracteur de quintessence, empoisonneur de rats et médecin d'hommes, pour un malade qui n'était autre que maître Vincent lui-même. J'avais fait fausse route ; mais si la poterne barricadée avait défié mes petites ressources quand j'étais dehors, je pouvais bien du moins l'ouvrir en dedans ; je sortis par cette voie et je me remis en quête.

Il n'y a pas plus d'une heure de cela, je vins en rôdant, jusqu'à l'auberge du père Pavot que je trouvai fermée comme une maison forte avec des sentinelles au-devant du seuil.

La recette est toujours la même, quand le devant est clos, on fait le tour ; je fis le tour et c'est là que je vis du nouveau...

— Que vîtes-vous, jeune homme? demanda Tranquille qui suait à grosses gouttes.

— Connaissez-vous Mirette? dit Jean le Brun.

— Non, jeune homme, non, je ne connais pas Mirette.

— Tant pis pour vous, brave homme! Mirette a pour mère l'aubergiste de la Pie au quartier des Halles, qui est la femme de maître Pavot, aubergiste, hors des murs. Mirette, que vous ne connaissez pas, va être notre providence ; sans elle, vous ne me verriez pas si gaillard! car du diable, si je saurais comment servir mon frère, Jean le Blond!

— Ecoutez! interrompit Tranquille dont la détresse devenait visible expliquez-vous autrement au nom de Dieu! car vous me faites mourir!

Jean le Brun le regarda tout surpris.

— Il me semble pourtant, répliqua-t-il, que je ne parle pas par énigmes... mais si vous voulez tout savoir d'un seul coup, brave homme, je vais tout vous dire: Je connais l'auberge du père Pavot, pour l'avoir peut-être un peu trop fréquentée. Derrière la salle où l'on boit, il y a trois chambres, j'ai vu que les trois chambres étaient éclairées, et je me suis hissé sur mes poignets pour regarder ce qu'il y avait dedans.

J'ai vu dans la première, maître Vincent, aux mains de son respectable parent, maître Annibal Cola ; maître Annibal pansait le bras de maître Vincent, lequel tordait la bouche comme un homme qui renie Dieu savamment et par habitude.

Dans la seconde chambre, j'ai vu la petite Mirette dont je vous parlais tout à l'heure avec un innocent qui a nom Simonot et que je compte rouer de coups, à la prochaine occasion, pour des causes qui me sont particulières. Dans la troisième chambre enfin, j'ai vu mon frère Jean le Blond couché sur un bon lit, la figure un peu pâle, mais dormant comme un bienheureux.

Tranquille joignit les mains pendant que deux larmes roulaient le long de ses joues ; puis, sans mot dire, il prit sa course à longues enjambées dans la direction de l'auberge du père Pavot. Jean le Brun courut après lui et l'arrêta par la manche.

— Où allez-vous donc, bonhomme, s'écria-t-il en riant? si je suis ici, bavardant comme je fais, c'est que

nous avons le temps... Vous n'êtes pas au bout et j'ai encore bien des choses à vous dire.

Pendant que j'étais à me demander comment je m'y prendrais pour attirer l'attention de Mirette sans éveiller les soupçons de ce grand idiot de garçon d'auberge, Tarchino s'est mis tout à coup à pousser des cris furieux : il paraît que son cousin Annibal Cola n'a pas la main légère. Je suis retourné à la première fenêtre et j'ai vu Tarchino l'écume à la bouche, qui s'était levé debout sur son lit et que les aides du charlatan avaient bien de la peine à contenir. Il étouffait, il demandait de l'air. On a ouvert la croisée et j'ai pu entendre alors tout ce qui se disait à l'intérieur.

— Que le diable mette seulement sous ma main ce misérable Jean Roland hurlait Tarquin avec frénésie, je lui crèverai les deux yeux, je lui arracherai les entrailles et je ferai rougir au feu ma dague pour la lui plonger dans le cœur !

— Qui est ce Jean Roland? demanda Tranquille.

— C'est moi, répondit l'ancien page, mais ne faites pas attention... maître Tarquin a la fièvre chaude et c'est bien le moins qu'il se fâche un petit peu contre celui qui l'a rendu manchot. Quelque chose de pire, c'est qu'il disait, quand il était las de vomir ses invectives contre moi : « Du moins je tiens l'autre ! Personne ne pourra me l'arracher et celui-là paiera pour tous ! »

— Et vous dites que nous avons le temps ! s'écria Tranquille, dont les cheveux se dressaient sur sa tête, ce Vincent Tarquin est un tigre qui va dévorer mon pauvre seigneur !

— Patience ! patience ! fit Jean le Brun, nous serons là quand il en sera besoin. Pour le moment, le tigre est engourdi comme une marmotte en hiver et ne songe à dévorer personne. Au plus fort de sa male rage, ce sorcier d'Annibal Cola a versé quelques gouttes de je ne sais quel élixir dans une coupe d'eau pure et lui a dit : « buvez, mon cousin, ou je ne réponds pas de votre vie. »

Au fond, ce Vincent est comme tous les mécréants, il a grande frayeur de la mort ; il a bu la coupe dont les rebords grinçaient entre ses dents, et peu à peu il s'est calmé jusqu'au point de retomber sur son lit, sans mouvement et sans voix.

— Il dormira ainsi jusqu'au lever du soleil, a dit maître Annibal, point de bruit autour de sa couche et qu'on vienne me chercher dès qu'il s'éveillera.

Or, mon brave homme, c'est à peine si les premiers reflets de l'aube, nous montrent là haut les tours de la ville. Nous avons une grande heure d'ici le lever du soleil... quand le soleil se lèvera, il faut que nous soyons tous les deux derrière le lit de mon frère Jean le Blond, l'épée à la main.

Tranquille l'attira contre son cœur et l'embrassa sans mot dire ; quand il eut fini de l'embrasser, il passa sa main sur la casaque toujours mouillée de l'ancien page.

— Cela ne sèche pas, murmura-t-il, et la matinée est fraîche !

Il dégrafa le manteau qui entourait son costume d'homme d'armes et le jeta sur les épaules de Jean le Brun.

— Merci, brave homme, dit celui-ci, je commençais à grelotter. Pour en finir avec mon histoire, quand tout a été tranquille dans la chambre de Vincent, je suis revenu bien doucement à l'autre croisée et j'ai frappé deux ou trois petits coups aux vitres. Le Simonnot dormait debout dans un coin. Mirette s'est approchée de la fenêtre et comme elle est plus adroite qu'une fée, les châssis ont glissé sans produire aucun bruit. — C'est vous, messire Jean ! s'est-elle écriée. Ah ! seigneur, mon Dieu, qu'avez vous fait ! le capitaine Vincent a juré votre mort ! — Le capitaine a coutume de trahir ses serments, ma fillette, ai-je répondu : — Je vous en prie ! je vous en prie ! a-t-elle continué en joignant ses belles petites mains, sauvez-vous messire Jean, pour que je n'aie point à pleurer votre mort !

Moi, j'ai dit : — si je me sauvais ; Mirette, mon amie. ce serait pour la première fois depuis que j'ai l'âge d'homme. Au lieu de me sauver, il faut que j'entre et que je voie mon frère Jean le Blond, qui est couché dans la chambre voisine.Elle a réfléchi un petit instant, puis ses beaux yeux se sont baissés. Messire Jean, m'a-t-elle dit, ma mère sait que vous voulez être mon mari, et j'ai confiance en vous ; si vous entriez maintenant à l'auberge,vous pourriez tout perdre sans espoir de rien sauver : mon père est couché dans la chambre même où dort votre frère d'armes, et vous savez que mon père déteste le sang d'Armagnac. Dans une heure, mon père va se lever pour servir les soudards qui arriveront en quantité dans la salle commune ; d'ici là je trouverai bien un prétexte pour éloigner Simonnot... et qui sait si dans l'intervalle ma bonne mère ne viendra pas à notre secours ?

Ici, Jean le Brun s'interrompit pour dire :

— Brave homme, il est bon que je vous dise deux mots de ce qui se passe à Paris. Mirette a quitté hier soir, longtemps après la nuit tombée, le logis de sa mère, à l'auberge de la Pie, parce qu'on se battait dans le quartier des halles. Si nous pouvons faire seulement que mon frère Jean le Blond passe cette matinée sans encombre, il n'aura plus rien à craindre ce soir.

— Qui donc se battait au quartier des halles ? demanda Tranquille.

— Le roi contre la régente, répliqua l'ancien page, ou, ce qui est tout un, Louis d'Orléans contre Olivier de Graville.

— Louis d'Orléans ? répéta le pédagogue. C'est vrai ! il était hier à cette fête... Protégez-nous, seigneur Dieu ! protégez-nous, Vierge sainte, et ne nous laissez pas échouer si près du port !

— Bien près du port, en effet, dit Jean le Brun, car Louis d'Orléans a déjà délogé Graville de toutes ses positions dans l'intérieur de Paris. Et si maman Pavot m'avait demandé conseil, je lui aurais dit de laisser sa fillette

à l'auberge de la Pie, où elle eut été plus en repos vingt fois que de ce côté des murailles. Mais tout est pour le mieux, puisque ma gentille Mirette sera le salut de mon frère Jean le Blond. Elle nous attend, il est bientôt l'heure, et nous allons commencer notre besogne dès que vous m'aurez fourni, mon brave homme, quelques petits renseignements dont j'ai besoin pour ma propre gouverne.

Jean le Brun avait prononcé ces derniers mots en faisant un pas vers Tranquille et d'un accent plus déterminé. Le pédagogue fixa sur lui son regard toujours distrait.

— Des renseignements ? répéta-t-il, demandez, jeune homme ; je ne me souviens pas d'avoir rencontré en ma vie un si digne enfant que vous. Le peu que je sais est bien à votre service ; s'agit-il de langue latine ou de sciences philosophiques ?

Jean le Brun se prit à rire.

— Du diable ! s'écria-t-il. Les renseignements que je vous demande ont trait à nos affaires. Dites-moi d'abord, je vous prie, à quel signe vous avez reconnu que mon frère, Jean le Blond, est le légitime héritier d'Armagnac ?

Tranquille ne comprit pas tout de suite ; il fallut que le jeune soldat lui répétât distinctement sa question.

— A quel signe ! s'écria-t-il alors, et de quel signe aurais-je eu besoin, puisque je n'ai pas quitté mon petit seigneur depuis son enfance ?

— Bien, dit Jean le Brun d'un air pensif, Alors, ce n'est pas parce qu'il a l'écusson d'Armagnac gravé sur la poitrine ?

— Comment savez-vous celà ? interrompit frère Tranquille tout ému.

— Je le sais ; le reste importe peu. Alors, disais-je, ce n'est pas pour cela ?

— Non, sur ma conscience, répondit Tranquille, ne

l'ayant jamais perdu de vue un seul jour, je n'ai jamais eu besoin d'aucun signe pour le reconnaître.

Jean le Brun se frotta les mains.

— Tant mieux! fit-il.

— Pourquoi tant mieux? demanda Tranquille.

— Parce que j'aurais été désolé, brave homme, si le sort m'eût fait le rival ou le compétiteur de mon bien-aimé frère Jean.

— Et comment le sort eût-il pu vous faire le compétiteur ou le rival de l'héritier d'Armagnac? demanda encore Tranquille.

Jean le Brun ne répondit pas. Il dégrafa d'abord le manteau, qu'il remit en silence sur les épaules du pédagogue, puis il délaça son justaucorps de cuir lentement et en silence, toujours. Tranquille le regardait faire et restait si loin de s'attendre à ce qui allait se passer, que sa curiosité n'était pas même éveillée.

Jean le Brun avait écarté sa casaque et son justaucorps. Il ouvrit sa chemise.

— Regardez cela, brave homme, dit-il avec un peu d'émotion dans la voix.

Le crépuscule du matin permettait de distinguer déjà les objets ; Tranquille regarda et fit un pas en arrière. Il se frotta les yeux, revint, et regarda encore.

— L'écusson d'Armagnac! murmura-t-il avec une stupéfaction profonde, tout pareil à celui que j'ai gravé sur la poitrine de notre jeune sire Jean!

IV

DEUX NAPOLITAINS

L'auberge du père Pavot avait beaucoup gagné en importance depuis le temps des seigneurs d'Armagnac, de sorte que le vieux coquin de tavernier, à part l'esprit de contradiction qui le portait à faire toujours autrement que sa femme, avait réellement ses raisons pour tenir au parti de Graville. Il était le plus heureux des cabaretiers.

Aujourd'hui, cependant, son réveil avait été salué par d'inquiétantes nouvelles : on entendait au loin dans Paris le bruit des arquebusades et les bonnes gens qui demeuraient en dehors de la porte Bucy disaient qu'on ne laissait plus entrer ni sortir personne. Il y avait une grande troupe d'hommes d'armes de l'autre côté de la Seine, sous le château du Louvre.

Le père Pavot aimait mieux les nuits de fête que les jours de bataille. Il savait vaguement, comme tout le monde, qu'il s'agissait d'une lutte dans laquelle son seigneur Olivier de Graville suivait la bannière de la régente ; c'était chanceux ; on était accoutumé de voir, depuis des siècles, les seigneurs rebelles porter leurs têtes sur l'échafaud ; le petit roi avait beau n'être qu'un enfant faible et dénué d'audace, c'était le roi.

Il est bien entendu que tout le monde ignorait aux environs de l'hôtel de La Marche la capitulation de la fille de Louis XI ; on la croyait enfermée dans son palais, toute prête à soutenir un siége s'il le fallait, toute prête

aussi à faire le siége de l'hôtel des Tournelles si l'occasion s'y prêtait.

Au milieu de ces craintes, Pavot avait d'ailleurs de justes sujets de consolation et d'orgueil : sa maison était véritablement la succursale du château de La Marche ; il y avait des soudards plein la salle commune. Vincent Tarchino, le favori du maître, occupait une des chambres de l'auberge et dans une autre un jeune gentilhomme blessé, que l'on disait être un otage de grande importance, dormait sous la garde de deux archers. Dans une autre chambre encore, madame Blanche d'Armagnac, l'unique héritière du feu duc de Nemours, avait passé la nuit.

Tous ces gens étaient arrivés la veille au soir, alors qu'on avait fermé déjà les portes de la taverne. Pavot avait vu de ses yeux madame Blanche évanouie dans les bras de l'archer Raoul et le jeune gentilhomme, qui portait un costume mi-partie rose et azur, couché en travers du cheval de Pierre le soudard. Derrière eux, venait ce pauvre capitaine Vincent, qui avait le bras droit tranché et qui chancelait comme un homme qui va mourir au bout de son sang.

Mais la taverne du père Pavot devait recevoir encore d'autres hôtes. A minuit, on frappa de nouveau à la porte close et le vieux tavernier fut obligé d'ouvrir parce qu'il avait reconnu la douce voix de Mirette, sa fille, que Simonnot accompagnait.

Enfin, vers le lever du jour, on entendit un grand bruit de chevaux sur la route qui menait à la porte Saint-Germain. C'était une troupe de cavaliers qui, au lieu de se diriger vers l'hôtel de la Marche, s'arrêta devant le seuil du père Pavot. Le chef de l'escorte mit pied à terre et fit avancer deux femmes qui étaient au milieu des rangs. Pavot se donna au diable en reconnaissant, dans l'une d'elles, sa propre moitié qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs semaines. L'autre femme était voilée. Le chef de l'escorte ordonna au père Pavot de lui fournir une retraite et laissa deux hommes d'armes pour la garder captive.

C'était dans la pièce où le capitaine Vincent Tarquin avait passé la nuit ; il sommeillait encore, ou plutôt il était plongé dans cet engourdissement fiévreux que le breuvage d'Annibal Cola lui avait procuré. Au pied de son lit les soldats Pierre et Raoul s'entretenaient à voix basse ; de temps en temps on entendait des clameurs lointaines que dominait le bruit toujours plus rapproché des arquebusades.

— Saint patron! disait Raoul, c'est un supplice que d'ouïr ainsi le bruit du combat sans savoir qui est vainqueur ou vaincu!

— Je n'ai pas engagé mon épée à messire Olivier, répliqua Pierre, pour garder le diable malade!... On dirait, que les remparts de la ville tirent contre les murailles du château.

— Ça me fait cet effet-là, répliqua Raoul qui traversa la chambre sur la pointe des pieds pour regarder au dehors.

Du rez-de-chaussée de l'auberge, on ne pouvait apercevoir l'enceinte parisienne, mais un nuage de fumée s'élevait au dessus de l'hôtel de la Marche et c'en était assez pour confirmer l'opinion des deux soudards.

Comme Raoul regagnait sa place, une explosion plus forte fit trembler les vitres de la taverne.

— La Sainte-Agnès! grommela Pierre. Je reconnais sa voix pour l'avoir fait chanter bien souvent. En sommes-nous là, déjà?

La Sainte-Agnès était une des quatre grandes couleuvrines lançant des boulets de pierre que Louis XI avait fait placer à la contrescarpe de la porte Bucy.

En ce moment, les premiers rayons du soleil frappaient la croisée et, suivant la prédiction de maître Annibal Cola, Vincent Tarquin ouvrit les yeux. Il n'eut point d'abord la conscience de ce qui s'était passé la veille et voulut soulever son bras droit pour frotter ses paupières enflammées ; la douleur qu'il éprouva de ce mouvement lui ar-

racha un cri d'angoisse; son bras mutilé retomba sur la couverture.

— Ah! Ah! fit-il en abaissant son regard sombre, je vois qu'il ne faut jamais oublier cela. Je ne l'oublierai plus. Mon cousin Annibal Cola m'a-il donc abandonné?

— Sire capitaine, répondit Pierre, maître Annibal avait promis qu'il serait présent à votre réveil.

— C'est que je ne vaux plus grand'chose! grommela l'Italien amèrement; j'ai perdu les trois quarts de moi-même, quoi qu'on puisse arriver à manier l'épée comme il faut du bras gauche. Et il y a bien des gens qui vont croire qu'on pourra désormais me traiter comme un chien. A-t-on fait battre le bord de l'eau pour trouver ce jeune loup de Jean Roland?

— On a battu inutilement les deux rives de la Seine, Messire.

Les mâchoires de l'Italien grincèrent.

— Par l'enfer! s'écria-t-il avec une violence soudaine, celui-là ne perdra rien pour attendre!

— Mais qu'est-ce donc que l'on entend? demanda-t-il en prêtant l'oreille, cette fièvre m'a-t-elle rendu fou? Il me semble ouïr des coups d'arquebuse...

— Depuis l'aube, capitaine, répliqua Pierre, on n'a pas cessé de tirer entre les portes Bucy et Saint-Germain.

— Est-ce vrai? s'écria Vincent, qui se leva sur le coude de son bras gauche, mort de ma vie! voici le son d'un engin d'artillerie! Est-ce que messire Olivier voudrait raser le quartier Saint-André!

Avant que les deux soldats eussent pu répondre, la porte s'ouvrit, la taille haute et maigre d'Annibal Cola se dessina sur le seuil. Il fit une entrée théâtrale, drapé dans son manteau de fourrure, et vint s'asseoir sans mot dire auprès du lit du blessé.

— Ah! vous voilà, mon cousin! dit celui-ci, que la fatigue accablait déjà, quelles nouvelles?

Les deux soldats dressèrent avidement l'oreille; mais

leur curiosité fut trompée : le charlatan montra la porte d'un geste plein de souveraine emphase, et il furent obligés de sortir.

— Quelles nouvelles ? repéta Vincent.

Annibal ferma les yeux à demi et croisa les bras sur sa poitrine.

— Ce n'est pas messire Olivier qui fait parler l'artillerie de la porte Bucy, prononça-t-il d'une voix basse et lente.

— Quoi !,.. commença Vincent stupéfait.

— Ce n'est pas messire Olivier, poursuivit l'empirique, ménageant son accent et son geste comme un acteur en scène, qui veut raser le quartier Saint-André, c'est monseigneur Louis, duc d'Orléans, qui veut jeter bas la maison de Graville.

— Le duc d'Orléans ? s'écria Tarquin à la porte Bucy ! déjà ! Est-ce qu'il serait arrivé malheur à madame la régente ?

Annibal Cola prit le bras gauche de son cousin et le tâta doctoralement ; Vincent le vit secouer la tête et la rougeur ardente de ses joues fit place à une livide pâleur.

— Suis-je plus mal ? demanda-t-il.

— Oui, répliqua le charlatan, vous êtes plus mal.

— Est-ce que je mourrai de cela ?

Annibal Cola sembla réfléchir.

— Les horoscopes mentent rarement, répondit-il ; j'ai tiré trois fois le vôtre, et trois fois j'ai vu que vous deviez mourir la corde au cou.

— Alors, s'écria Vincent dont le visage se rasséréna, nous avons de la marge, mon cousin. Laisse-là cette mine solennelle, qui est bonne pour piper les sots, et dis-moi bonnement où sont nos affaires ?

— Les sots, Vincent, mon cousin, prononça sèchement maître Annibal, sont ceux qui tremblent dans leur cuir à la première menace de la science, et qui, sitôt rassurés, font bravement les incrédules. Mais je te parlerai comme tu veux qu'on te parle, car je ne discute jamais ni avec

les femmes, ni avcc les enfants, ni avec les fiévreux. Madame la régente de France, n'a point éprouvé de malheur, au contraire, elle a fait sa paix avec le roi et chevauche à cette heure, par les rues de Paris conquis, entre Charles VIII et la duchesse de Bretagne.

— Ah ! peste ! fit Tarchino dont le regard devint sournois.

Ce n'était point là l'effet qu'attendait maître Annibal.

— Je vois que tu ne me comprends pas, mon cousin, dit-il.

— A quoi vois tu cela ?

— Aux battement réguliers de ton pouls, répondit le charlatan qui tenait toujours sa main, aux regards tranquilles de tes yeux, à ta voix ferme ; tu aurais tremblé si tu avais saisi toute la portée de mes paroles !

Il se redressa et jeta son manteau sur son épaule pour ajouter :

— Olivier de Graville est perdu sans ressource.

— Crois-tu ? fit Tarquin qui eut presque un sourire.

La douleur atroce qu'il éprouvait au bras changea ce sourire en grimace ; mais Annibal avait vu l'intention et ses sourcils se froncèrent.

— J'en suis sûr ! poursuivit-il, et messire Olivier en est encore plus convaincu que moi ! Je pense, Dieu me pardonne, qu'il a envie de se repentir, suivant les conseils de Guillaume de Soles, ce lugubre fou ; car en apprenant que Jean d'Armagnac avait eu la vie sauve, il s'est écrié : « Le ciel soit loué ! »

Les lèvres minces et méchantes de Tarquin eurent un frémissement.

— Es-tu bien sûr de cela, mon cousin ? demanda-t-il.

— Je l'ai entendu de mes oreilles.

— Et quand il a su que j'avais le bras coupé, qu'a-t-il dit ?

— Rien ! fit Annibal.

Tarquin mit sa tête fatiguée sur l'oreiller en murmurant :

— Il n'y a pas que toi, mon cousin, pour tirer des horoscopes ! depuis bien du temps j'ai tiré l'horoscope de cet homme-là. S'il avait dit seulement : C'est grand dommage ! ou bien : Quelle pitié ! ou toute autre fadaise, j'aurais été assez sot pour lui en savoir gré. Cela m'eût gêné... Mais continue.

— Est-ce que tu songerais à faire aussi, toi, la paix ? demanda maître Annibal qui se rapprocha.

— Ne t'inquiète pas répliqua Vincent, je suis un homme prévoyant, et je flaire l'avenir sans avoir besoin de consulter les étoiles... N'y a-t-il rien autre chose de nouveau, que tu saches ?

Maître Annibal changea de ton, parce qu'il lui vint à l'idée que Tarchino pouvait bien garder quelque bon tour dans son sac.

— Tu te souviendras de moi à l'occasion, mon parent, dit-il. Quant à ce que je puis savoir encore, cela se réduit à peu de chose. Messire Olivier, voulant jouer sa partie jusqu'au bout a fait enlever cette nuit de l'auberge de la Pie, tandis que la porte Saint-Germain était encore libre, la veuve de feu le duc de Nemours.

— A la bonne heure ! fit Tarquin. Il est comme ces gens qui voient clair à l'article de la mort. J'approuve cette idée-là et j'en ferai bon profit, je l'espère. Madame Isabelle est au château de la Marche ?

— Elle est ici, à l'auberge du vieux Pavot.

Les yeux de Vincent brillèrent.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! répéta-t-i par deux fois. Voici donc que j'ai à remercier M. le comte de la Marche une fois en ma vie ! Après?

— Apres? il n'y a plus rien, répondit Annibal, qui interrogeait sa mémoire ; rien, sinon que messire Olivier

m'a demandé un flacon de baume napolitain pour le cas où il serait pris vivant.

— Ceci le regarde, fit Tarquin avec indifférence. S'il s'empoisonne, il y a la rivière où l'on jette les chiens morts.

Puis il ajouta, en fixant sur maître Annibal ses yeux ardents de fièvre :

— Mon cousin, si tu veux ou si tu peux me sauver la vie, nous aurons encore de joyeux instants à passer en ce monde. Que Graville tombe, c'est un fruit mûr, laisse-là Graville, pour me servir fidèlement ; j'ai quelque part, en un lieu que je ne te dirai point, certain parchemin qui nous ouvrira toutes les portes de Paris quand l'heure sera venue. Ce parchemin, c'est notre vie ; Jean d'Armagnac, c'est notre fortune. Et j'espère que dans cette eau trouble où patauge le royaume de France, nous pêcherons assez d'écus d'or pour vivre jusqu'au jour mémorable où je serai pendu.

Pendant qu'il parlait ainsi, les pommettes de Tarchino se coloraient de plus en plus ; sa main sèche et brûlante se crispait sur la couverture de son lit.

— Mon bon cousin, dit maître Annibal, qui tâcha de prendre un ton pénétré, je te rends grâce sincèrement d'avoir songé à moi. Quant à la fidélité, tu sais bien que c'est mon fort... tope-là, Vincent, mon cousin, et regarde-moi comme le plus dévoué de tes serviteurs.

Il prit la main gauche de Tarchino, comme pour la serrer affectueusement entre les siennes mais ce qu'il voulait, par le fait, c'était interroger encore une fois son pouls.

— Allons, dit-il gaiement, je n'aurais jamais cru qu'un homme pût supporter si bien un si terrible accident ! Encore quelques heures de sommeil, et tu pourras sortir de ton lit, mon cousin.

Il replaça le bras de Tarquin sous les couvertures, et dessina ce geste doctoral du médecin qui commande le repos. En gagnant la porte à pas majestueux et comptés, il se disait :

— Avant la fin de la journée, le cher garçon pourrait bien mourir enragé !

V

SAUVÉE !

A chaque instant, le nombre de soldats augmentait aux environs du château. Pavot et bien d'autres pensaient que c'était là un bon signe, mais les vieux routiers savaient que ces compagnies avaient abandonné leurs postes dans Paris et qu'il n'y avait là qu'une armée de fuyards.

Pavot, trompé par l'apparence, faisait force rêves ambitieux, d'autant qu'il n'ignorait point que sa maison contenait d'importants ôtages. Il se sentait grandir.

— Mieux vaut tard que jamais ! se disait-il, et je ne suis pas du moins comme ceux, qui ont mangé leur pain blanc le premier. Autrefois j'étais un petit cabaretier, maintenant je suis un grand aubergiste, et demain, je serai l'intendant d'un duc et pair !

Auprès de la chambre où Jean d'Armagnac reposait toujours, il y avait une soupente obscure, fermée par un lambeau de serpillière ; c'était dans cette soupente que le père Pavot avait passé la nuit. Maman Pavot, ayant fait mine d'y entrer pour se reposer, la petite Mirette s'était jetée à son cou en criant.

— Mère ! ne me gronde pas ! Tu m'avais dit que s'il revenait, il fallait l'introduire dans notre logis...

Maman Pavot ne savait pas du tout de qui parlait sa

fillette ; elle voulait bivouaquer, voilà tout. Elle avait été fort troublée par la présence de Jean d'Armagnac, blessé dans l'auberge de son mari. D'où venait cette blessure ? elle l'ignorait encore, et ne savait rien du drame de cette nuit, mais son instinct lui disait que, si près de l'hôtel de La Marche, l'héritier d'Armagnac courait un véritable danger. En l'absence de tout secours humain, elle s'instituait le garde-du-corps du fils de ses maîtres.

— Il est revenu, reprit Mirette, et j'ai attendu que mon père fût levé pour lui ouvrir la porte.

Maman Pavot fronça le sourcil à ce coup.

— Oh ! ne te fâche pas, mère ! s'écria Mirette. Je l'ai mis dans la soupente où il est resté caché depuis ce matin.

Maman Pavot s'élança vers la soupente comme une lionne ; mais au moment où elle allait toucher la serpillière, une autre main prévînt la sienne et la toile fut écartée brusquement de l'intérieur.

Ce fut un coup de théâtre : maman Pavot se trouva face à face avec frère Tranquille en costume d'hommes d'armes, tout souillé de sang et de boue, et plus blême, et plus décharné encore que de coutume.

— Dieu m'assiste ! murmura-t-elle. Est-ce le cousin Andéol que tu avais caché, fillette?

— Non, mère... balbutia Mirette.

— Et de qui donc parlais-tu ?... demanda encore la Pavot.

— De moi, s'il vous plaît, bonne dame, répondit Jean le Brun qui poussa de côté Tranquille, pour faire son entrée dans la chambre.

— Oui dà ! murmura la tavernière en considérant curieusement l'ancien page. Voilà un gentil garçon, ou je ne m'y connais pas !... mais où donc ai-je vu sa figure ?

Elle frappa dans ses mains tout à coup et mit un doigt sur l'épaule de Jean le Brun pour l'examiner mieux.

— Sur ma foi ! pensa-t-elle tout haut, si madame Blanche d'Armagnac se déguisait en jouvenceau...

— Allons, maman, interrompit Jean le Brun qui lui planta inopinément un gros baiser sur la joue, je vois que vous n'êtes pas trop en colère. Et quand nous aurons le loisir, nous ferons aisément amitié tous les deux, mais aujourd'hui, voyez-vous, le temps presse.

Mirette s'était approchée de sa mère.

— Tu n'est pas fâchée contre moi ? demanda-t-elle timidement.

— Nous verrons cela, répliqua la Pavot qui ajouta en se tournant vers l'ancien page :

— Pourquoi le temps presse-t-il, mon gentilhomme?

Tranquille étendit sa main vers le lit et tira de sa poitrine un profond soupir.

— Thérèse, dit-il d'une voix profondément altérée, Jean d'Armagnac est en danger de mort !

La Pavot suivit le geste du pédagogue et son regard tomba sur le charmant visage de Jean le Blond qui semblait sourire dans son sommeil.

— Puisque vous êtes avec Andéol, dit la Pavot à Jean le Brun, vous tenez pour l'enfant. D'ailleurs, ma petite fille m'en avait déjà touché quelques mots. Eh bien ! vous avez l'air fort et brave, jeune homme ; voici mon cousin Andéol, déguisé en homme de guerre et qui porte une épée, je ne sais pourquoi ni comment : Cela fait que nous sommes trois pour mourir en le défendant !

Tranquille secoua la tête d'un air désolé.

— Ne perdons pas notre temps en paroles, dit Jean le Brun car de quart d'heure en quart d'heure, à cette porte vitrée, on voit apparaître quatre ou cinq figures de coquins qui viennent épier ce qui se passe. Si, par malheur, ils nous apercevaient, tout serait perdu.

— Tout ! répéta Tranquille.

— Mais que veulent-ils donc faire à l'enfant ? s'écria la Pavot épouvantée.

— Vincent Tarquin n'a pas pu l'assassiner hier soir, répondit l'ancien page, Vincent dort... gare le moment où il s'éveillera !

— C'est un tigre celui-là ! murmura la Pavot.

— Un tigre ! répéta Tranquille qui avait l'œil cloué au sol et qui parlait comme un automate.

— Un tigre, qui a vu couler son sang ! ajouta Jean le Brun. Or, ma noble dame, je suis comme vous, moi : je veux bien mourir pour mon frère Jean le Blond ; seulement, si je meurs, je veux qu'il vive, car ce serait un jeu de dupe que de livrer pour rien notre gorge ou couteau de ces bouchers.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit résolument la Pavot. Il faut qu'Armagnac soit sauvé ; advienne de nous ce que le ciel voudra !

On entendit des pas dans la chambre voisine ; Jean le Brun saisit Tranquille à bras-le-corps et se jeta avec lui derrière la toile de la soupente ; au même instant la figure de Raoul, le soldat, se montra au châssis de la porte.

— Rien de nouveau ici, dit-il à Pierre qui le suivait.

— Ce n'est pas comme là-bas, dit Pierre, le diable est dans le corps du capitaine... Écoute plutôt !

Pendant le silence qui suivit, Mirette et sa mère purent entendre des cris partant de l'autre extrémité de la maison. Les deux soldats s'éloignèrent, et Jean le Brun s'élança de nouveau dans la chambre.

— Le tigre est éveillé ! dit-il. Agissons, si nous voulons lui enlever sa proie !

Tranquille sortit de la soupente après Jean le Brun ; il était en proie à cette agitation vaine de l'homme qui se noie : Il vit Jean le Brun qui tirait à part la tavernière, et marcha vers eux à grands pas.

— Écoutez ! dit-il, ne me cachez rien. C'est à moi que sa mère dira : Où est-il ? qu'avez-vous fait de lui ?

Le jeune soldat lui mit la main sur la bouche.

— La paix ! brave homme, dit-il, tout à l'heure on va vous tailler votre besogne ; jusque-là, n'embarrassez pas notre chemin.

Tranquille courba la tête.

— C'est vrai, pensa-t-il, en poussant un profond soupir. Je ne fais rien et j'empêche les autres de faire... J'ai pourtant bonne volonté, mon Dieu !

— Je ne sais pas le temps qu'il nous faudra, disait Jean le Brun à la mère Pavot, mais si ces diables de soldats reviennent comme cela mettre le nez à la lucarne, nous ne pourrons jamais en finir. Et je ne voudrais pas affirmer que dans un quart d'heure, Vincent Tarquin, s'il peut se tenir sur ses jambes, ne viendra pas faire ici quelque mauvais coup...

— Si vous voulez, répondit la tavernière, j'irai faire faction dans la chambre voisine...

— Et les soudards vous prendront par les épaules, la mère, et l'on vous jettera de côté.

Tranquille avait trouvé le moyen de la Pavot excellent ; quand Jean le Brun eut répliqué, Tranquille secoua la tête et murmura tristement :

— C'est vrai ! c'est vrai !

— Savez-vous où l'on a enfermé madame Blanche d'Armagnac ? demanda Jean le Brun.

— Madame Blanche est ici ? fit la Pavot étonné.

— Je le sais, moi, répondit la petite Mirette ; on a donné à madame Blanche la première chambre du corridor, et la seconde est occupée par cette noble dame qui est venue avec vous, ma mère.

Tranquille joignit les mains et jeta un regard dérobé vers le lit où Jean d'Armagnac dormait. Le fils et la mère étaient là tout près l'un de l'autre, et le cœur du pauvre Tranquille se déchirait, lorsqu'il songeait que l'heure prochaine pouvait mettre la mère désolée en présence du cadavre de son fils.

— Pas un soldat de Graville, reprit Jean le Brun, n'osera porter la main sur madame Blanche, voilà ce qui est certain. Allez la chercher, Mirette. Allez chercher aussi la duchesse Isabelle, car je sais son nom, et c'est ici sa place.

— Maître fou que vous êtes, interrompit la Pavot, ne voulez-vous point mettre ensemble la noble veuve d'Armagnac et celle qui lui a pris le nom de son époux?

— Faites ce que je vous dis, la mère, répliqua l'ancien page péremptoirement.

Mirette était déjà partie.

— Après tout, grommelait la Pavot, on n'est pas forcé de dire à madame Isabelle : Celle-ci est Blanche d'Armagnac ! ni à madame Blanche : Celle-ci est la duchesse de Nemours.

Madame Isabelle arriva la première au bas de l'escalier. A la vue de Tranquille, qui était debout au milieu de la chambre, elle demeura interdite et la voix lui manqua pour interroger. Madame Blanche, qui la suivait de près sur les pas de Mirette, passa entre elle et Jean le Brun, pour s'élancer vers le lit du blessé.

— Madame ! Madame ! s'écria-t-elle, venez voir votre fils ; je suis arrivée trop tard, moi au bord de l'eau, là-bas, et ce sont eux qui l'ont sauvé !

Elle montrait du doigt Tranquille et Jean le Brun.

La duchesse Isabelle n'avait fait qu'un bond vers le lit ; elle était déjà penchée, souriant et pleurant à la fois, au-dessus du pâle visage de son fils.

— J'aurais dû prévoir cela ! grommelait Jean le Brun qui se mordillait la lèvre et gourmandait sa propre émotion. C'est très-touchant, mais du diable si nous avons le temps de pleurer !

— Allons, bonhomme, dit-il en s'adressant à Tranquille, prenez votre dame par le bras, bien respectueusement, et suivez mon exemple.

Ce disant, il entraînait madame Blanche étonnée vers la chambre voisine. Tranquille, balbutiant des excuses incohérentes, en usait de même avec madame Isabelle.

— Si l'on vous demande qui vous a mises là, dans cette chambre, dit le jeune soldat avant de refermer la porte

sur les deux femmes, vous répondrez hardiment que c'est Vincent Tarquin, le capitaine. Il nous faut dix minutes pour sauver celui que vous aimez toutes deux. Ne laissez âme qui vive s'approcher de cette porte !

Comme il allait rentrer dans la chambre où Jean d'Armagnac était couché, il se ravisa tout à coup.

— Que mon frère Jean ne vous voie ni l'une ni l'autre ! ajouta-t-il en tirant le panneau qui aveuglait le châssis vitré, s'il vous voit, je ne réponds plus de rien !

— Faites suivant sa volonté, ma noble dame, murmura Tranquille à l'oreille de la duchesse Isabelle ; Dieu, qui protége le sang d'Armagnac, a donné à cet enfant la prudence et le jugement d'un homme.

La porte retomba. Les deux femmes, émues et curieuses jusqu'à l'angoisse, retinrent leur souffle pour écouter.

— Allons, la mère ! s'écria Jean le Brun en rentrant dans la chambre où Jean le Blond dormait, voilà le moment de se montrer ! Mettez bas votre cotte, car les habits de ma gentille Mirette seraient trop étroits pour mon frère Jean !

Tranquille ouvrait de grands yeux, suivant son habitude ; Mirette regarda sa mère avec une expression qui voulait dire : Vous feriez bien toute la ville de Paris, tout le royaume de France, et même l'univers tout entier, sans rencontrer le pareil de messire Jean Roland !

Et la Pavot était assez de cet avis, car elle frappa ses bonnes et grosses mains l'une contre l'autre en disant avec admiration.

— Par exemple, mon joli garçon, voilà qui est bien trouvé !

Tranquille était d'autant plus malheureux, qu'il n'osait point demander d'explication. La Pavot se dépouillait de sa cotte, de sa jupe et de sa camisole à manches avec une incroyable prestesse.

— Holà ! Jean le Blond, mon frère ! s'écria Jean le Brun gaillardement.

La blessure de Jean d'Armagnac était légère ; il ne fit point trop mauvaise figure pour avoir été ainsi réveillé en sursaut : seulement, il regarda tout autour de lui d'un air étonné.

— Jean le Brun ! murmura-t-il, maman Pavot ! Et le bon frère Tranquille qui porte les habits qu'on avait achetés pour moi !

— En voici d'autres, mon gentilhomme ! s'écria la Pavot qui brandît en triomphe, au-dessus de sa tête, sa cotte et sa camisole.

Elle restait en corset, la digne femme, et n'en paraissait pas plus mince pour cela.

Jean d'Armagnac essaya de se mettre sur son séant, et la douleur que lui fit éprouver sa blessure lui arracha un cri faible.

— Bon ! dit-il, j'avais oublié le coup d'épée de maître Vincent ! Mais quelle folie vous prend, maman Pavot, de vouloir me déguiser en tavernière ?

Jean le Brun s'était glissé derrière la serpillière et se déshabillait de la tête aux pieds, ni plus ni moins que la mère Pavot.

— On te dira cela, mon bon frère, répondit-il à Jean d'Armagnac au travers de la toile. J'ai lu des aventures semblables dans plusieurs romans de chevalerie que je te prêterai, quand tous nos embarras seront finis. Allons, bonhomme Tranquille, enlevez-lui ses chausses et son justaucorps de soie : j'en aurai besoin tout à l'heure.

La petite Mirette s'était éclipsée. Tranquille alla vers le lit. De l'autre côté de la porte, madame Isabelle pensait tout haut :

— Que vont-ils faire ?

— Ne craignez rien, Madame, répondit Blanche d'Armagnac dont les yeux se relevèrent sur sa compagne avec une respectueuse tendresse, il est entouré de gens qui l'aiment. Et n'est-ce pas un miracle de Dieu que cette tendresse qu'il inspire à tous ceux qui l'approchent ?

— Allons travaille, Andéol ! disait la mère Pavot qui s'était retournée face au mur.

Tranquille fit assurément de son mieux, comme valet de chambre, mais dans tout le royaume de France on n'aurait point trouvé de mains si maladroites que les siennes. Il eut cependant raison des chausses mi-parties rose et azur qui furent tant bien que mal détachées du justaucorps.

— Passez-moi cela, dit Jean le Brun dans sa soupente, et au justaucorps maintenant, vite ! vite !

Mais Jean le Blond qui s'était laissé faire dans le premier moment de sa surprise, résista tout à coup :

— Pourquoi cette mascarade ? demanda-t-il.

Et il repoussa Tranquille qui répéta aussitôt :

— Oui, pourquoi cette mascarade ?

Heureusement, Jean le Brun eut la bonne idée de dire derrière la toile :

— Si mon frère ne se hâte pas, je ne donnerais pas un écu de ma peau !

Jean le Blond entendant cela, ôta lui-même sa casaque et Jean le Brun l'ayant revêtue, rentra, vêtu à son tour en page de la reine de Saba.

Ce fut lui qui acheva la toilette de son ami, disant :

— Tu me tires d'un bon embarras ! je te jure que toutes ces choses là seront expliquées !

La Pavot put enfin se retourner et Mirette rentrer, mais celle-ci faillit tout perdre en laissant échapper un franc éclat de rire à la vue du beau jeune homme accoutré comme il était.

— Va-t-on me dire enfin ?..commença-t-il en fronçant le sourcil.

— Écoutez, fit Tranquille qui avait l'oreille au guet.

Maman Pavot et Jean le Brun prêtèrent l'oreille avec inquiétude ; en entendait un bruit de voix dans la pièce voisine.

— Les hommes d'armes ! murmura la Pavot.

Et comme Jean d'Armagnac ouvrait la bouche pour

parler encore, son ami lui fit de sa main un bâillon. Il y eut une attente qui dura une minute et cette minute parut longue comme une heure d'angoisse.

Évidemment les soudards s'étonnaient d'avoir trouvé les deux femmes dans la chambre qui leur servait pour leur guet ; Raoul parlait rudement déjà, mais nous savons que madame Blanche savait prendre au besoin un ton de princesse ; on entendit s'élever sa voix impérieuse et celle des deux soudards baissa d'autant.

— Laisse-moi écouter ! dit Jean d'Armagnac qui tâchait de repousser son frère d'armes pour s'élancer vers la porte.

— Et que diable veux-tu écouter ! fit Jean le Brun en jouant la colère.

— Laisse-moi ! laisse-moi ! continuait Jean le Blond : j'ai cru reconnaître...

— Morbleu ! tu n'es pas un soldat ! si tu perds la tête pour une égratignure ! Je devine ce que tu crois reconnaître et je te dis que tu es fou !

— En voici un, poursuivit-il en se tournant vers Mirette et sa mère, qui rêve tout éveillé, et qui prend des servantes d'auberge pour des princesses !

Jean le Blond baissa les yeux ; il essaya d'écouter encore, mais le silence régnait désormais dans la pièce voisine.

Pendant cette courte scène, Tranquille n'avait rien dit, ses regards s'étaient fixés avec admiration sur ce jeune homme qui connaissait Jean d'Armagnac depuis deux jours seulement, et qui dépensait pour son salut tant de dévouement et tant d'adresse ; il comparait son impuissance, à lui Tranquille, à l'activité, à l'énergie de ce jeune homme et restait écrasé sous la conscience de son inutilité. Quand l'alerte fut passée, il alla vers Jean le Brun, et lui tendit les deux mains. Jean le Brun, étonné, lui donna les siennes ; frère Tranquille l'attira brusquement à lui et le serra contre sa poitrine.

Puis, plus brusquement encore, il le repoussa pour reprendre sa pose inerte et morne.

— Maintenant, gentille Mirette, dit Jean le Brun il faut offrir votre main à mon frère Jean le Blond que voici, et le conduire à la loge de Jacquot Chaumerel, le pâtre, au-devant du clos Saint-Sulpice.

Mirette regarda sa mère qui l'embrassa au front, en disant :

— Si tu fais bien cette commission-là, fillette, je te donnerai ce que tu voudras, voire un mari à ton gré !

— Et toi, mon bon frère, reprit Jean le Brun, qui était réellement le chef des opérations, songe que je te donne, en ce moment, la garde de ma fiancée, il n'y a plus à dire : Pourquoi m'a-t-on revêtu de ce costume ? ni ceci, ni cela, ni autre chose, il s'agit de rendre un service à ton frère, et je suis bien sûr que tu ne reculeras pas !

Jean d'Armagnac regarda tour à tour les figures qui l'environnaient. Tout le monde lui souriait, à l'exception de Tranquille qui n'avait jamais eu un visage plus lugubre.

Jean le Brun eut donné une douzaine d'écus d'or, à prendre sur sa première aubaine, pour que le bon pédagogue fut à cent lieues de là.

— Réponds-moi, Tranquille, mon ami, dit Jean d'Armagnac doucement. On me trompe ici, je le sais, j'en suis sûr. Tous ces gens me prennent pour un enfant, et veulent me sauver malgré moi.

Le jeune soldat, Mirette et sa mère échangèrent des regards inquiets ; l'aventure tournait mal, et Dieu sait pourtant que, suivant toute apparence, il restait bien peu de temps pour l'accomplir, car les arquebuses et l'artillerie faisaient rage maintenant de tous côtés, et manifestement l'hôtel de la Marche subissait un assaut.

A l'apostrophe de son élève, on vit un frisson passer par les membres de Tranquille, ses paupières battirent et ses longs bras cherchèrent une contenance.

— Réponds-moi, te dis-je, ami, poursuivit Jean d'Armagnac. Ceci est une fuite déguisée, je le sens bien. Et tu

ne prêterais pas les mains par deux fois en un seul jour au déshonneur du fils de mon père ?

Pendant que Tranquille faisait un visible effort pour trouver des paroles, Jean le Brun et la Pavot voulurent répondre en même temps, mais le pédagogue leur fit signe de se taire.

— Non, non! murmura-t-il d'un ton qui donna la chair de poule à tous ceux qui étaient là pour le salut d'Armagnac. Il ne faut plus tromper cet enfant-là !

— Et qui songe à le tromper? s'écria Jean le Brun.

— Silence ! jeune homme, fit Tranquille avec autorité, mieux vaut lui dire la vérité tout entière.

Jean le Blond écoutait avidement, tandis que la Pavot et le jeune soldat ne prenaient plus la peine de cacher leur découragement.

— Voici la vérité, Jean d'Armagnac, continua le pédagogue, dont les yeux pourtant n'osèrent pas affronter le regard de son maître. Madame Isabelle votre mère, et une jeune fille qui porte le nom de Blanche, se trouvent dans ce moment seules et sans secours dans la loge du pâtre Jacquot Chaumerel, au-devant du clos Saint-Sulpice.

— Ah ! s'écria Jean d'Armagnac, dont le cœur fit un bond dans sa poitrine.

La Pavot et Jean le Brun, stupéfaits tous les deux, relevèrent la tête avec espoir.

— Et pourquoi me cachait-on cela ? demanda Jean le Blond, qui gardait un reste de défiance.

— Armagnac, répondit frère Tranquille, je vous ai dit tout ce que je savais.

— On t'a caché cela, frère, reprit Jean le Brun qui entrait à pleine course dans la voie ouverte par frère Tranquille, parce que si on te l'avait dit tout à l'heure, tu serais parti avec ton costume de page, et que, dès les premiers pas, une balle d'arquebuse t'aurait jeté mort dans l'herbe du verger. Maintenant que nous t'avons

donné les moyens de rejoindre ta mère et celle que tu aimes, fache-toi, si tu veux contre nous, Jean d'Armagnac, mon frère ; va-t'en, ne t'en va pas, fais en un mot suivant ta volonté : nous avons rempli notre devoir.

— Voilà ! conclut crânement la Pavot qui mit ses deux mains sur ses hanches.

Tranquille était dans un coin, demandant pardon à Dieu du mensonge qu'il venait de proférer. Comment l'idée de cette ruse lui était venue, comment il avait eu, à un moment donné, lui, le pauvre hêtre, simple comme un enfant, plus d'adresse qu'un page et qu'une femme, il eût fallu demander cela au bon ange gardien de la destinée d'Armagnac, et non point au pauvre Tranquille.

Jean le Blond hésita un instant, puis, tout pâle et tout ému, il prit la main de Mirette.

— Merci ! murmura-t-il.

Il donna l'accolade à Jean le Brun, à frère Tranquille décontenancé et même à maman Pavot, puis il gagna résolûment la porte de derrière, rabattit le capuce de l'aubergiste sur son visage et traversa, en tenant toujours Mirette par la main, la basse-cour où deux soudards de la Marche faisaient sentinelle.

— Où allez-vous ? demandèrent les soldats qui firent mine de barrer la porte de la cour.

— Chercher des provisions pour votre dîner, mes bons maîtres, répondit la petite Mirette.

Les deux soldats essayèrent de voir sous son voile et ne songèrent point à relever le capuce de la prétendue mère Pavot.

— Sauvé ! s'écria Jean le Brun qui les vit, par les fenêtre, passer le seuil de la basse-cour et entrer dans la campagne.

— Sauvé ! répétèrent Blanche d'Armagnac et madame Isabelle qui s'élancèrent en même temps dans la chambre.

Jean le Brun s'était installé dans le lit.

— Maintenant, dit-il en souriant, les soudards de Graville peuvent démasquer le chassis et regarder au travers. Je vais nouer un mouchoir autour de mes cheveux, et les coquins, en voyant sortir des draps mon pourpoint bleu et rose, croiront tenir toujours l'oiseau en cage. Vous, mes nobles dames, il faudra bien que vous trouviez un moyen de quitter l'auberge pour aller retrouver mon frère Jean le Blond, là-bas, à la loge du pâtre Chaumerel, car si vous tardiez longtemps, il serait capable de revenir !

— J'ai de l'or, dit Blanche d'Armagnac qui toucha sa lourde escarcelle.

— Avec cela, s'écria Jean le Brun, vous achèteriez douze douzaines de soudards de la Marche !

— J'avais pris défiance de vous, Jean Roland, reprit Blanche en lui tendant sa main que le page baisa respectueusement. Vous avez agi comme un noble homme, et je vous demande pardon d'avoir douté de vous.

Puis ce fut le tour de madame Isabelle qui vint remercier aussi cet heureux Jean Roland. On ne songeait point à frère Tranquille ; il semblait que le dévouement de frère Tranquille fût chose sous-entendue, naturelle, et trop simple pour qu'on y prît garde.

La joie recueillie qui était dans tous les cœurs, ne demandait qu'à s'épandre, et avant de combiner les moyens de fuite pour Blanche et madame Isabelle, tous ceux qui étaient là, dans cette chambre naguère si triste, le visage rayonnant, l'âme pleine d'allégresse. et se tenant par la main comme des gens qui fêtent une grande joie, répétèrent ensemble une fois encore :

— Béni soit Dieu qui l'a sauvé !

Un petit bruit se fit à la porte de la chambre voisine ; Tranquille, le premier, regarda de ce côté, et un cri de terreur s'étouffa dans sa gorge. A leur tour, madame Blanche et la duchesse regardèrent.

Elles changèrent de couleur toutes les deux.

— Merci de nous ! murmura Jean le Brun, qui regarda le dernier, s'il y en a un de sauvé, tant mieux pour lui ! j'en connais d'autres qui pourraient bien être perdus !

Son visage restait calme ; il mit à tout hasard sa tête contre l'oreiller pour jouer, s'il en était temps encore, son rôle de blessé.

Or, voici ce qui causait tout ce grand trouble. Sur le seuil de la chambre du guet, il y avait un homme, livide comme un spectre, qui chancelait sur ses jambes, et qui se soutenait d'un bras convulsif au chambranle de la porte.

La Pavot, qui tremblait comme la feuille, madame Isabelle, Blanche d'Armagnac, Jean le Brun et Tranquille avaient reconnu dans cet homme, Vincent Tarquin, le capitaine, à l'épaule droite de qui pendait un moignon informe entouré de linges sanglants.

VI

FRÈRE TRANQUILLE

Vincenzio Tarchino était arrivé là sans bruit : peut-être n'était-il sorti de sa couche que par un caprice de fiévreux, peut-être les soldats Raoul et Pierre, qui tout à l'heure avaient trouvé inopinément dans la chambre du guet Blanche et madame Isabelle, étaient-ils allés lui faire leur rapport. Au lieu d'analyser minutieusement les passions qui se reflétaient sur la face horriblement altérée de l'Italien, nous rappellerons les

dernières paroles de maître Annibal Cola ; maître Annibal avait dit, en quittant le chevet de Vincent : « Voici un homme qui mourra enragé avant la fin de la journée. »

Pour quiconque eût entendu ce lugubre pronostic, le regard de Tarquin aurait déjà offert de menaçants symptômes : sa physionomie était double en quelque sorte ; elle exprimait toujours, pour un peu, cet esprit de ruse et de calcul qui était son caractère habituel, mais en dehors, de cela, ou, pour mieux dire, par-dessus cela, il y avait je ne sais quel égarement ; Tarquin ne s'appartenait plus tout entier à lui-même. Et cela se voyait ; l'ennemi qui allait mettre la main sur son crâne et broyer son cerveau, était invisible de sa nature, mais le ravage qu'il exerçait pouvait s'apercevoir déjà.

Son regard fit le tour de la chambre et s'arrêta sur le lit où Jean le Brun était couché à la place de l'héritier d'Armagnac. Il ne devina pas d'abord la supercherie.

— Qu'ont-ils à bénir Dieu ! se disait-il en lui-même. D'où vient tant de reconnaissance ? Et pourquoi ces gens sont-ils si joyeux ?

Son idée fixe le dominait toujours, il avait fait de bonne besogne depuis le matin et il constatait, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, la présence de ces deux otages qui devaient donner une si heureuse tournure à ses négociations avec le parti d'Orléans.

La veuve du duc de Nemours, c'était assurément quelque chose, mais Jean d'Armagnac valait dix fois plus, Jean d'Armagnac était une fortune !

On pouvait aussi estimer à un prix raisonnable cette charmante jeune fille, madame Blanche, pour l'amour de qui le roi Charles VIII avait fait, l'avant veille, une si éclatante folie.

Tarchino regardait tour à tour le blessé dans son lit, madame Isabelle et madame Blanche , comme un avare qui compte son trésor.

Madame Isabelle et Blanche avaient toutes deux la même pensée, elles se disaient : Jean d'Armagnac ne

peut pas être bien loin encore, et elles tremblaient.

La frayeur de maman Pavot s'était changée en sourde colère, parce qu'elle venait d'apercevoir derrière Vincent Tarquin le visage bourgeonné de Pavot, son époux.

Jean le Brun restait immobile, cachant de son mieux sa tête dans le creux de l'oreiller, et n'ayant qu'une pensée : faire durer le plus longtemps possible l'erreur qui protégeait son frère Jean le Blond.

Parmi tous les assistants, celui qui allait droit au fond de la situation, le seul qui s'occupât du danger réel, imminent, inévitable, c'était le pauvre frère Tranquille. D'ordinaire, Tranquille pensait après tout le monde ; cette fois, il était en avance.

Une idée avait traversé son cerveau tout de suite, et il s'était senti frémir de la tête jusqu'aux pieds. Ce morceau de chair informe et sanglant, qui pendait à l'épaule du capitaine, c'était l'ouvrage de Jean le Brun, qui était là, couché dans le lit. Jean le Brun allait payer son dévouement de sa vie ; car il était impossible d'espérer que Vincent tardât longtemps désormais à le reconnaître.

En conséquence, Tranquille alla chercher son épée dans un coin, et vint se mettre au-devant du lit.

Tarchino le regarda en grimaçant un sourire.

— Toi, idiot ! dit-il si tu veux ne point faire le fou on te laissera sain et sauf.

La Pavot connaissait trop bien Tranquille pour ne pas être épouvantée de son mouvement. C'était la dernière chance de salut qui s'évanouissait pour le pauvre Jean le Brun.

— La paix, mon frère Tranquille, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, la paix, au nom de Dieu !

Mais Tranquille l'écarta du geste et se redressa en face de Tarquin.

— Laissez-moi, femme, répliqua-t-il avec ce légitime orgueil de l'homme vaillant qui a fait le sacrifice de sa

vie, je sais désormais me servir de l'épée. Et puisque celui-ci a défendu Jean d'Armagnac, je lui dois, moi, de le défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

Il parlait ainsi d'une voix haute et ferme, exprimant toute la pensée de son âme loyale et ne se doutant même pas qu'il prononçait l'arrêt de son protégé.

Les yeux de Tarquin étincelèrent ; il crut d'abord avoir mal entendu et interrogea Tranquille du regard. La main de la Pavot pesait sur la bouche du pédagogue.

— Celui-ci a défendu l'héritier d'Armagnac ? répéta Vincent, qui semblait chercher un sens à ces paroles ; quoi d'étonnant puisque c'est Jean d'Armagnac lui-même ! Quelle est l'idée de ce fou ?

— Sire capitaine, répondit la Pavot, vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que le pauvre homme divague !

— Oh ! oh ! fit Tarquin en remarquant le désarroi de la tavernière, celle-là aussi essaye de mentir !

Il se tourna vers madame Isabelle et Blanche d'Armagnac qu'il vit toutes deux les mains jointes, et retenant leur souffle.

— Oh ! oh ! répéta-t-il.

Derrière Tranquille Jean le Brun disait tout bas : Laissez-là votre épée, brave homme, mais ne vous dérangez pas jusqu'au moment où maître Vincent s'approchera de mon lit. Je suis curieux de voir la grimace qu'il va faire en apercevant le bout de mon nez.

Il disait cela gaiement, et il se doutait bien pourtant que ses dernières minutes étaient comptées ; mais ils étaient ainsi ces téméraires enfants qui devenaient des chevaliers quand le sang de leurs veines perdait sa surabondante chaleur.

Tarquin ne devinait pas encore, mais il en était bien près. Il fit un pas à l'intérieur de la chambre et démasqua le seuil, derrière lequel se montraient les têtes barbues d'une douzaine de soldats. Pavot était en avant de la troupe et menaçait du poing sa femme.

— Range-toi ! dit Tarquin à Tranquille.

Le pédagogue, au lieu d'obéir, prit sa lourde épée à deux mains et se campa solidement sur ses jambes écartées.

— Tu ne vois donc pas que la résistance est inutile ?... reprit Tarchino qui s'arrêta pour désigner du doigt Pierre, Raoul et les autres soudards.

Tranquille haussa les épaules.

— C'est grande pitié, dit-il, que l'orgueil des gens de guerre !... hier soir, à la brune, je n'avais jamais touché un estoc en ma vie, et maintenant j'en sais aussi long que vous tous.

— Il faudra donc s'y prendre par la force ?... s'écria l'Italien en fronçant le sourcil.

— Prête-moi ton braquemart, Raoul, disait Pavot pour faire du zèle, celui-là est l'ami de ma femme : je gage lui fendre le crâne d'un seul coup !

— Ne tenterons-nous rien pour sauver ce généreux enfant ? murmura madame Isabelle à l'oreille de Blanche d'Armagnac.

La jeune fille vint se placer entre Tarquin et Tranquille. Nous l'avons vue, plus d'une fois déjà, prendre cet air impérieux qui courbait le front de tous les lieutenants de Graville. Comme son caprice avait été la loi du seigneur, chacun lui obéissait d'ordinaire ; elle le savait, et, jusqu'à ce dernier moment, elle comptait sur l'effet de son intervention.

— Je crois que vous n'avez pas remarqué ma présence, maître Tarchino, dit-elle en couvrant ce dernier d'un regard dédaigneux.

Tarquin fixa sur elle son œil effronté.

— Si fait, ma fille, répliqua-t-il avec une sorte de compassion railleuse, je vous ai aperçue en entrant et je me suis dit : En voici une qui va dégringoler de haut !

Blanche n'en pouvait croire ses oreilles. Elle savait bien d'avance que cet homme était son ennemi, car les femmes ont à cet égard un instinct qui ne les trompe

jamais. Mais la veille encore cet homme rampait à ses genoux.

Et Blanche était loin de savoir ce qui s'était passé depuis la veille.

— Il y a deux jours, dit-elle, tandis que le rouge lui montait au front, messire Olivier, comte de la Marche, me disait : « Si parmi les chevaliers qui m'entourent, le meilleur et le plus renommé vous manquait de respect, Madame, je le donnerais à la hart comme le dernier manant de mes domaines ! »

— Messire Olivier a bien pu dire cela... répliqua Tarquin, n'est-ce pas, vous autres ? ajouta-t-il en se tournant vers les hommes d'armes. Messire Olivier a toujours sacrifié ses plus dévoués serviteurs à la première folle qui souriait sur son chemin !

Le rouge qui était au front de Blanche d'Armagnac s'évanouit.

— Vassal ! s'écria-t-elle en se redressant de son haut, tu seras puni, j'y engage ma foi !

Et se tournant, à son tour, vers les hommes d'armes, elle ajouta :

— N'y a t-il ici que des lâches et des traîtres pour laisser insulter leur seigneur !

Personne ne répondit parmi les hommes d'armes. Tarquin eut un rire sec auquel fit écho le gros rire du père Pavot.

Les poings de son excellente femme se fermaient malgré elle et nous pouvons affirmer qu'une fois la bataille engagée, les deux yeux du père Pavot y auraient passé, pour le coup !

Nous disons bataille, car Jean le Brun avait caché une épée sous ses couvertures, et Dieu sait qu'il avait grand'-peine à se contenir vis-à-vis de la brutale insolence de Tarquin.

Tranquille, lui, ne disait plus mot ; il restait appuyé sur la croix de son estoc, immobile et roide comme une statue de pierre ; il attendait, et l'on pouvait bien voir

que rien de ce qui se passait autour de lui n'influait sur sa résolution.

Il s'était dit : Que cet homme fasse un pas, je le tue ! Il attendait que Tarquin fît un pas.

— Ma fille, dit celui-ci, qui oubliait presque sa blessure tant cette scène lui donnait de méchant plaisir, je sais bien que votre petit cœur est tout entier au beau jeune homme que voici. Vertubleu ! ce blondin l'a emporté sur un comte suzerain et sur un roi de France ! J'ignore ce qui adviendra de vous et de nous, ma fille, car nous vivons dans un temps plein d'énigmes, mais je puis bien vous dire, dès à présent, que vous êtes princesse à peu près comme la bonne femme Pavot !

— N'est-ce pas, ma noble dame, ajouta-t-il en s'adressant inopinément à la duchesse Isabelle, n'est-ce pas que cette fraude coupable a duré trop longtemps? Il n'y avait qu'un berceau dans la maison d'Armagnac, et dans ce berceau ce n'était pas une fille qui dormait, mais bien un jeune duc !

Madame Isabelle baissa les yeux et répondit :

— Mieux que personne vous devez savoir cela, Vincenzio Tarchino ! vous qui vouliez assassiner l'enfant après avoir assassiné le père !

L'italien ne perdit pas son sourire.

— Il y a des instants, murmura-t-il, où mieux vaudrait oublier ! Qu'importe ce que j'ai fait autrefois, si je vous rends service aujourd'hui ?

— Enfants, approchez tous, reprit-il en appelant les soldats d'un geste impérieux, dites à ces hommes et à ces femmes quel est le nom de votre seigneur et maître !

— Vincent Tarquin, le capitaine ! répondirent les soldats tout d'une voix.

Et le Père Pavot s'écria le dernier en jetant son bonnet fourré aux solives avec enthousiasme :

— L'illustre capitaine Vincent Tarquin !

— Êtes-vous donc en révolte contre votre sire Oli-

vier? demanda Blanche d'Armagnac qui ne perdait rien encore de sa fierté ni de son courage.

Un éclat de rire général répondit à cette question.

— Ouvre la fenêtre, Raoul, dit l'Italien, la fenêtre qui donne du côté de l'hôtel; cette jeune fille pourra voir un spectacle curieux et qui nous évitera de plus longues explications.

Raoul souleva le lourd châssis, et les bruits du dehors arrivèrent tout à coup plus distincts; les arquebusades semblaient s'être éloignées, mais des cris confus éclataient de toutes parts.

C'était, on pouvait le croire du moins, ce joyeux concert de clameurs qui suit la bataille gagnée.

Tarquin se tourna vers la fenêtre ouverte et dit :

— Regardez, madame Blanche d'Armagnac! (il appuya ironiquement sur ce nom) vous comprendrez pourquoi ces honnêtes compagnons éclatent de rire, quand on parle de messire Olivier, leur seigneur.

Par la fenêtre, au-dessus des arbres qui bordaient la grande route, on apercevait les remparts de l'hôtel de la Marche; une foule d'hommes d'armes grouillaient sur les murailles; aux créneaux de la tourelle qui terminait les fortifications du côté du sud-est, une corde pendait; au bout de la corde un cadavre se balançait lentement, et tournait.

Blanche d'Armagnac poussa un cri d'horreur; le soldat Raoul laissa retomber le châssis de la fenêtre. . .

. . . .

— Soutiens-moi, Pierre, dit Vincent Tarquin qui faisait effort pour garder l'équilibre et dont la voix s'altérait à chaque instant davantage, je pense que je vais entrer bientôt dans cette crise favorable qui doit me rendre la santé, suivant l'avis de mon cousin Annibal.

Il s'appuya contre l'épaule de Pierre et jeta tout autour de lui un regard satisfait. La Pavot était agenouillée, marmottant une prière pour le repos et le salut de mes-

sire Olivier, pendu parle cou aux créneaux de son hôtel de la Marche ; madame Isabelle avait couvert son visage de ses mains ; Blanche d'Armagnac tremblait convulsivement et sa voix s'arrêtait dans sa gorge.

Un instinct secret leur disait, à ces trois femmes de condition si diverses, réunies dans un même amour, que la mort de messire Olivier n'était qu'un malheur de plus en ce moment.

Graville avait été un ennemi cruel, mais c'était un gentilhomme, et devant l'infamie de certaines extrémités peut-être que Graville eut reculé, tandis que celui-là, cet Italien au venimeux regard, ce coquin sans entrailles ni conscience, ne serait arrêté par aucun scrupule. On ne savait pas bien encore ce qu'il voulait, ni quel ténébreux mobile le faisait agir ; mais ce devait être quelque chose de noir comme l'enfer.

A l'aspect de Graville supplicié, le pédagogue n'avait point changé de visage ; on peut bien dire que cela ne lui importait pas : au contraire, le cœur de Jean le Brun avait bondi dans sa poitrine. Pendant qu'il restait ainsi emprisonné sous ses couvertures, une colère terrible s'amassait en lui ; son cerveau prenait feu, il guettait l'Italien par-dessus les grands bras de Tranquille, et sa main se crispait dans la ruelle de son lit autour du pommeau de son épée.

— La bataille est finie, dit Tarquin, nous sommes vainqueurs... Quand je dis nous, j'entends parler de notre bien-aimé sire le roi Charles de France, dont je fus toujours le sujet fidèle et loyal.

— Vous, le fidèle sujet du roi ! s'écria la Pavot qui se releva les poings fermés, vous, l'âme damnée du malheureux seigneur à qui sa révolte a coûté la vie !

Pavot, traversa la chambre, la prit par les épaules et la fit taire. Tarquin entr'ouvrit son vêtement et en retira un parchemin qu'il déroula de la main qui lui restait.

— Ceci n'est point pour mes vaillants compagnons, dit-il avec emphase ; mes braves soldats savent quel a

été mon rôle dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser.

— Nous le savons ! nous le savons ! répétèrent Raoul, Pierre et les autres.

Pavot ajouta avec componction, sans lâcher les épaules de sa femme :

— Et je dis que c'est un fameux rôle !

— Je parle, reprit Vincent, pour madame Isabelle, duchesse de Nemours, pour cette jeune fille, madame Blanche, quel que soit le nom qu'elle veuille prendre désormais, je parle surtout pour ce jeune et illustre seigneur, étendu sur ce lit de souffrance. Je veux qu'il ne reste aucun malentendu entre nous, je veux qu'ils sachent, à n'en pouvoir douter, que je suis ici le maître, le vainqueur, le souverain arbitre : que leur sort dépend de moi seul, et que je puis faire à ma volonté leur perte ou leur salut.

Blanche d'Armagnac et madame Isabelle essayaient de lire ce parchemin dont elles n'apercevaient encore que le revers. En tout ceci, Tranquille ne comprenait qu'une chose à savoir que Tarquin, prolongeant son erreur, croyait toujours avoir sous la main l'héritier d'Armagnac. Il se dressait de toute sa hauteur au-devant du lit pour faire écran et cacher la supercherie. Tarchino retourna le parchemin. Madame Isabelle et Blanche d'Armagnac purent déchiffrer les lignes d'un sauf-conduit royal, signé par dom Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autun, confesseur de Sa Majesté.

Ce sauf-conduit était non-seulement pour Tarquin, mais encore pour *ses compagnons*, ce qui nous donne la clef du dévouement soudain de Raoul, de Pierre et des autres hommes d'armes.

Quelques minutes auparavant, il y avait eu une scène violente dans la chambre à coucher de Tarquin. Peu s'en était fallu que les soudards ne lui fissent payer, une bonne fois pour toutes, ses trahisons et ses scélératesses ; mais il avait exhibé le fameux parchemin : les soudards de Graville savaient ce qui les attendait, ils

se rangèrent avec empressement autour de ce nouveau maître, dont l'inviolabilité, garantie par la promesse royale, allait désormais les couvrir. Si bien que messire Olivier, poursuivi de près par l'écuyer du duc Louis, étant venu demander asile à la porte de l'auberge, la porte demeura close, et, cinq minutes plus tard, le corps de messire Olivier, étranglé, se balançait sous la saillie des créneaux.

Tarchino reprit, en tenant toujours le parchemin déroulé au-devant de sa poitrine :

— Les conseillers du roi savaient combien m'était odieuse la rébellion de cet homme qui avait usurpé le titre du comte de la Marche... J'étais placé près de lui pour éclairer sa conduite.

Les trois femmes firent à la fois un geste de dégoût.

— Espion ! gronda Jean le Brun qui ne pouvait contenir son indignation.

Vincent fronça le sourcil, et un instant sa face pâle se couvrit de rougeur.

— Mon jeune seigneur, dit-il en contenant sa voix et en s'adressant au prétendu blessé, pour être comte de la Marche et duc de Nemours, la première condition est de vivre... Or, ne me contraignez pas à vous le répéter une fois de plus : Je suis ici le maître !

Pour arriver jusqu'au lit où Jean le Brun, frémissant de colère, cachait encore son visage dans le creux de l'oreiller, ces paroles passaient, en quelque sorte, à travers les oreilles de Tranquille. Tranquille ne bougeait pas, mais sa respiration devenait dure et pénible.

— Ce n'est qu'un enfant ! murmura-t-il.

Et son instinct lui montrant, une fois encore, ce que les enfants ne voyaient point, le calcul intime de Tarquin, il ajouta :

— Louis d'Orléans était l'ami du père de cet enfant, Louis d'Orléans l'a vu sauver le roi ! Je voudrais bien avoir la somme qui tombera, ce soir, dans votre escarcelle, maître Vincent, quand vous direz au duc : « Voici

le petit Jean d'Armagnac que messire Olivier voulait mettre à mort, et que j'ai sauvé. »

Il y eut un silence dans la salle ; les trois femmes comprenaient vaguement et se taisaient. Tarquin se prit à sourire.

— Si j'ai une bonne somme, murmura-t-il, je te donnerai une poignée de nobles, vieil innocent, pour faire bouillir la marmite où tu cuis la pierre philosophale... Mais je dirai encore autre chose au duc d'Orléans ; je lui dirai : « Monseigneur, c'est moi qui ai ouvert les portes de l'hôtel de la Marche à vos soldats ! »

— Traître ! gronda Jean le Brun sous ses couvertures, d'une voix à peine intelligible.

— Je lui dirai, ajouta Vincent : « C'est moi qui ai caché a messire Olivier la défection de madame la régente ! C'est moi qui lui ai mis l'épée à la main c'est moi qui lui ai mis la corde au cou ! »

Il étendait le doigt vers cette fenêtre par laquelle on avait vu naguère le corps du comte de la Marche se balancer suspendu aux créneaux de sa propre demeure.

— Et ce sera bien dit ! s'écria le père Pavot.

— Jour de Dieu !... commença la tavernière exaspérée.

Mais elle n'eut pas le temps d'achever, parce que le prétendu Jean d'Armagnac jeta tout à coup ses couvertures loin de lui et sauta sur le carreau l'épée nue à la main. Blanche et madame Isabelle étouffèrent un cri de terreur. Tranquille s'élança au-devant du jeune homme et voulut l'arrêter.

Mais Jean le Brun était un rude petit compagnon : il mit Tranquille de côté et sauta d'un bond au-devant de Tarquin en s'écriant :

— C'est le martyre que de rester dans ce lit ! Graville a fait de méchantes actions en sa vie, mais j'ai mangé son pain durant quinze ans ; donc, je te répète tout haut ce que je murmurais tout à l'heure : Vincenzio Tarchi-

no, tu es un traître et un lâche, un infâme et un assassin!

— Allons, dit Tranquille qui leva les yeux au ciel et vint se ranger, l'épée haute, à côté du jeune homme, vous auriez mieux fait de rester coi... Mais que Dieu ait pitié de nous, c'est le moment de faire son devoir!

Tarquin demeura un instant comme si la foudre l'eût frappé. Il pouvait à peine en croire ses yeux: quand il eut bien regardé Jean le Brun, ses lèvres s'agitèrent convulsivement et se couvrirent d'écume. On le vit trembler, on le vit toucher sa blessure en frémissant de la tête aux pieds, comme si le choc violent qu'il venait d'éprouver eût frappé le siége même de son mal. Les hommes d'armes lurent dans ses yeux sa pensée sinistre, et les épées s'agitèrent au moment où les trois femmes criaient : Pitié! d'une voix éteinte.

— Ne vous mêlez pas de cela, mon brave homme, disait Jean le Brun à Tranquille, en essayant de l'écarter de la main, je saurai bien mourir tout seul.

— Jeune homme, répondit Tranquille avec une émotion affectueuse, pourquoi je me conduis ainsi, je n'en sais rien, car je me dois à d'autres et j'ai bien des choses à faire en ce monde, mais c'est plus fort que moi, j'atteste Dieu que le premier qui s'approchera de vous aura la tête fendue!

Tarquin laissait madame Isabelle se traîner, suppliante, à ses genoux, et ne regardait même pas Blanche d'Armagnac qui se penchait, baignée de larmes, sur sa main.

Un instant, il avait eu soif de sang. Sa main s'était levée à demi pour désigner aux estocs de ses soudards la poitrine du jeune homme.

Mais les dernières paroles du pédagogue agirent sur lui d'une façon inattendue, bien qu'elles ne lui fussent pas adressées ; il arrêta d'un geste l'élan de ses soudards et se cramponna à l'épaule de Pierre, parce qu'il se sentait chanceler. Un sourire diabolique était sur sa face. Il y avait là une cruauté implacable, une joie si cruelle

qu'elle faisait froid dans les veines à ses sicaires eux-mêmes, rangés autour de lui.

— Je ne lui voulais que du bien, moi, à ce Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix étranglée. Quelqu'un veut-il m'apprendre où il s'est réfugié?

— Allons, tigre! s'écria Jean le Brun, que la fièvre prenait à son tour; on t'a enlevé ta proie, tu ne la retrouveras plus... aiguise tes dents et mords vite!

Tarquin ne laissa percer aucun signe de colère.

— Personne ne me répondra? prononça-t-il lentement en regardant tour à tour Blanche d'Armagnac, madame Isabelle et Tranquille.

Il sembla se recueillir un instant, puis il reprit soudain d'une voix vibrante :

— Vieux fou! tu avais deux enfants autrefois?

Tranquille fit un pas vers lui, comme si une force surhumaine l'eût poussé en avant.

— Et l'on dit, poursuivit Tarquin, que tu aimais bien la mère de ces deux enfants, la pauvre Marion, ta femme, qui mourut dans sa vingtième année?

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille. Tous ceux qui étaient là, Jean le Brun lui-même, écoutaient, bouche béante, et le cœur serré. On sentait que sur la tête de ce pauvre homme un coup était suspendu; quelque chose de navrant et de funeste, quelque chose de plus terrible que la mort même.

Tranquille le sentait, lui aussi, car la sueur froide ruisselait déjà de son front.

— Est-ce toi qui as fait échapper Jean d'Armagnac? reprit Tarquin qui le couvait de son regard fauve.

— C'est moi! balbutia Tranquille.

— Est-ce toi qui as mis ce jeune homme à la place de Jean d'Armagnac?

Tranquille ne répondit point, mais sa gorge rendit une plainte. Il devinait.

— Vous êtes un homme de mensonge! murmura-t-il, essayant de lutter contre la conviction qui s'emparait de

lui, je ne veux pas vous croire, je ne vous crois pas!

Et il détournait les yeux de Jean le Brun et de madame Blanche, pour ne pas reconnaître, à cette heure d'agonie, la double vision qui lui était apparue dans les jardins du roi Salomon.

Le rire de l'Italien devint plus sarcastique.

— Tu ne me crois pas! répéta-t-il; mais je ne t'ai encore rien dit... Tu fais mieux que de me croire, tu me devines!

Tranquille se signa et baissa la tête en balbutiant;

— Seigneur Dieu! Seigneur Dieu! éclairez ma pauvre âme!

— Jeune fille, dit Tarquin, regardez ce jouvenceau bien en face et reportez-vous, par le souvenir, aux jours de votre enfance. Jean Roland, regarde cette jeune fille, rappelle-toi cette sœur dont tu m'as parlé si souvent!

Jean et Blanche obéirent malgré eux, ils échangèrent un regard et ils tremblèrent.

Madame Isabelle pâlit plus fort qu'eux; car son instinct de mère pressentait que de cette scène allait jaillir le danger suprême pour son fils.

— Ils se reconnaissent! s'écria Tarchino avec triomphe. Mais veux-tu d'autres preuves, vieil homme? ouvre le justaucoups de ton fils, et vois ce qu'il a sur la poitrine!

— Son fils! répéta madame Isabelle au fond de son cœur, son fils et sa fille! Jean d'Armagnac est perdu!

La Pavot et jusqu'aux hommes d'armes de Tarchino suivaient avec un intérêt croissant les péripéties de ce drame. Tranquille restait les yeux cloués au sol.

— Eh bien! reprit l'Italien, ne m'as-tu pas entendu?

— Je t'ai entendu, répondit Tranquille; mais je n'ai pas besoin d'ouvrir les vêtements de cet enfant, je sais

qu'il porte l'écusson d'Armagnac gravé sur sa poitrine. Qu'est-ce que cela prouve !

Les yeux ardents et curieux de Jean le Brun répétaient cette question.

— L'histoire ne sera pas bien longue, répliqua Vincent Tarquin, avec une sorte de complaisance : ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais me vaincre moi-même. Voici un jeune extravagant qui m'a privé de mon bras droit, auquel je tenais comme à la vie, eh bien ! au lieu de le donner aux estocs de mes soldats, ce jeune homme je le laisse là, debout, devant moi, et je raisonne froidement. Le sang brûlant de ma blessure s'élance contre lui... mais je suis maître de moi-même, je retiens ma colère et mon sang. Il vit ! Je le laisse vivre !

Il se redressa et Tranquille fut forcé de le regarder.

— Tu vas me croire, cette fois, vieil homme, reprit-il, car tel que tu m'as vu jadis, tu vas me reconnaître. Un soir, il y a quinze ans, tu m'enlevas ma proie, comme aujourd'hui, et, comme aujourd'hui, le hasard me mit en présence de cet enfant qui est le tien. Souviens-toi, cette nuit-là même, ton fils vint au château de La Marche, pour être fouetté en punition des fautes du petit duc Jean...

— C'est vrai ! murmura Tranquille. C'est vrai !

Et Jean le Brun répéta :

— C'est vrai !

Madame Isabelle avait la mort dans l'âme.

— J'aurais pu le tuer, continua encore Tarquin, et peut-être que j'en eus la pensée. Mais tu avais emmené Jean d'Armagnac pour le susciter contre nous quelque jour, et je savais bien dans quel dessein tu avais gravé l'écusson qu'il porte sur la chair de sa poitrine. Je me dis alors : il y aura deux enfants et deux écussons. Le fils de cet homme qui nous a joué vivra pour être un obstacle sur le chemin de son père ; il vivra pour être l'ennemi mortel de Jean d'Armagnac, il vivra... Mais

pourquoi tant de paroles? En ceci, tu me reconnais, n'est-ce pas, frère Tranquille?

— Oui, murmura le pédagogue, je te reconnais!

— Eh bien, reprit Tarquin en remettant froidement le sauf-conduit dans son sein, si, dans un quart d'heure, je ne sais pas la retraite de Jean d'Armagnac, ton fils et ta fille seront mis à mort sous tes yeux!

Madame Isabelle poussa un faible cri, et la Pavot fut obligée de la soutenir dans ses bras.

VII

MYSTÈRES DU CŒUR

Vincent Tarquin n'avait pas ajouté une parole, il s'était retiré avec ses soldats.

A peine avait-il passé le seuil, qu'on put entendre ses gémissements, une souffrance atroce le domptait. Il n'eut que le temps de regagner la chambre où maître Annibal Cola, le savant homme, avait opéré son premier pansement. L'effort qu'il venait de faire sur lui-même avait exaspéré sa fièvre ; les convulsions le saisirent et ses soudards le virent se tordre sur sa couche en poussant de folles clameurs. Et parmi les blasphèmes que sa bouche vomissait incessamment, il appelait maître Annibal à son secours.

Maître Annibal ne venait point.

Vincent disait :

— Je souffre! on n'endure pas de pareils tourments

dans l'enfer! mais ce n'est pas ma dernière heure, c'est la crise! la crise qui doit me rendre la force et la santé!

Et il tâchait de lire sa destinée sur les visages effrayés de ses compagnons.

Au dehors une sorte de calme avait succédé au fracas de la bataille, le soleil montait radieux dans le ciel sans nuages. Il était tout au plus neuf heures du matin.

Dans le silence, du côté de la porte Bucy, on put ouïr un son de trompe, puis une voix monotone et lente promettant bonne récompense, de par le roi, au nom de monseigneur le duc d'Orléans, à quiconque saurait dire la retraite du jeune sire Jean d'Armagnac et de la duchesse sa mère.

C'était le dernier effort tenté par le duc Louis, qui avait donné l'assaut à l'hôtel de la Marche tout exprès pour trouver le jeune sauveur du roi Charles, et qui avait fouillé en vain tous les recoins du château.

De l'autre côté de la porte vitrée, frère Tranquille était toujours debout, à la même place, au milieu de la chambre, immobile, les bras tombants, les yeux perdus dans le vide. Jean le Brun et madame Blanche n'avaient pas bougé non plus. Maman Pavot, toute seule, s'occupait de madame Isabelle qui avait les yeux fermés et qui ne respirait plus.

Jean le Brun s'éveilla le premier, il alla droit à Tranquille, et, avec la décision de son caractère, il lui dit :

— Dès que je vous ai vu pour la première fois, à l'auberge de la Pie, j'ai senti quelque chose en moi qui me parlait du passé oublié. Il en fut de même quand, pour la première fois, je m'approchai de celle-ci, qui portait le nom de madame Blanche d'Armagnac. C'est bien elle qui était avec moi dans la pauvre masure d'Arcueil... et c'est bien vous qui veniez nous voir quand nous étions enfants tous les deux.

Il jeta un regard du côté de Blanche comme pour la prendre à témoin ; les paupières de la jeune fille restèrent baissées et une nuance d'amertume assombrit l'expression de son beau visage.

Hier, elle était princesse : elle songeait peut-être à cela.

Hier, l'héritage d'Armagnac était à elle, le noble château, d'immenses forêts, des provinces entières, et celui qu'elle aimait, l'adorait d'en bas.

Aujourd'hui, plus rien, et justement celui qu'elle aimait, c'était Jean d'Armagnac, le maître légitime de ces nobles manoirs, de ces forêts immenses, de ces provinces entières. Et l'homme qu'on lui montrait en disant : Voilà ton père! c'était ce pauvre malheureux dont tous les vassaux de la Marche savaient l'histoire, ce pauvre frère Tranquille, demi-savant, demi fou, qui, deux jours auparavant, avait été promené en triomphe dans les jardins du roi Salomon avec un bonnet pointu de nécromancien et sa soutanelle pelée !

Blanche tombait de trop haut et sa grandeur perdue était trop près d'elle encore. Son cœur avait comme un éblouissement qui l'aveuglait.

Mais quelque chose était plus étrange et plus inattendu que l'hésitation de cette jeune fille, précipitée tout à coup du faite des honneurs au plus humble degré de l'échelle humaine, c'était l'insensibilité de frère Tranquille en présence de ses deux enfants retrouvés.

Les deux enfants de Marion, sa femme tant aimée !

Ses yeux, qui semblaient ne point voir, restaient égarés dans l'espace, on eut dit qu'il n'avait pas entendu les paroles de Jean le Brun.

— Père, s'écria ce dernier, à quoi pensez-vous? Du diable si nous avons le temps de songer-creux à cette heure ! Le scélérat de Vincent nous a donné quinze minutes pour faire nos réflexions et je l'entends la-bas qui hurle comme un possédé. Embrassez votre fils qui est aussi heureux de vous nommer son père que si vous étiez un chevalier ou un roi.

Il parlait ainsi tout simplement et de cœur, Jean le Brun, ce bon garçon qui, lui aussi pourtant, avait eu ses rêves. Bien des fois, cet illustre écusson, qu'il portait sur sa poitrine, lui avait donné à penser, mais il avait apprécié le digne cœur de Tranquille, et il était de ceux qui prennent leur parti du premier coup, il ne mentait point quand il disait : Je suis content!

Seulement il trouvait que Tranquille méritait par trop bien son surnom, et que madame Blanche tardait trop à jeter aux orties son déguisement de princesse.

— Suis-je donc tout seul à me souvenir! s'écria-t-il en frappant du pied déjà, car la patience n'était pas son fort. Mon père, ne voulez-vous point de votre fils? Et vous, ma sœur, avez-vous honte de votre père et de votre frère?

Une larme roula sur la joue de Blanche ; elle vint se mettre à la droite du pédagogue, toujours immobile et comme pétrifié. Le frère et la sœur échangèrent un regard, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis encore, ils relevèrent en même temps les yeux sur Tranquille qui ne les voyait pas.

— Il souffre! murmura Blanche, pauvre père!

Cette idée-là n'était pas venue au page espiègle, mais dès qu'on la lui eut suggérée, elle s'empara de son esprit, sa figure changea.

— Vous avez raison, ma sœur, murmura-t-il, ému qu'il était profondément pour la première fois de sa vie, c'est une heure pleine d'angoisse que celle-ci, qui devrait être toute au bonheur.

Ils gardèrent un instant le silence, les yeux humides et l'âme serrée. Sans se concerter, ils s'agenouillèrent tous les deux aux côtés du pédagogue, et chacun d'eux prit une de ses mains pour la baiser pieusement.

— Père, dirent-ils ensemble, voici, près de vous, vos deux enfants qui vous demandent un regard et une bonne parole.

Leurs voix tremblaient doucement, une expression de tendresse angélique et résignée naissait sur le charmant

visage de Blanche ; elle en était à vouloir déjà payer en amour ses regrets de tout à l'heure. Les paupières de Tranquille battirent et ses doigts glacés eurent un tressaillement dans les mains de Jean et de Blanche.

— Dieu me les avait montrés! murmura-t-il, je les avais vus tous les deux, mon fils et ma fille!

Son œil s'abaissa vers Jean d'abord, puis vers Blanche.

— Marion, dit-il d'une voix brisée, une prière pour eux, si tu es auprès de Dieu!

— Est-ce le nom de notre mère? demanda Blanche tout bas.

Tranquille se pencha au-dessus d'elle comme pour déposer un baiser sur son front, mais à ce moment la Pavot fit un mouvement à l'autre bout de la chambre.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle, voici notre chère dame qui revient à la vie.

Un frisson parcourut les os de Tranquille ; ses lèvres étaient à quelques lignes du front de sa fille, mais avant de lui donner le baiser attendu, il se releva. Il glissa un coup d'œil du côté de madame Isabelle, que la Pavot soutenait presque mourante. Il arracha ses mains des mains de ses enfants.

La sueur vint à ses tempes, son visage exprima tout à coup une angoisse si navrante que Jean le Brun et Blanche se relevèrent effrayés.

— Tout aux uns, rien aux autres! murmura-t-il, tandis qu'un sanglot convulsif déchirait sa poitrine.

Puis il ajouta en détournant sa tête qu'il cacha dans ses deux mains :

— Marion, ma femme, une prière pour eux!

Quand on cessait d'entendre, par intervalles, les cris de Tarquin, un silence profond régnait dans l'auberge, la chambre où nos personnages étaient réunis donnait, comme nous l'avons dit, sur la campagne, c'est à peine s'ils purent ouïr, comme un écho faible et lointain, la

voix du crieur d'armes promettant récompense à qui découvrirait la retraite de Jean d'Armagnac et de sa mère. Quant à saisir le sens de ses paroles, impossible.

La duchesse Isabelle cherchait le regard de Tranquille qui se détournait d'elle.

— Nous sommes condamnés! dit-elle à la Pavot.

La tavernière ne répondit point, car elle faisait un retour sur elle-même ; elle était bien dévouée, elle était bien fidèle, mais aurait-elle donné une goutte du sang de Mirette pour sauver tous les hauts barons de l'univers!

— Voici la moitié du quart d'heure écoulée! dit encore madame Isabelle.

Et la Pavot ne put s'empêcher de frissonner en songeant à la catastrophe, inévitable que chaque minute rapprochait désormais.

Tarquin venait de pousser un long hurlement d'agonie auquel le silence avait succédé. En ce moment on vit, à travers les carreaux de la porte, les casques de deux hommes d'armes ; en dehors, devant la fenêtre, d'autres casques brillèrent aux rayons du soleil. La chambre était gardée de toutes parts.

— Combien faut-il de temps pour se rendre d'ici à la cabane de Jacquot le berger? demanda madame Isabelle.

Elle comptait, la pauvre mère désespérée, elle comptait les minutes qui étaient entre la mort et son fils.

La Pavot détourna la tête. Tranquille jeta sur la duchesse, un regard où il y avait de la haine.

— Pendant quinze ans, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible, qu'ai-je fait pour eux? Quelle part de ma vie ai-je donnée à mes enfants!

La duchesse Isabelle courbait le front. Tranquille alla vers elle et lui toucha l'épaule du doigt.

— Eux, à qui ma vie appartient, poursuivit-il, selon

le vœu de la nature et selon la loi de Dieu ! Mes deux enfants, mon fils et ma fille, la chair de ma chair ! Qui donc était entre eux et moi ! Quel charme maudit enivrait mon cœur et endormait ma mémoire?

Les yeux de madame Isabelle se mouillèrent, car, malgré l'amertume de ses reproches, la voix de Tranquille était douce comme la plainte d'un enfant.

— Vous étiez bien malheureuse, reprit-il, et Marion, ma femme, vous aimait !

Un sourire désolé courut autour de ses lèvres.

— Marion ! répéta-t-il en baissant la voix davantage. Elle nous voit, et que dit-elle ?

— Elle dit, s'écria-t-il en laissant éclater tout à coup une colère folle, elle dit : Celui-là est un mauvais père ! Et sans vous, madame, Marion pourrait-elle dire cela ? Elle dit : Les deux enfants qu'il oublia durant quinze années, Dieu les lui rend, sans qu'il les ait cherchés, Dieu miséricordieux et bon ! Et le voilà sombre auprès de cette joie inespérée ! S'est-il enivré seulement de ces chères caresses qu'il avait rêvées parfois à ses heures lucides, quand sa folie ne le dominait point? la folie du dévouement aveugle et stupide, la folie du vassal, la folie de l'esclave !

Il fixait ses yeux ardents sur la duchesse Isabelle, qui frémissait jusque dans la moëlle de ses os.

La Pavot s'était éloignée, saisie d'une respectueuse pudeur ; il n'y avait personne entre Tranquille et la duchesse Isabelle.

Après un silence, Isabelle se leva.

— Ami, dit-elle avec cette affectueuse et douce majesté qui était en elle, vous avez trop fait pour nous, et nous avons trop accepté de vous. Je ne vous demande plus rien.

Elle le prit par la main et se dirigea vers les deux jeunes gens.

— Toi, tu es ma fille, dit-elle en baisant Blanche au front, car mon fils chéri t'aime, et je lui avais promis d'être ta mère.

Elle tendit sa main à Jean le Brun, qui la pressa contre ses lèvres.

— Vous, que Dieu vous récompense, poursuivit-elle, généreux jeune homme! A quoi bon vous dire que mon fils eût été votre ami et votre frère?

Tranquille écoutait, bouleversé dans tout son être.

— Quoi qu'il arrive, acheva la duchesse dont la voix s'étouffait dans ses larmes, puissiez-vous être heureux! Isabelle d'Armagnac, après son fils, qui va mourir, n'a rien de plus cher au monde que vous deux, et cet homme, dont nulle parole d'action de grâce ne peut récompenser le dévouement, votre héroïque et digne père!

Elle s'éloigna jusqu'à l'autre bout de la chambre et se mit à genoux, le visage tourné contre la muraille. Tranquille la suivit des yeux et attira vers lui ses deux enfants, qu'il serra passionnément contre son cœur. . .

. . . .

Il y avait encore cinq minutes, Tranquille était assis sur le lit de Jean le Blond; il avait mis Blanche à sa droite et Jean le Brun à sa gauche; il unissait leurs mains dans les siennes et les regardait tour à tour.

— M'aimez-vous, mes enfants? murmura-t-il en savourant leurs caresses; m'aimez-vous, moi qui n'ai pas mérité votre amour? Je ne suis pas comme les autres hommes : il y a souvent un voile sur mon esprit, et ma pensée ne va pas où je veux la conduire. Je suis né, là-bas, sur le domaine d'Armagnac. On dit que le vassal doit fidélité à son seigneur : faut-il être fidèle jusqu'au crime?

Sa main lissait les doux cheveux de Blanche.

— Que tu es belle, Marie, ma fille! dit-il encore, car tu ne t'appelle pas Blanche, tu as nom, Marie, comme ta mère qui est dans le ciel! Il ne faut pas me croire, mes enfants, quand je vous dis que je vous ai oubliés : je pensais à vous toujours.

— Et toi, mon fils, se reprit-il en baisant le jeune

soldat sur le front, tu es beau comme ta sœur, tu as le sourire heureux de ta mère. Ce nom de Jean, qu'ils t'ont donné, n'est pas le tien, tu t'appelles Andéol, comme ton pauvre père. Embrassez-moi tous les deux ensemble! Encore! encore! que j'aie, en ces quelques minutes, toutes les joies d'une longue vie de bonheur!

Marie et Andéol le couvraient de baisers et de caresses ; ils souriaient et ils pleuraient à la fois. Marie ne se souvenait plus d'avoir été noble dame. L'image de Jean le Blond lui-même se voilait pour elle. Son père, elle ne pouvait plus voir que son père, si tendre et si bon, qui lui était rendu!

Ils étaient tous les trois serrés l'un contre l'autre sur le bord de ce lit qui eût dû leur rappeler la terrible menace du moment, et ils ne songeaient qu'à eux-mêmes, et leurs sourires se croisaient tout pleins d'heureuses sérénités.

Il leur restait quatre minutes.

— J'ai vu bien des soldats, disait Jean le Brun. J'ai vu bien des chevaliers sans peur, et des comtes et des princes, mais depuis hier au soir, si j'avais eu à choisir mon père, c'est vous que j'aurais choisi!

Et Blanche remerciait son frère de cette parole, et le pauvre Tranquille, en extase, se demandait s'il n'était pas encore une fois le jouet d'un rêve. Il ne pouvait que balbutier : Mes enfants! mes enfants! et les admirer tous les deux avec passion, avec délire.

— Il y a bien longtemps que je vous connaissais, mon père! disait Blanche, en appuyant sa tête charmante contre son sein. Quand j'etais tout enfant j'ai pleuré bien des fois au récit de votre dévouement sublime. Je ne savais pas que j'étais la fille de ce saint homme qui vait défendu tout seul, et sans aide, la veuve et l'orphelin contre une armée de bourreaux. Dieu soit béni qui m'a donné un tel père!

Tranquille réunit les têtes des deux jeunes gens sous un même baiser.

— Soyez remercié, mon Dieu, s'écria-t-il, les voici, jeunes et forts, dans mes bras! Je sens la vie couler à flots dans mes veines,nous resterons ensemble, toujours, toujours!

Il ne parla plus, les cœurs émus de ses enfants battaient contre le sien, il croyait deviner les joies du ciel. Madame Isabelle priait à l'autre bout de la chambre, la Pavot glissait ses regards effrayés par le carreau de la porte, un silence profond régnait.

— Il n'y a plus qu'une minute! dit la tavernière qui suivait l'horloge suspendue aux murailles de la pièce voisine.

Un mouvement se fit du côté de la retraite où l'on entendait toujours par intervalles les gémissements furieux de Vincent Tarquin.

La Pavot s'élança vers la duchesse Isabelle qui chancelait demi-morte et répéta d'une voix éteinte :

— Il n'y a plus qu'une minute!

Tranquille écarta ses deux enfants à droite et à gauche, et passa ses mains sur son front lentement.

— Il n'y a plus qu'une minute? répéta-t-il à son tour, comme s'il eut cherché en vain le sens de cette parole.

Il regarda tout autour de lui; on eut pu suivre sur son visage le travail de l'angoisse qui remplaçait peu à peu l'extase de la joie paternelle.

— Seigneur Jésus, murmura-t-il, pourquoi ne suis-je pas mort, avant d'avoir trempé mes lèvres à cette coupe de bonheur et d'amour?

— Approche, Andéol, mon fils, reprit-il en changeant de voix. Viens ici, ma petite Marie. Vous voyez bien que cette pauvre femme souffre, et qu'elle n'a plus la force de prier Dieu, (il montrait du doigt la duchesse Isabelle); Marion, votre mère, était la dernière des vassales de son manoir, et pourtant cette pauvre femme, — cette noble princesse ne dédaignait pas Marion, votre mère. En ce temps-là, toute fière, toute jeune, toute heureuse, elle avait déjà la miséricorde des âmes

saintes. Quand Marion rendit sa vie au Seigneur, le nom de madame Isabelle vint le dernier sur sa lèvre, car madame Isabelle avait éte sa providence ici bas!

— Que Dieu ait pitié de celle que notre mère aimait! murmurèrent Jean et Blanche.

Des pas lourds résonnèrent sur les dalles de la chambre voisine et l'on entendit la voix de Tarchino qui criait :

— Annibal! qu'on aille chercher mon cousin Annibal.

Il y eut encore un instant de tumulte, puis la voix de Tarquin, haletante et semblable à un rugissement, dit encore :

— Si c'est ma dernière heure qui sonne, je ne m'en irai pas seul!

L'heure sonnaît en effet. Au premier coup du timbre, la duchesse Isabelle se leva toute droite, comme ces somnambules qui n'ont pas la conscience de leurs mouvements. Chaque coup qui tintait la frappait au cœur. Elle vint jusqu'au milieu de la chambre d'un pas incertain et inquiet. Il y avait de la folie dans ses yeux.

Tranquille et la Pavot s'avancèrent en même temps vers elle pour l'empêcher de tomber à la renverse. D'un geste plein d'égarement elle repoussa la tavernière, qui se recula effrayée.

— Tranquille! Tranquille! dit elle en saisissant les deux mains du pédagogue, j'ai toute ma raison, et ce n'est pas le délire qui dicte mes paroles. Entends-moi bien!

Elle baissa la voix et ajouta en l'attirant avec violence :

— Tu as fait un rêve extravagant... je le sais! Je le sais!

Tout le sang de Tranquille reflua vers son cœur.

— Madame!... voulut-il dire.

— Tais-toi!... Ecoute : moi, Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours je te jure, sur mon salut, que si tu sauves mon fils, je serai ta femme!

Tranquille dégagea ses mains. La duchesse ne se trompait pas, Tranquille avait fait ce rêve, le pauvre misérable, mais dans le regard qu'il jeta sur elle, il y eut de l'horreur.

— Que Dieu vous pardonne, Madame, murmura-t-il, pour avoir voulu acheter la conscience d'un pauvre homme! Ceux-là sont mes enfants comme Jean d'Armagnac est votre enfant. Que Dieu vous pardonne, Madame!

La duchesse Isabelle s'affaissa sur ses genoux. Tranquille ne la releva point.

— La veuve d'Armagnac ne m'a rien dit, prononça-t-il avec une douloureuse sévérité. J'ai dû rêver ce que je viens d'entendre, moi qui rêve si souvent... Si ce jour a pour nous un lendemain, je ne me souviendrai pas de vos paroles, Madame.

Le front de la duchesse Isabelle toucha la poussière qui couvrait le carreau.

Tranquille retourna vers ses enfants qui n'avaient rien entendu de cette scène. — Jean et Blanche écoutaient ce qui se disait dans la chambre voisine, où était Tarquin.

Tarquin criait :

— Je ne veux pas de glaive! Des haches!

Au son de sa voix on devinait le grincement de ses dents de hyène.

— Lève-toi, Andéol, lève-toi, Marie, dit Tranquille qui avait le front calme et grave. Andéol, tu as vécu parmi les gentilshommes, tu connais les saintes lois de l'honneur. Si le maître, à qui l'on doit sa vie, vous insulte profondément et cruellement, lui doit-on encore sa vie?

— Toujours! répondit Jean le Brun.

Tranquille respira longuement, et jeta un regard vers la duchesse Isabelle qui venait de l'insulter.

— Andéol, poursuivit-il en mettant la main sur l'épaule de son fils, tu connaissais Jean d'Armagnac avant de me connaître. Ce n'est pas moi qui t'ai dit de l'aimer.

— Je le chéris comme un frère! s'écria le jeune homme.

— Ne m'intèrromps pas! Tarquin nous a donné une minute de trêve : il ne nous en donnera pas deux.

— Marie, continua-t-il en appuyant son autre main tremblante sur l'épaule de la jeune fille et en l'attirant auprès de son frère, Dieu a mis Jean d'Armaganac sur tŏn chemin, tu l'as choisi pour fiancé alors que tu te croyais une noble dame et que tu le croyais, lui, un pauvre abandonné : Tu l'aimes donc bien, ma fille?

— Je l'aime plus que ma vie! répondit Blanche.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, murmura Tranquille en levant ses grands yeux humides vers le ciel. Mon fils et ma fille, voici la main du bourreau qui entr'ouvre la porte; vous pouvez sauver Jean d'Armagnac en mourant pour lui.

Jean et Blanche se prirent tous les deux par la main.

— Nous voulons mourir pour Jean d'Armagnac! s'écrièrent-ils d'une même voix.

La duchesse Isabelle entendit; elle se traîna vers eux, la pauvre mère, sur ses genoux et sur ses mains.

La porte était ouverte; Vincent Tarquin, dont le visage bouleversé n'avait plus rien d'humain, entra dans la chambre suivi de trois misérables qui portaient des haches affilées.

— Eh bien! s'écria-t-il, as-tu réfléchi, frère Tranquille?

Tranquille embrassa ses deux enfants qui l'entendirent murmurer avec une amertume poignante, ces paroles dont il ne leur était point donné de comprendre le sens :

— Tout aux uns, rien aux autres!

Puis Tranquille marcha vers Vincent Tarquin, en s'appuyant toujours sur les épaules de Jean et de Blanche. La duchesse Isabelle retrouva la force de s'élancer entre eux et les bourreaux.

— Pitié! s'écria-t-elle. Pour leur vie, Vincent Tar-

quin, je te promets tout ce qu'Armagnac possède et possédera !

L'Italien eut un sourire de damné.

— Leur vie est entre leurs mains, répondit-il. Où est Jean d'Armagnac ?

Tranquille et ses deux enfants gardèrent le silence.

— Ecartez cette femme ! commanda Tarchino.

Les soldats se saisirent de madame Isabelle, qui s'attachait aux vêtements de Blanche.

— Ma fille ! ma fille ! criait-elle, celle-là est ma fille !

— A la besogne ! vocıféra Tarquin, avec un rugissement où se mêlaient la douleur atroce et l'ivresse de la vengeance.

Tranquille attira ses deux enfants contre son cœur et récita sur eux le *de profondis* à haute voix.

Les bourreaux levèrent leurs haches.

A ce moment un grand bruit se fit au dehors et l'on entendit une voix qui criait avec l'accent d'Italie :

— Vincenzio ! mon cousin Vincenzio Tarchino !

Tarquin se redressa tout chancelant, car il semblait n'attendre que sa vengeance assouvie pour tomber mort. Un éclair d'espoir superstitieux ranima son regard. Il n'avait pas cessé un seul instant d'attendre Annibal.

— C'est lui murmura-t-il. C'est enfin lui ! il peut encore me sauver ! Vite ! ouvrez la porte à mon cousin Annibal !

Maître Annibal Cola, c'était lui en effet, s'élança dans la chambre et recula en voyant les haches levées ; il se tourna vers le dehors et cria de toute sa force :

— A l'aide ! Monseigneur ! il n'est pas trop tard !

VIII

BON PARENT

Pendant le quart d'heure de grâce, accordé à Tranquille pour réfléchir, tandis que Tarchino se tordait, appelant à grands cris son cousin Annibal, ce fidèle parent revenait justement vers l'auberge, sans se presser.

Il songeait avec mélancolie à la méchante tournure que prenaient les affaires, quand il avisa, sur le grand chemin, entre le château et l'auberge, un crieur d'armes à cheval escorté de ses sonneurs.

De l'endroit où il était, Annibal aurait presque pu entendre la voix de son cousin qui l'appelait. Les sonneurs embouchèrent leurs trompettes, et maître Annibal continua son chemin.

« — De par le roi, dit le crieur d'armes, quand les sonneurs se turent, au non de mon seigneur, Louis, duc d'Orléans, il est promis bonne récompense à quiconque découvrira la retraite de Jean d'Armagnac et de la duchesse Isabelle, sa mère. »

Maître Annibal s'arrêta court ; il avait quelque chose en tête. Comme les sonneurs s'éloignaient il put ouïr distinctement, cette fois, à travers les fenêtres de l'auberge, les cris désespérés de Tarchino.

Annibal Cola fit comme le chien de Jean Nivelle, il s'enfuit à toutes jambes et rattrapa le crieur d'armes.

— Je veux gagner la récompense, dit-il ; qu'on me conduise à monsieur Louis !

— Suivez-nous donc, mon maître, lui répondit le crieur.

Mais ce n'était pas le compte d'Annibal, qui sauta en croupe et s'écria d'une voix impérieuse :

— Au galop ! s'il vous plaît de sauver la vie du jeune duc et de sa mère !

Les éperons du crieur d'armes touchèrent les flancs de son cheval, et quelques minutes après il était introduit à l'intérieur de la tourelle qui flanquait la porte Bucy.

Dans une petite chambre ronde, éclairée par deux meurtrières, Louis d'Orléans, harassé de fatigue, était assis sur un billot ; non loin de lui, Jérôme Ripaille dormait, étendu sur le sol nu, la tête appuyée contre la muraille.

A la vue du crieur d'armes, Louis d'Orléans se leva de son billot.

— M'apportes-tu des nouvelles ? demanda-t-il avec empressement.

— Voici un homme qui veut gagner la récompense répondit le crieur.

Certes, il y avait bien quelque petit désordre dans le costume d'ordinaire si magistral et si pompeux du plus beau des barbiers étuvistes, mais ce désordre pouvait passer pour un effet de l'art, en un jour de bataille.

— Parle ! que sais-tu ? lui cria de loin le duc Louis.

— Monseigneur, répondit Annibal avec un geste élégant, je sais tout ce que vous désirez savoir

— Parle donc ! répéta le duc d'Orléans, qui n'était pas patient de sa nature.

Maître Annibal appela sur sa lèvre un sourire rempli de dignité.

— Que monseigneur me pardonne, dit-il en arrangeant les plis de son manteau, avant de parler, il me semble juste que je sache quelle est la récompense promise ?

Louis d'Orléans fronça le sourcil.

— Cent nobles d'or ! répliqua-t-il brusquement.

Annibal releva sa magnifique tête de faquin.

— Monseigneur me prend pour un autre ! murmura-t-il d'un accent offensé.

— Ecoute ! dit le duc d'Orléans, dont la voix tremblait,

déjà de colère, je te donnerai deux cents nobles, si tu parles tout de suite. Et si tu ne parles pas tout de suite, je vais te faire pendre !

Maître Annibal ne broncha pas ; son sourire devint au contraire plus suave.

— Je ne m'étais pas trompé, reprit-il, monseigneur me prend pour un autre. Je suis, il est bon que monseigneur le sache, le célèbre Annibal Cola des seigneurs de Calvi au pays de Capoue. A Naples, on pourrait vous dire quelle est la puissance de mon illustre famille...

— Jérôme !... interrompit le duc d'Orléans avec violence.

Le soldat se mit sur ses pieds en sursaut ; il tira son épée à tout hasard, avant même de frotter ses yeux chargés de sommeil.

Maître Annibal Cola ne l'avait point remarqué ; une légère expression d'inquiétude vint assombrir son visage, mais il se remit tout de suite.

— Voici justement un vaillant homme d'armes, dit-il sans perdre son sourire, qui pourra me donner son témoignage, et dire qui je suis.

— Tu connais ce bavard ? demanda le duc à Jérôme Ripaille.

— Oui bien, répondit celui-ci, c'est l'ancien barbier de Graville.

— Fais-le parler !

Jérôme s'approcha assitôt de l'Italien. Celui-ci prit un air encore plus aimable.

— Monseigneur dit-il à l'instant où je vous parle, le jeune duc Jean et sa mère sont entre la vie et la mort. Le temps de me mettre à la torture, il serait trop tard pour les secourir.

Louis d'Orléans hésita.

— Qui donc pourrait assassiner un enfant et une femme ? murmura-t-il.

— Vincenzio Tarchino... commença maître Annibal.

— Sur notre salut, monseigneur, s'écria Ripaille à ce

nom, donnez à cet homme tout ce qu'il vous demandera !

— Dis-nous donc ce que tu veux, prononça le duc d'Orléans avec répugnance.

Car, dès qu'il s'agissait d'argent, ce prince chevaleresque à tant d'autres égards,se faisait tirer l'oreille. Maître Annibal n'abusa point de sa victoire.

— Je me contenterai de mille nobles d'or, répondit-il, et de l'emploi de barbier étuviste près la cour, quand votre altesse sera roi de France !

— Roi de France ! répéta le duc Louis en pâlissant.

— Ceux qui lisent dans les astres peuvent faire de ces marchés-là, monseigneur, répliqua maître Annibal, qui s'inclina cette fois jusqu'à terre.

L'instant d'après, le duc d'Orléans et Jérôme Ripaille, accompagnés de Cola, et suivis par une douzaine de lances, galopaient à travers les prés Saint-Germain. Maître Annibal entra le premier, comme nous l'avons dit, dans l'auberge du père Pavot.

Tarquin devina tout de suite qu'il n'était pas seul. Avant même qu'Annibal fit appel à ceux qui le suivaient, Tarquin ivre de rage, et désignant du doigt Jean le Brun, s'écria :

— A celui-là, qui m'a pris ma main droite ! sur votre vie, que celui-là du moins ne puisse pas m'échapper !

Les trois soldats, armés de haches, se précipitèrent à la fois sur Jean le Brun.

L'ancien page et Tranquille étaient sans armes, car Vincent, avant de se retirer pour la première fois, avait ordonné qu'on leur enlevât leurs épées ; toute résistance était impossible, et cependant Tranquille, couvrant son fils de son corps, opposa ses deux bras étendus aux haches levées. Blanche et madame Isabelle s'étaient jetées au-devant des soldats ; durant une seconde ceux-ci furent obligés de lutter pour arriver jusqu'à leur victime.

C'était assez d'une seconde. Un cliquetis de fer se fit à la porte.

— Armagnac ! Armagnac ! cria le duc d'Orléans ,qui

fendit, d'un revers, jusqu'aux épaules, le crâne d'un des soldats de Tarquin.

Un autre avait la poitrine traversée d'outre en outre par le vaillant estoc de Jérôme Ripaille.

— Ne tuez pas celui-là ! cria Ripaille en montrant du doigt Vincent : il faut qu'il soit pendu !

Vincent avait fait un effort suprême pour soulever son épée ; il était là, tremblant et livide, l'écume aux lèvres, la rage folle dans les yeux. Les hommes d'armes d'Orléans obéirent à l'ordre de Jérôme. Ce fut la main de Dieu qui frappa Vincent Tarquin. Il tomba ; pendant que ses ongles saignants grattaient et déchiraient la terre, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa bouche, distendue, râla un dernier blasphème, et son cadavre, hideusement contourné par la convulsion suprême, se raidit dans la boue sanglante. Il ne fut pendu qu'après sa mort. Ripaille l'accrocha par les pieds à la porte d'une étable.

IX

LA RÉCOMPENSE DE TRANQUILLE

Et maintenant, selon la tradition du pays d'Armagnac, cette histoire eut un dénoument bien étrange. Ce dénoument fut mis en scène par moi tout au long dans les premières éditions de ce livre, où je racontais comme quoi Jean d'Armagnac et sa mère, unisssant et mêlant les sentiments de leurs grands cœurs voulurent donner au dévouement du pauvre Tranquille une récompense que la sagesse des hommes aurait jugée peut-être extravagante.

On dit en effet là-bas, du côté de Mirande, que Jean d'Armagnac, duc de Nemours et la duchesse Isabelle, se souvenant de la promesse faite à l'heure d'un terrible danger, et tenant compte à Tranquille de tout, même de son refus, lui offrirent d'un commun accord ce prix qui aurait tenté l'ambition des plus hauts barons du royaume ; la main de la veuve d'Armagnac.

On dit aussi que ce prix ne fut point offert à Tranquille en cachette, mais publiquement et après un solennel débat qui eut lieu en grande assemblée de famille où siégeaient les parents et alliés d'Armagnac. Foix, d'Albret, Clèves et Louis d'Orléans lui même. Ce fut dans cette assemblée de famille que François de Clèves, veuf et sans enfant adopta la fille de Tranquille, madame Blanche qui fut ainsi Clèves. « Comme la greffe est l'arbre, » et put devenir, sans qu'il y eut mésalliance, la femme de notre Jean le Blond, couronné duc de Nemours.

La légende Mirandaise ajoute que Tranquille refusa dans le bonheur comme il avait refusé dans le malheur.

Peut-être n'avons-nous pas su rendre cette figure qui, derrière un voile mystérieux et parfois touchant au grotesque, avait son auréole de noble beauté, — et dans laquelle ceux qui cherchent, à travers le passé, les jalons au moyen desquels l'humanité marque ses étapes parcourues, découvriraient le rayon des sublimités chrétiennes : Cette haute, cette humble, cette pacifique beauté que sait traduire le génie des peintres catholiques ; la beauté des saints, la beauté des martyrs.

La légende ajoute encore que le jour même du mariage de Jean d'Armagnac avec Marie de Clèves. (C'était le nouveau nom de madame Blanche, Tranquille, dépouillant le manteau de velours dont on l'avait affublé après la victoire, s'enfuit à Paris revêtu de sa pauvre soutanelle, et gagna, le bâton à la main, les montagnes de l'Armagnac.

Il fut longtemps à faire la route, des semaines peut-être, et se reposa tout un jour, assis la tête entre ses

mains, sur une pierre moussue et surmontée d'une croix où était le nom de Marion sa femme.

Au soir, il frappa de son bâton le seuil du couvent de Mirande où il entra pour n'en plus sortir.

La légende dit enfin qu'en l'année 1499, madame Isabelle, duchesse douairière de Nemours, fit don d'un cercueil d'argent à Saint Benoît de Mirande, où était mort récemment un moine du nom de dom Andéol.

Bien mince événement pour cette illustre année qui vit le duc d'Orléans, (Louis XII) succéder au petit roi Charles VIII et rappeler au trône de France Anne de Bretagne, deux fois reine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE

